
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06730202 0

MÉMOIRES

D'UN

PRISONNIER D'ÉTAT

AU SPIELBERG.

TOME III.

BATIGNOLLES-MONCEAUX. — IMPRIMERIE DE AUGUSTE DESREZ ET Ce,
Rue Lemercier, 24.


Lith. de Delpech

Alexandre Andryane.

A. Andryane

MÉMOIRES

D'UN

PRISONNIER D'ÉTAT
AU SPIELBERG.

PAR A. ANDRYANE,

COMPAGNON DE CAPTIVITÉ

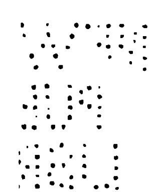
DE SILVIO PELLICO ET DE CONFALONIERI.

TOME III.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DU PRINCE ROYAL,
PLACE DU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXXVIII.



AVANT-PROPOS.

Des circonstances indépendantes de ma volonté ont retardé jusqu'à ce jour la publication des deux derniers volumes de mes Mémoires : puissent-ils être accueillis avec la même bienveillance que les

premiers et me valoir de plus en plus ce qui pour l'homme de cœur est la plus douce récompense des maux qu'il a soufferts, l'estime et a sympathie des honnêtes gens!

De longues et dures épreuves ont traversé ma vie, mais la divine Providence a pris soin d'en cicatriser les blessures en m'accordant des consolations et des joies que le libre retour en France de mon compagnon d'infortune ne pouvait qu'augmenter encore.

Ce fut, hélas! un douloureux épisode que l'expulsion inattendue du plus malheureux des prisonniers du Spielberg au moment même où il espérait trouver dans notre pays une retraite assurée après tant de maux et de souffrances! Le souvenir en est pénible sans doute, et je me serais abstenu de le rappeler ici si je n'avais à cœur de faire connaître que, de toutes les afflictions causées par ce déplorable incident, celle qui jeta le plus de trouble dans l'âme du comte Confalonieri fut la nécessité de sortir de cette tranquille obscurité dont

ses malheurs lui ont fait désormais un indispensable besoin.

C'est ce même besoin d'éviter à l'avenir toute publicité qui le porta à me demander avec instance, à exiger même de mon amitié de garder le silence sur ce qui le concernait dans la seconde partie de ces Mémoires.

Mais quel que fût mon désir d'obtempérer à cette prière aussi pressante qu'elle fut réitérée, j'ai dû surmonter la peine que j'éprouvais à m'y refuser, pour obéir à la voix de la reconnaissance et de la vérité, qui me faisait une loi de sanctionner, par le récit de nos malheurs communs dans les prisons de Spielberg, la haute et si juste opinion que la lecture des premiers volumes a déjà fait concevoir de son caractère.

Juin 1838.

I.

C'était donc là Spielberg, où devait s'écouler ma jeunesse et peut-être ma vie!... ce sépulcre où j'étais enterré vivant, à l'âge où l'existence n'offre que des images de bonheur et de riant avenir!..... Hélas! il n'en existait plus pour moi, et mon âme, déjà flétrie par de longues souffrances, ne se ranimait que par la pensée de tout ce que j'avais promis à mes amis si dévoués, de ce qu'ils attendaient de ma résignation, de ce que je me devais à moi-même!.....— Oui, mon courage sera toujours plus fort que la souffrance; oui, je serai digne d'eux..... fut le serment que mon cœur renouvela en entrant dans ces lieux où ma vie allait être une longue agonie!

— Eh bien! nous y voilà, dit le maréchal des logis Pavese en nous regardant avec compassion; n'allez pas vous laisser abattre, *per dio*..... Et l'inflexion de sa voix annonçait que lui-même, tout habitué qu'il était à ces tristes demeures, restait frappé du sombre aspect de ce Spielberg dont le nom seul suffit dans les provinces soumises à l'Autriche pour inspirer l'horreur et l'épouvante.

— Le lieu n'est pas beau, c'est vrai, ajouta-t-il, mais ça n'aura qu'un temps; et puis, voyez-vous, *signori miei*, il n'est prison si noire dont on ne puisse dire à la longue ce qu'on dit de la face du diable, que le dedans vaut mieux que le dehors..... Je sais cela, moi, j'en ai tant vu! Quand les geôliers ont à garder de bons enfans tels que vous, il faudrait qu'ils fussent plus durs que les clés de leur trousseau pour ne pas accorder toutes les petites facilités qui sont compatibles avec le devoir, s'entend! Prisonniers et gardiens, ça ne fait plus qu'une famille, comme vous avez pu le voir dans tout ce voyage; car ce n'est pas pour dire, mais, foi de Pavese, nous nous étions attachés à vous.

— Je le crois bien, dit en s'essuyant les yeux un jeune gendarme qui nous avait donné les soins les plus touchans pendant la route; qui ne les plaindrait pas *questi poveri signori* (ces pauvres messieurs), si doux, si résignés! *Per mia fe* (sur ma foi), si j'avais gagné le gros lot à la loterie, j'irais dire à l'Empereur : « Majesté, délivrez-les et ne me payez pas mon quine. »

A ces paroles compatissantes, des larmes mouillèrent nos yeux; nous remerciâmes de nouveau et pour la dernière fois ces braves gens de l'intérêt qu'ils n'avaient cessé de nous montrer, et je leur parlais encore quand la voiture s'arrêta.

— Du courage, *signori*, nous répéta Pavese, l'Empereur est bon.

La portière s'étant ouverte, les gendarmes descendirent; Borsieri les suivit. Lorsque ce fut à moi, j'arrêtai mes regards sur la place où mon pauvre Confalonieri avait tant souffert!..... Qui sait si je le reverrai jamais! pensais-je en soupirant. Puis, quittant à regret cette voiture où j'avais tremblé pour ses jours, je m'arrêtai un instant au haut du marche pied pour jeter un coup d'œil sur les lieux où nous nous trouvions.

C'était un carré long, entouré de tous côtés par des bâtimens dont les mille fenêtres étroites et grillées, dont les portes basses et armées de fer auraient suffi pour nous serrer le cœur si nous n'eussions visité Spielberg que comme simples voyageurs. Le silence qui régnait dans cette vaste cour [1] ajoutait encore à la douloureuse impression que ce lugubre séjour produisait sur mon âme. Que de maux, que de tortures mon imagination ne devinait-elle pas sous ces verrous, sous ces épaisses grilles!

— Allons, *signor Francese*, dit Pavese en s'avançant pour me soutenir, c'est à votre tour.

[1] Les galériens ne sortent pas le dimanche de leurs casemates.

Grâce à son aide et au bras du commissaire Bolza, je parvins bientôt à un guichet qui donnait dans une galerie longue et obscure; presque en face était un escalier dont la lourde porte était ouverte : nous y montâmes lentement... Parvenus à la dernière marche, Bolza me quitta pour aller recevoir les autres prisonniers, et je m'avançai seul avec Pavese jusqu'à l'extrémité d'un étroit corridor où se voyaient de quatre pas en quatre pas, et d'un côté seulement, des guichets dont les verrous n'indiquaient que trop que c'étaient là les tristes demeures qui nous étaient destinées.

—Entrez, *signor Francese,* dit le maréchal des logis en s'arrêtant à la dernière porte, où deux geôliers attendaient, leur trousseau de clés à la main. J'obéis et je me trouvai en présence du directeur général de la police de Moravie, qui, la plume en main, assis à une large table qu'entouraient le commandant de Spielberg et d'autres employés, achevait d'enregistrer les dernières réponses de Borsieri, qu'on fit sortir immédiatement de la salle sans que je pusse lui faire mes adieux... Quelques minutes suffirent pour cette formalité de l'écrou ainsi que pour le dépôt des objets précieux, et sur un signe du directeur général de la police, le commandant lui-même me conduisit à la prison qui m'était destinée. A peine avions-nous fait quelques pas dans le corridor que nous rencontrâmes Bolza, qui me dit à voix basse en s'arrêtant près de moi :

— Pauvre malheureux! je ne me serais jamais

imaginé que c'était ainsi que l'on devait vous traiter!...Mais prenez courage, l'Empereur est bon... Adieu! Pourquoi faut-il que vous soyez venu en Italie!

Déjà nous étions arrivés près de l'escalier lorsque mon guide s'arrêta, fit ouvrir un des guichets par le gardien qui nous suivait et me fit signe de la main que c'était là qu'il fallait entrer. Je m'avançai sans proférer une parole, mais au moment de franchir le seuil, je m'écriai à la vue du sombre cachot où on allait m'ensevelir : « Mon Dieu! mon Dieu! est-ce donc ici que je suis condamné à vivre! » Et frappé de stupeur, n'osant faire un seul pas, je contemplai, sans rien y distinguer encore, cette funèbre demeure où les morts seuls, il me semblait, auraient dû pénétrer.

— *Geschwind* (vite!) me cria tout à coup le gardien en me poussant rudement par les épaules pour me faire entrer.....*geschwind!* La secousse avait été si violente que mes jambes faillirent, s'embarrassèrent, et que je serais tombé la tête la première sur le plancher de la prison si je ne me fusse retenu machinalement à une barre de fer scellée par les deux bouts dans la muraille de gauche. Je me retournai vers le gardien pour me plaindre de cette brutalité, mais déjà la porte s'était refermée... Alors, et sans quitter la barre qui me servait d'appui, je reportai tristement les yeux sur la voûte, sur l'étroite et haute lucarne d'où venait la lumière, sur les épais barreaux dont elle était garnie; puis mes regards tombèrent sur l'intérieur de ma cellule.

..... Un lit de camp, une paillasse, une cruche, un baquet, tel était mon mobilier..... Quelque habitué que je fusse à la nudité des prisons, à l'absence des choses les plus nécessaires à la vie, ce dénûment m'effraya! la consternation s'empara de mon cœur, et je détournais la tête pour l'appuyer contre la muraille quand mes yeux s'arrêtèrent sur deux énormes chaînes suspendues à la tringle de fer..... Bonté divine! quel frémissement passa dans tout mon être à l'idée que l'on m'attacherait à cette barre, longue à peine de six pieds!.....et que, chargé de fers, je passerais ainsi des années entières sans jamais sortir de mon cachot, sans qu'il me fût possible d'arriver jusqu'à la lucarne pour y respirer l'air pur de la montagne, pour y voir et la terre et les cieux... La pensée en était si horrible que j'aurais succombé, je crois, à l'oppression que j'en éprouvais si, me précipitant vers le fond de la prison, je n'eusse sur-le-champ essayé de me hisser jusqu'à l'étroit soupirail objet de tous mes vœux..... Mais la chaîne courte et pesante que j'avais aux pieds rendait l'escalade si difficile que je dus, malgré mes efforts, renoncer à me procurer ce salutaire soulagement! Brisé de fatigue, accablé de douleur, je m'assis en silence sur le bord du lit de camp, tantôt fermant les yeux, tantôt les ouvrant malgré moi pour les fixer sur ces lourds anneaux, ces chaînes qui, trop souvent sans doute, après un long supplice, n'avaient été détachées du corps des malheureux qui en étaient chargés qu'alors qu'on les portait aux

lieux où vont finir et les pleurs et les joies!.....

Cette horrible image du sort qui m'attendait aurait longtemps encore absorbé toutes mes pensées si mes regards ne se fussent tournés vers la porte, que l'on ouvrait. Le commandant de Spielberg parut de nouveau, et derrière lui, traînant les pieds, baissant la tête, le colonel A***, qui recula de deux pas à l'aspect de cette effroyable demeure.....

— Entrez, entrez, dit en latin l'officier autrichien au pauvre colonel..... Votre logement est triste sans doute, mais enfin vous serez ensemble, et mal partagé est à moitié soulagé..... Adieu; nous nous reverrons souvent, messieurs.

Le commandant parti, j'allais adresser la parole au colonel, qui restait là consterné à la vue de tant de misères, lorsque l'un des gardiens, dont la taille était si haute qu'il dépassait la porte de toute la tête, se baissa, étendit le bras et la main de mon côté, indiquant du doigt que je devais le suivre. Je me levai aussitôt, et pas à pas, marchant derrière mon silencieux conducteur, j'arrivai dans une petite chambre où la première chose qui me frappa fut une large fenêtre dont je m'approchai bien vite pour jouir de l'admirable vue que l'on découvre du Spielberg : à l'horizon, des collines boisées et en étages; à leur pied, des prairies, des eaux et des promenades; à droite, une partie de la ville; à gauche, une vaste plaine parsemée d'arbres. Tout me parut ravissant, mon cœur oppressé se dilata... je me sentis renaître, et le visage collé contre les

vitres, les yeux fixés sur ce paysage, je me dis : « Ah ! si du moins du fond de ma prison je pouvais contempler cette belle nature, quel soulagement n'en éprouverais-je pas !..... »

Un pst, pst... répété me contraignit à détourner la tête, à m'arracher à ce délicieux panorama : c'était mon grand conducteur, dont le doigt impératif me montrait une chaise où je devais m'asseoir. A peine avais-je obéi à cet ordre muet que je vis entrer un autre homme tenant d'une main une enclume et de l'autre un marteau ; en quelques secondes, à ma grande joie, il s'établit à mes pieds, me prit une jambe, la posa sur son enclume et se mit à battre à coups redoublés sur la cheville que l'on m'avait si bien rivée à Milan ; il y allait de telle force que je tressaillis involontairement... Alors il se releva et me dit :

— *Fou pas avoir peur.....*

Ces paroles françaises dans un pareil moment et dans la bouche de ce forgeron me furent douces au cœur comme le langage d'un ami...

— Vous parlez français? repris-je aussitôt en le regardant avec reconnaissance.

— *Moi avre vu Naboléon un bétit beu, régiment français, ici..... Spielberg..... sauté.....*

— C'était en 1809, après Wagram, n'est-ce pas? lui dis-je en soupirant à ce souvenir de notre gloire passée.

Le serrurier hocha la tête en signe d'intelligence.

— Moi, Français, repris-je, soldat de Napoléon.....

Mon homme à ces paroles frappa de son marteau sur l'enclume, souleva vers moi la tête, me regarda avec surprise, puis se tournant du côté du gardien, qui était là planté aussi droit, aussi mince qu'un cierge pascal, il répéta :

— *Soldat té Naboléon..... Naboléon !..... mein Schiller.....*

— *Ia, ia,* lui répondit en souriant à demi, d'un air capable et entendu, l'homme au langage muet, dont je pus observer alors la singulière figure.

Maigre et long de presque six pieds, ce Schiller, dont le visage bourgeonné annonçait quelque soixante ans, avait une de ces tenues militaires que l'on voit seulement chez ces vieux soldats qui, servant par habitude, par amour du métier, conservent jusqu'à leur dernier jour cette mise de méthodique parade devenue désormais une partie intégrante de leur existence. Rien de plus propre, de mieux brossé, de mieux ciré que l'habit-veste, que les pantalons blancs collés sur d'interminables jambes, que les longues bottes, que le grand sabre de ce vieux vétéran, dont le trousseau de clés, passé dans l'un de ses maigres bras, indiquait clairement le triste office de geôlier. Des cheveux blonds que l'âge n'avait pas blanchis, des yeux bleu-clair ombragés par de longs cils gris, un nez quelque peu rouge, une bouche grande, légèrement pincée, un menton carré et saillant,

donnaient à sa figure étroite et osseuse quelque chose de naïf et de malin en même temps, qui vous laissait en doute sur le caractère du personnage; et lorsque, après avoir souri longuement au forgeron, il reprit son imperturbable sérieux, je me demandai en le considérant ce qu'il fallait craindre ou espérer de ce type parfait du vieux grenadier autrichien.

Après nous être regardés assez longtemps sans mot dire, l'opération du déferrement fut continuée et terminée fort adroitement par l'habile ouvrier, qui s'écria en soulevant les fers :

— *Teufel*... lourd, beaucoup... *das ist schwer*...

Et Schiller redit après lui en pesant la chaîne à son tour.

— *Ia, schwer* (c'est bien lourd).

Pour moi, charmé d'être délivré de cette entrave et de pouvoir enfin remuer les jambes, je me levai vivement de ma chaise pour m'élancer vers la fenêtre, d'où je revins encore plus vite, au grand divertissement du vieux Schiller et de mon forgeron libérateur.

— Demain, moi *foir fou wiederum* (de nouveau), me dit alors ce dernier.

Ces paroles, dont je ne comprenais que trop bien le sens, calmèrent aussitôt ce premier élan de joie et reportèrent mes pensées sur cette fatale barre de fer dont la vue m'avait peu d'instans auparavant si douloureusement frappé !

— Demain?... lui dis-je en me rapprochant de lui

et en montrant la chaîne qu'il tenait à la main.....
demain, vous mettre à moi encore ?

Et je lui indiquais tristement mes pieds, mes mains et ma ceinture.....

— *Ich verstehe nicht* (je ne comprends pas), me répondit-il.

Alors je pris la chaîne, puis la plaçant successivement sur chacune des parties de mon corps que je croyais condamnée à l'enchaînement, je m'efforçais, en me mettant contre le mur, de lui faire comprendre par mes paroles ou par mes signes que je m'attendais à être attaché à la muraille de ma prison.

Le forgeron, qui me comprit enfin, ayant expliqué gravement à Schiller le sujet de mes craintes, celui-ci enfla ses joues et se mit à rire en sifflant d'une façon si grotesque que je ne pus m'empêcher de l'imiter.....

— *Nein, nein* (non, non), répétait le vieux soldat quand sa tudesque hilarité fut un peu calmée; puis il ajouta une phrase allemande que je ne compris pas et que mon interprète le serrurier ne put parvenir à me traduire; seulement il disait et redisait si bien : « Vous non, vous *nein*, » que je fus complètement rassuré sur ce point si important de la peine que je devais subir.

Quelques secondes après, j'étais dans le corridor, suivant d'un pas libre et dégagé le grand Schiller, dont les jambes, qui ne pliaient pas, sem-

blaient se mouvoir avec la raideur d'une machine à ressort.

A peine la porte de ma prison se fut-elle refermée sur moi que, sans prendre garde au colonel A***, sans lui adresser un seul mot, je mis à profit la libération de mes jambes pour grimper jusqu'à la lucarne en posant mes pieds sur l'extrémité du lit de camp.

J'aperçois les montagnes, m'écriai-je avec joie... les arbres, les prairies..... et les faubourgs de Brünn..... et une grande place..... Que Dieu soit loué ! Quand mes yeux seront fatigués de l'obscurité du cachot, quand la tristesse sera trop amère, l'abattement trop profond, c'est ici que je viendrai pour rafraîchir mes pensées et ranimer mon âme. Colonel, dis-je enfin à mon immobile compagnon, après être resté longtemps à contempler en silence l'immense tableau dont l'aspect varié devait être pour nous une source si féconde de consolations et de regrets, colonel, pourquoi ne montez-vous pas jusqu'ici pour jouir de cette admirable vue ?

Ne recevant pas de réponse, je me tournai vers lui en répétant mon invitation ; mais sans bouger de sa paillasse, où il s'était assis, il me répondit :

— Ma sciatique ne me le permettrait pas.

C'est alors que je m'aperçus que l'on avait apporté pendant mon absence un couchette, meuble assez rare au Spielberg, accordé par faveur extrême à mon compagnon..... Soit que cette nouvelle pré-

férence, en me rappelant la triste conduite qui en était la cause, eût réveillé dans mon cœur l'antipathie et la mauvaise humeur que le contact du voyage avaient fait disparaître presque entièrement; soit que le découragement, la prostration totale de cet homme, qui n'avait à redouter que trois ans de Spielberg, en me faisant pitié, me parussent contagieux pour l'avenir, je sentis un tel regret de me trouver ainsi attaché à lui que je fus sur le point de m'écrier : « Ah! Dieu puissant, que t'ai-je donc fait pour me condamner, dans un tel lieu et après tant de souffrances, au supplice d'une semblable union!.. »

Heureusement que le cri des verrous qu'on tirait brusquement retint cette offensante exclamation. On entra; c'était Schiller, portant de chaque main deux gamelles de fer qu'il déposa soigneusement aux pieds du colonel; sous son bras était un pain de munition.

Les gamelles étant mises à terre, il nous en montrait du doigt le contenu, tandis que de l'autre main il faisait à mon compagnon le signe de manger.

— Eh quoi! dis-je en descendant de ma lucarne, c'est là notre ordinaire? Une soupe sur laquelle surnagent des morceaux de suif..... des haricots cuits à l'eau et au sel..... et froids, ajoutai-je après avoir essayé d'en goûter deux ou trois que je rejetai soudain..... Mais il faudrait des estomacs d'autruche pour digérer de semblables pierres!

Je parlais à Schiller comme s'il pouvait me comprendre. Il se prit à rire, puis tirant gravement de sa poche un long couteau, il partagea en deux le pain de munition, dont il nous remit à chacun la moitié.

— *Guten appetit* (bon appétit), nous dit-il en pivotant sur ses talons pour regagner la porte.

Notre dîner, seul repas de toute la journée, était là sous nos yeux; mais il me fut impossible, malgré mon courage, de vaincre la répugnance que me causaient la mauvaise odeur de cette pitance de forçat et la malpropreté des vases de fer, dont le mauvais état prouvait qu'ils étaient employés chaque jour à l'usage des galériens..... Les gamelles restèrent pleines, le pain ne fut pas entamé..... La faim seule put nous forcer les jours suivans à prendre enfin quelque partie de cette détestable et puante nourriture qui nous faisait éprouver à la fois et le supplice du dégoût et celui de l'inanition.

Les cloches de la ville sonnaient cinq heures; déjà le jour baissait, et la lumière qui pénétrait dans notre prison n'était plus qu'un crépuscule. Le colonel, fatigué, s'étendit sur sa paille, tandis que, la tête à la lucarne, je jouissais en silence des derniers rayons du soleil couchant, dont les reflets doraient encore la cime des montagnes; bientôt les ombres de la vallée glissèrent sur les collines, les objets se confondirent, tout devint vague, incertain à mes yeux, et la nuit étendit son uniforme

voile sur les hauts lieux comme sur les basses terres, sur le chêne des forêts comme sur le chaume des campagnes...

« C'est là l'image de notre monde, me disais-je en laissant errer mes regards sur le ciel, où tout demeurait sombre... La fortune, les rangs, les âges, les talens et la science offrent à l'œil du sage un tableau aussi varié que ce ravissant paysage dont j'admirais les beautés il y a peu d'instans; mais la mort vient, et moissonnant tour à tour les superbes et les humbles, l'enfant qui balbutie le doux nom de sa mère et le vieillard qui tremble en parlant à son Dieu, elle les plonge tous sans distinction dans les ténèbres de cette nuit terrible qu'aucune aurore ne viendra dissiper. »

Alors mon cœur se troubla, et, la tête appuyée contre les barreaux de l'étroite embrasure, je pleurais amèrement en songeant que cette vie si courte et si belle, dont j'avais à peine goûté les prémices, ne serait plus pour moi qu'une douloureuse veille sans lendemain, qu'une sépulture anticipée !... « Et qui me tiendra compte de mes solitaires souffrances? répétais-je avec amertume ... — Celui, dit une voix qui, s'élevant dans mon cœur au souvenir de ma mère bien-aimée, me ramenait à ces jours de mon enfance où ses pieux accens m'enseignaient à prier, celui qui nous a dit qu'ils étaient « bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés!... bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel

est à eux!» Paroles divines qui ramenèrent le calme dans mon âme et me firent promettre d'être plus que jamais doux, patient, résigné dans le temps des épreuves, pour mériter de briller un jour dans le paradis des justes comme les belles étoiles que je voyais en cet instant scintiller dans les cieux.

Descendu de ma lucarne, je voulus marcher, mais il faisait si sombre et l'espace était si restreint que je fus forcé de me jeter tout habillé sur l'étroite et dure paillasse qui composait toute ma couche; s'y tenir en équilibre demandait une habitude que je n'avais pas encore: aussi roulai-je plus d'une fois sur le plancher. La nuit entière se passa donc sans sommeil, ou si mes yeux se fermaient un moment, je les ouvrais bientôt aux Qui vive? (*wer da?*) retentissans que les nombreuses sentinelles placées au-dessous de nous se renvoyaient de quart d'heure en quart d'heure, comme si elles eussent été chargées d'ajouter aux souffrances du *carcere duro* celle d'une perpétuelle insomnie.

II.

Les reins brisés, le corps meurtri par mes chutes répétées, je venais enfin de m'assoupir lorsqu'un long cliquetis de chaînes vint m'arracher à ce repos factice. L'obscurité profonde dans laquelle nous étions ensevelis, les cris aigus et prolongés des sentinelles qui se mêlaient en ce moment à ce sinistre bruit de fers qui, toujours croissant, semblait sortir des entrailles de la terre, mille voix rauques dont les durs accens ne pouvaient se définir firent une telle impression sur mes esprits, encore enchaînés par le sommeil, que l'enfer, ses damnés et leurs malédictions s'offrirent tout à coup à ma pensée et me glacèrent d'effroi!... Je m'étais redressé sur ma paille,

une sueur froide coulait sur tout mon corps, mes membres se contractaient..... Ce cauchemar était horrible, et je n'en fus délivré que par un mouvement convulsif qui me fit tomber rudement au pied du lit de mon compagnon.

— *Caro mio*, quelle chute! s'écria le colonel, qui reposait presqu'à son aise sur sa couchette de faveur; c'est pour la dixième fois au moins... N'êtes-vous pas blessé?.....

— Ce n'est rien, lui répondis-je en m'efforçant de me relever, je m'y habituerai.

J'avais repris mes esprits; j'écoutais encore, en frémissant, il est vrai, mais je pouvais enfin me dire que j'étais à Spielberg et que ce bruit de chaînes, ces clameurs étranges étaient probablement causé par les forçats sortant de leurs casemates pour aller au travail.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées que notre porte s'ouvrit; plusieurs gardiens entrèrent; l'un d'eux toucha les barreaux de la lucarne, regarda les murs et sous les lits, tandis qu'un autre, qui portait la lanterne, s'approcha du colonel et allongeait la main pour lui toucher les jambes lorsque le chef l'en empêcha en prononçant quelques mots qui causèrent un de ces bruyans éclats d'hilarité allemande dont nous eûmes par la suite si souvent occasion d'admirer l'enfantine et inoffensive spontanéité. Ces rires, ainsi que je le sus quelques jours après, n'avaient été causés que par la méprise du soldat, qui, chargé de visiter matin et soir les

fers des prisonniers, s'était imaginé que nous avions déjà aux jambes la pesante chaîne que nous devions porter si longtemps.

De longues heures restaient encore avant que la lumière ne pénétrât dans notre prison. Me recoucher, dormir? je ne l'aurais pu, tout harassé que j'étais d'une nuit si pénible; me mettre à la lucarne? qu'y aurais-je fait? qu'aurais-je vu? tout était sombre au dehors; m'agiter, marcher à grands pas? j'en avais le besoin, ne fût-ce que par compensation de l'horrible gêne que j'avais éprouvée pendant vingt jours. Je voulus le tenter, mais cette fois encore il me fallut renoncer à ce nocturne exercice dont l'habitude seule put me donner ensuite la possibilité. Force fut donc de m'asseoir sur ma paille et de penser... de penser longtemps à la misère d'une semblable vie d'isolement et de ténèbres!... Ah! quel avenir!... Et lorsqu'à tant de douloureuses privations venait se joindre le doute de ne pas même avoir la jouissance de quelques livres, je me sentais si effrayé, si faible contre une telle existence, que je me plaignais à Dieu dans l'amertume de mon cœur de m'avoir soustrait aux terribles mais courtes angoisses de l'échafaud!

Tout fait diversion, tout soulage quand les pensées sont aussi sombres et que l'âme succombe sous le poids affreux des maux dont elle se plaît alors à s'exagérer l'étendue : la porte, qu'on ouvrit pour la seconde fois, me tira tout à coup de cette accablante méditation. Un bruit de chaînes et la vue d'un

galérien chargé du service intérieur des prisons excitèrent ma curiosité; je me levai aussitôt pour mieux envisager ce forçat, dont je distinguais à peine la figure et le costume bizarre à la pâle clarté de la lampe du corridor; je m'avançai même jusqu'au guichet, malgré les émanations méphitiques qui s'en échappaient, et tendant le cou, je dépassais déjà la porte de la tête lorsque Schiller, se montrant à l'improviste, me cria : « *Was der teufel!* (que diable!), » et de son long bras me repoussa dans la prison.

Une heure après, au jour naissant, nous le vîmes apparaître portant une gamelle.....

— *Das ist gut* (cela est bon), nous dit-il en nous présentant, pour manger le liquide brouet, une cuiller de bois grossièrement travaillée. De l'eau chaude dans laquelle nageaient quelques grains d'orge qu'on avait fait griller, tel était notre déjeuner.

— Pouah! fis-je à Schiller en prenant quelques gouttes de ce prétendu bouillon... *nic gut, nic gut...*

Mais sans prendre garde à mes paroles, l'impassible Allemand nous répéta : « *Das ist gut, das ist sehr gut* (cela est bon, cela est très-bon)»... si bon que nous ne pûmes en rien avaler et que nous restâmes avec une faim qui commençait à être douloureuse.

Le temps était froid, humide; un épais brouillard couvrait la campagne, où l'œil ne distinguait rien, et cependant c'est à mon embrasure que j'allai chercher quelques distractions à mes sombres rêveries. Là du moins je respirais, là mes yeux n'é-

taient plus attristés par la vue du ciel de pierre de cette voûte fatale que l'imagination du captif ne peut toujours reculer ou franchir et qui, dans les momens d'abattement, semble se resserrer de plus en plus autour de lui. Sous la fenêtre, le long du mur, se promenait une des sentinelles, dont j'entendais les pas mesurés; plus loin je voyais luire les baïonnettes d'autres soldats placés de distance en distance dans les retranchemens et les palissades qui environnent Spielberg... « Où est le Blondel, pensais-je en soupirant, qui pourrait m'arracher d'une prison si bien gardée!... » Et je me mis à fredonner doucement cet ancien air si touchant : « O Richard, ô mon roi! l'univers t'abandonne... » Un bravo, qu'une oreille de prisonnier pouvait seule entendre, me fit interrompre mon chant; je toussai, on me répondit; je demandai bien bas, bien bas, qui se trouvait là près de moi..... Je compris avec joie que c'était Borsieri.

« Je suis avec le bon Castillia, me dit-il à voix » basse, mourant de faim et tout brisé d'avoir » passé la plus grande partie de la nuit à me tenir » en équilibre sur la plus dure des paillasses qui ait » jamais supporté le corps d'un galérien. Castillia » dit qu'il s'y fera; pour moi, j'en rendrai l'âme » avant qu'il soit un mois. »

J'allais répondre à Borsieri, mais un *still* impérieux, parti de la sentinelle d'en bas et un jurement énergique bien articulé par le vieux Schiller, que je n'avais pas entendu entrer, arrêtèrent les

mots sur mes lèvres. Surpris, troublé de cette interruption, peu s'en fallut que je ne dégringolasse jusqu'aux pieds de notre sévère gardien, dont la physionomie, malgré tout son courroux, démentait les grondantes paroles; il me débita néanmoins tout un discours, dont le fond était *still* (silence), et la morale, les chaînes suspendues au mur, qu'il m'indiquait d'un air significatif en me menaçant du doigt..... Puis, tout satisfait de l'impression que sa remontrance semblait produire sur nous, il se tourna vers un galérien, qui debout sur le seuil de la porte attendait qu'on lui donnât l'ordre d'avancer, portant d'une main des chapeaux gris du feutre le plus grossier, et de l'autre des chaussettes de laine. Schiller prit les chapeaux et les posa successivement sur la tête du colonel : « *Gut, sehr gut* (bien, très-bien), » dit-il gravement en enfonçant le feutre jusqu'aux oreilles de mon pauvre compagnon, peu flatté de la rude coiffure qu'on lui entrait ainsi de force. Le galérien répéta : « Très-bien! » tandis que j'observais le singulier contraste que présentait ce misérable chapeau de paillasse à forme conique avec la plisse élégante dont le colonel était encore revêtu.

Les pièces de notre trousseau soigneusement déposées sur nos paillasses, le forçat tira de sa poche une paire de ciseaux et une longue bande de papier qui lui servit à nous prendre mesure, opération qu'il interrompait souvent pour nous montrer avec complaisance l'habit qu'il portait lui,

même ; la veste ronde d'une couleur mi-partie grise, mi-partie marron ; le gilet, le pantalon ouvert des deux côtés, pour laisser passer les chaînes, et dépareillé des deux jambes afin que cette bigarrure de valet de carreau ôtât toute idée d'évasion.

— *Schon, sehr schon!* (c'est beau, très-beau), répétait le galérien. Et le coquin riait malignement, comme si la livrée du crime, qu'il allait confectionner pour des honnêtes gens, eût été dans sa pensée une œuvre de représailles et de vengeance.

Jamais figure plus astucieuse ne m'était tombée sous les yeux, et j'éprouvai bientôt un tel dégoût d'être touché et retouché par les mains de ce misérable que j'allais le pousser hors de notre cachot lorsque Schiller, pressé lui-même d'aller faire la distribution de ses chapeaux aux autres prisonniers, le gourmanda d'une lenteur dont nous eûmes ensuite l'explication en nous apercevant que le maître tailleur nous avait fort adroitement débarrassés de nos mouchoirs.

La vue de cet homme m'avait été pénible, et pourtant le résultat de mes impressions fut un sentiment de joie!... C'est que j'avais été délivré à son aspect d'une crainte puérile, exagérée sans doute, mais qui m'oppressait le cœur ; c'est qu'en apercevant son épaisse et longue chevelure, je m'étais dit avec satisfaction : « Je ne serai pas rasé comme le sont nos forçats à Toulon et à Brest; je conserverai ces boucles qui faisaient la joie de ma mère... »

ces boucles dont la perte me faisait mieux comprendre la honte et la douleur éprouvées par les princes des premières races quand on les contraignait à couper leurs longs cheveux, signe de force et de puissance.

Cette précieuse faveur, que je n'espérais pas, me donna pour tout le jour de la résignation et du courage; c'était, dans ma pensée, un indice, un heureux présage que Dieu me réservait à des temps meilleurs, que je n'avais pas fini avec le monde, que je n'étais pas éternellement voué aux regrets et aux larmes... Mes esprits abattus s'étaient ranimés, je fixais sans angoisses les murs de la prison, et lorsque Schiller nous apporta le dîner, je plaisantai sur notre vaisselle de fer sale et rouillée, sur notre table, qui se réduisait au plancher, et sur nos doigts, qui devaient nous tenir lieu de couverts; je mangeai même quelques morceaux d'une pâte si pesante et d'une si mauvaise odeur que le colonel, qui se bouchait le nez pour en affronter les miasmes, dut cependant y renoncer, quel que fût le tiraillement de son estomac. En me voyant si résolu, Schiller me dit en me frappant sur l'épaule :

— *Das ist gut so* (cela va bien ainsi).

Quoique l'écorce fût un peu rude, il nous fut facile de pressentir que le vieux geôlier n'était pas un méchant homme, et que nous pourrions avec le temps en tirer parti pour améliorer notre position; mais pour cela il fallait lui parler, le comprendre,

chose assez difficile avec les huit ou dix mots allemands que je connaissais alors.

—Si nous avions des livres, disais-je à mon compagnon, j'y parviendrais bien vite.

— Des livres, répondait-il, qui sait si nous en aurons jamais.....

C'était là un doute funeste qui brisait l'âme en la mettant en face des longues tortures d'une oisive captivité : heureusement que cette cruelle incertitude, qui aurait banni à jamais de mon cœur tout espoir de salut, fut dissipée bientôt après par les paroles du commandant de Spielberg, qui commença dès lors ses visites quotidiennes.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, dont la tournure et les manières avaient quelque chose d'élégant et de dégagé qu'on rencontre rarement chez les officiers autrichiens qui ne doivent comme lui leur avancement qu'à leurs services et non à leur naissance : sa figure était ouverte et prévenante, son abord vous mettait à l'aise, et l'on pouvait espérer en le voyant que, tout en remplissant son devoir, il ne serait jamais hostile aux malheureux dont on lui avait confié la garde. C'était beaucoup pour nous, pauvres captifs, d'être traités avec politesse ; aussi, dès les premiers mots que nous adressa le capitaine Schmerschek pour s'informer avec bonté de notre santé, de nos besoins, fûmes-nous touchés d'une bienveillance dont nous lui exprimâmes toute notre gratitude.

— Vous êtes bien mal, mes pauvres messieurs,

nous dit-il, vous aurez bien des privations, bien des souffrances à supporter ; la vie de Spielberg est intolérable : qui le sait mieux que moi !..... Mais les jours en s'écoulant amènent des changemens, et qui survit aux premières années voit arriver, soyez-en certain, le moment heureux de sa grâce. Votre nourriture est mauvaise, cependant je vous conseille de vous forcer dès le commencement ; plus tard, votre estomac se serait affaibli, vous ne pourriez plus digérer et vous succomberiez à la longue. En prenant l'air vous retrouverez des forces.....

— Eh quoi ! m'écriai-je, nous sortirons donc de notre prison ?

— Sans doute, vous aurez chaque jour une demi-heure de promenade ; dès que vos habits seront faits et que vous aurez des fers, on vous conduira sur la plate-forme.

— Des fers ? reprit le colonel d'une voix soumise..... j'espérais que les rapports des médecins de Milan me dispensaient.....

— C'est juste, répondit le commandant en souriant, vous nous êtes recommandé : la couchette qui vous est accordée en est une preuve.

Mes yeux se tournèrent vers mon compagnon, qui rougit involontairement.

— Et quand serai-je vêtu et enchaîné ? demandai-je au directeur.

— Demain probablement ; tous les ouvriers s'occupent de vous : j'ai recommandé qu'on vous donnât ce qu'il y a de mieux en drap, et quant aux

fers, ils seront moins lourds et moins courts que ceux que vous aviez aux pieds et que nous avons remis hier aux commissaires de Milan.

—Votre bienveillance, dis-je alors, m'encourage à vous adresser une prière.

— Parlez, parlez franchement.

—Ne pouvons-nous espérer d'avoir près de nous quelques-uns de nos livres ?....

Il réfléchit un moment, puis il me répondit :

— C'est chose délicate et difficile ; mais son excellence M. le gouverneur a permis qu'on en donnât aux prisonniers de Venise, et je ne vois pas pourquoi..... Au reste je lui demanderai ses ordres.

—Mais si vous preniez sur vous de nous les faire remettre aujourd'hui même, ce serait une faveur extrême.....

— Aujourd'hui, non, mais peut-être demain, reprit-il en hésitant ; je verrai ce soir son excellence. Krall? Krall?

A ce nom, nous vîmes paraître un petit gardien de cinq pieds au plus que nous n'avions encore qu'entrevu. Debout, sa casquette en main, il se plaça respectueusement devant son supérieur, dont il attendait les instructions.

Quelques secondes après, le directeur s'éloigna en nous disant :

—C'est à cet homme que sont confiés les livres et c'est lui qui sera chargé de vous les donner, mais seulement deux à la fois.

Nous le remerciâmes à plusieurs reprises et nous

restâmes un moment avec Krall, qui se hâta de nous dire en italien :

— *Sono felicissimo di servisgli; domani mi faranno conoscere quai sono i libri che desiranno, e saranno serviti.* (Je suis heureux de servir ces messieurs; demain ils me feront connaître quels sont les livres qu'ils désirent.)

Nous restâmes surpris et charmés de la pureté de son accent et de sa facilité à s'exprimer en italien.

Le lendemain, en effet, fidèle à sa promesse, Krall vint nous demander le titre des ouvrages que nous voulions avoir.

— Mais pourrez-vous les reconnaître? lui dis-je d'un air de doute.

Notre bibliothécaire se redressa :

— Comme si je ne le faisais pas *a dovere* depuis deux ans pour ces autres messieurs!.... Anglais, français, italiens, vous n'avez qu'à parler, je ne m'y tromperai pas, je vous l'assure.

—Eh bien! apportez-moi le premier volume d'un livre anglais, Shakespeare, et un volume français de Chateaubriand.

— *Si, signor.*

Après quelques minutes, il nous revint, portant d'un air de triomphe les livres que nous avions demandés.

— Est-ce bien ça?... hé!... hé!... Je sais lire, voyez-vous, je connais les langues; je parle aussi un peu français... hé!... hé! c'est bien joli; l'anglais viendra ensuite,

— Qui jamais aurait soupçonné, dis-je au colonel quand nous fûmes seuls, qu'il y avait de l'intelligence dans cette tête en forme de chat, dont le front est si plat et le crâne si accidenté? Avez-vous vu comme cette figure, malgré des yeux écartés et hasardés dans le regard, devient spirituelle quand le petit homme parle et sourit? Il y a de l'esprit sous cette mesquine enveloppe, et, qui mieux est, il y a du cœur, j'en répondrais.....

La suite me prouva que j'avais deviné juste

Shakespeare et Chateaubriand! *Hamlet* et le *Génie du Christianisme!*.... quels trésors!..... Ah! quelle magique influence le génie n'exerce-t-il pas sur l'intelligence et le cœur assez élevés pour en sentir toutes les beautés, puisque la prison et ses misères disparurent à mes yeux en parcourant ces éloquentes pages, et que les heures s'écoulèrent sans que je pensasse à réjouir mes regards de la vue des montagnes!

Mais l'obscurité venait vite dans notre cachot et avec elle la fin de notre attachante lecture! Quels regrets de voir arriver cette nuit profonde, interminable, qui commençait à quatre heures pour nos tristes cellules et ne finissait qu'à huit le lendemain matin!

Comment, dans ces premiers momens, aurais-je supporté le supplice de ces longues ténèbres sans le secours de la pensée qui, chaque jour, aux heures de la lumière, s'alimentait à ces intarissables sources des grandes et profondes idées?.... Dieu le

sait ! et je lui rendis grâce, en fermant la paupière, de m'avoir accordé des consolations si efficaces.

Au troisième matin, Krall nous dit :

— Dans un quart d'heure vous aurez votre équipement, votre chaussure ; puis le forgeron vous mettra vos fers, et nous irons nous promener.

Il disait vrai ! Notre triste uniforme nous ayant été apporté par Schiller, nous nous dépouillâmes de nos habits, nos chers habits, dont la perte me semblait alors un signe de renoncement complet et éternel aux jouissances du monde et de la liberté ! Et quels ignobles haillons les remplacèrent, bon Dieu ! Comme elle était grossière et dure cette toile qui servait de doublure au drap bicolore de nos vêtemens ! Quelle peine n'eûmes-nous pas à nous habituer à nos chaussettes de laine aussi épaisses que le cuir de nos massifs brodequins, graissés de suif et garnis de clous !..... Linge, cravates, mouchoirs, il fallut tout quitter, tout rendre, et rester sans la moindre chose qui pût nous rappeler notre condition première !.......

— Quoi ! dis-je au pauvre Krall, que Schiller avait appelé pour lui servir d'interprète et qui nous regardait avec compassion, quoi ! c'est cette moitié d'un carré trop étroit d'une méchante toile qui nous servira de cravate ? mais mieux vaudrait une corde. Et des mouchoirs, nous en donnera-t-on pour remplacer ceux que l'on nous prend ?

— Hélas ! non, signor, la maison n'en accorde pas. Maintenant, messieurs, ajouta Krall, nous

irons dans le lieu où le forgeron vous attend.

J'avais déjà passé la porte de la prison suivi de mon compagnon, quand Schiller s'arrêta en disant :

— Celui-ci pas.

Le colonel rentra donc, et j'arrivai bientôt à la salle d'où l'on entendait le retentissement du marteau. Le serrurier me souhaita le bonjour en français, me montra la chaîne, qui était lourde et longue, et tandis que le bon Krall me soutenait la jambe, il exécuta le ferrement en un quart d'heure. « Que d'années s'écouleront, me disais-je, avant que ces fers si fortement rivés ne soient ôtés de nouveau!..... Dieu seul connaît l'avenir; Dieu seul dispose de nous!... à lui donc le suprême vouloir, à nous la patience! »

Je me levai alors pour essayer de faire quelques pas :

— *Fous marcher plus comóde*... se mit à dire le forgeron dans un mélange inintelligible de français et d'allemand.

— Que veut-il dire? demandai-je à Krall.

— Que vous marcherez plus commodément avec ces fers qu'avec ceux qu'on vous avait mis à Milan.

— Sans doute ils sont plus longs, mais s'ils doivent ainsi me battre sur les os des pieds, j'aurai avant deux heures les chairs meurtries et écorchées.

— C'est pour obvier à cet inconvénient que

l'on donne à tous les condamnés les courroies que voici : en les attachant au-dessous du genou et les faisant passer dans les bracelets de la chaîne, on la tient soulevée au-dessus du cou-de-pied, tandis qu'on la contient par cette longue lanière que vous fixez elle-même à cette ceinture de cuir.

Et tout en parlant, Krall me plaçait avec bonté ces derniers insignes de la toilette du galérien de Spielberg.

— Essayez maintenant, me dit-il, vous aurez moins de gêne, et dans quelque temps vous y serez fait.

Je me sentis effectivement plus à l'aise; mais il me fallut bien des jours avant de pouvoir marcher sans me heurter douloureusement les chevilles à chaque pas avec les saillantes charnières des massifs bracelets qui entouraient mes jambes, ou sans me prendre les pieds dans les anneaux de la chaîne, que ne soutenaient pas toujours les courroies dont nous étions harnachés. Bien des jours s'écoulèrent aussi avant que mon oreille pût s'habituer à ce cliquetis de fers qui retentissait au moindre mouvement.

Trop inexpert encore dans ces premiers momens pour me mouvoir avec facilité dans cet accoutrement de galère, j'eus besoin de l'aide de Krall pour regagner la prison, où je retrouvai le colonel :

— Eh bien! lui dis-je en secouant ma chaîne,

rien n'y manque maintenant, je suis forçat!...

Il se leva, me tendit la main et me dit en baissant les yeux :

— *Poveretto!* (pauvre infortuné!)

III.

Le lendemain à dix heures, Krall vint nous chercher pour nous conduire à la promenade; il faisait beau :

— Eh quoi! demanda-t-il à mon compagnon, vous ne voulez pas sortir?

— Non, le froid est encore trop piquant pour mes douleurs rhumatismales.

— Soit, vous êtes libre de rester. Allons donc, *signor Francese*, à nous deux : je vais vous montrer la route.

Cette route était le corridor que nous suivions du côté opposé à celui que j'avais parcouru le jour de mon arrivée. De distance en distance, nous

passions devant des prisons d'où s'échappaient des voix, des bruits de chaînes qui me faisaient tressaillir. L'un de ceux qui m'entendaient marcher s'étant approché de la porte, je voulus m'arrêter un instant, mais mon gardien se retourna vers moi en me disant :

— *Avanti!* (en avant!)

Je marchai donc jusqu'à l'extrémité du corridor, qu'une porte séparait de la plate-forme où nous devions chaque jour, excepté le dimanche, prendre une demi-heure d'exercice.

Krall me précédait, son fusil sur l'épaule.

— Nous y voici, me dit-il dès que nous eûmes franchi les trois ou quatre marches qui mettaient sur la plate-forme, regardez quelle belle vue! Approchez-vous plus près du mur... N'est-ce pas que cela fait du bien aux yeux après qu'on est resté longtemps dans l'obscurité?

Appuyé sur le parapet, qui ne me venait qu'à la ceinture, je contemplais en silence le vaste panorama dont je ne découvrais qu'une partie de la lucarne de ma prison.

— Ce village que vous apercevez à gauche au bas des montagnes, près d'un étang, c'est *Obrovitz*, me dit Krall en se rapprochant de moi; la route qui passe devant et qui va se perdre dans les montagnes conduit en Bohême, mon cher pays!... En suivant toujours au pied des collines, le long de la rivière, presque en face de nous, c'est l'*Augarten*, la promenade des seigneurs; puis un peu

plus à droite, voilà les fossés de la ville et la *Fröhliche thüré* (la porte joyeuse). Regardez, que de gens y passent pour aller sur la place du palais du gouverneur, que vous découvrez d'ici. Ce grand bâtiment à côté de l'habitation de son excellence, c'est l'église de Saint-Jérôme, où je vais chaque dimanche entendre la messe. Puis là, plus à droite, on aperçoit entièrement Brünn. Que de clochers, signor! Il n'y en a pas tant que cela à Paris...

— Vous avez été à Paris? lui dis-je avec surprise.

— *Si, signor*, me répondit-il avec orgueil en me montrant une médaille qu'il portait sur sa poitrine suspendue à un ruban jaune et noir. Tous ceux qui ont fait la campagne de France ont reçu cette décoration : j'étais dans les chasseurs.

En prononçant ces mots, Krall se redressait, et moi je ne pouvais m'empêcher de sourire à la vue de la grêle stature et des jambes un peu torses de ce redoutable guerrier; puis le souvenir de l'invasion étrangère retomba sur mon cœur et la tristesse se peignit sur mes traits.

— Quelle est cette route? demandai-je après quelques instans de silence à mon soldat.

— Là-bas, là-bas, en allant vers le nord, reprit-il, c'est le chemin d'*Olmütz;* bien loin, à droite de la route, ces plaines qui s'étendent à perte de vue, ce sont les plaines d'*Austerlitz*...

A ce nom, mon cœur battit plus vite; mes yeux, humides de larmes, se fixèrent longtemps sur ces lieux

témoins de notre gloire!... Que nous étions grands alors! et qui jamais aurait pensé que dix années plus tard, ces mêmes alliés, qui fuyaient dispersés devant le vainqueur d'Austerlitz et lui demandaient humblement la paix, viendraient jusque dans notre capitale lui dicter des lois et le renverser de son trône! «O vicissitudes humaines, qui donc voudrait nier que vous procédez de Dieu! et qui ne se soumettrait à sa destinée en pensant à la chute terrible de ce moderne roi des rois!» m'écriai-je en détournant mes regards de ces champs à jamais célèbres...

— Cette place, en dehors des fossés de la ville, qui s'étend presque jusqu'auprès des palissades de Spielberg, comment la nomme-t-on? à quoi sert-elle? demandai-je à Krall.

— On y fait la parade, signor, on y passe les revues..

— Et là, vers les dernières maisons du faubourg, quel est ce vaste enclos planté d'arbres, entouré de murs?

— C'est, me répondit-il en se signant, *der Gottes acker* (le champ de Dieu).

— Les galériens y sont-ils portés?

— *Si, signor.*

Alors l'idée que ce serait là ma dernière demeure se mêlant dans ma pensée au souvenir des milliers de soldats français enterrés dans les plaines d'Austerlitz, je me dis l'amertume au cœur: «Eux du moins furent ensevelis par leurs compagnons

d'armes; des salves d'artillerie retentirent sur leurs tombes; leurs noms, proclamés dans un glorieux ordre du jour, furent répétés en France avec orgueil par ceux-là même qui pleuraient leur perte; tandis que moi, pauvre martyr de la liberté, je serai jeté dans la fosse commune des forçats sans qu'une seule voix s'élève pour dire : « Et lui aussi a »bien mérité de la patrie! »

Pour m'arracher à ces tristes pensées et diriger mes regards sur des lieux moins funestes, Krall vint encore plus près de moi et me dit en se penchant sur le parapet :

— Cette maison basse et carrée à notre gauche où il y a un soldat artilleur, c'est la poudrière de laquelle les Français prirent, dit-on, la poudre qui leur servit en 1809 à faire sauter les forts bastions qui entouraient Spielberg... Hé !... Hé !... se hâta-t-il d'ajouter pour sauver l'honneur national, cinq ans après, nous en avons fait autant chez eux.

Je me penchai pour voir la fameuse poudrière, que mes regards quittèrent bien vite pour se porter sur le bastion, que ma position inclinée me faisait découvrir en entier : trois grenadiers y montaient la garde pour surveiller notre prison; plus bas, dans la dernière enceinte, j'en aperçus trois autres et ainsi de suite jusqu'aux derniers retranchemens de cette ancienne citadelle. A cette vue, les idées de fuite, qui déjà germaient dans ma tête, s'évanouirent..... et je me dis en me retournant vers la plate-forme : « De ce côté, c'est impossible. »

Large de huit pas, longue de dix, cette plate-forme, que j'examinai avec plus d'attention, était située en plein nord, comme le bâtiment où se trouvaient nos prisons; de plus, elle avait l'avantage d'être presque entièrement entourée par la chapelle et des murs si élevés qu'on n'y voyait pas un seul rayon de soleil pendant six mois de l'année; l'aspect en était sombre, l'air y était glacial, et sans la vue de deux ou trois rosiers qui croissaient le long de ces tristes murailles, on aurait pu se croire sur quelque étroit plateau de ces hautes montagnes où l'été ne fait jamais sentir sa bénigne influence, où toute trace de végétation disparaît.

— Donnent-ils des fleurs? demandai-je à Krall en lui montrant les chétifs arbustes dont aucun bouton encore n'annonçait le printemps.

— *Si, signor*, les roses en sont superbes, vous verrez cet été. Nous avons aussi des giroflées en pots dans notre chambre : quand la saison sera plus douce je les porterai ici, et au temps des fleurs, en sortant de votre prison, vous en respirerez la douce odeur, cela vous fera du bien.

— L'église est-elle belle? dis-je à mon gardien. Il me semble que cette porte doit y conduire?

— Sans doute, on y arrive en quelques pas.

— Les prisonniers entendent-ils la messe chaque dimanche?

— Les galériens, reprit-il, et les galériennes n'y manquent jamais.

— Et les Italiens aussi?...... continuai-je.

Krall rougit et se tut. Sa consigne était de ne rien dire sur ce point, et je m'aperçus bien vite qu'il ne fallait pas heurter dès les premiers jours contre l'obéissance passive et matérielle de cet homme de cœur, qui, comme tous ses bons compatriotes, avait grandi dans la conviction que tout ordre d'un supérieur est un arrêt du ciel dont on ne saurait appeler.

Nous causâmes quelque temps encore en marchant côte à côte autour de la plate-forme, et lorsque l'horloge de la chapelle, en sonnant la demie, eut annoncé que le temps de la promenade était écoulé, je rejoignis lentement le colonel, regrettant d'échanger aussitôt la belle clarté des cieux pour le jour pâle et douteux de notre demeure, mais avec la consolation d'avoir rencontré dans l'un de nos gardiens une âme sensible et bonne dont la compatissante nature adoucirait peut-être les horreurs de notre captivité.

Désormais rassuré sur la jouissance de mes livres, je me sentis plus de courage pour supporter les maux du présent et combattre l'incertitude de l'avenir. Mon premier soin fut de bien connaître, de bien compter les ouvrages que chacun de nous avait apportés : le catalogue en était long, en était beau... quatre cents volumes choisis, à peu près, et quels trésors ne renfermaient-ils pas ! *Dante*, *Pétrarque*, *l'Arioste*, *Parini*, *Foscalo*, *Monti* pour l'italien ; *Montaigne*, *Pascal*, *Labruyère*, *Vauvenargues*, *Condillac*, *Tracy*, *Bossuet*, *Racine*, *Corneille*, *Chateau-*

briand, *Mme de Staël* pour le français; *Shakespeare*, *Milton*, *Thomson*, *Driden*, *Gray*, *Sterne*, *Byron*, *Moore*, *Walter Scott* pour l'anglais, sans parler des Allemands et des Latins : *Virgile*, *Horace*, *Tacite*, *Salluste*, *Lessing*, *Goëthe*, *Schiller*, *Bürger*..... Ah! quelle jouissance, je dirai même quel bonheur n'avais-je pas au cœur en passant en revue tous ces rois du savoir et de la pensée, en me disant : « Ils sont à moi, je les étudierai ligne par ligne, page par page...... je m'inspirerai de leurs inspirations, j'y puiserai des sujets profonds, variés, sublimes pour les méditations de mes longues heures de ténèbres; j'élèverai mon âme vers la source divine de laquelle tout descend et tout remonte, les jets de lumière du génie comme l'humble et douce lueur d'un esprit modeste et timide. »

Je m'arrêtai longtemps sur cette riche nomenclature, sur cette moisson précieuse que j'avais devant moi et que j'allais cueillir... Plusieurs jours se passèrent avant que je pusse classer l'ordre de mes lectures et me former un plan d'études. J'hésitais entre tant de richesses; enfin l'emploi de mes journées fut arrêté : le matin, les langues et la poésie; à midi, la morale ou l'histoire, et quand le crépuscule approchait, j'allais à la lucarne regarder avec envie la campagne, puis les lumières qui paraissaient successivement aux maisons des faubourgs. « Ils peuvent se voir, ils peuvent lire, me disais-je, ceux qui prolongent ainsi le jour, tandis qu'il nous faut vivre dans les ténèbres comme les animaux dans

leurs tanières!... » Alors je détournais la vue de ces heureuses demeures, et fixant mes yeux attristés sur la voûte étoilée et pensant à tous ceux que j'aimais, je demandais à Dieu de nous réunir enfin dans son divin séjour, où la nuit, la triste nuit n'étend jamais son lugubre voile.

Le travail que je m'étais imposé devait être long, fructueux. Je me le promettais pour retremper mon âme, pour y maintenir une résolution plus forte que les accablantes tortures du cachot et que les langueurs de la faim, qui chaque soir en me couchant me faisaient dire : « Quelle nuit de souffrance je vais encore passer, mon Dieu !... » Oui, je sentais en moi une volonté ferme, inébranlable de m'élever par la pensée, de grandir par le cœur, malgré cette dure captivité dont je ne pouvais, hélas! prévoir le terme, mais où du moins l'esprit, pendant longtemps encore, n'était pas condamné, comme le corps, à faiblir, à se consumer faute d'exercice et de nourriture.

Ainsi soutenu par cet espoir d'un avenir studieux et profitable, mes yeux se familiarisèrent plus vite à notre prison, mes membres se firent mieux à la dureté de ma couche, au poids de mes chaînes, à la gêne de mes grossiers vêtemens; mes habitudes, le soutien de la vie, comme disait sagement le pauvre Rinaldini, se contractèrent plus aisément, et je parvins bientôt à me créer une existence qui, malgré toutes ses privations, toutes ses souffrances physiques, était plus tolérable que celle

des prisons de Milan, parce que l'inquiétude et les tourmens de la procédure et de l'attente ne venaient pas en troubler la tranquille monotonie.

Les jours glissaient donc sans trouble et sans anxiété, et j'aurais éprouvé une sorte de bonheur dans le silence des tombeaux sans la pensée des miens et le regret d'être séparé de l'infortuné Confalonieri, dont le sort me causait de si cuisantes alarmes.

En peu de temps je sus parfaitement ce qui se passait autour de moi; j'observais tout, et les lieux et les hommes, depuis le directeur du Spielberg, dont nous avions chaque jour la visite, jusqu'aux deux galériens qui venaient nous apporter de l'eau ou balayer notre prison : l'un, jeune, leste, actif, au regard malin, à la mine vaurienne, semblait rire de sa destinée; l'autre, déjà vieux, quoique robuste encore, portait sur une figure naïve et bonne l'empreinte d'une longue souffrance et d'une passive résignation; le premier était Polonais, l'autre de la Bohême. Ce qu'ils avaient fait je l'ignorais encore, mais j'aurais été tristement désappointé si l'on m'eût appris que le vieillard, si patient et si timide, s'était rendu coupable de quelque action infâme. Quant au jeune homme, sa physionomie prêtait à toutes les interprétations, et lorsqu'il me souriait d'un air de *camaraderie*, j'en éprouvais un tel dégoût que je fermais les yeux ou détournais la tête.

Ses amicales prévenances ne cessèrent pas cependant, et bientôt même je crus entrevoir des signes

d'intelligence qu'il répétait fort expressivement lorsque les gardiens le perdaient un instant de vue. Je feignis d'abord de ne pas l'apercevoir, mais il persista... Que me voulait-il?... je cherchais vainement à le deviner. Un jour enfin, il tira de sa poche un petit paquet de papier bien sale, bien usé, qu'il déposa avec adresse derrière la cruche qu'il venait de remplir; puis il s'éloigna en m'indiquant du coin de l'œil le dépôt qu'il confiait à ma loyauté galérienne.

La porte bien refermée, je me hâtai de prendre le paquet, de l'ouvrir, au grand effroi de mon compagnon, qui tremblait que ce ne fût quelque piége dont nous pourrions avoir à nous repentir..... J'allais toujours, et l'enveloppe étant défaite, je trouvai dans plusieurs feuillets de papier gris une fiole contenant un liquide rougeâtre, un bout de plume et une autre petite feuille sur laquelle se voyaient quelques signes que je m'empressai de déchiffrer :

« Nous ignorons qui vous êtes, » disait le mystérieux billet qui excitait si vivement ma curiosité et que la mémoire du cœur me rappelle ainsi, « mais » votre infortune est la nôtre, et à ce titre nous » venons vous offrir toutes les ressources que no- » tre triste expérience des prisons nous a fait ac- » quérir. Dites-nous votre nom; parlez-nous de » Milan, de l'Italie et du monde : depuis deux ans » que nous sommes ici, aucune nouvelle n'a pénétré jusqu'à nous. Écrivez sans crainte, nous

» sommes sûrs du messager ; répondez-nous vite,
» car nous brûlons de savoir par quelle fatale
» destinée vous avez été comme nous ensevelis dans
» les tombes du Spielberg...

» SILVIO PELLICO.....
» PIERO MARONCELLI. »

— C'est Pellico, dis-je au colonel, écoutez ce qu'il écrit.

Il écouta ; mais qu'il était loin, mon Dieu ! d'éprouver l'émotion et la joie qui s'étaient emparées de mon cœur à ce généreux appel d'un homme dont Confalonieri m'avait parlé avec tant d'estime et de tendresse..... Cette correspondance imprévue, inespérée, qui s'établissait ainsi entre nous, était un événement heureux dont je me promettais pour l'avenir d'efficaces consolations. J'en étais touché, reconnaissant, et lorsque je pris la plume pour répondre, il me semblait que j'allais écrire à un ami que Dieu me faisait retrouver après avoir pleuré sa perte.

« Confalonieri, lui disais-je, qui vous plaint et
» vous aime, Confalonieri, dont le triste sort portera
» dans votre âme une affliction profonde, en m'ap-
» prenant à vous connaître, m'avait fait désirer vive-
» ment de parvenir un jour à mériter votre amitié...
» Que bénie soit donc l'heureuse circonstance qui me
» permet d'espérer que ce vœu de mon cœur pourra
» se réaliser ! Je suis Français et jeune encore, bien
» jeune, hélas ! et pourtant... je suis, ainsi que Con-
» falonieri, condamné aux galères à perpétuité... De-

» main s'accomplira ma vingt-cinquième année!...
» C'est une destinée cruelle sans doute; mais, quelque
» fatale qu'elle puisse être, je ne me repentirai ja-
» mais d'avoir sacrifié mes plus chères espérances,
» ma jeunesse et ma vie pour une cause juste et
» sainte qu'il est beau de servir, même en déses-
» pérant de la faire triompher. Un jour, j'en ai l'es-
» poir, d'autres viendront qui, plus heureux que
» nous, accompliront cette grande tâche de l'indé-
» pendance italienne, pour le succès de laquelle, à
» défaut d'autre dévouement, je ne cesserai jamais
» d'adresser de ferventes prières à celui qui tient
» dans sa main puissante le cœur des rois et la li-
» berté des nations..... Cette communauté de désirs
» et d'espérances vers un même but, pour un objet
» sacré, est un lien consolant et fort pour ceux
» qui comme nous sont appelés à supporter de lon-
» gues et difficiles épreuves! C'est ce qui m'a valu
» dès les premiers instans la précieuse amitié du
» pauvre Confalonieri, que nous avons laissé grave-
» ment malade à Willach; c'est aussi, j'en ai la douce
» certitude, ce qui me vaudra celle de ce Silvio
» dont tous m'ont vanté à l'envi la candeur, la
» franchise et la sensibilité..... Adieu; puisse mon
» nom, qui jusqu'ici vous était inconnu, s'unir bien-
» tôt dans votre cœur à ceux que vous répétez avec
» le plus d'affection. »

Je pliai soigneusement ce billet, que j'eus soin de bien envelopper, et le tenant tout prêt aux heures où le rusé galérien venait renouveler notre eau,

je guettai l'occasion de le lui glisser dans la main, malgré le dégoût qu'un semblable contact me faisait d'abord éprouver; mais la surveillance des gardiens était active, et novice encore dans ces sortes d'expéditions, j'hésitais, j'étais sur les épines, lorsque après avoir vainement essayé de remettre directement à notre messager ma secrète dépêche, je pris le parti de la cacher derrière la cruche, qu'il prenait régulièrement chaque jour à la même place. Quelle anxiété était la mienne quand on ouvrait la porte! quelle crainte de voir avancer les gardes!... Comme je suivais des yeux tous les mouvemens du forçat, qui dès son entrée avait compris à mes regards que ce qu'il attendait se trouvait à l'endroit même où j'avais relevé le premier billet... et de quel poids je fus délivré quand je le vis s'emparer avec adresse de ma lettre, qu'il fit passer dans sa poche aussi lestement qu'aurait pu le faire l'escamoteur le plus habile; puis, en se retournant vers moi d'un air de triomphe et de complicité, sa bouche se fendit jusqu'à ses saillantes oreilles, ses yeux se fermèrent à demi, et le tout réuni formait un sourire qui tenait du faune et du démon, et justifiait parfaitement le surnom de *Caliban* que nous lui donnâmes dans la suite [1].

Délivré de l'agitation dans laquelle m'avait tenu ce coup d'essai de notre clandestine correspondance, je retombai bientôt dans une perplexité plus grande encore, à l'idée que ce galérien pouvait

[1] *Caliban*, création fantastique de Shakespeare dans *la Tempête*.

me trahir et livrer au commandant de Spielberg cette lettre dont le contenu me parut alors de nature à me compromettre gravement auprès de l'empereur..... Heureusement qu'une prompte réponse de Pellico ne me laissa pas longtemps sous le poids de cette terrible inquiétude. L'excellent homme, touché de mon triste sort et de mon tendre épanchement, m'exprimait en français tous ses regrets, toute sa sympathie : « Dieu, me disait-il, vous ré» compensera de tant de dévouement et de résigna» tion!..... mettez votre confiance en lui..... Vous » reverrez votre patrie, votre famille, car vous êtes » jeune, et les condamnations politiques, quoique » à vie, ne sont jamais perpétuelles. Plût au ciel que » j'eusse le même espoir pour notre Confalonieri, » dont la destinée est si funeste que la crainte de le » voir succomber à sa cruelle maladie me fera » éprouver un mouvement de joie quand j'appren» drai son arrivée à Spielberg! Hélas! que n'a pas dû » souffrir son angélique Thérèse!.... et qui m'eût dit » il y a quatre ans, alors que nous travaillions, avec » son Frédéric, à faire quelque bien, à répandre » quelques lumières en Italie, que nous gémirions » un jour tous deux dans les mêmes cachots!..... » Puisse la Providence rendre à cette épouse éplo» rée, à ses amis, à son pays l'homme de bien dont il » me serait si doux d'adoucir l'horrible infortune! »

Cette lettre, qui révélait le caractère sensible et dévoué de Pellico, était terminée par quelques renseignemens sur le personnel des gardiens,

sur nos compagnons de captivité et sur les prisons occupées par chacun d'eux. J'appris ainsi que la dernière cellule à gauche, en se rendant à la plate-forme, était la sienne, et qu'il pouvait entendre ma voix lorsque j'étais à la promenade : l'expérience en était facile, et je me convainquis bientôt, à ma vive satisfaction, que les paroles françaises que je prononçais par intervalle sur la plate-forme parvenaient jusqu'à eux. Une légère toux, une phrase de chant que Maroncelli, son compagnon, faisait entendre, m'étaient une preuve qu'ils m'avaient reconnu..... Alors je me rapprochais du parapet et je sifflais doucement, doucement un air de France qui leur disait : « Mon cœur est avec vous..... »

Tels furent les commencemens de ces mystérieuses et touchantes relations, de cette amitié tendre, qui furent pour moi la source de tant d'inexprimables consolations !

— Entendez-vous les pas précipités de la sentinelle? dis-je un jour au colonel en m'élançant vers la porte.

On ouvre le guichet de l'escalier, plusieurs personnes passent en silence dans le corridor.

— Si c'était Confalonieri!.....

J'écoutai, mais rien ne vint du dehors pour confirmer cette espérance et calmer enfin la douloureuse inquiétude que m'inspirait son sort.

Le lendemain, à la promenade, j'interrogeai sans succès le bon Krall, qui chaque jour se montrait meilleur et plus communicatif, quoique son imper-

turbable *Io non so* (je ne sais pas) vint couper court à toutes mes questions.

—Allons, je le vois, je me serai trompé, lui dis-je; mais puisque vous ne voulez pas ouvrir la bouche sur les vivans, parlez-moi du moins de ceux qui ne sont plus..... de ce fameux baron de Trenck, dont vous connaissez l'histoire, et de tant d'autres prisonniers d'état qui ont habité Spielberg avant nous.

Le petit homme, dont le côté faible était de paraître instruit, érudit même, se rengorgea, sourit d'un air capable et me répondit :

— C'est bien long pour vous conter tout cela en un jour.

— Eh bien, nous y mettrons le temps: aujourd'hui le commencement, demain un peu encore et ainsi de suite; mais avant tout, expliquez-moi comment, avec des sentimens élevés, un cœur aussi bon, tant de facilité pour apprendre, vous vous trouvez ici surveillant des forçats.

Krall rougit, balbutia quelques mots.....

— Hélas! *caro signor*, ce n'est point par vocation; vous pouvez m'en croire.

« En 1813, reprit-il après un silence de quelques instans, il fallait des soldats, vous le savez, pour la grande guerre; personne n'en était exempt. Ma mère, elle était veuve alors, la pauvre femme! me voyant si faible, si petit, m'avait dans mon enfance envoyé à l'école en se disant : « Qui sait!... Dieu, qui lui a refusé la force du corps, lui aura peut-être accordé le don d'apprendre... Sois donc bien

soumis au magister, me répétait-elle tous les soirs en me faisant prier le bon Dieu; sois docile à ton maître comme Samuel l'était au grand prêtre Élie, afin que, comme sa sainte mère, je puisse chaque année, à ton jour de naissance, rendre grâce au Seigneur de m'avoir donné un fils si sage et si instruit.»

» Mes journées tout entières se passaient à l'école ou dans l'église; j'appris bien vite à lire, à écrire, à compter : je devins le plus habile enfant de chœur, et le magister, qui m'avait recommandé à M. le curé pour qu'il m'apprît le latin, disait à ma bonne mère : «Cet enfant-là me remplacera, il ira loin.....» Puis il ajoutait parfois : «Quel dommage qu'il soit si petit, car nous l'aurions fait prêtre avec l'aide de M. le curé.» Ma pauvre mère en pleurait de joie, *caro signor*, et répondait : «Avec le temps il peut grandir, se fortifier; laissons faire au bon Dieu!...» Mon père, lui, le brave homme, c'était autre chose : tailleur de son état, il disait qu'avec un métier on a toujours du pain au bout de ses doigts, que le magister et M. le curé pouvaient mourir et qu'ainsi raison voulait que j'apprisse à faire des habits pour lui succéder avec le temps : «D'ailleurs c'est un état qui semble fait pour lui, répétait-il sans cesse à ma mère..... Regarde si ces jambes-là ne sont pas des jambes de tailleur...» La pauvre femme soupirait et moi aussi; mais chez nous, en Bohême, quand le père a parlé il faut se taire et obéir.

» Mon apprentissage commença ; chaque jour pendant des heures je tirais mon aiguille : c'était bien ennuyeux et j'y aurais perdu courage sans ma mère, qui me disait en me caressant : « Dieu te saura gré de ta soumission, mon fils ; travaille, on est heureux partout quand on est pieux et honnête..... » Et j'étais consolé ! et mon cœur battait d'aise lorsqu'aux heures de repos je lisais quelques bons livres que le magister me prêtait ou que ma mère m'achetait sur ses épargnes. Hélas ! la pauvre femme, que de privations ne s'est-elle pas imposées pour cela !

» Je grandissais ; à force de rester sur l'établi et d'y faire des coutures, j'étais parvenu à connaître un peu le métier, à contenter mon père, dont le petit commerce prospérait ; nous étions tous heureux et nous bénissions Dieu ! Ma mère surtout, qui pensait à l'avenir, m'avait dit :

— Ernst, mon brave enfant, un jour il te faudra prendre femme. Y as-tu songé ?

— Oui, mère, lui répondis-je en rougissant, et si la fille du voisin Karl....

— Hanna ! s'écria-t-elle avec joie, que Dieu soit loué, enfant ! c'est à elle que je pensais..... Elle a de la religion, elle est modeste, sage, bonne travailleuse, elle respecte ses parens..... Va, Ernst, ton mariage fera ton bonheur et le mien.

» Depuis ce jour tout alla mieux encore à la maison. Chaque soir en famille nous faisions de la musique ou nous chantions des psaumes. Hanna avait

une voix!... ah! une voix!... En Bohême, *caro signor*, dans les villages allemands, tout le monde est musicien: le plus jeune comme le plus vieux, chacun joue de deux ou trois instrumens. *Mein Gott!*... quels heureux jours ça faisait! Mais les joies de ce monde n'ont pas plus de durée que les fleurs sur la montagne, comme nous disait M. le curé..... le moindre vent les brise et les disperse!

» Mon père mourut et la guerre vint. Quoique je fusse seul pour soutenir ma mère, le bailli me désigna pour partir. Ma mère et Hanna pleuraient, pleuraient!... ah! que ça m'arrachait l'âme! Elles prièrent, supplièrent le bailli, mais il répondait :

— On m'a demandé tant d'hommes, il me les faut; c'est une levée en masse, personne n'en est exempt.

» Que voulez-vous!... il fallut partir, quitter ma mère, quitter Hanna pour aller à cette guerre d'où si peu revenaient!

» La veille du départ, M. le curé chanta la messe pour implorer sur nous la protection de Dieu; ma sainte mère sanglotait dans l'église; le soir, elle me dit : « Mon enfant, mon pauvre enfant!... » Puis, me prenant la tête entre ses mains, elle me baisa comme quand j'étais tout petit: « Le bon Dieu aura pitié de nous, me dit-elle; sers-le toujours, *mein sohn* (mon fils); on peut faire son salut dans tous les états, ne l'oublie pas. Fais chaque jour ta prière; Hanna et moi, nous prierons bien aussi. »

Hanna, qui était là tout près, se retourna en entendant prononcer son nom et se mit à genoux comme moi devant ma mère... Nos pleurs alors recommencèrent et ma mère s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, veille sur lui; fais qu'il ne s'écarte jamais de tes saintes voies, fais qu'il évite le mal et qu'il pratique toujours le bien! Sauve-le des dangers et des misères qui l'attendent, ce pauvre cher enfant !... Hanna et moi, en nous tenant par la main, nous répondîmes « *Amen!...* » et ma mère nous bénit.

» Le lendemain de grand matin, j'étais en route, le cœur bien triste, les yeux bien rouges; personne heureusement ne m'avait vu partir à la maison; j'allais vite, vite, sans vouloir m'arrêter; mais arrivé près d'un endroit, sur la montagne, d'où l'on découvrait le village pour la dernière fois, la résolution me manqua... Je me retournai, je vis notre église, notre chaumière.... Hélas! mon Dieu, je crus mourir, et je serais accouru près de ma mère si le caporal des recrues, qui venait avec les nôtres derrière moi, ne m'eût crié : « *Forwarts* (en avant), conscrit ! »

» Huit jours après, nous étions au dépôt, où l'on nous apprit l'exercice sans jamais nous donner de répit. C'était dur dans le commencement, mais j'avais du cœur et je serais mort à la peine plutôt que d'endurer les moqueries de mes camarades. En quelques mois nous fûmes prêts à marcher. On nous avait tant dit que c'était pour délivrer notre patrie d'une troisième invasion des sol-

dats de Napoléon que nous ne demandions tous qu'à nous battre. C'était, voyez-vous, une guerre nationale que la nôtre! Les proclamations de l'Empereur en appelaient à notre courage pour sauver l'indépendance de notre pays! Aussi, quand nous partîmes pour la campagne de Dresde, c'était plaisir à voir combien chacun était résolu.

» Notre bataillon de chasseurs se distingua; beaucoup y restèrent; mais, grâce à Dieu et aux prières de ma bonne mère, j'échappai à tous les dangers, à toutes les fatigues, et le ciel sait pourtant si nous eûmes à souffrir dans cette campagne de France où j'ai manqué plus d'une fois de mourir de faim ou de froid. Une fois entre autres...... Mais ce serait trop long à raconter, car l'heure de rentrer approche. Enfin, comme je le disais, *caro signor*, je m'en tirai, tandis que bien d'autres, plus grands et plus vigoureux, y laissèrent leurs os. J'ai vu Paris, j'ai vu la France et je suis revenu sur mes deux pieds.

» A mon retour en Autriche, j'obtins du colonel la permission d'aller au village. Quelle joie! Ma pauvre mère et Hanna, à qui j'avais écrit, vinrent au-devant de moi. Hélas! qu'elle était vieillie, ma mère, et qu'elle était devenue pauvre!... Hanna aussi avait bien souffert.

» Je fis tout pour avoir mon congé; mais notre capitulation est de quatorze ans, on me refusa. Il fallut donc les quitter de nouveau et pour longtemps, n'emportant avec moi que la consolation d'être aimé plus que jamais, aimé de ma mère, de

Hanna, et l'espoir de les retrouver enfin pour toujours. Au bataillon, je me privais de tout pour leur envoyer quelque chose, mais notre paie était si faible que mes économies étaient bien modiques. Alors mon colonel, qui me voulait du bien, me dit : « Ernst, pour que tu puisses mettre quelque chose de côté, je veux te faire entrer au Spielberg pour le temps qu'il te reste à faire encore au régiment; ta paie sera de vingt sous par jour. »

» A ce nom de Spielberg, le rouge me monta au visage et je refusai; la pensée de ma mère me fit ensuite vaincre ma. répugnance : ne m'avait-elle pas dit qu'on peut faire son salut partout? J'acceptai donc, je vins ici, où chaque mois j'économise. Mais qu'il m'en a coûté pour me faire à cet ignoble service, que j'aurais quitté promptement, soyez-en sûr, pour retourner au bataillon, si l'on ne m'eût placé auprès des prisonniers italiens. « C'est Dieu qui t'a récompensé de ta bonne conduite, » m'écrivait ma mère; et moi, *caro signor*, j'ai rendu grâce à la Providence de cette faveur, puisque je puis à à la fois dans ce poste secourir ma vieille mère, épargner quelques *svanzig* pour mon mariage avec Hanna et faire un peu de bien, tout en remplissant mon devoir, à des hommes aussi bons et aussi malheureux que vous. »

Le signal de la retraite m'empêcha d'exprimer à Krall tout l'intérêt que sa touchante et simple histoire m'avait inspiré; mais en lui disant : « A demain, » en lui répétant avec l'accent du cœur et de la sym-

pathie : « A revoir, mon cher Ernst... » il put se convaincre que la sensation pénible que j'éprouvais d'abord en me voyant ainsi suivi pas à pas par un gardien pendant toute ma promenade s'était, grâce à lui, changée en une douce et consolante distraction.

Chaque jour en effet j'attendais avec impatience le moment de me rendre sur la plate-forme. Si la porte en s'ouvrant me laissait voir mon bon petit Krall, à la mine avenante, à la parole amicale, j'en ressentais un contentement qui me faisait braver le temps le plus rigoureux. Était-ce un autre des gardiens qui venait me chercher, j'imitais alors mon compagnon, je ne sortais pas, préférant continuer mon intéressante lecture au déplaisir d'avoir sans cesse sur mes talons ce scrupuleux surveillant, l'arme sur l'épaule, réglant sa marche sur mon pas, tournant sa tête quand je tournais la mienne, cheminant, se pressant ou s'arrêtant avec moi. Mais notre bon Krall, quoiqu'il eût, comme tous les soldats autrichiens, sucé dès le berceau et contracté au service l'habitude d'une obéissance passive, n'était pas homme cependant à exécuter machinalement et à la lettre les rigoureuses consignes que l'on donnait contre les prisonniers d'état. Son âme était trop belle et son esprit trop au-dessus de son obscure condition pour s'astreindre longtemps et strictement à ces tristes fonctions de *chien de garde*, comme il les appelait lui-même, fonctions aussi pénibles pour celui qui les exerce, quand

il a du cœur, que pour ceux qui en sont l'objet.

Krall, mis auprès des prisonniers italiens, ne tarda pas à plaindre la déplorable destinée, les souffrances de ces hommes que l'on représentait comme de si grands coupables, et dont la conduite sage et résignée démentait complètement à ses yeux le portrait odieux que le gouvernement autrichien en avait fait à ses crédules populations. Grâce aux rapports de chaque jour que le gardien ne cessait d'avoir avec ses tranquilles captifs, si différens, par leur éducation et leurs manières, des galériens avec lesquels il avait jusque-là été en contact, cet ancien apprenti magister avait senti renaître en lui ce besoin d'apprendre et de savoir qui en eût fait sans doute un homme instruit et distingué si la Providence l'eût placé dans une autre position.

Il voulut d'abord connaître la langue de ceux avec lesquels il était appelé à vivre, et il y réussit avec une rare facilité : en quelques mois il fut à même de converser avec ses prisonniers, de lire dans leurs livres et d'y puisser des idées et un langage qu'on était loin d'attendre d'un garde-chiourme de Spielberg. De si heureuses dispositions ne pouvaient manquer de se développer, de porter fruits en se trouvant en contact avec Pellico et les autres captifs, et l'on comprendra facilement quelles durent être ma surprise et ma consolation en rencontrant, à mon arrivée à Spielberg, un homme de cœur et d'intelligence dans celui des

gardiens commis plus particulièrement à notre surveillance à l'heure de la promenade.

L'intérêt que je mettais à l'écouter parler de sa mère, de ses constantes amours, de ses conjugales espérances, ma qualité d'ancien officier français, jointe au désir qu'il avait d'apprendre la langue de Napoléon, me gagnèrent bientôt sa confiance; nos conversations devinrent chaque jour plus intimes, plus longues, et je puis dire que souvent je me sentis plus patient, plus résigné après ces entretiens où le cœur simple et bon de Krall avait plus fait pour ramener dans mon âme quelques rayons d'espoir que tous les efforts de ma raison ou les rêves de mon imagination.

Il fut convenu entre nous que je lui apprendrais le français, et qu'en échange il m'enseignerait à lire et à prononcer l'allemand.

— Notre Empereur, me disait-il en me faisant répéter les phrases de la grammaire, est trop bon pour ne pas vous délivrer un jour; étudiez donc vite et beaucoup si vous voulez connaître notre langue avant de retourner dans votre pays.

J'étudiais, en effet, si assidûment que la tension d'esprit, jointe au défaut de nourriture, me fit bientôt éprouver des faiblesses, des défaillances contre lesquelles luttent en vain le courage et la volonté.

— Signor, me dit un jour avec timidité l'excellent Krall, vous souffrez, je le vois..... Jeune et robuste comme vous l'êtes, vous avez plus qu'un autre besoin de vous soutenir, dans les premiers mois sur-

tout. Votre nourriture est si mauvaise ! si j'osais!...

Et il tirait à moitié de sa poche un morceau de pain de ménage et quelques noix.

— Merci, mon cher Krall, je n'ai besoin de rien ; il faut que mon estomac s'habitue...

— Hélas ! *caro signor*, je n'ai que cela, répétait-il en me tendant ce pain dont la qualité me paraissait être si bonne et la vue si appétissante ; prenez-le, je vous en supplie, cela vous fera du bien.

— Non, non, lui répondis-je avec attendrissement, je ne veux pas vous en priver ; notre ration me suffit.

— C'est impossible ! s'écria le pauvre Krall, tout désolé de mon refus ; croyez-vous que je sois de pierre et que je puisse voir souffrir un pauvre jeune homme comme vous sans désirer de venir à son secours? Notre Empereur ne sait pas, soyez-en sûr, qu'on vous fait ainsi supporter la faim. Prenez ce que je vous offre, je vous en conjure ; j'aurais tant de chagrin si je vous voyais finir vos jours comme ce malheureux Italien qui était arrivé à Spielberg si fort et si frais !

Et voyant que je persistais à ne rien prendre, il ajouta avec effusion :

— Et que serais-je devenu, moi, dans la campagne de France, si l'on ne m'avait pas secouru ? Détaché, seul, en ordonnance près de Langres, en Champagne, je m'égarai dans ma route ; la nuit vint, je marchai toujours ; mais la fatigue, le froid, la faim, m'eurent bientôt réduit à un tel excès de faiblesse et

de découragement que j'allais m'asseoir, me coucher pour ne plus me relever, quand j'aperçus loin, bien loin encore, une lueur qui brillait dans l'obscurité..... Alors le courage me revint au cœur; guidé par la lumière, je me traînai vers l'endroit d'où elle semblait venir. Vingt fois je fus sur le point de succomber et d'abandonner pour me soulager ma bonne carabine, tant j'avais les membres engourdis, gelés; enfin, grâce à mes efforts, j'arrivai à une grande chaumière, j'y frappai, mais en même temps je tombai comme mort sur le seuil de la porte. Quand je revins à moi, j'étais devant un bon feu, enveloppé dans une chaude couverture; une femme de l'âge de ma mère veillait à mes côtés: quoique je fusse un soldat ennemi, elle avait eu pitié de ma jeunesse, elle m'avait réchauffé, traité comme son fils, et quand je fus bien remis, ma faim bien apaisée, la pauvre vieille, au moment du départ, me donna encore du pain et du lard. Eh bien! *signor mio*, croyez-vous donc que je n'ai pas une dette à acquitter envers ceux qui souffrent? Et pensez-vous que ce ne soit pas une consolation pour moi de pouvoir, en mémoire de cette bonne Française, secourir un de ses compatriotes?... Non, non, vous ne sauriez plus me refuser maintenant.

Et en disant ces mots, Krall me présentait sa charitable offrande, que j'acceptai en versant des larmes d'attendrissement et en appelant sur lui les bénédictions de Dieu.

— Asseyez-vous, asseyez-vous, me dit-il avec joie

en me conduisant vers un banc de bois adossé au mur de la chapelle; mangez à votre aise; je vais me tenir debout devant vous, personne ne vous verra.

— Craindriez-vous, lui dis-je, d'être espionné et dénoncé par vos camarades, par le vieux Schiller?

— Par lui, non; mais les autres!.... Si Schiller est brusque, bourru, il a du cœur, quoiqu'il soit malin comme un ancien recruteur qu'il est. C'est un drôle d'homme, allez! un *loustiq* qui nous fait des contes, des contes à en rire de souvenir jusqu'au cimetière; quand il a bu surtout, toutes ses vieilles histoires du temps de Marie-Thérèse et de Joseph II lui reviennent, et chacun l'écoute ici parce qu'il en sait long et qu'il paie à boire, sans compter qu'il prête de l'argent, par bonne amitié, aux camarades qui sont gênés, car sa bourse est bien garnie: son frère le colonel a soin de la remplir.

— Comment! son frère est colonel?

— *Si*, *signor*, colonel d'un régiment écossais en Angleterre; et Schiller n'en est pas plus fier: croiriez-vous qu'il n'a jamais voulu passer officier? Il l'aurait pu vingt fois, mais il disait, le vieil original: «J'ai juste autant de tête qu'il en faut pour être sergent recruteur; au-dessus, non.... je ne serais qu'un âne.» Est-il singulier *die alte fuchs* (ce vieux renard) avec sa modestie, continuait Krall, tout joyeux de me voir manger avec un appétit toujours croissant ce pain si bon, si tendre, que je devais à sa charita-
pitié. Maintenant que vous êtes mieux, prome-

nons-nous un peu ; nous ne lirons pas d'allemand aujourd'hui.

— J'ai plus de forces qu'en arrivant sur la plate-forme, lui dis-je en me levant; merci, mon bon Krall, merci; mais c'est pour une fois, entendez-vous?

— Ne parlons plus de cela, signor, c'est mon affaire. Notre-Seigneur ne dira-t-il pas au jour du jugement : « Vous qui avez secouru les prisonniers, venez, le royaume des cieux est à vous. » Tenez, ajouta-t-il en dirigeant mes yeux vers les fortifications de la ville, ce bastion que vous voyez là s'appelait une fois le bastion des Étudians; savez-vous pourquoi? C'est qu'au temps de la guerre de trente ans, quand les Suédois vinrent assiéger Brünn, les universitaires demandèrent à défendre ce côté de la ville et s'y battirent si bien que l'ennemi fut toujours repoussé dans ses attaques; depuis lors, par reconnaissance, on a donné le nom de bastion des Étudians à cette partie du rempart. J'ai lu ça dans un vieux livre, comme bien d'autres choses encore sur mon pays, la Bohême, où on s'est tant battu dans ces temps-là. Spielberg était une citadelle alors, et quelle citadelle!..... Il n'y avait pas de galériens; mais des prisonniers d'état, on dit qu'il y en a toujours eu, des hommes d'importance qu'on mettait là, de l'autre côté du bâtiment, dans des prisons occupées depuis par les officiers de l'armée condamnés à la détention. Au temps de Joseph I[er], Spielberg était plein de grands seigneurs hongrois dont personne ne savait le nom et qui une fois

entrés ne voyaient plus le jour; et sous Marie-Thérèse donc, combien n'en a-t-on pas incarcérés! quand ce ne serait que ce terrible colonel de pandours, le baron de Trenck, dont le cachot était presque au-dessous du vôtre.

— Au-dessous du mien? dis-je avec une extrême curiosité.

— *Si*, *signor*, c'est là qu'il a été enfermé. Ah! quelle histoire!.....

— Contez-la-moi, je vous en prie.

« — Il y a longtemps, longtemps, reprit-il avec mystère, qu'on vit arriver à Spielberg, à la nuit tombante, un énorme chariot couvert d'où l'on fit sortir un grand homme tout chargé de fers; il avait plus de six pieds de haut et une figure noire, cicatrisée, horrible comme la face de Belzébuth..... Les gardes, en l'apercevant, firent le signe de la croix, et ils avaient raison, comme vous verrez, car il fallait bien que ce réprouvé, tout grand qu'il était, eût des accointances avec le démon pour briser comme un verre les chaînes dont on l'avait chargé en le renfermant dans son cachot, et pour séduire... Mais, non, attendez, cela ne vient qu'après.

» Dans les premiers jours, il était si furieux que nul n'osait entrer dans sa prison, où l'on n'entendait que des imprécations, des blasphèmes et des hurlemens de bêtes féroces. Ses deux grands yeux, étincelans comme deux tisons d'enfer, faisaient trembler les plus hardis des gardiens, dont l'un, plus téméraire que les autres, s'étant introduit près de

ce suppôt de Satan, fut étranglé par lui aussi lestement qu'un chat étrangle une souris..... Et pourtant, malgré tant de méchanceté, malgré tout l'effroi qu'il causait, quelques mois s'étaient à peine écoulés que tous les gardiens ne parlaient et ne juraient que par le colonel de pandours, qui les avait ensorcelés, cela est certain, ainsi qu'une pauvre innocente dont le père était pourvoyeur. Cette jeune fille était belle, dit-on; et comment un pareil monstre l'aurait-il séduite s'il n'avait employé des maléfices et de la sorcellerie?... Tant il y a qu'un beau jour, aidé de quelques gardiens et de la malheureuse, qui en mourut pour récompense, le colonel allait s'échapper lorsque tout fut découvert au moment même de la fuite. Alors le prisonnier fut jeté dans le plus profond des cachots, au-dessous des casemates, couvert de fers de la tête aux pieds et plus que jamais gardé à vue. Pendant plusieurs jours il poussa des rugissemens, des malédictions contre Marie-Thérèse; puis il tomba dans un morne silence qu'il n'interrompait que pour blasphémer Dieu ou répéter d'une voix rauque et terrible le nom de Satan.

» Il était là depuis des mois, quand une nuit l'on entendit tout à coup dans son cachot un épouvantable bruit de chaînes accompagné de hurlemens et de cris aigus et étranges. Nul ne bougea pour aller voir ce qui se passait dans l'antre de cette bête sauvage; mais au matin, à la visite, les gardiens, en ouvrant sa prison, sentirent une odeur de sou-

fre et trouvèrent le colonel de pandours étendu raide sur la pierre..... Ses fers, que trois hommes n'auraient pas portés, étaient brisés; ses membres étaient retournés, tout son corps était noir, surtout au cou, où les gardiens virent avec horreur des empreintes de griffes... Ses yeux sortaient de leurs orbites, et ses mains, assure-t-on, étaient brûlées comme s'il eût empoigné des barres de fer rouge... Preuves, disent les anciens du Spielberg, qu'il avait lutté corps à corps avec le malin esprit, auquel il avait vendu son âme et qui, las de l'attendre, était venu chercher sa proie.

» Quelques-uns ont prétendu qu'il s'était empoisonné, mais c'est faux, *caro signor*: c'était un maudit de Dieu, dont le corps fut enterré comme un chien et dont l'âme revient encore sous la forme d'un lièvre noir chaque fois qu'il doit mourir à Spielberg quelque grand scélérat, comme celle de la jeune fille que sa méchanceté conduisit au tombeau se montre sous la forme d'un lièvre blanc quand par hasard il meurt ici quelque honnête homme.

— Alors les apparitions du lièvre blanc, dis-je en souriant, doivent être rares?

— Si rares, *signor mio*, que moi qui vous parle je ne l'ai aperçu qu'une fois..... mais je l'ai vu, n'en doutez pas, là, au bas des bastions.... C'était un soir, la veille de la mort du prisonnier italien Oroboni, auquel je servais de garde-malade; appuyé sur la petite fenêtre pour prendre l'air, je regardais, quand le lièvre blanc passa en courant à cette

place que l'on découvre d'ici.... « Ah ! mon Dieu ! pensais-je en me retournant vers le pauvre moribond, dans quelques heures cet homme si doux, si pieux aura cessé de vivre !..... » Son compagnon me dit en pleurant : « Hélas ! son agonie commence, prions !... » Ah ! quel ange, *caro signor*, que cet infortuné Oroboni ! comme il était résigné ! comme il pleurait sur son père ! comme il regrettait sa bénédiction ! Ses dernières paroles, sa fin, je ne les oublierai jamais, car ce furent celles d'un saint. Pauvre âme !... c'est la mauvaise nourriture qui l'a tué : lui aussi était jeune et fort. »

Des coups violens et redoublés à la porte de la plate-forme vinrent nous interrompre : c'était le vieux Schiller, qui, tout grondant, venait rappeler à son subordonné que nous avions outre-passé de vingt minutes le temps de la promenade. Je remerciai encore le bon Krall et je rentrai dans ma prison, où je pensai longtemps avec reconnaissance aux consolations imprévues que la Providence m'avait ménagées en m'accordant cet érudit et charitable gardien. Longtemps aussi, avant de reprendre mon Shakespeare, j'eus l'esprit occupé de ce terrible colonel des pandours. Les souffrances que cet homme de force et de commandement avait dû éprouver dans cette prison si voisine de la mienne, cette jeune fille séduite qui l'avait suivi dans le tombeau, ce lièvre noir, ce lièvre blanc, bizarres créations de cette croyance superstitieuse qu'on retrouve dans tous les temps

et chez tous les peuples, s'emparèrent si fortement de mon imagination que, cédant à l'influence de ces fantastiques images, je m'exhaussai jusqu'à la lucarne pour contempler encore la place où le crédule Krall prétendait avoir vu l'animal à la blanche fourrure et je répétai avec Hamlet :

There are more things in heaven and earth,
Than are dreamt of in our philosophy [1].

Du pied des bastions, où mes regards errèrent pendant quelques instans, ils se fixèrent bientôt sur le champ du repos, qui semblait là placé pour dire à l'infortuné captif : « Renonce au monde, car je suis ton dernier et ton unique refuge!..... » La veille, j'y avais vu porter dans un ignoble tombereau, traîné par deux forçats, un misérable condamné, mort la nuit précédente, et je m'étais dit en frémissant d'horreur et de dégoût : « Voilà pourtant les funérailles qui m'attendent si je succombe au Spielberg!..... Pour tout linceul, mes haillons de galérien; pour cortége, deux bandits et un garde-chiourme, et pour tombeau, une fosse commune où l'on jettera mon corps sans qu'un prêtre bénisse la terre qui le recevra, sans qu'une seule prière se prononce pour le repos de mon âme!..... » Dernière scène d'une vie de désolations et de misères, repoussantes images de délaissement

[1] Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre qu'on n'en saurai imaginer dans nos écoles de philosophie.

et de réprobation, dont les impressions accablantes, loin de s'affaiblir ou de se vaincre par l'habitude et la résignation, reparaissaient toujours nouvelles, toujours plus tristes chaque fois que la fatale charrette venait frapper mes regards.

En ce moment elles m'assaillirent encore à la vue du convoi pompeux d'un riche qui sortait des portes de la ville et dont je suivais d'un œil d'envie la marche lente et solennelle... « Que de parens, que d'amis accompagnent ce mort à sa dernière demeure! m'écriai-je. Que de flambeaux brillent autour de son char funèbre! que de larmes se répandent sur lui!..... Et moi?..... je serai plus seul, plus délaissé que le mendiant, suivi du moins et pleuré par son chien fidèle... Nul soupir ne s'exhalera sur ma tombe, nul ne se souviendra du lieu où l'on m'aura jeté... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... moi qui suis tant aimé, est-ce ainsi que je dois retourner à la terre?..... » Et le cortége avançait pas à pas, et des instrumens de deuil jetaient par intervalles des sons lugubres et quelquefois éclatans comme les trompettes du jugement dernier..... Je regardais, j'écoutais sans émotion, sans tressaillir : l'amertume était dans mon cœur!

Enfin le convoi parvint aux murs du cimetière, l'on entra : les instrumens se turent, les flambeaux s'éteignirent un à un; puis je me dis, quand tout ne fut plus que ténèbres et silence : « Il fait nuit... nuit pour toujours dans le mausolée du riche comme dans la fosse abandonnée du pauvre ga-

lérien! Et quand Dieu les réveillera de leur long sommeil, que restera-t-il à ses yeux de ces deux créatures, dont la vie et la mort furent si différentes ici-bas?..... Rien, que des œuvres. Et quel sera le riche alors? » Une céleste voix répondit dans mon âme : « Celui qui aura le plus souffert pour l'amour de son Dieu! »

IV.

Des paroles bien basses passées le soir de bouche en bouche d'une lucarne à une autre lucarne, des indices de plus en plus certains m'avaient enfin convaincu que Confalonieri était arrivé à Spielberg, que sa prison était sur la même ligne que la mienne, qu'il s'y trouvait seul et qu'il souffrait!... Dès lors je n'eus plus qu'un désir, celui d'être auprès de lui pour le soigner, pour adoucir ses maux; dès lors la société de mon compagnon me devint de jour en jour plus pénible, et j'aurais tout tenté pour être séparé de cet homme, dont le cœur n'était ni méchant ni pervers, mais dont la faiblesse de caractère et l'abattement étaient tels que je n'aurais pu

manquer d'en ressentir à la longue la contagieuse influence.

Quel fut donc mon espoir, ma joie lorsque le directeur de Spielberg vint un matin et nous dit :

— Je regrette de vous séparer, messieurs, mais j'en ai reçu l'ordre de sa majesté; chacun de vous doit avoir un autre compagnon : le colonel restera ici, et vous, ajouta-t-il en se tournant vers moi, veuillez me suivre.

En un instant, à notre commune satisfaction sans doute, nos adieux furent faits, et quelques secondes après j'étais dans les bras de Confalonieri, que je trouvai faible, souffrant encore, mais bien mieux cependant que je n'aurais osé l'espérer.

— Te voilà donc!..... m'écriai-je en le pressant sur mon cœur avec transport. Oh! mon Frédéric, que j'ai tant regretté, que je ne croyais plus revoir, te voilà pour ne plus me quitter! Que la prison me sera douce désormais! comme j'en supporterai les rigueurs avec résignation, avec courage!..... Tiens, je n'aime pas l'empereur François, mais je sens presque pour lui de la reconnaissance, puisqu'il nous a réunis!.....

— Hélas! me répondit Frédéric, touché de ma joie, pourvu que notre réunion ne soit pas une preuve que tu partageras mon triste sort!..... car, aussi longtemps que l'Empereur existera, il n'est pour moi aucun espoir de sortir du Spielberg.

— A moins, repris-je avec empressement, qu'une heureuse évasion ou quelque événement politi-

que..... Va, mon ami, jouissons des consolations que le présent nous apporte, et quant à l'avenir, Dieu et *nos providences* y pourvoiront. Regarde comme j'ai déjà pris l'allure de ma profession..... Nul galérien ne manie mieux ses chaînes, ne marche plus facilement, et nul ne dormirait mieux sur la paille sans les maudits *wer da?* (qui vive?) des sentinelles pendant la nuit..... Hélas! mon Dieu! toi aussi tu as des fers, tu couches sur la paille..... et tu es malade! et je ne t'ai pas encore demandé si tes douloureux accès te reprenaient souvent. Pardonne cet instant d'oubli à cette folle gaîté que notre réunion m'inspire!..... Je suis si heureux, mon Frédéric!..... C'est une demi-liberté, vois-tu!..... Mais dis-moi donc vite dans quel état est ta précieuse santé.

— Je suis mieux, mon ami, et, contre tout espoir, les crises nerveuses sont devenues moins violentes, moins réitérées, surtout depuis mon arrivée à Spielberg.

—Que la divine Providence en soit cent fois bénie! m'écriai-je. Cette convalescence inespérée, je veux la voir, je veux la prendre comme un fortuné présage! Il y a moins loin pour nous de la captivité à notre délivrance que de ta maladie d'il y a deux mois à la vie et à la santé.

Frédéric souriait et se montrait heureux de me voir si confiant dans l'avenir!.....

— Le régime du Spielberg, continuai-je, n'est pourtant pas de nature à rappeler du tombeau ceux

qui sont près d'y descendre, à moins que la diète et la faim ne soient plus efficaces pour certains maux que les médecins et leurs remèdes : s'il en est ainsi pour toi, mon Frédéric, je me réconcilie avec le jeûne et les crampes d'estomac que l'on me fait endurer sur ce calvaire d'un nouveau genre. Mais toi, comment t'es-tu soutenu jusqu'aujourd'hui ?

Il me montra alors quelques mauvais pruneaux d'hôpital que le médecin lui avait ordonnés au lieu de la ration ordinaire; puis du café, que l'Empereur avait permis par grâce spéciale, parce qu'il était indispensable à sa santé; mais quel café!..... c'en était à peine une teinture, qui se faisait chez l'apothicaire.

— L'amélioration de ta santé, dans un tel état de dénûment et d'abandon, lui dis-je, est un bienfait de Dieu et, je le répète, un augure favorable pour l'avenir. Entre l'Empereur et nous, c'est à celui dont la vie se prolongera davantage; aussi, malgré notre sentence à perpétuité, j'ai bon courage, et dans sept ans.....

— Sept ans! répéta tristement Confalonieri.....

— Oui, répliquai-je, comme autrefois Jacob pour la belle Rachel, c'est là le terme que je me suis fixé pour retrouver la liberté; et si je n'amasse comme lui de grandes richesses pour retour-d[illegible] [illegible]s, j'aurai du moins acquis, l'[illegible]re, les b[illegible]rissables du savoir, de la [illegible] et [illegible] encore, un ami, un frère, duquel [illegible] re[illegible] le présentant à ma famille : « C'est

à sa Thérèse, c'est à lui que je dois la vie et tout ce qui me l'a rendue supportable et souvent douce au milieu des horreurs de notre captivité! »

Le pauvre Frédéric, trop bon pour rembrunir cet horizon lointain d'idéales jouissances et d'heureux avenir que ma jeune imagination, inspirée par son retour, se plaisait à créer, Frédéric me laissait lui conter mes projets, mes résolutions pour réagir avec succès contre les maux et les ennuis de la prison.

—Les livres que nous avons ici, lui disais-je, sont en assez grand nombre et sont de nature à donner matière à de longues et fructueuses méditations; je puis, en les étudiant bien, apprendre à fond l'italien, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le grec même; car nous possédons les grammaires, les dictionnaires et les meilleurs auteurs de ces différentes langues. Juge donc quels progrès, quelles découvertes je puis faire, même en ce lieu, dans les champs de l'intelligence! Comme j'enrichirai mon esprit!..... et quels sujets inépuisables ne tirerons-nous pas de ces livres pour nos entretiens de chaque jour, qui deviendront pour moi une source de lumières? Voilà bien des ressources! et si nous parvenons à pouvoir mettre sur le papier les idées qui nous viendront en foule dans cette vie contemplative, oh! alors, sans la pensée de ceux qui me pleurent, je serais homme à répondre à ceux qui viendraient me délivrer avant trois ans: « Laissez-moi dans ma retraite, mon œuvre n'est pas en-

core consommée..... » Pense donc, *Federico mio,* quelle victoire j'aurais obtenue et qu'il serait beau de sortir grand de cœur et d'esprit de cette tombe où l'on nous croit destinés à nous éteindre physiquement et intellectuellement! Pour moi, je me cramponne à cette idée d'études, à ce besoin de perfection; je fixe mes yeux sur cette étoile brillante, qui, comme celle des mages, me conduira malgré les fatigues et les tribulations jusqu'à la vérité, jusqu'au savoir. La faim, le froid, les chaînes, les ténèbres de la prison, je supporterai tout sans murmures, avec résignation, avec bonheur même, pourvu que mes pensées s'élèvent, prennent l'essor, et que mon nom, tiré de l'oubli, se rattache à quelques-uns de ces ouvrages qui passent de générations en générations avec le sceau de l'utilité..... Oui, qu'on nous laisse ici la tranquillité du sépulcre; que l'Empereur nous oublie, et je te réponds que le jour de la délivrance sera pour moi un glorieux jour de résurrection.

Confalonieri écoutait avec indulgence le présomptueux espoir, ces juvéniles élans vers la célébrité, d'un cœur que les longs malheurs et les desséchantes méditations n'avaient pas encore déshérité de toute illusion, de tout avenir!... Il se garda bien de jeter le crêpe de ses douleurs et de son désespoir sur ces fleurs d'espérance et de vie qu'une imagination pleine de sève et d'énergie avait fait éclore sous les voûtes glacées du cachot..... Non! il respecta mon inexpérience, et ju-

geant que cette confiance, que cette foi en des jours meilleurs et glorieux étaient un bien inestimable, un talisman précieux pour supporter plus facilement les maux qui nous attendaient, il m'encouragea dans mes projets en combinant ingénieusement avec moi les moyens de les accomplir..... Touchante condescendance dont il ne se départit jamais et qui contribua si puissamment dans la suite à me sauver du découragement et de la perte de toute faculté intellectuelle.

Nous nous communiquâmes alors ce que nous avions appris et observé depuis notre arrivée à Spielberg sur les autorités, les gardiens et nos pauvres compagnons. Comme moi, il avait reçu par Caliban le galérien une lettre de Pellico, et nous nous réjouîmes de pouvoir quelquefois échanger nos idées avec cet homme si bon, si tendre, dont quelques lignes suffisaient pour révéler la candide et pieuse sensibilité; puis, lorsque nous eûmes tout dit sur notre mystérieuse demeure, que nous comparâmes aux trop célèbres carrières de Denis le tyran, il me conta ainsi son voyage à Vienne.

« Je ne te parlerai pas de la tristesse qui me saisit le cœur, de l'accablement dans lequel je tombai après notre séparation de Willach; en te perdant, en vous perdant tous, il me sembla que le dernier fil qui m'attachait à l'existence venait de se rompre et qu'il n'y avait plus entre le ciel et moi que l'agonie et le tombeau. Mes souffrances redoublè-

rent; et le principe de vie semblait si près de s'éteindre en moi que le capitaine du cercle hésita longtemps avant de me faire quitter l'auberge où tu m'avais laissé pour me transporter dans une maison appartenant au gouvernement. Là il me plaça sous la garde d'un brave capitaine d'infanterie qui eut pitié de ma triste situation; grâce à lui, j'eus à son exemple quelqu'un pour me veiller, pour me soigner pendant mes crises nerveuses, et par ses ordres les soldats se montrèrent honnêtes, compatissans; tous s'empressèrent de me soulager, de me secourir: c'était chez ces bonnes gens à qui prouverait son bon vouloir au pauvre prisonnier. Que te dirai-je? ces preuves d'intérêt m'allèrent au cœur; elles étaient si spontanées, si inattendues que j'en étais attendri jusqu'aux larmes et que je leur dus les premiers et seuls momens de répit et de tranquillité dont j'aie joui depuis mon arrestation. Ma fièvre se calma et le sommeil rafraîchit mon sang; mes forces, épuisées par tant de souffrances, se ranimèrent, à la grande joie du digne capitaine, qui, cherchant tout ce qui pourrait alléger l'ennui de ma prison, sut se procurer le peu de livres italiens et français qui se trouvaient, je crois, dans toute la ville: «Tenez, signor comte, me disait-il chaque matin, en voilà encore un.....» Et le contentement d'une bonne action se peignait sur sa figure épanouie. Jugeant bien que je devais éprouver le désir de connaître ce qui se passait en Italie et surtout en

Lombardie, il m'apporta de son propre mouvement la *Gazette de Milan*, seul journal étranger qu'on pût lire à Willach; il me remit aussi, à ma demande réitérée, le numéro de cette gazette qui contenait notre condamnation et l'acte d'accusation qui l'accompagne, en me disant avec bonté : « Lisez-le si vous croyez que cela puisse vous être utile; c'est dans ce but seulement que je me suis rendu à votre prière. »

» Je commençais à peine à me remettre que le capitaine du cercle vint m'annoncer que j'allais être conduit à Vienne par un commissaire en chef de la police envoyé tout exprès par le ministre. C'était un homme fort poli, qui se hâta de me dire que notre départ dépendrait absolument de l'état de ma santé et que c'était à moi à en fixer le jour et l'heure. Je répondis que j'étais prêt; et dès le lendemain, après avoir cent et cent fois remercié mon digne capitaine et tous ses gens, nous nous mîmes en route dans une excellente voiture de poste. Comblé d'égards et de soins par celui qui m'accompagnait, je n'eus pas trop à souffrir de ce rapide voyage, si différent de la marche lente et fatigante de notre convoi. En deux jours nous fûmes à Vienne, où l'on me fit descendre à la direction générale de la police.

— Votre logement est un peu haut, me dit le commissaire en me soutenant pour monter, mais vous en serez content, je l'espère.

» Quatre étages, c'était beaucoup en effet pour

mes jambes faibles et enchaînées, mais j'y parvins enfin avec de l'aide et du temps. L'appartement était convenable, trop élégant même pour celui qui devait quelques jours plus tard habiter les galères..... J'en fis en souriant la remarque à mon guide.

— Qui sait, me répondit-il, ce qui peut advenir?..... Peut-être serez-vous bientôt mieux logé encore et plus heureux....

» Puis il prit congé de moi pour aller rendre compte de sa mission au ministre de la police.

» Le sens de ces dernières paroles, malgré toute leur réserve, n'était pas difficile à saisir : le but de ma venue à Vienne, que j'avais deviné, s'y trouvait dès l'abord indiqué..... C'était une dernière épreuve à laquelle j'allais être soumis et de laquelle il ne pouvait résulter pour moi qu'une certitude de plus de n'être jamais délivré. Vers le soir, le directeur général de la police vint me visiter et me dit que je verrais le lendemain son ministre.

» La matinée du jour suivant n'était pas encore écoulée que le comte de Sedlenitzky fut introduit près de moi. Sa visite fut courte et comme une sorte de préparation à celle d'un grand personnage qu'il m'annonça en me laissant deviner son nom.

» Refuser de voir le prince de Metternich eût été plus prudent peut-être, afin de ne pas m'aliéner plus encore l'esprit de l'Empereur; mais je tenais à lui par-

ler pour réclamer avec chaleur contre une assertion infâme de l'acte d'accusation, assertion qui attaquait mon honneur et que je devais repousser avec indignation. Je déclarai donc au ministre de la police que j'étais aux ordres du prince, et j'attendis avec quelque impatience, je l'avouerai, le moment où je me trouverais en présence de cet homme d'état dont l'influence fut et reste encore si grande sur les destinées de l'Europe et de l'Italie.

» La journée se passa sans qu'il parût, et celle du lendemain était prête à finir lorsqu'un bruit de portes et de pas empressés m'annonça que le conseiller des rois s'approchait de mon appartement. Je me levai en le voyant paraître et le saluai en m'efforçant de me tenir debout; mais il me fit gracieusement signe de m'asseoir.

— Vous demeurez bien haut, monsieur le comte, dit-il en s'avançant vers le canapé, où il prit place à côté de moi; permettez que je reprenne haleine avant de m'informer de votre santé.

» Nous restâmes alors quelques secondes en silence.

— Je vois, ajouta-t-il, que vous êtes mieux qu'à Willach, et je m'en réjouis fort. Si l'on eût su à Vienne dans quel état fâcheux vous vous trouviez à Milan, l'on ne vous aurait pas exposé aux fatigues d'un si pénible voyage, mais je m'en félicite maintenant, puisque cette circonstance me procure le plaisir de vous voir, et peut-être celui de vous être bon à quelque chose, reprit-il avec

l'expression de l'intérêt..... Les rigueurs dont vous avez été l'objet, monsieur le comte, doivent affliger ceux qui comme moi savent pour quelle cause désespérée vous avez sacrifié votre existence entière, et il en a coûté à sa majesté, croyez-moi, de faire taire en son cœur sa clémence habituelle..... Malheureusement le procès était là, les lois avaient prononcé et la tranquillité future de l'Italie exigeait des exemples!..... Non que nous ayons désormais rien à craindre de ce côté, mais il fallait que la justice eût son cours et qu'on donnât satifaction à l'opinion. Vous avez fait pour votre parti, monsieur le comte, tout ce qu'il était humainement possible de faire; vous l'avez servi jusqu'au dernier instant avec dévouement, bien que vous dussiez douter du succès de votre entreprise; ce qui n'était alors que conjecture est devenu certitude non-seulement pour la péninsule, mais pour toute l'Europe : les deux principes en sont venus aux mains, et partout le résultat a justifié nos prévisions..... Vous avez été les plus faibles, et il a suffi de quelques mesures énergiques des grandes puissances pour prouver que les idées révolutionnaires ne pouvaient lutter, dans le cœur des peuples, contre la légitimité... c'est une cause jugée maintenant et pour longtemps.

» Je fis un signe d'assentiment.

» — Dans cet état de choses, continua le prince, vous jugerez facilement que nous attachons fort peu d'importance à connaître plus particulière-

ment ce qui s'est passé dans les différens pays de l'Italie avant et après les révolutions de Naples et de Piémont; si donc je m'en informais aujourd'hui près de vous, monsieur le comte, ce serait uniquement sous le point de vue historique..... et dans votre intérêt et celui de vos compagnons de captivité, s'empressa-t-il d'ajouter. Sa majesté, je n'en doute pas, se montrerait reconnaissante des renseignemens confidentiels que vous seul pouvez donner.

— Votre altesse me traite avec beaucoup trop d'importance, répondis-je en m'inclinant respectueusement, et pour la satisfaire il faudrait.....

— Que vous fissiez simplement un appel à votre mémoire, reprit le prince.

— Hélas! je n'y trouverais que des regrets de cœur, le reste est effacé..... Votre altesse me permettra-t-elle de lui faire une réclamation? continuai-je aussitôt pour donner un autre cours à notre conversation, une réclamation qui intéresse au dernier point ce que j'ai de plus précieux au monde..... mon honneur!

» Un léger signe de tête m'indiqua que je pouvais continuer.

— J'ai lu avec une profonde douleur dans l'acte d'accusation, repris-je alors, que le comte Confalonieri avait sous ses yeux laissé ourdir une trame contre les jours du général Bubna et qu'il avait consenti à son assassinat..... C'est une infâme calomnie, monseigneur, contre laquelle je proteste

énergiquement et avec d'autant plus de raison qu'il résulte des interrogatoires et des confrontations même du procès que je me suis opposé avec indignation à un projet d'attaque contre le général, si l'on peut appeler projets les rêves de deux ou trois têtes exaltées. Que Salvotti me dépeigne sous les couleurs les plus sombres, qu'il fasse de moi à plaisir un conspirateur dangereux, un homme obstiné, digne du dernier supplice, je baisserai la tête en me soumettant à ce que je ne puis empêcher; mais qu'il m'avilisse aux yeux de tous, qu'il m'accuse d'avoir voulu attenter aux jours d'un homme que j'estime, d'un homme dont je m'honore d'être l'ami, c'est ce que je ne puis endurer sans gémir sur la fatale position qui m'empêche de protester publiquement, partout et toujours, contre ce détestable trait d'une vengeance d'autant plus odieuse qu'elle est sûre de l'impunité.

» Le prince, qui m'avait écouté avec attention, me répondit :

— C'est une grave inexactitude sans doute, mais personne, soyez en sûr, ne s'y trompera : la conduite du général Bubna à votre égard, les preuves d'attachement qu'il n'a cessé de vous donner depuis que vous êtes prisonnier sont plus que suffisantes pour démentir cette assertion hasardée.....

» Puis le prince étant revenu en quelques mots sur les renseignemens historiques qu'il avait espéré obtenir de moi, dit aussitôt : Peut-être auriez-vous

plus de confiance en quelqu'un dont le rang est plus élevé que le mien... Je n'en aurais aucune jalousie, monsieur le comte, ajouta-t-il en souriant, et si vous m'y autorisez, je ne doute pas que cette auguste personne ne se rende elle-même près de vous pour vous écouter et changer alors toute votre destinée et celle de vos amis.

»Je fis comprendre au prince que cela était inutile. Il prit alors congé de moi en m'exprimant tous ses regrets de n'avoir pu, malgré tout son désir, donner suite à mon égard aux intentions favorables et paternelles de sa majesté.

»Ainsi se termina cet entretien, où le prince montra cette politesse de bon goût, ce tact d'un homme supérieur qui remplit par condescendance une délicate mission dont il connaît d'avance le résultat: cédant à la volonté de l'Empereur en se rendant près de moi, il sut à la fois satisfaire son souverain et respecter le malheur!... C'est un témoignage que je dois lui rendre et qui me fait dire : « Plût au ciel que notre sort dépendît uniquement de lui ! »

»Mon refus de voir l'Empereur devait nécessairement abréger mon séjour à Vienne: l'ordre de partir le lendemain de bonne heure fut donc donné, et je me mis en route pour Brünn, toujours accompagné du même commissaire, dont les procédés ne cessèrent pas un instant d'être parfaits à mon égard. Quelques heures suffirent pour me rendre à ma destination : les portes du Spielberg s'ouvri-

rent, et en les entendant se refermer sur moi, je dis adieu à la vie, au bonheur, à toutes les joies, à toutes les consolations du cœur, car je n'espérais plus, hélas! que celles de l'amitié me seraient accordées. »

Frédéric, en prononçant ces mots, serrait avec force la main que j'avais placée dans la sienne; et moi j'admirais, en le plaignant du plus profond de mon âme, le noble caractère de cet homme modeste et fort, qui parlait des plus grands sacrifices faits à l'honneur aussi simplement qu'un saint raconte les tentations et les combats soutenus dans l'accomplissement de ses devoirs religieux.

Longtemps je respectai le silence dans lequel il était tombé après le récit d'un voyage dont je n'apercevais que trop les fatales conséquences : toute démarche inutile de la part d'un souverain auprès d'un prisonnier d'état pour en obtenir des révélations n'est en effet qu'un anneau de plus à la chaîne du pauvre captif...... l'amour-propre irrité change en inimitié personnelle ce qui n'était auparavant que des rigueurs imposées par la politique, et la persécution prend alors un caractère d'animosité que rien ne saurait adoucir. Mon pauvre ami en fut la triste preuve!... Aussi, lorsque j'essayai de lui rendre quelque espérance en lui parlant de sa Thérèse et des jours heureux qu'il était encore appelé à passer près d'elle, m'arrêta-t-il aussitôt en me disant :

—Des illusions, je n'en puis plus avoir; mon sort

est invariablement fixé!..... C'est ici que se terminera ma vie, tandis que mon infortunée Thérèse consumera la sienne dans les larmes.

Cette première journée et les suivantes furent employées à épancher nos cœurs sur les êtres chéris dont nous pleurions l'absence, à nous entretenir des procès politiques de Venise et de Milan, ainsi que des infortunés, captifs ou proscrits, qui en étaient les tristes victimes.

— Dieu permettra, dis-je à mon ami, qui déplorait la ruine de ses compatriotes, que notre dévouement à la cause de l'indépendance italienne ne soit pas perdu pour les générations à venir : c'est la seule récompense que j'ose espérer de sa divine justice pour prix de tant de sacrifices.

V.

Après ces premiers épanchemens, chacun de nous reprit ses habitudes. Le printemps s'avançait, les jours étaient plus longs, la lumière pénétrait mieux dans notre prison et l'on pouvait consacrer plus d'heures à la lecture; quand la journée était finie et qu'il faisait tout à fait sombre, nous prenions dans nos livres ou dans nos souvenirs quelque importante question de philosophie, d'histoire ou de littérature que nous nous efforcions de traiter avec clarté, avec logique, en désirant de nous éclairer réciproquement; mais tout l'avantage était pour moi dans ces intéressantes discussions, car j'étais l'écolier et il était le maître, ce bien-aimé

Frédéric, qui, touché des soins que je lui prodiguais, surmontait ses tristesses et ses souffrances pour m'apprendre l'art si difficile de raisonner et l'art plus difficile encore de rechercher la vérité et de la proclamer sur-le-champ malgré toutes les subtilités de l'amour-propre. Que de peines ne prenait-il pas pour me faire profiter de son érudition et de son expérience! que d'encouragemens, que d'utiles conseils ne trouvais-je pas sans cesse auprès de lui! comme il savait bien me convaincre qu'avant tout il fallait acquérir un jugement sain, un esprit droit et juste!

Que d'heures je passais à l'écouter ainsi me développer les points les plus épineux des sciences les plus abstraites! Alors les paroles coulaient de ses lèvres faciles et éloquentes, alors les idées se suivaient, les argumens se déroulaient comme une longue chaîne intellectuelle dont le premier et le dernier anneau se rattachaient et conduisaient toujours à d'importantes vérités..... Et la lumière brillait à mes yeux, et les opinions que je m'étais formées précédemment se modifiaient, se rectifiaient entièrement, et, touché, convaincu, remerciant Dieu de m'avoir donné un ami si grand de cœur et de savoir, je m'étendais sur ma paille, non pour y chercher le sommeil, mais pour y songer longtemps encore à ce que je venais d'entendre, pour bien m'approprier les nouvelles richesses dont Frédéric venait de doter mon imagination et mon intelligence.

Ah ! que ces journées d'études et de fraternelles causeries me semblaient courtes, et que j'étais souvent heureux, malgré les chaînes qui chargeaient mon corps, de sentir que mon esprit, se dégageant de plus en plus de ses entraves, prenait son essor et se créait des jouissances que les rois et les riches de la terre ignorent et que nulle puissance ne pouvait m'enlever ! Jamais ma volonté n'avait été plus forte ; jamais je n'avais mieux compris que la pensée est la grandeur de l'homme et que c'est par elle qu'il peut, même alors qu'il est captif comme Boëce, Grotius et Tasse, élever en l'honneur de Dieu et à l'utilité de ses semblables un monument plus impérissable que les dynasties et les empires.

De jour en jour je me pénétrais davantage de cette espérance qui souriait à mon âme comme une compensation à toutes les pertes, à toutes les privations que m'imposait ma déplorable existence. La célébrité, la gloire, retentissaient dans mon cœur et le remplissaient au point de lui faire tout sacrifier avec transport, tout oublier..... tout ! excepté les êtres si chers auxquels je coûtais tant de larmes ! C'était pour me rendre capable de quelque grand ouvrage, d'une de ces œuvres qui ne meurent pas, que je consacrais jusqu'à la dernière minute de lumière à lire les poëtes et les philosophes, et les heures de ma nuit à méditer sur l'homme et sur les destinées des nations..... Soutenu par ce travail consciencieux, mon imagination devenait plus féconde, mes pensées plus élevées, plus profondes ;

j'avais devant moi un horizon de glorieuses espérances que les misères de la prison ne pouvaient obscurcir.... et je le disais avec joie à Confalonieri, qui, dans sa paternelle indulgence, me répondait :

— Travaille, et tu parviendras.....

Je l'écrivais aussi à Pellico, à Maroncelli, qui mieux que personne comprenaient mon langage et jouissaient de voir que le plus jeune de leurs compagnons d'infortune cherchait comme eux à vaincre l'adversité par les conquêtes de l'intelligence.

Quelle ressource était pour nous l'active correspondance que nous entretenions avec ces deux intéressans prisonniers, grâce à la hardiesse et à l'habileté du galérien Caliban!..... Quel doux échange d'idées et de sentimens dans les lettres que nous attendions réciproquement comme la consolation du jour et l'espoir du lendemain! Comme elles étaient tendres et suaves les expressions de notre angélique Pellico, et quelle joie quand il nous envoyait quelque composition nouvelle, quelque poëme où son âme exhalait un parfum de pieuse résignation et de chaleureux amour de l'humanité!... Je puis le dire avec vérité, jamais billet d'une femme aimée ne fut reçu, ne fut ouvert avec plus d'empressement que ceux que nous attendions des mains de l'audacieux forçat, qui, charmé de tromper les gardiens, redoublait de zèle et d'industrie pour nous fournir les moyens de continuer à nous écrire. Et que ne peut la patience du prisonnier?... Avec quelques pincées de suie, que Caliban nous

apportait, nous faisions de l'encre bien épaisse, bien bourbeuse, il est vrai, mais qui permettait pourtant de tracer des mots et des lignes sur le grossier papier que nous parvenions aussi à fabriquer; pour les plumes, chacun de nous s'en procurait avec des tuyaux de paille ou de petits morceaux de bois, et nous étions alors plus heureux des ressources acquises par notre adresse et notre invention que de tous les succès obtenus dans le monde: c'est que nous étions fiers de ne devoir qu'à nous seuls cette diversion de chaque jour à la monotonie de notre existence; c'est que nous en éprouvions un soulagement indicible de cœur et d'esprit, soulagement d'autant plus précieux que nous en jouissions sans inquiétude et sans danger.

J'appris ainsi de mes amis qu'ils étaient beaucoup moins surveillés avant notre arrivée; que leur promenade était plus spacieuse et mieux exposée; qu'ils pouvaient y parler avec les sous-officiers des gardiens du Spielberg; qu'ils voyaient enfin quelques figures humaines et surtout celle d'un moine de l'ordre de Saint-Augustin, appelé le père Baptiste, dont ils avaient reçu les marques les plus touchantes d'intérêt et de compassion.

« A votre venue, m'écrivait Maroncelli, tout nous » fut retiré: au lieu de notre vaste bastion où nous » nous réchauffions aux rayons du soleil, nous n'eû» mes plus que cette étroite et froide plate-forme; au » lieu de la liberté que nous espérions dans un an » ou deux peut-être, nous ne vîmes plus devant

» nous qu'une longue détention!..... Mais notre » courage ne s'en est pas abattu : nous avons » trouvé dans notre confiance en Dieu et dans no» tre mutuelle affection la force de supporter ces » nouvelles rigueurs, déjà tant adoucies par le bon» heur de vous connaître et d'être connus et aimés » de vous. »

« Tu me demandes, m'écrivait un autre jour l'un » de nos frères d'infortune, que je te donne des » renseignemens sur nos compagnons de captivité; » je le fais de grand cœur, car ceux qui souffrent » pour la même cause doivent se connaître, se plain» dre et s'aimer..... Dans la prison qui touche à la » nôtre se trouvent deux prisonniers, l'un de Bres» cia, appelé S.....; l'autre de la Fratta, portant le » nom de Villa, condamnés tous deux à vingt ans » de *carcere duro* par la commission spéciale de » Venise, dont Salvotti était l'inquisiteur : ils sont » arrivés à Spielberg quelques mois avant nous, et » ne se sont jamais quittés. S....., père de six enfans » qu'il a laissés sans moyen d'existence était juge » *pretore* dans une petite ville de la Lombardie où il » s'était fait, comme jurisconsulte habile et magis» trat intègre, une réputation que rehaussaient en» core une piété sincère et une conduite exempte » de tout reproche : aussi son arrestation fut-elle » un sujet d'étonnement et de douleur pour tous » ses administrés. Conduit dans les prisons de Ve» nise, il y fut soumis à une longue procédure que » Salvotti conduisit de manière à le faire condam-

» ner à vingt ans de galères : tout son crime était
» cependant d'avoir un instant fait partie des sociétés
» secrètes longtemps avant d'être juge, sociétés dont
» il s'était ensuite tout à fait séparé et dont il n'en-
» tendit plus parler que devant la commission.

» Calme et résigné dans tout le cours du procès,
» S..... redoubla de zèle dans les pratiques de la
» religion, et plein de confiance dans la miséri-
» corde divine, il écrivit, pour l'éducation de ses
» enfans, un livre qu'on dit admirable de sagesse
» et de raisonnement. Ses adieux à sa famille, en
» quittant Venise, furent déchirans..... Faible et
» déjà souffrant à son arrivée à Spielberg, il vit
» bientôt sa santé dépérir sous de telles rigueurs
» et sa vie en danger..... Mais aucune plainte ne
» s'échappe de ses lèvres : plus il souffre, plus il
» prie!

» Son compagnon Villa, de noble famille, est un
» riche propriétaire qui fut aussi bon fils qu'il était
» bon époux; mais, quoique d'un caractère doux et
» tranquille, sa patience et sa résignation sont loin
» d'égaler celles de S.....Goûtant en paix le bonheur
» que donnent une famille unie et les jouissances
» de la fortune, il fut frappé au cœur en se voyant
» tout à coup arraché de sa chère maison et plongé
» dans les cachots de Venise; trop faible de tête
» pour soutenir avec succès les attaques de Salvotti,
» il fut bientôt convaincu d'avoir pris part aux as-
» sociations des carbonari..... De là les tourmens,
» les menaces et les embûches pour lui arracher

» des aveux; de là des épreuves sans cesse renou» velées, dont le pauvre Villa ne sortait pas tou» jours vainqueur, parce que son esprit n'était pas » à la hauteur de sa volonté; de là enfin une suite » de persécutions et de promesses qui portaient » tour à tour dans l'âme du malheureux prison» nier le trouble, l'exaltation, l'espérance et l'effroi. » Surpris, au jour de la sentence, du nombre des » condamnés et de leur voir appliquer des peines » si cruelles pour un délit qui n'avait pas été prévu » par le code autrichien et qu'une loi postérieure » à leur arrestation avait qualifié de haute trahi» son, il ne put contenir en plein tribunal son in» dignation contre Salvotti, qu'il accabla de malé» dictions, parce qu'il les avait trompés, et contre » l'Empereur, qui se vengeait aussi barbarement » d'infortunés dont toutes les fautes se réduisaient » à des conversations politiques..... Cet accès de » fureur fit sourire l'inquisiteur et ne lui suggéra » que ces mots : « *Cela se calmera.* »

» Le pauvre Villa se calma en effet..... il tomba » même dans un abattement si profond qu'on crai» gnit pour sa raison : ces vingt ans de prison dure » le faisaient frémir..... « J'y mourrai, » répétait-il » souvent..... Vainement ses compagnons lui par» laient-ils dans le voyage de sa force herculéenne, » de sa santé si belle..... « J'y mourrai, » redisait-il » encore..... La vue du Spielberg, l'obscurité des » cachots où nous fûmes d'abord jetés, l'horrible » nourriture, achevèrent de fixer dans son cœur

» cette triste et désespérante conviction. Seul d'a-
» bord pendant quelques mois, il ne put ré-
» sister aux tourmens de la solitude et aux ri-
» gueurs d'un semblable traitement : ses idées se
» troublèrent, son corps si grand et si robuste
» s'affaiblit et se courba..... Et la mort l'aurait bien-
» tôt délivré de ses maux si on ne lui eût donné
» pour compagnon le juge S..... Depuis lors les
» progrès du mal furent moins rapides et moins
» effrayans; mais le sang est décomposé par suite
» du manque de nourriture, et cet homme, autre-
» fois si colossal et si florissant de santé, n'est au-
» jourd'hui qu'un pauvre être amaigri par le jeûne
» et miné par le chagrin et les regrets d'avoir pu
» nuire à ses amis..... Sensible et bon, croyant à une
» vie future, aimant et pratiquant la religion, Villa,
» quand son courage l'abandonne, quand il trem-
» ble de ne plus revoir ses chers parens, sa jeune
» femme, prie Dieu et l'implore pendant des jour-
» nées entières..... Alors il se résigne, se soumet à
» sa destinée pour retomber bientôt dans des ac-
» cès de désespoir que rien ne saurait apaiser. Le
» tombereau dans lequel on transporte les galé-
» riens au cimetière est sa pensée fixe, son conti-
» nuel pressentiment... « C'est par là que je passerai!
» s'écrie-t-il en frémissant quand cette ignoble voi-
» ture de mort se montre tout à coup à lui pen-
» dant sa promenade..... *Povero me!* voilà mon char
» funèbre! Mon Dieu! je n'occuperai donc pas ma
» place dans la sépulture de mes pères!..... » Et des

» jours et des nuits se passent à pleurer!... Fasse le
» ciel que l'heure de la délivrance sonne bientôt
» pour lui, car son imagination est frappée, et il
» lui reste peu de temps à vivre dans les cachots
» de Spielberg!

» A côté de ces deux victimes des menées inqui-
» sitoriales de Salvotti viennent deux autres prison-
» niers dont la peine est encore s'il est possible plus
» disproportionnée avec leur prétendu délit. Don
» Marco Fortini, l'un d'eux, était prêtre, desservant
» la paroisse de la Fratta, où habitait Villa : rien
» n'est simple, rien n'est candide, rien n'est bon
» comme le pauvre don Marco, qui remplissait
» dignement son pieux ministère dans le village où
» il était chéri de tous ; ami de Villa, qu'il connaissait
» depuis son enfance, qu'il aimait de toute son âme,
» il croyait en lui comme un frère croit en son
» frère..... Aussi, sans s'informer de ce dont il s'agis-
» sait, n'hésita-t-il pas à l'accompagner dans une
» assemblée de braves gens où sa présence, disait
» Villa, ferait le meilleur effet, de même qu'il se
» chargea, sans en connaître la nature, d'une liasse
» de papiers qu'il serra pour plus de sûreté, à la
» recommandation de son ami, dans une des ar-
» moires de sa sacristie. Villa fut arrêté..... et don
» Marco, qui vivait en paix dans son presbytère, se
» vit un jour soumis à une perquisition dont le
» résultat fut la saisie des papiers trouvés *(a dirittura)*
» de prime abord par les agens de police, dans la sa-
» cristie même.

» Conduit à Venise, où il ne devait rester que
» quelques jours au dire de ses gardiens, il dut com-
» paraître devant l'ennemi juré des Italiens, ce
» Salvotti, qui, sans pitié pour un pauvre prêtre
» innocent d'intention et de fait du mal qu'on lui
» imputait, s'applaudissait de pouvoir faire entrer
» un ecclésiastique dans la soi-disant conspiration
» dont la découverte et la preuve importaient tant
» à sa fortune à venir. Qu'avait fait don Marco? Il
» avait, présenté par son ami, assisté à une réunion
» de carbonari, dont il ne connaissait ni les projets
» ni l'organisation, et de plus il s'était chargé d'un
» dépôt de papiers dont il ignorait la teneur... Voilà
» tout, absolument tout..... Et Salvotti le savait
» mieux que personne : cependant il se fit un jeu
» de tourmenter cet homme de Dieu, si bon, si
» doux, si pieusement résigné, le menaçant de la
» corde, le traînant de cachot en cachot pour
» n'avoir pas, disait-il, dénoncé à la police les
» complots dont son ami Villa s'était rendu cou-
» pable et pour le punir de son obstination à se
» taire sur les carbonari dont cet ami devait lui
» avoir confié les noms.

» Don Marco protestait de son innocence, mais
» on lui répondait qu'il serait condamné à mort, et
» il le fut, l'infortuné!... Et plongé après la sentence
» dans une prison souterraine, on lui laissa croire
» pendant plusieurs jours qu'il devait marcher au
» supplice..... Ses angoisses furent cruelles en ce
» fatal moment, mais plus cruelles encore quand

» on le tira de son cachot pour le conduire auprès du patriarche de Venise, qui devait procéder à sa *dégradation*..... C'est de sa bouche même qu'il faut apprendre le récit de cette funèbre cérémonie pour se faire une idée de ce que souffrit ce ministre de Jésus-Christ :

« Extrait de ma sombre prison, nous contait-il un soir à voix basse, j'arrivai sous une escorte de geôliers et de sbires au palais épiscopal; là je fus introduit dans une salle immense, où siégeait le patriarche entouré de tout son clergé. Vous dire ce que j'éprouvai à la vue de cette imposante assemblée me serait impossible..... C'était un mélange de crainte et de consolation..... de crainte, en voyant la figure sévère de tous ces grands dignitaires de l'Église, sur lesquels j'osais à peine lever les yeux..... de consolation, en songeant que je me trouvais au milieu de mes frères en Jésus-Christ, de ceux qui comme moi s'étaient entièrement consacrés à ce divin maître, dont nous avons appris à être bons, indulgens, à nous aimer, nous secourir..... Hélas! c'est en vain que je cherchais quelques marques de pitié sur ces visages impassibles et froids... Mon cœur, déjà si faible, si abattu, se brisa..... les forces m'abandonnèrent, et ce fut en tremblant que je m'avançai vers sa grandeur le patriarche lorsqu'on m'eut fait signe de m'approcher.

» Je m'arrêtai à quelques pas devant lui dans une anxiété bien plus terrible encore que celle dont je

» fus saisi lorsqu'on me lut ensuite ma sentence de-
» vant la commission. Cette attente mortelle durait
» depuis quelques secondes dans un silence que rien
» n'interrompait, lorsqu'un des assistans prononça
» ces funestes paroles : « Accusé par l'inquisitoriale
» commission d'avoir fait partie de la société se-
» crète des carbonari, où se tramaient d'horribles
» complots contre la religion, la sûreté de l'état et
» les propriétés particulières, et convaincu par cela
» même du crime de haute trahison contre S. M.
» l'Empereur, le prêtre *don Marco Fortini*, *cha-*
» *pelain de la Fratta*, *est condamné par nous*, *pa-*
» *triarche de l'église métropolitaine de Venise*, *assisté*
» *de tout le clergé*, *à la peine de la dégradation so-*
» *lennelle*, *dans les formes prescrites par les canons*. »

» La foudre, en éclatant sur moi, ne m'aurait
» pas frappé d'une terreur plus grande. Dégradé
» de mon saint ministère!..... Ah! mon Dieu!.....
» j'attendais tout de la rigueur des hommes, mais
» cette peine infamante qu'on prononce si rare-
» ment de nos jours et qu'on n'applique que con-
» tre les ecclésiastiques qui ont commis les atten-
» tats les plus atroces, mais ce châtiment désho-
» norant, qui jamais eût pensé, ah! mon Sauveur,
» que j'y serais soumis!..... moi qui n'ai vécu que
» pour obéir à vos saintes et douces lois!

» Dans mon désespoir, je tombai à genoux de-
» vant le patriarche, pleurant, joignant les mains
» et m'écriant : « Monseigneur, je suis innocent!...
» grâce!... grâce!... » Hélas! il ne m'écoutait pas.

» — Taisez-vous, malheureux, n'aggravez pas votre faute par le mensonge; les preuves de votre crime.....

» — Mon crime!..... Ah! Dieu miséricordieux, qu'ai-je donc fait pour qu'on m'accuse et me punisse ainsi?..... Monseigneur, au nom du ciel, écoutez-moi..... Je ne demanderais pas grâce si c'était pour ma vie; mais pour mon sacré caractère, pour cette haute dignité de prêtre dont je suis revêtu, je vous en conjure, ne l'avilissez pas en moi, qui ne l'ai pas mérité..... Non, non; j'ai rempli mes devoirs avec zèle, avec amour! j'ai prêché notre sainte religion, je l'ai fait aimer..... J'ai été bon, charitable pour mes paroissiens; les pauvres n'ont jamais frappé en vain à ma porte..... j'ai consolé les affligés, assisté les malades... Monseigneur, c'est ainsi que je parlerais devant Dieu, qui sait tout et qui nous jugera tous! Au nom de ce Dieu si clément, envoyez dans mon village, ordonnez une enquête sur ma conduite, et si elle n'est pas pure de toute mauvaise action, infligez-moi cette peine dont le nom seul est une sentence plus terrible qu'un arrêt de mort.

» Mes prières, mes sanglots n'attendrirent pas le patriarche : j'étais à ses yeux un criminel indigne de pitié. Vainement m'écriai-je pour la dernière fois : « L'inquisiteur Salvotti vous a trompé, monseigneur, je suis innocent, je le jure par Notre-Seigneur Jésus-Christ..... »

» Il ne m'écouta pas, et m'ordonnant par un » geste de me relever, il intima l'ordre de com» mencer la cérémonie.

» Les paroles moururent sur mes lèvres..... Je » me relevai, et debout, les yeux fixes, la pâleur » sur le front, le cœur percé des sept glaives de la » douleur, j'attendis qu'on procédât à ma dégra» dation !

» Je fus bientôt emmené pour être revêtu de » tous les ornemens sacrés, comme si je dusse » monter à l'autel pour y célébrer le saint sacri» fice; puis, conduit de nouveau devant le patriar» che, il me dépouilla de chacun de ces ornemens, » en commençant par celui que j'avais revêtu le » jour où je fus reçu curé, jusqu'à l'aube et le sur» plis, tandis qu'il proférait en même temps les » paroles contraires à celles qui avaient été pro» noncées sur moi par l'évêque au moment où il » me donna le sacrement de l'ordination.

» Hélas! ce ne fut pas tout encore!... Ma tête fut » rasée pour en effacer toute trace de la couronne » cléricale, on gratta avec du verre l'extrémité de » mes doigts parce qu'ils avaient touché aux cho» ses saintes!... Ah! mon divin Sauveur, vous per» mîtes que les mouvemens de colère et d'indigna» tion qui s'élevaient dans mon âme pendant cette » horrible cérémonie fissent place à la mansuétude » et au calme du prêtre, qui doit tout souffrir pour » celui qui supporta tous les outrages et mourut » sur la croix! »

« C'est ainsi, continuait celui qui voulait bien
» m'instruire, que don Marco, cet agneau d'inno-
» cence et de bonté, nous racontait ses doulou-
» reuses épreuves !... Des larmes mouillèrent nos
» yeux en l'écoutant. Pendant le voyage, où il
» eut tant à souffrir d'être enchaîné avec un de
» nos compagnons, ancien militaire, dont le ca-
» ractère brusque et les habitudes soldatesques
» contrastaient si étrangement avec son angélique
» douceur et ses manières modestes comme celles
» d'une jeune fille, notre don Marco ne perdit ja-
» mais cette tranquillité, cette patience, ce cé-
» leste sourire qu'une conscience pure et une inal-
» térable foi peuvent seules donner. Villa, Oro-
» boni, se montraient-ils abattus, découragés, il les
» soutenait, leur parlait d'avenir... Et ramenant
» vers Dieu leurs pensées et leurs espérances, il
» leur enseignait plus encore par son exemple que
» par ses paroles à supporter avec résignation les
» peines que la Providence leur envoyait... Conti-
» nuant avec constance son évangélique mission de
» consoler les affligés et de gagner des âmes au Sei-
» gneur, il exhortait ses compagnons à reconnaître
» la main divine qui les frappait !... pleurait sur
» eux, priait pour tous... les touchant, les édifiant,
» ainsi que les gardiens, par son inaltérable man-
» suétude et par les preuves d'une charité sans cesse
» renaissante. . . . .

» Après son arrivée à Spielberg, l'isolement du
» cachot, l'ignoble et dur traitement des galères,

» n'abattirent pas son pieux courage, ne lui arra-
» chèrent pas une plainte, car sa force venait de
» Dieu! Souvent sa douce voix parvenait jusqu'à
» nous; souvent il répondait à mes chants par quel-
» ques cantiques, quelques psaumes dont les paro-
» les étaient une invocation au Seigneur, une pro-
» messe de marcher dans ses voies et de boire sans
» murmure le calice de la souffrance, ou une ex-
» hortation à ses frères d'infortune de chercher leur
» refuge dans le sein de celui dont les bras sont
» toujours ouverts et la miséricorde toujours in-
» finie.

» Retiré de sa solitude pour être mis d'abord avec
» Villa, puis avec Oroboni, il leur prêta avec amour
» toute son assistance. Oroboni surtout, qu'il soi-
» gna, qu'il veilla jusqu'à sa dernière heure, rem-
» plissant auprès de lui les tristes devoirs d'un prê-
» tre qui peut exhorter un pauvre moribond à bien
» mourir, mais qui ne saurait plus, si l'agonie le sai-
» sissait tout à coup, lui adminstrer les derniers sa-
» cremens, gages de pardon et d'espérance : ce fut
» une nouvelle douleur pour don Marco !... dou-
» leur que sa tendre amitié pour Oroboni rendait
» encore plus poignante et qui, se combinant avec
» le profond regret que lui avait causé la perte de
» cet ami si cher, altéra quelque temps sa résigna-
» tion et sa santé; mais il était si sûr que le pauvre
» Oroboni jouissait des béatitudes célestes que l'a-
» mertume de sa tristesse s'en adoucit peu à peu.

» Placé successivement, depuis la mort d'Oro-

» boni, avec deux ou trois autres de nos compa-
» gnons, don Marco fut constamment pour eux un
» ami, un consolateur; se pliant dès les premiers
» instans à leurs habitudes, à leurs manies, à leur
» humeur, il savait leur rendre la captivité moins
» horrible par ses soins pieux et tendres et par sa
» douce et naïve gaîté. Nul ne prouve mieux que
» lui combien la religion est belle dans le malheur,
» et combien la résignation qu'elle ordonne et ins-
» pire est plus forte et plus durable que celle de la
» raison et de la philosophie: son compagnon ac-
» tuel, Monari, vieillard plein de savoir, en est une
» preuve convaincante.

» Grand admirateur des sages de l'antiquité,
» adonné dès sa jeunesse aux études classiques,
» Monari se passionna de bonne heure pour les
» héros et les républiques de la Grèce et de Rome;
» leurs langues lui devinrent aussi familières que
» l'italien, et leur histoire fut pour lui une chroni-
» que nationale et de famille.

» Cet amour de l'antiquité ne fit que s'accroître
» aux universités de Bologne et de Padoue, et son
» intelligence, aussi remarquable que son assiduité
» au travail, le distingua tellement qu'il fut reçu
» docteur dans les quatre facultés des sciences, du
» droit civil, du droit canonique et de médecine.
» Il exerçait depuis peu de temps la profession d'a-
» vocat lorsque la révolution française vint plus
» que jamais ranimer en lui ses idées anciennes de
» république et de liberté: c'est dans cette espé-

» rance qu'il accueillit la venue et les victoires
» du général Bonaparte en Italie ; et c'est pour
» tenter de faire triompher ses opinions démocra-
» tiques qu'il fut comme député aux comices de
» Lyon.

» Triste et déçu dans ses plus chères espérances,
» comme tant d'autres bons citoyens, Monari,
» de retour dans son pays, restant fidèle à ses
» croyances politiques, refusa toutes les offres bril-
» lantes qui lui furent faites par le gouvernement
» de Napoléon et se donna plus que jamais aux
» sciences et aux arts.

» La décadence de l'empereur des Français, la
» levée de boucliers de Murat, réveillèrent en lui
» des pensées qui n'étaient qu'assoupies ; dans l'es-
» poir de contribuer à l'indépendance italienne, il
» s'associa à cette époque aux sociétés secrètes, tra-
» vailla avec ardeur contre les étrangers et continua
» après 1814 à faire partie dans les états du pape de
» l'association des carbonari, dont le but était bien
» toujours le même, il est vrai, mais dont toutes
» les opérations se réduisaient alors à de simples
» causeries, à de vaines déclamations.

» Soupçonné en 1818 d'avoir pris part à des
» assemblées secrètes et séditieuses sur la rive gau-
» che du Pô, dans les états de l'empereur d'Autri-
» che, Monari fut incarcéré à Venise et condamné,
» sur les conclusions de Salvotti, à vingt ans de
» *carcere duro*.

» Prenant son mal en patience, notre philosophe,

» résigné parfois et souvent impassible, cherche
» dans ses livres les consolations et la patience....
» Mais ses livres, tout profonds, tout métaphysiques
» qu'ils soient, ne sauraient inspirer une cons-
» tance, une abnégation à toute épreuve, et celui
» dont les discours sont à chaque instant ornés
» des sentences de Zénon et d'Épictète, celui qui
» professe et commente les systèmes des stoïciens
» succombe bien souvent sous le poids du décou-
» ragement; tandis que le pieux et simple don
» Marco, dont toute la science se réduit à l'É-
» vangile, sans analyser ni la pensée, ni l'âme,
» ni la douleur, supporte avec une angélique rési-
» gnation les peines du présent et trouve dans sa
» confiance en Dieu la force d'envisager celles de
» l'avenir..... L'érudite incrédulité du philosophe
» rend alors les armes à la candide foi du ministre
» de l'Évangile. Du reste, ces deux hommes, si dif-
» férens de caractère et de principes, vivent dans
» la meilleure intelligence, grâce à la tolérance et à
» l'inaltérable charité de notre don Marco.

» Les deux derniers prisonniers de la colonie vé-
» nitienne se nomment Foresti et Bacchiega : le
» premier était juge dans les environs de Rovigo,
» le second est un ancien officier de l'armée ita-
» lienne; tous deux, jeunes encore et doués d'une
» grande énergie, soutiennent avec vigueur les
» souffrances de la prison.

» Foresti, dont les talens et le caractère auraient
» fait honneur à l'Italie si nous eussions été libres,

» était destiné sous le vice-roi Eugène à parcourir
» une brillante carrière dans la magistrature ; mais,
» ennemi de l'étranger, il se fit carbonaro en 1815
» et fut arrêté comme tel en 1818. Soumis pendant
» le procès à de cruelles épreuves par Salvotti et par
» un conseiller aulique envoyé expressément par
» l'Empereur au moment des sentences, il montra
» une fermeté admirable, et l'on peut affirmer que
» la captivité, quelque longue et douloureuse qu'elle
» puisse être pour lui, n'éteindra jamais dans son
» cœur son amour pour l'indépendance de l'Italie.

» Tels sont tous les condamnés du procès de Ve-
» nise qui furent envoyés à Spielberg, tous, à l'ex-
» ception d'un seul dont tu connais la déplorable
» fin, de ce tant aimé Oroboni, mort victime d'une
» captivité qui tôt ou tard doit nous conduire au
» tombeau si elle se prolonge seulement quelques
» années encore !.... Mais qu'il soit fait ainsi que
» Dieu le veut ! et puisse-t-il nous accorder la grâce
» de mourir aussi saintement que l'infortuné Oro-
» boni ! »

VI.

Le plan d'études que je suivais avec tant de méthode et de persévérance, les profonds entretiens que j'avais chaque jour avec Confalonieri, les conversations *murales* avec nos voisins de gauche, Borsieri et Castillia; la correspondance toujours plus amicale, plus active avec Pellico et Maroncelli, correspondance dans laquelle nous traitions tour à tour les questions littéraires, métaphysiques et religieuses; les leçons d'allemand que je continuais à prendre du bon Krall à l'heure de la promenade, remplissaient tellement mes journées que le printemps s'était écoulé rapidement.

Tout entier à cette vie intellectuelle où l'esprit

et le cœur gagnaient en lumières et en bonté, où chaque livre, chaque lettre de mes amis, donnaient lieu à des méditations, à des développemens d'idées nouvelles et de conceptions originales, j'oubliais entièrement le malaise de la prison et j'aurais été tranquille, heureux peut-être, sans la tristesse profonde de mon pauvre Frédéric et les nouvelles souffrances qui commençaient à l'assaillir. Délivré de ses crises nerveuses, qui ne se montraient désormais que de loin en loin, il fut bientôt sujet à des palpitations de cœur, à des douleurs arthritiques, qui, le forçant à rester des jours entiers sur son grabat, le privaient du seul soulagement qu'il pût trouver à Spielberg, celui de prendre l'air sur la plate-forme.

Que je souffrais, hélas! de sa douleur, et que j'aurais voulu lui donner cette faculté si précieuse pour le prisonnier de vivre par la pensée dans un monde imaginaire ou de prendre intérêt à des questions purement spéculatives! Mais son esprit était ainsi fait qu'il lui fallait pour s'occuper avec vigueur et satisfaction une sphère d'action où les résultats fussent immédiats et positifs : homme d'application plutôt que de théorie, il ne pouvait se voir réduit aux rêveries du cachot sans en éprouver ce mal de regrets et de langueur qui consume et qui tue tout être que Dieu a doué d'un foyer brûlant d'activité et que les hommes ou les circonstances réduisent à la plus complète inaction. Confalonieri était donc le plus à plaindre de tous les prisonniers de Spiel-

berg, parce qu'il n'attendait rien de l'avenir et qu'il ne pouvait comme nous s'adonner avec goût et conviction à des études, à des compositions littéraires, dont l'importance, à nos yeux, était chimérique sans doute, mais qui suffisaient pour alléger nos chaînes et jeter une bienfaisante et lumineuse lueur sur le sombre ciel de notre destinée.

Les jours en se suivant n'apportaient rien, il est vrai, qui pût changer l'uniformité de notre existence : c'étaient toujours les mêmes choses aux mêmes heures ; mais cette monotonie avait des charmes, parce qu'elle contrastait avec la vie d'anxiété que nous avions menée quelques mois auparavant et qu'elle nous faisait espérer que nous n'aurions à redouter désormais aucune persécution nouvelle : le malheureux a déjà tant gagné quand il croit n'avoir plus rien à lire dans le livre de ses adversités !

Tonelli, que nous avions laissé malade à Milan, nous trouva donc bien armés de patience et bien résignés à notre sort à son arrivée à Spielberg, quatre mois après nous.

— N'as-tu pas entendu quelque bruit dans la prison de droite ? dis-je un jour à Confalonieri. Serait-ce quelque nouveau détenu ou l'un des nôtres qu'on aurait transporté là ?..... Voyons, essayons.

Et je frappai au mur le signal d'usage. D'abord on ne répondit pas ; seulement après quelques minutes, j'entendis un coup, puis un autre et enfin un troisième..... mais tout cela si lentement que je m'écriai :

— Il n'y a que Tonelli capable d'une telle nonchalance.

Je ne me trompais pas, c'était bien lui, arrivé le jour même, mais si fatigué du voyage, si faible de tête que nous ne pûmes obtenir dans ces premiers instans que son nom et ces mots :

— Accordez-moi jusqu'à demain pour recueillir mes esprits.

Il fallut bien maîtriser notre curiosité malgré l'impatience qu'éprouvait Confalonieri de savoir peut-être quelque chose de sa famille et de sa Thérèse; mais, vain espoir! le lendemain il nous dit seulement :

— Mes idées ne sont pas encore bien nettes, elles se croisent dans mon cerveau; j'ai tant de choses à vous conter.....

—*Maledetto tardigrado* [1], dis-je moitié riant, moitié en colère, vous verrez qu'il va nous tenir un mois pour nous apprendre ce qu'un autre raconterait en deux heures.....

Frédéric se prit à rire de ma brusque sortie, et depuis lors le surnom de *Tardigrado* fut synonyme de celui de Tonelli.

Grâce à notre persistance, il nous dit enfin successivement que la comtesse devait être partie pour Vienne; que la sentence des Brescians avaient été prononcée, qu'ils avaient été conduits à Laybach, où mon pauvre Rinaldini devait pas-

[1] L'uneau, l'animal le plus lent de toute la création.

ser deux ans en prison, et Bigoni un an; que lui-même était arrivé à Spielberg avec deux habitans de Mantoue, Manfredini et Albertini, condamnés à quinze ans de *carcere duro;* que Moretti arriverait bientôt.

— Quant aux autres nouvelles, ajouta-t-il, tout ce que j'ai pu savoir, c'est que l'Europe est tranquille et que chacun en Italie s'intéresse au sort des prisonniers du Spielberg, qui seront grâciés, on l'espère, lors du prochain voyage de l'Empereur à Milan. Mais j'oubliais de vous apprendre la mort du célèbre lord Byron.

— Ah! grand Dieu, quelle perte! Et cette mort est-elle bien certaine?

— Si certaine que la *Gazette de Milan* l'a dit officiellement et *con gusto*..... C'est en Grèce qu'il a succombé.

— Pauvre Byron! nous dîmes-nous avec tristesse..... mourir si jeune, dans toute la force de son génie et au moment où son dévouement pour la cause de la Grèce allait racheter les premières erreurs de sa vie!..... Quels admirables chants il aurait fait entendre pour ce malheureux pays, et qu'il eût été beau de voir le premier poëte de notre âge associer son nom à la liberté de cette terre antique, dont il disait si bien :

Know ye the land of the cedar and vine,
Where the flowers ever blossom, the beams ever shine[1]?

[1] Connaissez-vous la terre des cèdres et des vignes, où les fleurs sont toujours nouvelles, où le soleil est toujours radieux?

et dont les généreux efforts pour secouer le joug des musulmans, en renouvelant dans mon cœur les plus poignans regrets de ne pouvoir combattre pour une aussi sainte cause, me firent dire aussi :

O toi qu'en tes débris on ne peut méconnaître,
Que ton souvenir enchanté,
Dans ce morne cachot, ranime encore mon être,
Terre de mes désirs, terre où j'aurais dû naître,
Temple de gloire et de beauté!

Dès mes plus jeunes ans, quand ta magique image
Jaillissait à mes yeux de l'immortelle page
De tes divins auteurs, que rien n'a pu vieillir,
Mon cœur, qu'à ton seul nom je sentais tressaillir,
S'élançant plein d'amour sous ton ciel sans nuage,
Suivait tes fiers enfans de rivage en rivage,
Et dans leurs rangs prêts d'assaillir
L'orgueilleux étranger porteur de l'esclavage,
Se mêlait, disputait la palme du courage,
Cette palme si belle et le plus noble gage
Que la valeur ait su cueillir.

VII.

Les nouvelles apportées par Tonelli devinrent pour nous un sujet de conversations intéressantes qui n'étaient pas encore épuisées lorsque le directeur du Spielberg vint un soir nous annoncer que nous serions conduits le jour suivant auprès d'un ecclésiastique arrivé de Vienne.

Quel était cet ecclésiastique? quelle était sa mission et que voulait-il de nous? C'est ce que nous nous demandâmes, en nous disant, après maintes et maintes conjectures, que c'était probablement un prêtre destiné à remplacer le père Baptiste, dont Pellico et Maroncelli regrettaient si vivement la perte. Tout est événement dans une pri-

son aussi secrète, aussi mystérieuse que la nôtre..... L'on concevra donc facilement que l'arrivée de ce nouveau personnage fut pour nous un thème inépuisable de conjectures et de curiosité.

Dès le matin je m'étais mis aux écoutes, et je fus, je l'avoue, aussi joyeux qu'un écolier sortant de la salle d'études quand notre grand Schiller me dit :

— Venez avec moi.....

C'était vers la fin de juillet; la journée était chaude et les deux ou trois roses des arbustes de la plate-forme répandaient une odeur si douce que je m'arrêtai en passant devant elles pour respirer mieux leurs suaves parfums : sacrées pour tous, ces fleurs étaient un bien précieux dont nous jouissions comme l'on jouit sur la terre étrangère d'un souvenir de la patrie! Nul de nous n'aurait osé en détacher une feuille, car c'eût été, selon notre conscience, un acte d'égoïsme, un vol fait à notre communauté..... Plus d'une fois, en les voyant, ces roses, je m'étais dit : « C'est la fleur de ma mère!..... » Et mes yeux se mouillaient de larmes!.....

Dans ce moment encore, les lieux de mon enfance se retracèrent à ma mémoire, frais et beaux comme aux jours de mes plus innocens bonheurs! Je voyais le château, les parterres, le parc et l'église où j'allais tout petit entendre la messe chaque dimanche au milieu de ces bons paysans accourant en foule, joyeux de pouvoir enfin,

après tant d'années d'impiétés et de terreurs, venir prier dans la maison de Dieu, qui venait de leur être rendue. Ce souvenir de ma pieuse mère, s'unissant à celui du retour à la religion d'un grand peuple un instant égaré, m'attendrit alors comme un avertissement du ciel, et c'est le cœur touché des plus douces émotions que j'arrivai près de l'ecclésiastique, dont j'espérais déjà de sages conseils et de véritables consolations.

— C'est ici, me dit brusquement Schiller après avoir ouvert plusieurs guichets avec fracas, et il me montrait du doigt une dernière porte, à laquelle j'allai frapper par son ordre.

— Entrez, me répondit-on.

J'ouvris donc et je vis assis sur une chaise, au milieu d'une tribune étroite et basse, un prêtre qui se leva à mon approche.

— Soyez le bienvenu, *signor Francese*.....

Je saluai respectueusement.

— Mettez-vous là, reprit-il avec bienveillance en me montrant une seconde chaise tout à côté de la sienne. Votre santé comment se trouve-t-elle du régime de Spielberg?

— Pas très-bien, lui répondis-je.

— *Ia*, *ia*, je le conçois; vos seigneuries étaient habituées à des logemens plus vastes, à une meilleure cuisine..... *Poveretto!* je vous plains! Mais Jésus-Christ, le roi du ciel, a été battu de verges, lui, comme un criminel!..... il est mort sur la croix et il ne l'avait pas mérité; tandis que nous, hommes

faibles, il est bien rare que nous ne nous soyons pas attiré les châtimens qu'on nous inflige par quelques graves erreurs. Que nous reste-t-il alors pour apaiser la vengeance céleste? Le repentir et la prière!..... C'est ce que j'ai entendu de la bouche même de sa majesté sacrée, dans la dernière audience que j'eus l'insigne honneur d'avoir d'elle, deux jours avant mon départ : « Allez, m'a dit ce grand Empereur, allez soigner les âmes des prisonniers du Spielberg; enseignez-leur notre sainte religion, qu'ils ignorent ou qu'ils ont abandonnée; faites qu'ils se repentent, et un jour viendra que je me souviendrai d'eux. » Alors, tout pénétré de tant de bonté, de tant de miséricorde, je suis parti pour remplir cette importante mission, que sa majesté n'a voulu confier qu'à moi..... C'est une grande responsabilité sans doute que j'assume là sur ma tête; mais, Dieu aidant, je m'acquitterai de mes nouveaux devoirs à la satisfaction du magnanime souverain, père de ses peuples, qui a daigné choisir le plus humble, le plus soumis de ses serviteurs, don Stephano Paolowitz, pour en faire, s'il plaît à la divine Providence, un instrument de conversion.

Pendant cet exorde, débité avec un certain air de dignité apostolique qui contrastait singulièrement avec les manières quelque peu triviales et la prononciation burlesquo-vénitienne du nouvel arrivé, j'observais avec attention celui qu'un Empereur de trente-deux millions d'hommes avait

choisi lui-même pour venir nous apporter la parole de Dieu : son corps, quoique mal fait, annonçait la force ; sa taille était haute, mais son cou enfoncé dans les épaules et sa tête légèrement inclinée semblaient destinés à atténuer ce qu'il y avait de trop athlétique dans sa stature ; ses cheveux noirs, plats et lisses, bordaient un front bas et fuyant qui se terminait tout à coup par deux sourcils fortement marqués ; ses yeux, d'un brun foncé, se cachaient sous d'épaisses paupières presque toujours baissées ; ses joues saillantes et fleuries achevaient de donner à sa figure l'image de la santé, mais en même temps la rendaient si nulle d'expression qu'il eût été difficile d'y lire autre chose que la curiosité et une inoffensive vanité mal déguisée sous les dehors d'une monacale modestie.

— C'est une grande preuve de confiance que sa majesté vous a donnée là, dis-je après quelques secondes de silence, et j'en suis personnellement heureux, puisque j'y trouverai la consolation de m'entretenir avec un ministre de l'Évangile, qui doit comprendre les maux des prisonniers et y compatir.

— Certainement, certainement, reprit don Stephano ; c'est pour vous soulager que l'Empereur m'envoie, c'est pour vous engager à prendre votre mal en patience, et je suis ravi d'être si bien accueilli par vous, dont on craignait l'irréligion et la ténacité dans certains principes..... Mais, je le vois, je l'espère, la solitude aura porté conseil..... Vous ne

repoussez donc pas mon ministère, comme vous l'avez fait à Milan, et vous consentez à me voir?...

— Sans aucun doute, monsieur l'abbé.....

— Et à m'entendre?

— Autant de fois que vous voudrez bien me faire demander.

— Bravo! bravo! je me l'étais dit avec raison en partant que je trouverais ici des consolations! Allez, allez, tout cela ira..... sa majesté sacrée ne veut pas la mort du pécheur. Et votre compagnon, croyez-vous qu'il viendra si je l'appelle?

— Lui, monsieur l'abbé? mais avec autant d'empressement que moi.

La figure de don Stephano exprima le doute.

— On m'a pourtant dit partout de si terribles choses contre lui! Sa santé s'est-elle un peu remise?

— Il est moins mal qu'à Milan et que pendant notre voyage, mais il souffre encore beaucoup.

— *Poveretto!* il se remettra bientôt sans doute. Qu'est-ce que cela en comparaison de la mort, dont vous n'avez été délivrés tous deux que par la miséricordieuse clémence de sa majesté?... Sans cette clémence, *figliuol mio*, vous étiez perdus, car tous voulaient qu'on vous fît périr; mais l'Empereur est si bon qu'il a fait taire la raison d'état. Vous m'assurez donc que le comte me verra sans déplaisir? Je craignais d'en être mal reçu, je vous l'avoue; d'après tout ce que l'on dit de sa conduite et de son caractère, je ne pouvais pas m'attendre à de la con-

descendance. Il est donc redevenu calme et raisonnable?

— Confalonieri a été calomnié, monsieur l'abbé, calomnié auprès de l'Empereur par des ennemis bien dangereux! mais je ne doute pas qu'il ne vous suffise de quelques minutes d'entretien pour vous convaincre que tout ce que l'on a si méchamment accumulé sur sa tête ne sont que d'indignes mensonges!... et plût à Dieu que l'Empereur en fût instruit...

— Il le sera, *figliuol mio*, il le sera par moi, qui ai désormais mon libre accès auprès de sa personne sacrée; par moi, qui ne reçois d'instruction que de lui. Allez, retournez dans votre prison, mettez votre confiance en moi, et dites au comte que je vais le faire demander dans quelques instans.

Je retournai en effet près de Confalonieri, auquel je n'avais pas encore entièrement fait part de l'impression que la vue et les paroles de notre nouveau confesseur avaient produite sur moi lorsqu'on vint le chercher pour le mener à l'église. A son retour, nous nous rappelâmes jusqu'à la moindre parole, jusqu'au moindre geste de don Stephano, et nous conclûmes que l'ecclésiastique choisi par l'Empereur n'était certainement pas un aigle d'esprit et de savoir, mais qu'il n'y avait rien dans toute sa personne qui pût nous faire douter de sa bonne foi et de sa bonne volonté: cette opinion fut partagée par nos amis, et il n'y en eut pas un seul parmi nous qui ne fût satisfait d'avoir un moyen sûr de faire connaître au souverain qu'on

l'avait trompé sur le caractère et la culpabilité des prisonniers de Spielberg.

Don Stephano voulait, m'avait-il dit, remplir sa mission en conscience; aussi ne se pressait-il pas, et ce ne fut que plus de quinze jours après ma première visite qu'il me fit appeler pour la seconde fois.

— Or çà, me dit-il après m'avoir demandé comment je me trouvais, où en sommes-nous, *figliuol mio*, de notre religion? C'est là notre grande affaire, et c'est sur ce point capital que nous avons à nous entretenir. Y avez-vous pensé depuis que vous m'avez vu? Je suis persuadé que votre refus à Milan de vous réconcilier avec la sainte église venait plutôt d'ignorance que de mauvais vouloir, et c'est à cela qu'il faut d'abord porter remède. Voyons, contez-moi longuement toute votre vie, où vous êtes né, où vous avez été élevé, ce que que vous avez fait enfin jusqu'au moment de votre arrestation.

— Est-ce une confession, monsieur l'abbé, ou un simple récit? Je ne suis point préparé à la première.

— Non, non, c'est une causerie de confiance.

— Je comprends, monsieur l'abbé; le médecin de l'âme est comme celui du corps, pour qu'il guérisse, il faut qu'il sache d'où le mal peut être venu.

Don Stephano sourit complaisamment; je m'assis à ses côtés et je commençai.

— Je suis né en France, dans un château près de Paris, à l'époque du directoire.

— *Directoire!* répéta don Stephano; mais c'était

encore, je crois, le temps de la révolution. Y avait-il des églises dans ces momens-là?

— Elles ne furent ouvertes que quelques années plus tard, par le premier consul.

— Mon Dieu! mais alors, êtes-vous bien sûr d'avoir été baptisé?

— Autant qu'on peut en être sûr quand c'est une tendre et pieuse mère qui vous l'affirme; mais vous pensez bien, monsieur l'abbé, que je n'ai pu garder aucun souvenir d'une cérémonie qui a lieu peu de jours après la naissance.

— *Ia... ia...* ce baptême est probable, très-probable, mais il y a du doute, et pour une chose aussi majeure il faut certitude..... Continuez, continuez, *figliuol mio*, je vous écoute.

Je racontai donc à don Stephano où et comment j'avais reçu mon éducation, ce que j'avais fait en sortant du collége et des mains de mon précepteur, digne ecclésiastique; ma courte vie militaire, mon existence de jeune homme du monde, mon séjour à Genève, ma retraite, mes études, et j'allais terminer lorsqu'il m'arrêta :

— Mais vous avez passé sous silence ce qu'il y a de plus important dans votre vie, puisque c'est la part que vous avez prise aux sociétés secrètes qui vous a conduit au Spielberg.

— Je croyais inutile de vous entretenir de choses dont l'importance n'a jamais existé.

— Du tout, du tout, *figliuol mio*; c'est dans ces sociétés impies que vous avez perdu les fruits de

l'éducation pieuse de votre mère, des sages conseils de votre digne précepteur et de votre sœur; c'est là que vous avez malheureusement appris à méconnaître les droits des souverains légitimes, à renier les vérités de l'Évangile, à fouler aux pieds tout ce que la société a de plus respectable, à proclamer le régicide, l'athéisme et le républicanisme comme bases premières de toute réorganisation sociale! Et cela étant, ne faut-il pas que je connaisse jusqu'où a été le mal, jusqu'où ses funestes maximes ont pénétré dans votre cœur, pour y appliquer le contre-poison et guérir votre pauvre âme malade, gangrenée par le souffle contagieux de ces monstres corrupteurs de la jeunesse, de ces ennemis acharnés de la morale et de la religion?... *Iddio buono!* la seule pensée de ce qui se pratique dans ces infernales réunions de conspirateurs me fait frémir d'horreur et d'indignation.

—Ne disait-on pas, monsieur l'abbé, aux premiers temps de l'Eglise, que les chrétiens commettaient toute espèce de crimes dans leurs assemblées ténébreuses, qu'ils prêchaient la désobéissance aux empereurs, qu'ils méprisaient les lois, appelaient les esclaves à la révolte, et qu'ils égorgeaient des enfans pour célébrer le sacrifice de leurs abominables mystères?... Peut-être les sociétés secrètes sont-elles calomniées, quant aux faits, autant que le furent jadis les premiers fidèles.

Don Stephano fit un mouvement de surprise et d'indignation.

— C'est donc à dire, reprit-il, que vous comparez les saints préceptes de l'Évangile avec les exécrables principes des carbonari, et les vertueux disciples des apôtres avec les satans qui ont juré la perte de tous les honnêtes gens?

— Loin de moi toute comparaison odieuse, répondis-je; je voulais seulement en déduire qu'on se trompe étrangement sur ce qui se passe dans le sein des associations politiques. Quant aux opinions outrées de républicanisme et de philosophie soi-disant rationnelle, quant aux excitations à une haine implacable contre toute tête couronnée, et aux ridicules sermens de renverser partout et quand même les monarchies, je n'ai aucune difficulté à les rejeter comme étant indignes d'un homme juste et raisonnable.

— Dieu soit cent fois, mille fois béni! s'écria don Stephano; c'est un grand pas de fait que d'abjurer ainsi.

— Il n'est pas question d'abjuration, monsieur l'abbé, on n'abjure qu'alors qu'on a participé de cœur ou d'esprit à des erreurs, et celles dont nous parlons n'ont jamais pris place dans ma pensée.

— Toujours est-il, *figliuol mio*, que vous repoussez toute confraternité avec les jacobins, les buveurs de sang, les régicides?.....

— Sans aucun doute.

— Hé bien! vous ne devez avoir aucun motif de ne pas me conter ce que vous avez vu et entendu dans ces conciliabules de démons.

— Permettez que je ne m'explique pas sur ce point, monsieur l'abbé ; si j'ai commis une faute en m'occupant d'affaires politiques, je crois l'avoir expiée par tout ce que j'ai souffert!..... Qu'avais-je fait dans les états autrichiens pour mériter une condamnation à mort? Ai-je conspiré contre la sûreté de l'état avec les sujets de l'Empereur? Non, le procès est là pour le prouver. L'exaltation d'un instant, bientôt suivie du complet abandon de toute idée, de tout projet hostile au gouvernement d'Italie, méritait-il qu'on m'enfermât au Spielberg pour toute la vie, qu'on m'y soumît à un traitement affreux, pire que la mort s'il dure seulement quelques années?...... Puis-je croire que l'Empereur, s'il eût bien connu cette affaire, aurait sanctionné une telle sentence? Non, monsieur l'abbé, non... les rois doivent être justes, même dans leur colère, et c'est sur vous que je compte pour faire comprendre à sa majesté qu'on l'a indignement trompée sur le jeune Français, victime de l'animosité du juge inquisiteur Salvotti.

— *Ia, ia*, je m'en charge, dit don Stephano; ... mon devoir; mais il serait bon que vous me ... au fait de ce qui vous est advenu avant ... vée en Italie, cela me servirait à convain... l'Empereur......

— Vous le convaincrez bien mieux, monsieur ... en le suppliant en mon nom de se faire pré... pièces du procès.

—Soit, soit, *figliuol mio*; quand vous me connai-

tres davantage, vous vous confierez à moi comme à un ami, comme à un défenseur; maintenant ne songeons plus qu'à notre instruction religieuse : tenez, voilà un petit livre qui contient de bonnes prières; dans peu de jours nous commencerons notre cours d'instruction; je serai si heureux de pouvoir dire à l'Empereur : « Majesté sacrée, ma mission a été bénie par Dieu !...... » J'espère qu'à ma prière il daignera vous accorder de pouvoir entendre la messe chaque dimanche; ce sera une grande faveur!

— Faveur, monsieur l'abbé, dont ne sont même pas privés les plus grands scélérats renfermés à Spielberg ; nous sommes les seuls......

Don Stephano leva les yeux au ciel en disant :

— Vous êtes bien plus coupables qu'eux, aux yeux du souverain... Mais il dépendra de vous de désarmer sa colère.

A quelques jours de là, don Stephano, qui demandait alternativement chacun des prisonniers, me fit appeler pour la troisième fois : sa figure était pensive, ses manières prévenantes et sa voix, lorsqu'il me souhaita le bonjour, avait quelque chose de bienveillant et d'amical que je n'avais pas encore remarqué jusque-là.

— Vous m'avez donné bien à penser, me dit-il, depuis que je vous ai vu.....

— Moi, monsieur l'abbé?....

— Oui, cette incertitude sur votre baptême ne

m'a pas laissé de repos : c'est si grave pour votre salut!

— Mais tout porte à croire que j'ai du moins été ondoyé ; j'ai fait ma première communion, et l'on n'y aurait pas consenti si l'on n'eût pas été assuré.....

— Ce n'est pas une preuve, ce n'est pas une preuve, reprit don Stephano ; on passe quelquefois légèrement sur les choses les plus importantes ; je suis allé consulter monseigneur l'évêque de Brünn à ce sujet, car c'est pour moi un cas de conscience..... Comment pourrais-je entreprendre avec tranquillité l'édifice de votre conversion s'il péchait par la base?

Ce mot de conversion méritait une explication et j'allais la demander, lorsque don Stephano se hâta d'ajouter :

— D'ailleurs, la chose est maintenant si simple qu'elle ne peut souffrir de difficultés ni de vous, *figliuol mio*, ni de personne : je vous baptiserai *sub conditione*, et tout sera parfaitement en ordre ; c'est un premier acte de condescendance qui n'engage à rien et que je vous demande d'abord pour vous, ensuite pour moi..... Refuseriez-vous votre pauvre mère si elle était là et qu'elle vous dit, les larmes aux yeux :

— Mon fils, lorsque je venais de te mettre au monde au prix de tant de souffrances, m'aurais-tu, si Dieu par un miracle t'eût dans tes premières heures de vie accordé la raison, m'aurais-tu re-

fusé sur mon lit de douleur de recevoir sur ton front l'onde salutaire, le signe sacré de la sainte religion de tes pères? Ce que tu aurais fait alors par amour, par reconnaissance pour ta pauvre mère, fais-le aujourd'hui, mon enfant, en mémoire de tout ce qu'elle a souffert en te donnant le jour..... qu'aucune fausse honte ne te retienne..... et prouve en consentant à recevoir sous condition ce divin sacrement du baptême, que tu ne renies pas les croyances héréditaires de ta famille, et que tu ne mérites pas qu'on dise de toi, ô mon fils bien aimé! que tu es un pécheur endurci qui ne respecte rien, qui ne croit à rien sur la terre.

Quel est l'infortuné, quel est l'homme, même au sein du bonheur, qui ne se sentirait ému, touché jusqu'au fond de l'âme en s'entendant ainsi prier au nom de sa mère?... Quel est le captif qui n'eût versé des larmes à cet attendrissant souvenir?..... J'en versais, moi, et elles venaient du cœur!..... et ne pensant plus qu'à ma mère, à ma sœur, dont les douces images flottaient unies devant mes yeux, je me mis à genoux sur le bord de la tribune et j'y priai longtemps avec ferveur!.....

— Vous consentez, n'est-ce pas? me dit en me frappant doucement sur l'épaule don Stephano, dont j'avais entièrement oublié la présence.....

Je relevai la tête et fis un signe affirmatif.

— Ah! quelle joie! quelle bénédiction! s'écria-t-il, c'est une inspiration de Dieu! Je vais tout disposer, *figliuol mio*, pour cette touchante cérémo-

mie. — Allez maintenant, continua-t-il en me serrant affectueusement la main, je vais dire une messe d'actions de grâces.....

Et appelant le gardien, il me fit reconduire à ma prison.

L'émotion profonde que les paroles de l'ecclésiastique m'avaient causée dans la chapelle se prolongea longtemps encore, et les pensées pieuses que le nom de ma pauvre mère avaient réveillées dans mon âme, s'unissant aux touchans souvenirs de ma première enfance, de mes premiers pas dans la vie, je sentis le besoin d'épancher mon cœur dans le sein de l'ami qui était toujours prêt à partager mes regrets et à s'intéresser à tout ce qui me fut cher, à tout ce que je fis pendant le peu d'années que j'avais passées sur la terre..... Je lui contai combien ma mère était bonne et tendre pour son enfant..... comme elle m'apprenait à prier Dieu. Je lui redis aussi comment j'avais appris, dès mes plus jeunes ans, à respecter la religion, à la connaître, par les leçons, les exemples d'un digne prêtre qu'on avait chargé du soin de m'instruire; et, plein d'une fraternelle indulgence, Confalonieri m'écoutait, répétant avec moi que les croyances, que les principes sucés avec le lait d'une mère, développés par les conseils d'un guide pieux et sûr, survivent à tout et se réveillent soudain dans les grandes épreuves de la vie, comme ces plantes vigoureuses qu'on croit avoir détruites parce qu'on en a coupé les branches et la tige, mais qui repous-

sont plus belles et plus fraîches à la moindre goutte de rosée, au moindre rayon de soleil, qui pénètrent jusqu'à leurs racines.

Tout le jour s'écoula dans ces entretiens, où mon cœur attendri retrouvait si bien les innocentes scènes de l'enfance et les impressions de ces premiers bonheurs qui sont pour l'âme flétrie par les passions et les adversités comme un vivifiant souvenir, comme un avant goût des pures joies du ciel.

Le charme de ces douces souvenances devint plus vif, plus saisissant encore le lendemain à la vue des roses qui embaumaient notre triste plate-forme.....Toutes mes pensées se reportèrent comme par enchantement aux temps et aux lieux où j'en allais cueillir des corbeilles entières pour orner le temple du Seigneur et pour les jeter devant le Saint-Sacrement à la procession de la Fête-Dieu...

—J'avais huit ans, dis-je à Confalonieri, quand l'on me confia aux soins d'un pieux ecclésiastique qui, par amour des enfans et par vocation religieuse, s'était consacré, dans ces temps irréligieux, à l'éducation de la jeunesse. Il nous instruisait, nous aimait, nous appelait ses enfans, et nous le révérions, nous le chérissions comme un père..... Ah! ce furent de belles années que celles que je passai sous la tutelle de ce fidèle serviteur de l'Évangile, qui nous apprenait à bénir, à célébrer les louanges de Dieu, plutôt encore comme une récompense que comme un devoir!..... Quelle inef-

fable joie n'éprouvais-je pas, en effet, quand une conduite sage m'avait mérité d'être choisi par notre père pour parer l'autel des plus belles fleurs!.... Comme je rassemblais avec délices ces roses de Provins, qui ont rendu célèbre la petite ville que nous habitions alors..... Ah! mon ami, mon Frédéric, c'était là une angélique vie !.....

Et le cœur tout rempli de ces riantes images, j'écrivis sur les premiers feuillets de ma Bible ces vers inspirés par la reconnaissance et par le sentiment d'un véritable regret de mes folles années!

Provins, pieux asile où ma jeune pensée
N'était qu'un pur encens, qu'une fraîche rosée
Remontant au Seigneur;
Provins, c'est vers toi seul que mon âme s'élance
Quand je veux du passé respirer une essence
D'amour et de candeur.

Heureux, heureux encor sous cette sombre voute,
Où le cœur du captif, plein de crainte et de doute,
Tremble devant les cieux,
De pouvoir, en suivant ma stérile carrière,
Trouver à son aurore une douce lumière
Où reposer mes yeux.

Oh! j'étais pur alors, quand, docile au bon prêtre,
J'écoutais avec fruit de notre divin maître
Les préceptes sacrés;
Quand le plus bel espoir, pour ranimer mon zèle
Était de revêtir à l'heure solennelle
Les habits consacrés.

Je me vois recouvert d'une robe éclatante,
J'étends les chants lointains, je suis la marche lente
Du cortége pieux.....
Une céleste joie anime mon visage,
Et mes traits enfantins représentent l'image
D'un ange radieux.

O jours de l'innocence! ô momens de délice!
Trop fugitif Éden de mon âme novice,
Qu'êtes-vous devenus?
Un point, une lueur dont la faible apparence
Ne peut percer la nuit de quinze ans d'existence
Écoulés sans vertus!

Si le Dieu que j'invoque, exauçant ma prière,
Provins, me ramenait à la source première
De mon jeune bonheur,
J'irais dans tes jardins choisissant une rose
L'effeuiller à genoux sur la tombe où repose
Le guide de mon cœur!

Au jour fixé par don Stephano, le directeur du Spielberg vint me chercher lui-même pour me mener à l'église.

— Mais avant tout, me dit-il, vos chaînes doivent être ôtées; c'est un sacrement de salut et de délivrance que le baptême, et celui qui le reçoit ne saurait entrer les fers aux pieds dans la maison de son libérateur.

Je fus donc par les ordres du directeur délivré de mes chaînes, puis il me conduisit jusqu'à don Stephano, qui m'attendait dans la tribune ordinaire.

— Êtes-vous bien disposé? me demanda-t-il aussitôt. Ne sentez-vous pas une profonde joie de rentrer ainsi dans le sein de l'Église? C'est une consolation pour tous, et sa majesté, à laquelle j'ai communiqué cette heureuse nouvelle, en est profondément touchée, ainsi que toute la cour.

A peine don Stephano avait-il prononcé ces dernières paroles que la pensée que l'on pouvait me soupçonner en cette circonstance de faiblesse ou d'hypocrisie vint se présenter à mon esprit....

— Monsieur l'abbé, lui dis-je, je vous répète qu'il ne peut y avoir aucun doute sur mon premier baptême. Il me semblerait donc plus sage de ne pas consentir à recevoir ce sacrement.

— *Dio santissimo, figliuol mio*, s'écria don Stephano en fronçant les sourcils, que dites-vous là! Ne m'avez-vous pas donné votre parole? Et que penserait-on de vous et de moi si ce que j'ai annoncé avec tant d'empressement à monseigneur n'avait pas lieu? Vous ne pouvez pas vous rétracter, c'est impossible.....

Puis il me parla de ma mère, du vieil ami de mon enfance, et fit si bien que je consentis à le suivre dans l'église.

A peine en eus-je franchi le seuil que la mort dont j'avais été si miraculeusement sauvé quelques mois auparavant vint se présenter avec force à mon souvenir, et je sentis alors dans mon âme une telle conviction que c'était à Dieu seul que je devais la

vie que je m'approchai rapidement de l'autel, que je m'y agenouillai pour y prier, pour y rendre grâces, invinciblement entraîné par un de ces mouvemens de reconnaissance et de foi qui remplissent le cœur, l'échauffent, l'attendrissent et l'élèvent d'un trait jusqu'au vrai repentir, jusqu'à l'adoration d'un Dieu clément et miséricordieux.....

Les yeux fixés sur le signe de notre rédemption, sur cette croix dont je n'avais jamais compris comme en ce moment toute la sublimité, j'invoquai le fils de Marie, je lui offris mes souffrances et mes chaînes, et je lui dis : « O toi qui es venu racheter le monde, toi qui es descendu des cieux pour consoler ceux qui pleurent en leur apprenant à souffrir, toi qui dis aux faibles : « Je suis votre appui, » aux affligés : « Je suis votre refuge, » aux repentans : « Je suis votre intercesseur, » tourne aujourd'hui, mon Dieu, tes divins regards sur moi, pauvre pécheur, qui implore de ta miséricorde le pardon de mes fautes, la grâce de te connaître et de me soumettre à tes décrets !....

C'est dans ces heureuses dispositions de croyance et d'espoir en la révélation que j'allai recevoir le baptême conditionnel, que j'entendis avec un pieux recueillement, avec une émotion profonde le prêtre prononcer les paroles sacrées ; et c'est avec une conviction qui venait d'en haut, tant elle avait été subite et tant elle était consolante, que je lui répondis « *J'y crois* » lorsqu'il me demanda : « Croyez-vous en Dieu le Père tout-puissant? croyez-vous

en Jésus-Christ son fils unique, mort pour nous sur la croix? »

Le lendemain l'on me remit les fers : le corps fut enchaîné, mais l'âme, pieuse et soulagée, était en voie de délivrance..... et cette délivrance, œuvre divine, ne dépendait plus de la volonté des hommes.

VIII.

Don Stephano nous avait dit la vérité : le dimanche venu, nous entendîmes ouvrir successivement les portes de nos prisons et nous sortîmes tous dans le corridor à un signal donné. Ce fut un moment de surprise et d'attendrissement, un moment de bonheur que cette réunion inespérée où tous les pauvres prisonniers, heureux de se revoir après tant de mois de séparation, s'embrassaient et pleuraient à la fois..... C'était à qui féliciterait Confalonieri, le serrerait dans ses bras, lui donnerait les témoignages les plus vrais de tendresse, de vénération..... Tous l'entouraient, et c'est ainsi que nous nous rendîmes à l'église en passant par la plate-

forme, où chacun de nous put lire sur la figure des autres les tristes effets de la captivité !..... Bientôt nous arrivâmes dans la tribune grillée que don Stephano nous avait fait connaître et de laquelle nous aperçûmes à gauche à découvert, dans celle de l'orgue, les prisonniers vénitiens, qui nous avaient précédés dans la chapelle.

—Voilà mon pauvre Pellico! s'écria Borsieri avec l'accent d'une fraternelle tristesse. O mon Dieu ! comme il est changé !.....

Et il m'indiquait ce Silvio que nous aimions tous et dont je désirais tant de connaître les traits.

Jamais figure plus douce, plus mélancolique ne s'était offerte à mes regards, jamais visage n'avait mieux répondu à cette image de candeur et d'angélique bonté que je m'étais formée de celui dont les lettres révélaient à chaque ligne les adorables qualités..... Ce front si pâle et si pur dans ses nobles proportions, ces yeux si pleins de tendresse et d'inspiration, cette bouche au fin sourire, d'où ne sortaient jamais que des paroles de tolérance et d'amour, avaient quelque chose de si touchant, de si résigné, que j'aurais voulu m'écrier : « Silvio, c'est bien toi !..... Silvio, je t'aime et donnerais bien des jours de ma vie pour pouvoir te presser sur mon cœur!..... »

Oui, ce fut une véritable sympathie que le sentiment que me fit éprouver la vue du célèbre auteur de la *Francesca da Rimini*..... sympathie qu'aug-

mentait encore la profonde pitié qu'inspiraient la maigreur de ses joues, la pâleur de son teint, preuves, hélas! trop certaines des ravages qu'avaient exercés sur son corps déjà si faible les rigueurs d'une trop longue détention.

A genoux près de lui, se voyait Maroncelli, son compagnon d'infortune, dont la physionomie intelligente et expressive ne démentait pas l'idée que m'en avait donnée sa spirituelle correspondance : à la vivacité de son regard, à l'animation de ses gestes et de toute sa personne, on sentait qu'il avait résisté et qu'il résisterait longtemps encore par la verve de son imagination à l'influence fatale de la prison.

Aimé de Silvio comme il le chérissait lui-même, il était facile de comprendre à leurs mutuels regards qu'ils n'avaient plus qu'une même pensée, qu'un même désir.... et que le malheur avait uni leurs âmes de cette union intime, indissoluble que la mort seule peut briser!

Longtemps mes yeux restèrent fixés sur ces deux amis que la Providence réservait encore à tant d'épreuves avant de les rendre à leurs familles, à leur patrie, et ce ne fut qu'après avoir profondément gravé leurs traits dans ma mémoire que je dirigeai mes regards sur les autres captifs.

A son pieux recueillement, au mouvement de ses lèvres, qui murmuraient de ferventes prières, à son air de bonheur, semblable à celui d'un tendre fils rentrant, après un long exil, dans la maison de son père, je reconnus don

Marco, dont les beaux yeux, mouillés de larmes, tantôt s'abaissaient dévotement vers l'autel, tantôt s'élevaient vers le ciel, comme pour implorer la grâce de pouvoir une fois encore revêtir les ornemens sacrés et célébrer le sacrifice de la messe. Innocence, bonté naïve, résignation d'ange et foi dans son Dieu, voilà ce que je lisais sur le visage de chérubin du pauvre prêtre qu'on avait si cruellement enlevé à son évangélique mission...... Voilà ce que j'aurais vainement cherché sur la longue et pâle figure d'un autre prisonnier qui priait aussi avec recueillement non loin de don Marco : ce prisonnier était le juge S***, dont le maintien annonçait une piété profonde, mais dont l'air bigot et les regards furtifs paralysaient en moi l'intérêt et la compassion qu'aurait dû m'inspirer son aspect triste et maladif.

Celui qui venait après lui était un vieillard à longue chevelure blanche, au visage gras et frais encore, malgré ses soixante années d'âge et ses six ans de prison. Son front large et découvert, ses yeux à fleur de tête, sa bouche riante, donnaient à sa physionomie quelque chose de si heureux et de si serein qu'on n'aurait jamais cru, sans l'habit de galérien, qu'il faisait partie des malheureux habitans des cachots du Spielberg..... A le voir, on eût dit, tant sa tête était belle, un de ces anciens sages de la Grèce, toujours calmes dans la douleur, toujours libres par la pensée quand leur corps était dans les fers. Nous nous dîmes : « C'est Monari,

sans doute?.....» et la suite nous prouva que nous avions deviné juste.

— Cet autre aux regards ternes, aux yeux caves, si faible, si courbé malgré sa forte stature, ne peut être que Villa, me dit Castillia..... *Povcretto!* qui sait combien de mois il a encore à vivre! Quant au dernier de tous, celui dont la figure est si mâle et les cheveux noirs si touffus, on est en le voyant plus tranquille sur son sort.

— C'est Foresti, ajouta l'un de nous en nous faisant remarquer la force et la résolution empreintes sur ses traits, Foresti, qui, comme Ajax, s'écrierait sans nul doute : « J'en échapperai malgré les dieux !»

Le tintement de la cloche, en annonçant que le prêtre allait monter à l'autel, mit fin à nos chuchotemens. La messe fut écoutée en silence, et lorsqu'elle fut terminée, nous reprîmes dans le même ordre le chemin de nos sombres demeures, regrettant tous de nous quitter si vite, mais en répétant pour nous consoler : « A dimanche, amis... à dimanche! »

Ces réunions hebdomadaires, quelque courte qu'en fût la durée, devinrent pour nous une source de douces et soulageantes distractions; un serrement de mains, quelques mots affectueux, quelques observations sur nos lectures, quelques nouvelles données et reçues pendant le court trajet de la prison à l'église, devenaient pour le reste du jour un intéressant sujet de conversations. Riches de pensées et pleins d'espoir que notre cruelle des-

tinée devait avoir un terme, nous étions encore assez forts de courage et d'imagination pour nous entretenir de toute autre chose que de notre déplorable situation, et pour sourire même à l'aspect de nos étranges figures sous un pareil accoutrement.

Le dimanche fut donc pour nous, dans ces premiers temps, ce qu'il est pour tous ceux qui travaillent et qui souffrent : une journée de relâche, une nuance dans la monotonie d'une triste existence..... Bientôt même, grâce aux sentimens religieux que la solitude, l'examen ou les souvenirs avaient inspirés à la plupart d'entre nous, le jour du Seigneur fut consacré au recueillement et à la prière, et c'était avec une résignation toujours plus douce et plus affermie que nous sortions de l'église après y avoir pieusement assisté à l'office divin.

Ces prédispositions religieuses, ce retour si naturel dans notre douloureuse position aux croyances premières, nous firent écouter avec attention les instructions de don Stephano, bien que nous nous fussions promptement aperçus qu'il savait peu de chose et que l'esprit ne suppléait guère chez lui au manque de science : nous lui tenions compte de ses bonnes intentions à notre égard, en lui laissant croire que ses discours et ses exhortations contribueraient à faire rentrer dans notre cœur des convictions que le malheur seul et de pieuses souvenances y avaient réveillées..... Souvent, en

l'entendant nous faire le catéchisme comme à des enfans, nous nous sentions prêts à sourire, mais nous réprimions aussitôt ce signe de pitié, en pensant qu'il n'est pas donné à tous d'annoncer la parole de Dieu avec l'éloquence et l'autorité d'un apôtre, et qu'en matière de foi, c'était le fond et non la forme qu'il fallait envisager.

Don Stephano eut donc lieu d'être content des prisonniers d'état pendant sa première et longue station à Spielberg; on l'écoutait, on se montrait docile à ses paroles, convaincu par ses argumens; on s'en remettait à lui du soin d'améliorer le régime de la prison et d'éclairer l'Empereur, et il nous disait :

— Plus je vous connais et plus je me persuade que l'on vous a nui dans l'esprit de sa majesté, mais fiez-vous à moi..... Je rendrai si bon compte de votre conduite que toutes ses préventions disparaîtront.

Lorsque le temps fut venu de remplir mes devoirs religieux, loin de refuser, comme à Milan, de rentrer dans le sein de l'Église, je me sentis porté de cœur et de conviction à revenir aux pieuses pratiques d'un culte dont ma mère et ma sœur m'avaient donné de si touchans exemples : ma conversion fut encore leur ouvrage, parce qu'elle s'opéra, non par l'esprit ou par l'analyse, mais par un sentiment de reconnaissance et par un besoin irrésistible d'adorer le même Dieu, de réciter les mêmes prières que celle qui m'avait tant de fois prouvé

qu'on pouvait tout surmonter, tout adoucir en ce monde quand on répète avec l'apôtre : « *Heureux » celui qui souffre patiemment les tentations et les » maux, parce que, lorsque sa vertu aura été éprou» vée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise » à ceux qui l'aiment*[1]. »

J'éprouvais d'ailleurs tant de consolations du changement opéré dans mes idées religieuses que je m'applaudissais chaque jour d'avoir fait taire les sophismes du doute et la rébellion de l'orgueil pour n'écouter que la voix de ma conscience, qui me disait : « Crois en paix à l'Évangile, parce que là seulement est la vérité première et éternelle, parce que là seulement tu peux trouver la foi que rien n'altère; tu peux aimer, tu peux souffrir avec le consolant espoir que ta résignation et tes actes de charité te seront comptés dans un meilleur monde! »

Quoique j'eusse absolument refusé de m'expliquer sur ce qui avait rapport à la politique, en soutenant que cela ne devait entrer pour rien dans mes conférences religieuses, je n'en vivais pas moins dans la meilleure intelligence avec don Stephano, qui, satisfait de ma conduite, me plaignait d'avoir été si cruellement éprouvé, si sévèrement puni pour l'erreur d'un moment, et me promettait de faire valoir en ma faveur auprès de l'Empereur la circonstance résultant du procès, que je

[1] Epître de saint Jacques, ch. 1er, v. 12.

n'avais conspiré en Lombardie avec aucun de ses sujets italiens.

— Soyez tranquille, *figliuol mio*, me dit-il en nous faisant ses adieux après quelques mois de séjour à Spielberg; maintenant que vous êtes réconcilié avec Dieu, il est de mon devoir de vous réconcilier avec les hommes, et j'espère y réussir en vous faisant connaître de vive voix à notre gracieux souverain, qui, comme le Tout-Puissant, dont il est l'image et le représentant sur la terre, ne veut pas, je vous l'ai dit, la mort du pécheur, mais son repentir et son salut. Patience donc, *figliuol mio*..... espérez.

C'est ainsi que je me séparai de don Stephano, qui retournait à Vienne pour finir son hiver, tandis que je rentrais dans ma triste cellule, où je trouvais l'obscurité, la misère et mon bien-aimé Frédéric, dont les souffrances augmentaient avec la rigueur de la saison.

Nos rosiers de la plate-forme avaient depuis longtemps perdu leurs feuilles, les jours s'étaient raccourcis, l'hiver était venu, et avec lui tout ce qui rendait notre captivité plus dure, plus douloureuse encore : le crépuscule des journées, les nuits si longues, le froid si vif qu'il nous empêchait de renouveler l'air de notre prison ou d'aller à la promenade sans nous exposer à revenir glacés, perclus pour le reste du jour.... Car nos vêtemens étaient les mêmes pour les chaleurs de la canicule comme pour les douze ou quinze degrés de froid et

même davantage qu'on éprouve habituellement dans le climat de la Moravie. Une veste d'un drap léger, aminci par l'usure, un pantalon en lambeaux, déchiré par les chaînes et raccommodé avec des haillons, voilà ce que nous avions sur le corps pour nous défendre de la bise et des frimas : aussi m'arriva-t-il maintes fois, malgré la précipitation de ma marche, de me sentir, après quelques minutes, tellement saisi, pénétré par le froid que la respiration me manquait tout à coup, que le sang refluait au cœur et que mes membres glacés, mes jambes faibles et engourdies pouvaient à peine me soutenir jusqu'à la prison ; et pourtant je revenais le lendemain, parce que j'avais un insatiable besoin de voir la voûte du ciel au lieu de ma voûte de pierre, et que la tristesse m'accablait, que mes pensées étaient languissantes, mes études délaissées quand je n'avais pas échangé l'épaisse atmosphère de nos étroites et basses demeures pour l'air vif et pur de la plate-forme.

Que de fois n'ai-je pas persisté, au risque de devenir malade, à rester à la promenade quand la neige tombait à gros flocons et que le vent soufflait avec violence : « Vous vous ferez mourir, me disait d'une voix suppliante le compatissant Krall..... rentrez, rentrez..... » Mais je demeurais : cette neige qui se gelait sur mes vêtemens, sur mes cheveux, sur ma figure, ce vent dont la violence arrêtait mes pas, je les aimais mieux que la chaleur humide de notre cachot, où les gardiens nous étouf-

faient parfois, en mettant d'un seul coup dans le poêle le bois destiné au jour entier. Confalonieri lui-même, malgré ses douleurs et sa faiblesse, malgré toutes mes prières, essayait d'affronter comme moi l'hiver et ses rigueurs; mais quelques minutes à peine s'étaient écoulées qu'il rentrait pour ne plus quitter son lit pendant des semaines entières.....

Hélas! je le voyais s'affaiblir chaque jour davantage sans pouvoir le secourir, sans que toute la gaîté de mon caractère, que j'appelais à mon aide, pût le tirer de la sombre mélancolie où le jetait le souvenir de sa Thérèse!.....

— Je ne la reverrai plus, répondait-il à mes encouragemens; je succomberai, je le sens, aux durs traitemens qu'on nous impose... Pauvre Thérèse! pauvre ange!

Et il me faisait signe de ne plus continuer un discours qui lui déchirait le cœur..... Alors je lui prenais la main et lui disais pour dernières paroles :

— Dieu vous réunira.....

— Dans une autre vie! répétait-il avec un profond soupir..... Et nous nous embrassions en silence.

Ce pressentiment funeste, comment aurais-je pu le combattre en voyant combien le dépérissement de la santé de mon ami allait croissant! N'éprouvais-je pas moi-même les tristes effets de la privation de nourriture! Ne m'apercevais-je pas chaque jour de la diminution de mes forces! Bien que mon

esprit fût occupé, que les heures, grâce à l'étude, s'écoulassent avec rapidité, que mon cœur se sentît plein de vie, ne m'arrivait-il pas d'éprouver de ces faiblesses résultat de l'inanition, faiblesses qui laissent en proie au découragement et à la tristesse!... Et si je doutais, moi si jeune et si fort, de pouvoir résister à des années d'une semblable vie, comment aurais-je pu espérer qu'un pauvre être déjà miné par les maladies pût soutenir longtemps cette mortelle épreuve!..... Non, je ne l'espérais pas, et la conviction de sa perte prochaine était si profondément dans mon âme que j'appuyais de toutes mes forces les projets d'évasion, hélas! bien chimériques alors, dont nous commencions à nous entretenir, en voyant combien Schiller, le porte-clés, nous montrait, au milieu de ses brusqueries, d'intérêt et de compassion.

Soit que nôtre condamnation à perpétuité eût excité sa pitié, soit qu'il fût frappé du triste état de Confalonieri et de son admirable patience, il nous plaignait, nous répétait souvent « *Es wird besser seyn* (cela ira mieux.....) » et nous arrivait de temps en temps avec une gamelle de pommes de terre, cachée sous sa capote, en me disant : « *Ich bin sicher dass sie sind hungerig* (je suis sûr que vous avez faim, prenez et mangez). »

Je prenais, je le remerciais de cœur, et touché d'une charité à laquelle je dus plus d'une fois, ainsi qu'aux libéralités de Krall, de ne pas endurer la faim, je me disais : « Qui sait si Dieu ne destine pas

cet homme dont l'écorce est si rude et dont l'âme est si bonne à être pour nous un instrument de délivrance ?..... » Ce n'était qu'une lueur de liberté bien incertaine, mais elle suffisait quelquefois pour ranimer mon infortuné Frédéric, et c'était un bien inappréciable pour les deux prisonniers.

L'hiver de 1824 à 1825 fut fort rigoureux; tous en eurent à souffrir, mais surtout Pellico, dont les précieuses lettres devenaient plus rares à mesure que ses forces s'épuisaient; nous eûmes même pendant quelques jours des craintes sérieuses sur sa vie. Alors il y eut parmi tous les captifs une tristesse, un deuil qui firent place à la satisfaction la plus vive quand nous apprîmes qu'il était mieux, quand nous reçûmes quelques lignes de sa main..... Ce fut là un moment de bonheur qui nous fit dire que Spielberg avait aussi ses joies!..... C'est que nous l'aimions tant, cet angélique Silvio, que sa perte eût été pour nous la douleur la plus grande, la plus irréparable! C'est que sa pieuse correspondance était pour Frédéric, qui avait épuisé la ressource de la lecture, un sujet constant des plus doux épanchemens et des réflexions les plus profondes; c'est enfin que nous apprenions de plus en plus en le lisant combien la patience et la résignation qui viennent de la croyance en Jésus-Christ et de la foi en ses promesses restent inébranlables sous le coup des plus affreux malheurs et de la mort même!

Plût à Dieu que l'infortuné colonel Moretti, qui

venait d'arriver tout récemment à Spielberg et qu'on avait mis dans la prison contiguë à la nôtre, eût eu cette religieuse patience qui soutient et fortifie le corps en même temps qu'elle sanctifie l'âme! car il ne serait pas tombé dans des accès d'exaltation qui nous faisaient craindre pour sa tête. Torturé par Salvotti jusqu'au dernier jour de la sentence, il avait résisté pendant deux ans à toutes les épreuves : rien ne put le faire dévier du système de mystère et de dénégation qu'il avait adopté, ni les dépositions de ses coaccusés ni les mensonges et les menaces de l'inquisiteur..... « Je suis innocent, » répétait-il à toutes ses injures.

Lorsque, furieux de ne pouvoir lui appliquer la peine de mort, Salvotti se plaisait à lui dire après la lecture de son arrêt : « Vous n'êtes condamné qu'à quinze ans de *carcere duro*, il est vrai, mais vous avez soixante ans, vous êtes vieux, et Spielberg sera pour vous la sépulture éternelle », — le pauvre colonel disait encore, en maîtrisant à peine sa juste colère : « Je suis innocent. »

Devant la commission et sur le pilori, il protestait contre l'iniquité de sa sentence, et sa dernière parole au commissaire de police qui l'avait accompagné jusqu'à Spielberg et qui l'exhortait à espérer dans la clémence impériale avait été : « Je ne demande pas grâce, mais justice. »

La douleur, l'indignation que lui avaient fait éprouver les révélations de ses compatriotes, ainsi que les confrontations soutenues contre eux à

plusieurs reprises; la tension d'esprit dans laquelle l'avaient constamment tenu les instances et les embûches de Salvotti; la solitude où il avait vécu depuis le moment de son arrestation lui avaient causé une telle surexcitation mentale qu'un complet isolement, dans les premiers instans de son séjour à Spielberg, aurait pu lui devenir funeste.

Aussi se crut-il sauvé quand il nous entendit battre au mur et qu'il apprit qu'il était près de nous.

« Ah! nous disait-il, *amici miei* (mes amis), ce voisinage me rend la vie! C'est mon bon ange qui m'envoie cette consolation..... Il y a si longtemps que je n'ai pu parler à cœur ouvert et que je n'entends que d'odieuses paroles! Les misérables! Si vous saviez tout ce qu'ils m'ont fait souffrir pour me faire avouer! quels moyens ils ont employé pour me faire plier à leurs volontés!..... Ce Salvotti!..... son nom seul me donne une fièvre de rage! Comme un vampire, il aurait voulu sucer mon sang et le vôtre!..... Et cet homme est comblé des faveurs de l'Empereur, et les Italiens tremblent devant lui!..... Malheureux que nous sommes!..... est-ce là ce que nous devions recueillir de tant de sacrifices!..... »

Nous demandâmes à Moretti des nouvelles de sa santé.

— Elle est bien faible, nous répondit-il; parfois même je sens la vie qui m'échappe..... Mais je veux vivre, je le veux, pour aller apprendre à Salvotti qu'on ne foule pas impunément aux pieds les

lois les plus sacrées de la justice et de l'honneur! Le bonheur de vous avoir retrouvés ranime mon courage, c'est un présage pour moi que je survivrai à mes quinze ans de fers, que je reverrai encore notre Italie.....

— *Così sarà* (cela sera ainsi), lui répétions-nous à l'envi.....

Et chaque jour nous l'appelions au mur, nous lui parlions de son procès, de sa première captivité, de ses compagnons, et nous eûmes la consolation de voir que, grâce à ces diversions, sa tête se calmait peu à peu et que son cœur ulcéré éprouvait quelques soulagemens.

Rien n'aurait pu me faire mieux connaître la constante bonté, le dévouement de Confalonieri que sa conduite en cette circonstance envers le colonel Moretti. Quoique toujours malade et pouvant à peine se soutenir, il passait journellement des heures entières debout, la tête appuyée contre la muraille, suivant sans relâche des conversations fatigantes, dans le seul espoir de donner quelques distractions à notre malheureureux compagnon. Si je lui observais qu'il épuisait ses forces, si je le suppliais parfois de terminer un entretien qui durait depuis long temps, il me répondait :

— La légère souffrance que cette fatigue me cause peut-elle se comparer au bien que doit en éprouver le pauvre Moretti? Comment voudrais-tu, mon enfant, que je résistasse au plaisir d'être encore bon à quelque chose?..... Ne suis-je pas trop

heureux, dis-le moi, de pouvoir alléger les ennuis d'un homme dont la destinée est si à plaindre?... Ah! plût au ciel que je pusse ainsi contribuer à soulager les maux de tous ceux qui souffrent autour de moi! je ne me croirais plus abandonné de Dieu! Crois-le bien, mon ami, celui-là seulement est arrivé au comble des misères qui n'a plus ni larmes à essuyer, ni espoir à donner, ni joie aucune à faire naître sur la terre!... Laisse-moi donc écouter notre solitaire voisin, dont l'âme se dilate, dont les pensées se multiplient et se raniment en m'entretenant du grand homme et des combats auxquels il assista; sois bien sûr qu'en sortant tout brisé de cette conversation, je me sens au cœur plus de contentement et plus de bien que je n'en ressentais dans le monde après m'être entretenu avec quelque homme célèbre ou quelque jolie et spirituelle femme.

Que pouvais-je répondre à ces touchantes paroles, si ce n'est : « Continue, continue... et bénie soit la Providence, qui me donne chaque jour en toi la consolante preuve que l'homme est grand partout, et toujours par le cœur, bien plus encore que par l'esprit! »

Grâce à cette charitable influence de Confalonieri, le colonel se remettait progressivement : ses idées devenaient plus nettes, ses opinions plus modérées, ses haines moins ardentes; le calme renaissait dans son âme, et lui-même se félicitait de cet heureux changement quand une circonstance

inattendue vint détruire tout à coup les fruits de plusieurs mois de tranquillité et de communications intimes : cette circonstance n'était rien autre que le retour de don Stephano.

Nous avions, un à un, passé les longs mois d'hiver; Pâques approchait. L'envoyé de l'Empereur vint donc, et l'un de ses premiers soins fut d'appeler Moretti, qu'il n'avait pas encore vu. Leurs entretiens se suivirent fréquemment, sans discussion d'abord et sans fâcheux résultats; mais bientôt cette bonne intelligence fit place aux altercations les plus vives, et le colonel, qui nous tenait au courant de chaque conférence, nous dit enfin un jour :

— Cet homme, je m'y connais, n'est qu'un Judas sous l'habit d'un prêtre. Croiriez-vous qu'avant toute chose il soutient que je suis coupable et me déclare que jamais il ne m'entretiendra de mes devoirs religieux si je n'avoue d'abord que j'ai conspiré contre l'Empereur et que ma sentence a été juste..... Vainement en ai-je appelé à sa tolérance, à sa justice; vainement l'ai-je supplié d'entendre ma justification : il insiste et me dit que je suis bien heureux de n'être point mort sur un échafaud... Puis il ajoute que je périrai au Spielberg si je ne courbe pas la tête, si je ne cherche pas à mériter par mon repentir quelque adoucissement à mes peines..... Est-ce là remplir la mission de paix et de réconciliation d'un ministre de l'Évangile, et devais-je trouver dans un ecclésiasti-

que le digne pendant de cet exécrable Salvotti?... Je le vois, ils conspirent tous contre moi, et je suis destiné à succomber sous leurs persécutions.

Je fis tous mes efforts pour apaiser Moretti, pour lui persuader qu'il s'était trompé peut-être; mais son irritation allait croissant à chaque entrevue, et il me répétait :

— Don Stephano, j'en ai la certitude, est l'agent de l'Empereur, à qui tous les moyens sont bons pour parvenir à son but..... Je le connais de longue date... Défie-toi de cet homme noir, qui n'est pas l'apôtre du Christ, mais l'envoyé de Belzébut... C'est par lui que nous viendront tous nos maux, c'est par lui et à cause de lui que je laisserai mes os à Spielberg.....

Depuis ce moment *l'homme noir* devint l'idée fixe de l'infortuné Moretti, dont la tête s'exalta plus que jamais et qui s'écriait souvent : « Comment en réchapperai-je, puisque le démon envoie successivement contre moi ses suppôts les plus méchans!... »

A mon tour je vis don Stephano.

— J'ai rendu bon compte de vous à sa majesté, me dit-il aussitôt; elle est fort satisfaite de votre conduite, mais elle prétend cependant que vous n'êtes pas tout à fait converti, puisque vous n'avez pas voulu révéler tout ce que vous savez des sociétés secrètes et de leurs abominables complots. Écoutez-moi, *figliuol mio*, si vous voulez que nous soyons bons amis, il faut vous montrer sincère, car sans cela comment voulez-vous que je réussisse à

détruire dans l'esprit de notre pieux Empereur les préventions que Salvotti a fait naître contre vous? D'autant plus que sa majesté allant en Italie d'ici à quelques semaines, ne manquera pas de donner des audiences à cet inquisiteur. J'ai déjà fait beaucoup pour vous, n'en doutez pas; notre auguste souverain était à mon départ dans les dispositions les plus favorables, mais pour agir efficacement en votre faveur, il me faudrait un gage irréfragable de votre repentir..... Vous entendez bien que pour contrebalancer l'effet que produiront les paroles du conseiller Salvotti, il faut autre chose que des protestations..... *Ia, ia... avete capito ?* (sans doute vous m'avez compris?) Je suis un peu mieux au fait aujourd'hui que je ne l'étais à mon premier voyage... Vous savez beaucoup de choses, dites-les-moi, et tout ira bien, car on parle d'amnistie, de grâces que l'Empereur doit accorder en Italie.

Péniblement surpris de ces inquisitoriales instances, qui convenaient plutôt à quelque conseiller aulique qu'à un ministre de Jésus-Christ, je répondis en deux mots à don Stephano Paolowitz que je lui protestais pour la seconde fois que je n'avais rien fait en Lombardie contre la sûreté de l'état.

— Mais ce que vous avez fait à l'étranger, *figliuol mio*, peut importer à sa majesté, ou plutôt elle ne verrait dans votre franchise qu'un acte de soumission..... Pensez-y.....

— Je ne puis rien ajouter à ce que j'ai déjà dit sur ce point, monsieur l'abbé.

Il voulait insister, mais je gardai le silence et force lui fut de se renfermer dans les bornes de son ministère.

Cependant il m'était facile de voir que don Stephano s'attendait à un autre résultat, car il s'arrêtait souvent au milieu d'une exhortation pour s'écrier :

—C'est inouï! c'est incroyable!... On m'a pourtant bien prouvé à Vienne..... Mais vous vous perdez, *figliuol mio*, vous vous perdez par votre aveuglement, votre obstination..... Ces fers que vous avez aux pieds, ces habits de galérien, vous les garderez longtemps encore, toujours peut-être! tandis que.....

— Ne m'avez-vous pas dit, monsieur l'abbé, que celui qui est mort pour nous sur la croix était le Dieu de l'infortune, de la souffrance et qu'il me tiendrait compte de mes maux si je les supportais avec patience ?

— *Ia*... *ia*... (sans doute, sans doute....), mais notre Sauveur n'exige pas que nous nous sacrifiions inutilement...... c'est contre la Providence..... A votre place je serais plus sage.

— A ma place, monsieur l'abbé, vous gémiriez comme moi sur les préventions fatales qu'on a fait naître dans l'esprit du souverain, et vous vous en remettriez au père que nous avons au ciel du soin d'éclairer un jour et de toucher le cœur du puissant monarque dont le trône est trop élevé, le cœur trop rempli des intérêts de trente-deux millions d'hommes pour qu'il daigne s'occuper de nous. Il ne

doit plus songer aux prisonniers d'état, dès que les lois ont prononcé sur leur sort, que pour leur faire sentir les bienfaisans effets de sa clémence.

La figure de don Stephano se colora légèrement, ses yeux se fixèrent sur moi avec l'expression d'une vanité blessée, puis il me dit de cet air d'importance d'un homme qui veut donner du poids à ses paroles :

— L'esprit de sa majesté est assez vaste et son cœur assez grand pour s'occuper particulièrement du sort de quelques brebis égarées de son innombrable troupeau; je vous répète d'ailleurs que l'Empereur, dans sa bonté infinie, s'est réservé tout ce qui concerne les prisonniers du Spielberg, et que nul n'oserait, même le prince de Metternich, se mêler de ces affaires-là..... Je le sais mieux que personne, puisque sa majesté, dans sa dernière entrevue, a daigné me dire de nouveau : « C'est avec moi seul, entendez-vous bien, que vous aurez à faire. »

Et pour preuves, ajouta don Stephano, entraîné par le désir de me convaincre et de se vanter, pour preuves, c'est que j'ai reçu l'ordre, de la bouche même de notre auguste souverain, de lui adresser directement pendant son voyage en Italie les rapports qu'il m'a chargé de lui faire sur chacun des prisonniers du Spielberg.

En prononçant ces paroles, don Stephano se rengorgea, fit un instant de silence, puis il dit :

— Eh bien !..... vous le voyez, votre sort dépend un peu de moi.

— Je vois, lui répondis-je, qu'en accordant ainsi toute confiance à un serviteur du Dieu des miséricordes, l'Empereur a voulu nous donner la consolante garantie que l'indulgence et la bonté trouveraient seules désormais accès auprès de son cœur.....

— *Ia*, *ia*..... (sans doute, sans doute), c'est ainsi qu'il faut le voir, qu'il faut l'entendre; mais il est dit cependant que le pasteur ne peut opérer seul le salut du pécheur..... Allez maintenant, retournez près de votre compagnon, contre lequel sa majesté est bien autrement prévenue qu'elle ne saurait l'être contre vous.

Sans adopter entièrement les opinions exagérées du colonel Moretti sur la conduite et le caractère de don Paolowitz, nous dûmes néanmoins nous convaincre, à notre grande douleur, que le salut des âmes, ce premier devoir, cet unique but d'un confesseur plein de foi et de charité, était subordonné chez lui au devoir de plaire au souverain qui l'avait envoyé près de nous. De jour en jour nous vîmes plus distinctement que l'impériale volonté passait avant tout dans son esprit, et que nous avions à craindre, quelque irréprochable que fût d'ailleurs notre conduite, de nous voir exposés de sa part à des animosités qui croîtraient à mesure des exigences mêmes de l'Empereur.

Déjà don Stephano, fort peu habile dans l'art de

de dissimuler ses intentions et ses projets, nous laissait entrevoir, par ses continuelles demandes, par ses investigations sur le régime intérieur de nos prisons, sur nos occupations, sur nos mutuelles relations, qu'il ne voulait pas limiter ses rapports à l'Empereur aux choses purement spirituelles, et dès lors il nous fallut renoncer à l'espoir de trouver près de lui ces consolations toujours si efficaces pour les malheureux quand elles sont inspirées à ceux qui les assistent religieusement par la foi, l'amour et la charité..... Et nous dîmes alors avec le prophète : « *C'est en Dieu seul que nous plaçons notre espérance, et c'est lui seul que nous servons.* »

VIII.

Ce voyage de l'Empereur à Milan, que nous avions appris par don Paolowitz, avait fait naître bien des espérances parmi les parens et les amis des malheureux condamnés de Spielberg et de Laybach; chacun d'eux en effet, en apprenant que le souverain se décidait enfin à visiter la ville où tant de familles étaient en deuil, s'était dit: « S'il vient, c'est pour accorder des grâces..... » et cette heureuse nouvelle, volant en Italie de bouche en bouche, répandit partout la confiance et la joie. L'on était dans l'attente d'une amnistie dont l'espoir arriva jusqu'en France.

C'est alors que mon père, trop malade pour quit-

ter Paris et dans un état trop grave pour que mon frère pût l'abandonner, se confia à ma sœur du soin de tout tenter pour lui rendre son fils et aller à Milan implorer l'Empereur lui-même..... « Partez, ma fille, lui dit-il, faites tout pour rendre à la vie notre malheureux enfant, que je reverrai bientôt, que je presserai sur mon cœur après l'avoir tant pleuré!..... »

Elle partit donc, ma pauvre sœur, et, l'âme remplie d'heureux présages, elle commençait ainsi la touchante relation de ce nouveau voyage.

« *Villeneuve-le-Roi*, 28 *avril* 1825. — Puisse » Dieu bénir le voyage que j'entreprends aujour» d'hui par l'ordre d'un père malheureux!... Malade » au point de ne pouvoir quitter le lit de douleur où » il a constamment souffert depuis la condamnation » de son fils, mon beau-père me confie le soin d'aller » à Milan pour implorer de l'Empereur la grâce de » notre prisonnier!... Noble et sainte mission, dont » je me rendrai digne et que j'aurais voulu partager » avec mon mari; mais le devoir ordonne à l'un de » nous de rester près du pauvre vieillard, trop gra» vement malade pour être privé de tous ses enfans. » Je pars donc avec ma fille et notre chère José» phine, qui veut cette fois encore partager toutes » mes fatigues; un domestique intelligent me donne » toute tranquillité sur les périls d'une longue » route, et je m'éloigne avec le cœur plein d'espé» rance!.....

» Chaque jour je confierai à ce nouveau journal

» mes craintes et mon espoir, afin que le malheu-
» reux père, qui place en moi sa confiance, juge
» bientôt si j'ai dignement rempli ma tâche. Il ne
» doute pas du succès, ce pauvre père, et ce matin
» il me disait en se ranimant : « Allez, ma fille,
» allez remplir un grand devoir!..... je vous devrai
» mon fils... L'Empereur n'irait point à Milan, où
» tant de familles sont dans le désespoir, s'il ne
» voulait en même temps les rendre au bonheur. »

» J'avais le cœur plein de larmes en embrassant
» ce matin mon mari et mon beau-père, en leur
» disant que je ferais tout pour répondre à la con-
» fiance qu'ils placent en moi... Les chevaux sont
» arrivés et je me suis hâtée de monter en voiture
» pour abréger des adieux trop pénibles. Le postillon
» a passé près des tours Notre-Dame, au moment
» où le soleil les éclairait..... Il me sembla qu'il en
» sortait un rayon qui devait m'éclairer et me guider
» pendant mon long voyage!.....

» — Vois-tu, ma fille? ai-je dit à ma Louise en
» lui montrant la cathédrale.....

» — Oui, maman... c'est là que le juste prie pour
» nous... Mon oncle nous sera rendu!

» *Genève*, 1er *mai*. — C'est du fond du cœur que
» j'ai rendu grâce à Dieu en apercevant cette ville, et
» que je l'ai saluée comme ayant été le lieu où mon
» pauvre frère a commencé une existence si nou-
» velle et si digne d'estime que l'excès même de
» son malheur ne laisse rien aux regrets du passé.

» Après avoir longtemps parcouru la ville et ses

» promenades, nous nous trouvâmes dans une rue
» dont le nom me frappa : c'était celle où mon frère
» a demeuré trois ans chez une marchande de
» petites poteries et de gâteaux, une dame Metton,
» de laquelle il a été comblé de soins. Je vis bientôt
» la modeste boutique, où nous entrâmes en de-
» mandant des pâtisseries, et tandis que la bonne
» femme s'apprêtait à nous servir, je lui dis :

» — N'est-ce pas vous, madame, qui avez logé
» un jeune Français?

» J'avais à peine achevé ces mots que Mme Met-
» ton, fondant en larmes et joignant les mains, s'é-
» cria :

» — Bon Dieu! madame, pourriez-vous me
» donner de ses nouvelles?

» — Eh! oui, sans doute.....

» — Ah! chère dame, je devine, vous êtes sa
» sœur?.....

» Et sur ma réponse affirmative, elle ajouta aus-
» sitôt :

» — Laissez-moi vous conduire dans la chambre
» où cet excellent jeune homme a demeuré si long-
» temps.....

» Mme Metton marchait en avant et nous fit
» monter un escalier si obscur et si étroit que
» nous ne pouvions croire qu'il menait à un ap-
» partement. Joséphine sanglotait et me dit à voix
» basse :

» — Pauvre Alexandre! Ah! si son père voyait
» cela!

» Nous entrâmes enfin dans une chambre propre, » mais si modeste en tous points que je ne pus » m'empêcher de m'écrier :

» — Comment! c'était ici!.....

» Mme Metton nous fit asseoir, et tout en pleu» rant bien fort elle nous dit :

» — Pauvre jeune homme! c'est là qu'il travaillait » douze et quatorze heures par jour!... se refusant » tout!... Une conduite si exemplaire, tant de » bonté!..... Ah! pourquoi ne suis-je qu'une pauvre » femme! Que je voudrais être une grande dame » bien spirituelle, afin d'aller prier pour lui cet » empereur d'Autriche!.....

» — J'y vais, ma bonne madame Metton.....

» Alors il me fallut recevoir une foule de béné» dictions et promettre qu'au retour, à mon passage » à Genève, je viendrais lui donner des nouvelles » de mon voyage.

» *Malley, près Lausanne, mercredi 4 mai.* — Nous » voici à Malley, au milieu d'une famille qui fut » celle d'Alexandre par la tendresse qu'elle lui a » prodiguée; c'est de ce lieu qu'il est parti précipi» tamment pour l'Italie, après avoir passé deux » mois dans cette maison, où tout ce qui fait le » charme de la vie semble se trouver réuni; des amis » aussi parfaits me donneraient courage et dévoue» ment si j'étais capable d'en manquer! Il en faut » pour les quitter aussi vite; mais l'Empereur de» vant être à Milan le 10, je ne puis m'arrêter » plus d'un jour.

» *Simplon, vendredi* 6 *mai.*—Nous sommes parve-
» nus à la chute du jour sur la cime du Simplon,
» l'une des plus hautes montagnes des Alpes et l'une
» des plus admirables; on a peine à comprendre
» comment le génie des hommes a pu se frayer un
» passage au milieu de ces rochers qui se perdent
» si véritablement dans les nuages que nous en
» avons vu longtemps qui flottaient au-dessous
» de nous. Combien la vue de ces boulèversemens
» de la nature élève l'âme et les pensées vers Dieu!...
» Qu'il y a de bonheur à se mettre sous sa divine
» protection, pour *ne rien craindre et tout espérer*
» lorsque la vue d'une nature pleine de sa toute-
» puissance vous révèle à chaque instant qu'il est
» tout et que vous n'êtes rien sans lui!

» *Milan, dimanche* 8 *mai.* — Nous sommes à la
» fin de notre longue route, et je me demande si ce
» n'est point un songe! Qui m'eût dit que je serais
» revenue dans ce lieu témoin de tant de larmes, de
» tant de souffrances!... Nous avons couché à huit
» lieues de Milan, et ce matin nous nous sommes
» arrêtées dans un beau village pour y entendre la
» messe... J'y suis restée saisie et pénétrée en lisant
» l'Évangile du jour : « *Tout ce que vous demande-*
» *rez dans la prière vous sera accordé*... » Avec quelle
» confiance mon cœur a recueilli ces précieuses
» paroles!..... arrivée au terme de mon voyage, ne
» semblent-elles pas m'annoncer que Dieu le bé-
» nira!

» *Mardi* 10 *mai.* — Je suis allée ce matin faire

» une visite à notre ambassadeur, M. de Caraman,
» toujours admirablement bon pour moi, et à
» M. le comte Pactha. J'ai été introduite dans ce
» petit salon que je ne connais que trop!... je me
» suis assise sur le même canapé où j'ai appris la
» condamnation de mon pauvre frère et la com-
» mutation de sa peine de mort!..... Que d'émo-
» tions déchirantes éprouvées là!..... Mon cœur se
» les rappelait toutes; et pourtant il n'a laissé
» échapper ni plaintes ni murmures!..... Que la
» volonté de Dieu s'accomplisse en tous points!

» M. Pactha m'a reçue avec cette bonté, cet inté-
» rêt auquel il m'a si bien accoutumée; il m'a donné
» toute assurance de la bonne santé d'Alexandre, a
» fort approuvé mon voyage en me laissant entre-
» voir quelque espoir de succès.

» Je suis allée ensuite chez le gouverneur mili-
» taire de la Lombardie, le général comte Bubna,
» que je ne connais pas, mais pour lequel j'avais de
» pressantes lettres de recommandation; n'ayant
» pu être admise, j'ai remis mes dépêches à son va-
» let de chambre. J'étais à peine rentrée chez moi
» qu'un aide de camp du général se présentait en
» son nom pour s'excuser de ne m'avoir pas reçue
» et demander la permission de venir lui-même
» me voir le lendemain.

» L'Empereur et l'Impératrice ont fait ce soir à
» six heures une entrée solennelle et brillante. On
» m'a déjà tant répété que les dispositions de l'Em-
» pereur pour accorder des grâces dépendront

» beaucoup de l'accueil qui lui sera fait que j'ai » voulu en être le témoin caché.

» Renfermées toutes trois dans une petite cham» bre du palais Saporiti, sur le cours de *Porta* » *orientale*, nous avons vu le couple impérial dans » un carrosse de gala traîné par huit chevaux et sur» monté de la couronne. La voiture était tout en » glaces, et quoiqu'elles fussent fermées, on distin» guait parfaitement l'Empereur et l'Impératrice... » En voyant cette angélique femme, à laquelle » Teresa et moi devons tant, mes yeux se sont » remplis de larmes!..... puis mon cœur a battu » violemment en apercevant l'Empereur, tandis » que mes lèvres murmuraient tout bas : « C'est de la » volonté de ce vieillard que dépend l'existence de » mon pauvre frère!..... c'est entre ses mains puis» santes que reposent et notre bonheur à tous et » celui de tant d'autres infortunés!... » Mes pleurs » coulèrent alors, et dominée par cette pensée, je » ne vis plus rien de ce qui se passait autour de » moi!

» *Mercredi* 11 *mai*. — J'ai causé longuement ce » matin avec le général Bubna, qui m'a comblée de » marques d'intérêt; il espère peu pour Confalo» nieri et Palavicini, mais si l'Empereur en croyait » ses avis, tous seraient graciés.

» Je me sentais ranimée par cette espérance, » lorsqu'on m'a toute découragée en me disant que » l'oncle de Confalonieri, qui faisait hier partie de » la députation de la ville présentée à l'Empereur,

» lui a demandé la grâce de son neveu..... L'Empe-
» reur a d'abord paru irrité, puis il a répondu
» qu'il ne pouvait pour un seul risquer la tran-
» quillité de tous; que le comte Confalonieri était
» loin d'être corrigé.

» *Jeudi* 19 *mai*. — Cette journée a été si heu-
» reuse pour moi et le bonheur apporté par elle si
» peu attendu qu'elle ne peut jamais s'effacer de
» ma mémoire.

» En apprenant ce matin de M. de Caraman que
» le prince de Metternich me recevrait avec plaisir,
» je me suis rendue de suite chez lui en demandant
» à Dieu de m'inspirer les paroles qui pourraient le
» toucher. Toute remplie de cette pensée, je me
» présentai alors sans aucun embarras; puis, encou-
» ragée par la bienveillance répandue sur les traits
» du prince, je lui dis avec un accent qui venait du
» cœur :

» — Je viens à vous, monseigneur, comme à
» une Providence; envoyée par ma famille pour
» remplir une sainte mission, je suis ici sans guide,
» sans appui!... devenez le mien, je vous en con-
» jure! accordez votre intérêt à une pauvre femme
» qui se confie en vous et ne veut croire que
» vous.

» Le prince me prit la main pour me faire as-
» seoir à côté de lui, tandis que j'ajoutais:

» — Vous étiez à Paris il y a peu de mois, mon-
» seigneur, et le bonheur de vous voir n'a pu m'être
» accordé : retenue à la campagne ainsi que mon

» mari par la déplorable santé de son père, nous » avons dû tous deux renoncer à l'espoir de vous » intéresser en faveur de notre malheureux frère.

» — Mais vous aviez, madame, un père, un ami » dévoué, qui, en faisant près de moi la démarche » la plus touchante et la plus honorable, ne m'a » pas laissé ignorer combien votre caractère mérite » de confiance : monseigneur l'archevêque de Paris, » en venant comme pasteur me redemander sa bre- » bis, m'a inspiré un intérêt si réel pour vous, » madame, et même pour votre frère, que j'ai re- » gardé comme un devoir de rendre le compte le » plus exact à sa majesté de cette démarche vrai- » ment digne d'un ministre de Dieu.

» J'exprimai alors au prince toute ma gratitude » et mon désir de voir l'Empereur.

» — Il ne pourra que vous répéter, madame, ce » que j'avais prévu et ce que j'ai dit à Paris à mon- » seigneur l'archevêque.

» — Hélas! mon prince, le moment de la clé- mence n'est-il donc pas encore arrivé ?

» — Il ne peut l'être, madame : la bonté de l'Em- » pereur doit cé[illegible] à l'impérieuse nécessité de faire » d[illegible] exemples; [illegible]is soyez consolée par l'assurance » [illegible] qu'au moment où monsieur vo- [illegible]e rendu à la société, il sera de- [illegible] religieux et parfaitement

[illegible]

[illegible] cessé de l'être, monsei-

» gneur !... son cœur fut toujours bon et vertueux,
» son esprit seul a pu être égaré.

» — L'Empereur, sachant que vous êtes ici, ma-
» dame, et que je devais vous voir, m'a dit et je
» vous répète ses paroles : « Assurez *cette bonne*
» *femme* qu'elle doit être tout à fait consolée, car
» son frère s'est entièremeut réconcilié avec Dieu...

» J'ai fait une exclamation de joie qui n'a pas
» échappé au prince. Il s'empressa d'ajouter :

» — L'Empereur, ne pouvant le rendre à la société,
» a voulu du moins le rendre à Dieu ; il a envoyé près
» de lui un ecclésiastique, homme de mérite, qui s'est
» chargé de l'instruire des vérités de la religion ;
» votre frère ignorait tout et s'est montré si docile
» aux instructions, que le prêtre ne cesse de rendre
» de lui les meilleurs témoignages.

» — Que Dieu soit béni dans toutes ses œuvres !
» me suis-je écriée.....

» Puis d'abondantes larmes m'ont empêchée de
» prononcer un mot de plus.

» Le prince a répété plusieurs fois :

» — Je vous savais si pieuse que je ne doutais pas
» que vous ne fussiez consolée de cette nouvelle.

» — Je suis surtout heureuse, monseigneur,
» parce que je connais assez mon frère pour être
» convaincue qu'il est incapable d'avoir mis la
» moindre complaisance, la moindre hypocrisie
» dans une chose aussi sacrée.

» — Répétez bien tout cela à l'Empereur quand
» vous le verrez, et surtout, madame, soyez con-

» fiante avec lui comme avec un père; plus vous » aurez d'abandon et plus vous lui conviendrez; je » n'aurai pas besoin de faire envisager à sa majesté » quelle est votre responsabilité, votre position » relativement à votre famille : elle le comprendra » si bien qu'elle-même sera Mme Andryane.

» M. de Metternich s'est ensuite longuement » étendu sur les affaires politiques et sur tout ce qui » a rapport à Confalonieri, à mon frère, en me ré- » pétant plusieurs fois que leur cause était entière- » ment distincte; puis il a longuement parlé de » ceux qui l'ont égaré, entraîné, en ajoutant :

» — Mais d'après tout ce que je sais de ce pauvre » jeune homme, car je ne puis m'empêcher de le » qualifier ainsi, il doit avoir une de ces organisa- » tions qui séduisent et se font aimer.

» — Ah! monseigneur, son extrême sensibilité ne » lui laissera plus un seul instant de repos s'il ne re- » voit jamais son père!..... Et comment l'espérer » s'il reste encore captif pendant un an, deux » ans.....

» Le prince m'interrompit en me disant très-vive- » ment :

» — Ne fixez pas d'époque, madame, n'en fixez » aucune..... Peut-être ferez-vous bien de voir » l'Impératrice après avoir obtenu l'audience de » l'Empereur. Je vous promets de parler de vous » à leurs majestés, et quoique je ne puisse vous » fixer le moment où il vous sera permis de les en-

» tretenir, je vous promets de choisir l'instant qui
» pourra vous être le plus favorable.

» Et lorsque je voulus exprimer à M. de Metter-
» nich l'excès de ma reconnaissance, il me répon-
» dit avec un accent qui révélait sa bonté :

» — J'ai promis à monseigneur l'archevêque
» de Paris tout mon intérêt pour vous, madame;
» soyez assurée que je tiendrai ma parole. Le duc
» d'Angoulême m'a aussi parlé en faveur de votre
» frère, et sans nul doute son appui eût été forte-
» ment efficace auprès de l'Empereur s'il pouvait
» permettre que la France intervînt dans cette af-
» faire; mais il prétend avant tout être maître chez
» lui et ne souffre pas qu'aucun souverain de l'Eu-
» rope tente de se mêler de ce qui se passe dans
» son empire.

» Plus de trois quarts d'heure s'étaient déjà écou-
» lés depuis que j'étais avec M. de Metternich, il
» était temps de prendre congé de lui : je le quittai
» le cœur pénétré de ses bontés et comblé de joie par
» le bonheur inattendu qu'il m'a fait connaître;
» j'ai peine à m'en remettre, c'est une idée fixe qui
» absorbe toutes les autres..... Ma fille et Joséphine
» en sont restées tellement saisies que des larmes
» de joie ont pu seules les soulager; nous ne fai-
» sions entendre que des exclamations de bon-
» heur..... Hélas! notre pauvre captif souffre dans
» un cachot et nous osons nous dire heureuses!.....

» Au moment où toutes trois nous nous entrete-
» nions avec le plus de chaleur de ce bonheur ines-

» péré, mes yeux se portèrent sur l'une des pages » d'un livre de piété qui se trouvait là, et un cri de » surprise m'échappa lorsque j'y lus ces mots : « *Quelle consolation pour un pauvre prisonnier d'a-* » *voir Dieu près de lui, d'avoir un ami fidèle qui ne* » *le quitte pas, le console, l'encourage et le secoure* » *dans sa misère!..... — Me voilà, lui dit-il, tout à* » *vous; me voilà venu tout exprès dans votre prison* » *pour vous consoler, vous aider, vous délivrer.....* [1]. »

» O divine Providence! que tes consolations » sont efficaces et douces pour des cœurs qui sa- » vent les comprendre et les goûter là où il y aurait » ingratitude à ne pas les reconnaître.

» *Samedi* 21 *mai.* — Depuis bien des jours je » comptais les heures qui s'écoulaient sans m'ap- » porter la consolation de voir la comtesse Confalo- » nieri : un billet laissé à sa porte le lendemain » de mon arrivée lui avait dit l'impérieux besoin » que j'éprouvais de l'entretenir; j'ajoutais qu'elle » pourrait chaque matin m'en indiquer les moyens » en envoyant Carlo à San-Fedel, où Joséphine se- » rait à neuf heures.

» C'est hier seulement que Teresa m'a écrit » qu'elle serait elle-même aujourd'hui à San-Celso, à » l'autre extrémité de la ville. J'étais à peine entrée » dans l'église, à peine agenouillée, que Teresa était » près de moi..... Nous étions seules..... Sur un si- » gne qu'elle me fit, je la suivis derrière le maître-

[1] *Visites au Saint-Sacrement*, par monseigneur Alphonse de Liguori

» autel; là je me serais jetée dans ses bras si la » sainteté du lieu n'eût arrêté l'élan de mon cœur! » Mais qu'elle me parut changée, mon Dieu! Quelle » douleur est empreinte sur tous ses traits! que de » ravages elle a causé sur ce visage encore si beau » et toujours si modeste, si résigné!.....

» — Ah! quelle joie de vous retrouver, me dit- » elle, j'en avais tant besoin! Je vous dirai quel » nouveau malheur est venu m'accabler, et vous » comprendrez comment je n'ai pu vous voir plus » tôt. Venez demain vers la fin du jour, jusque-là » soyons prudentes.

» Combien j'aspire à voir Teresa, à pleurer avec » elle!... Je me sens tellement loin de toutes mes af- » fections, de tout ce qui devrait me protéger, que » cet isolement semble ajouter encore à ce lien si » fort qui nous unit pour toujours

» *Dimanche* 22 *mai*. — Enfin j'ai vu Teresa, il » m'a été permis de pleurer avec elle, de donner un » libre cours à tous les sentimens de tendresse et » d'admiration qu'elle m'inspire! Après les premiers » momens donnés à la joie de nous revoir, j'éprou- » vai la plus cruelle déception en apprenant qu'elle » n'avait reçu aucune nouvelle de nos malheureux » prisonniers.

» — Eh quoi! depuis tant de mois écoulés, vous » ne savez rien de leur triste sort?

» — Rien, me répondit Teresa.

» Partie pour Vienne au mois de septembre, » j'espérais obtenir la permission d'aller m'établir à

» Brünn ; mais l'Empereur, en m'accordant une au-
» dience, me refusa cette grâce et tous les adoucis-
» semens que j'implorai pour mon malheureux
» Frédéric... Inaccessible à toutes mes prières, il ne
» me laissa même pas entrevoir l'espérance dans
» un avenir éloigné... Tout ce que j'ai recueilli de
» ce voyage, c'est la certitude qu'ils sont soumis au
» régime affreux des galères, chargés de fers, pri-
» vés de toute nourriture supportable : des légumes
» secs et cuits à l'eau et le pain des forçats...

» — Ah! mon Dieu! mon Dieu! mécriai-je, que
» me dites-vous! Que d'illusions vous venez dé-
» truire!... Sont-ils donc arrivés à cet excès de
» malheur?..... Mais la religion et l'humanité ne
» sont-elles pas également outragées par de telles
» souffrances imposées à de pauvres captifs? Com-
» ment n'avez-vous pas cherché à voir le confesseur
» de l'Empereur, afin d'essayer au moins de faire
» arriver la vérité jusqu'à lui par une bouche irré-
» cusable?

» — L'Empereur sait tout, me répondit Teresa,
» rien ne se fait sans un ordre émané de lui; son
» confesseur n'est pas connu, il le change souvent
» et ne choisit jamais qu'un pauvre prêtre de vil-
» lage qu'il envoie chercher sans l'en avoir prévenu
» et sans qu'il puisse soupçonner d'où lui vient tant
» d'honneur! Cet honneur, il ne le doit qu'au systè-
» me adopté par l'Empereur de ne pas laisser ap-
» procher de sa personne ceux qui, par leurs fonc-
» tions, pourraient avoir la pensée de l'influen-

» cer ou chercheraient à porter atteinte à son auto-
» rité.

» — Et qu'espérez-vous obtenir pendant le sé-
» jour du souverain à Milan?

» — Aucun changement, me répondit Teresa:
» toutes mes espérances et mes tentatives sont con-
» centrées sur l'impérieuse nécessité d'adoucir en
» secret cette horrible captivité; si je n'y parviens
» pas, nul espoir pour nous qu'ils puissent résister
» longtemps à un sort aussi rigoureux!... Mais Dieu
» l'accordera, j'espère, à la ferveur de mes prières, à
» la persévérance de mes démarches... C'est là l'uni-
» que but de ma vie, ce qui la nuit et le jour absorbe
» toutes mes facultés! Ne craignez pas, mon amie,
» que l'inutilité de mes efforts puisse amener le dé-
» couragement; rassurez-vous encore par la pro-
» messe que je vous renouvelle de ne jamais sépa-
» rer Alexandre de mon Frédéric... N'ai-je pas aussi
» la dette du cœur qui doit être acquittée? N'ai-je
» pas su que pendant leur cruel voyage, votre
» pauvre frère a prodigué les soins d'un tendre fils
» à mon Frédéric?

» — Et comment espérer, dis-je à l'admirable
» femme, que vous pourrez seule, sans aucune as-
» sistance, vaincre des difficultés presque insur-
» montables?

» — Hélas! vous ne savez pas encore, reprit-elle
» en fondant en larmes, à quelle épreuve nouvelle
» Dieu m'avait réservée!... Une incomparable amie
» était ma consolation, mon espoir... et je l'ai

» perdue il y a peu de jours! j'ai vu mourir Ma-
» thilde Dembosky, cette angélique femme qui réu-
» nissait en elle toutes les perfections d'une adora-
» ble sensibilité avec l'énergie qui rend capa-
» ble des actions les plus sublimes! Rien n'était
» comparable à son dévouement pour Frédéric et
» pour moi... avec elle tout me semblait possible!
» Sa mort me laisserait sans aucune consolation
» sur la terre, puisque celle de vous conserver à
» Milan ne peut m'être permise, s'il ne me restait
» encore une amie non moins dévouée que l'é-
» tait Mathilde : toutes trois nous ne formions
» qu'une âme dont la plus noble partie nous est
» ravie! L'inconsolable amie qui me reste, la com-
» tesse Frecavalli, désire vous voir, c'est un besoin
» pour son cœur brisé; la refuserez-vous?

» — Ah! dès ce moment, répondis-je vivement,
» elle a droit à toute ma sympathie; je serai heu-
» reuse de le lui dire.

» Il fut alors convenu que Teresa fixerait le jour et
» le lieu où je pourrais rencontrer Mme Frecavalli.
» Chaque soir nous nous promenons en voiture
» dans les délicieux environs de la ville, et lorsqu'un
» site séduisant nous engage à le parcourir à pied,
» nous laissons la calèche à une longue distance :
» rien n'est donc plus facile que de rencontrer la
» comtesse dans l'une de ces promenades toujours
» solitaires.

» J'ai quitté Teresa avec la désolation au cœur.
» Que j'étais loin, mon Dieu! de cette vérité af-

» freuse dans ses détails! de cette vérité qui laisse
» à peine entrevoir l'espérance dans un avenir
» éloigné!

» *Lundi* 30 *mai*.—Encore une semaine d'écoulée
» sans qu'elle ait apporté aucun changement à no-
» tre situation : j'ai vainement attendu chaque jour
» la promesse d'une audience, rien n'est arrivé.....
» Cependant l'Empereur sait que je suis ici, car il
» circule dans la ville que sa majesté, ayant de-
» mandé au directeur de la police la liste des étran-
» gers qui se trouvent en ce moment à Milan, lui a
» dit après l'avoir luc :

» — Cette note n'est pas exacte, je n'y vois
» pas Mme Andryane, et pourtant je sais qu'elle
» est ici depuis quinze jours et qu'elle doit me ve-
» nir voir.

» Mon hôtesse m'a conté cela avec beaucoup
» d'emphase et d'importance : j'ai fort désappointé
» la bonne dame en lui disant que je ne voyais là
» qu'une histoire faite à plaisir dans le seul but de
» donner un tort à la police.

» L'Empereur a paru satisfait des fêtes qui se
» sont succédé pendant huit jours. Il est parti ce
» matin pour Gênes; il faut donc se résigner jus-
» qu'à son retour.

» *Dimanche* 5 *juin*. — Nos journées se passent
» sans amener aucun changement ; je ne vois que
» M. et Mme Mirabeau plusieurs fois par semaine ;
» nous sommes comblées d'amitiés par cet excellent
» ménage : on ne saurait trouver un meilleur mari,

» une femme plus parfaite, et je reprends courage » auprès d'eux en trouvant dans cet intérieur ai» mable quelque chose de ce bonheur de famille si » rare et si désirable!

» Le général Bubna est très-mal; on n'espère plus. » L'Empereur l'a traité fort sévèrement la veille de » de son départ pour Gênes et lui a imposé les ar» rêts chez lui..... Les arrêts à ce vieux serviteur, au » gouverneur de toute la Lombardie!..... et cela, » dit-on, parce qu'il a vivement intercédé en fa» veur des prisonniers du Spielberg!

» Quel que soit le motif de cette rigueur, elle lui » sera fatale; la goutte est remontée à la poitrine, » il faudrait un miracle pour le sauver.

» *Lundi* 6 *juin*. — Le général Bubna a succombé » aujourd'hui. Je le regrette vivement, car dans le » passé je lui devais beaucoup, et sans aucun doute » il m'aurait fait un bien immense dans l'avenir. La » comtesse Confalonieri perd en lui un puissant » appui et l'ami le plus dévoué : depuis le commen» cement de ses malheurs, il n'a jamais laissé pas» ser un jour sans aller la voir. Cette perte est irré« parable pour nous! Nul autre n'osera dire la vé» rité à l'Empereur comme le comte Bubna s'était » habitué à la lui faire entendre.

» *Mardi* 7 *juin*. — Un billet de Teresa m'a dit » ce matin qu'il fallait être ce soir à sept heures » au cimetière *Gintillino*, du côté du canal, en sor» tant par la porte orientale. Nous avons donc » commencé notre promenade à l'heure accoutu-

» mée, puis nous sommes descendues sur le bord du » canal avec des livres et de l'ouvrage, comme cela » nous arrive souvent. Après avoir fait mettre la » voiture à l'ombre dans un angle du chemin, d'où » l'on ne pouvait nous apercevoir, je me suis ren- » due seule au cimetière : assise au pied de la croix » qui domine cet asile du repos, j'y étais depuis » quelques instans absorbée dans de douloureuses » pensées quand l'amie de Teresa a paru.

» En la voyant s'avancer vers moi, je lui ai tendu » avec affection une main que recherchait la sienne, » tandis qu'elle me disait avec beaucoup de viva- » cité :

» — J'avais besoin de me trouver près de vous, » il me tardait de voir la sœur dévouée de l'une des » malheureuses victimes du Spielberg, de celui que » tout cœur vraiment italien doit plaindre, aimer » comme un frère.

» — Ah! que vous me faites de bien! lui dis-je » en l'embrassant. Merci, merci pour le pauvre pri- » sonnier..... Mais sortons de ce lieu de tristesse..... » venez.....

» — Non, laissez-moi m'asseoir là près de » vous..... j'y serai mieux qu'ailleurs, et votre cœur » doit être en harmonie avec les pensées que ces » tombeaux inspirent.

» — Je ne connais que trop toutes vos douleurs, » lui répondis-je; je sais que vous pleurez une in- » comparable amie, que votre Mathilde.....

» Un geste impérieux qui commandait le silence

» et que fit la comtesse en se couvrant le visage de
» ses deux mains fit expirer la parole sur mes lè-
» vres.

» — Ne prononcez pas ce nom, me dit-elle après
» quelques instans d'un silence que je n'osais rom-
» pre..... ne le prononcez pas avant que je vous
» aie parlé d'elle, si j'en ai plus tard le courage et
» si je reconnais que vous êtes digne de compren-
» dre tout ce que j'ai perdu!

» La comtesse m'intimidait, et peut-être aurais-
» je eu peine à vaincre une sorte d'embarras si elle
» ne m'eût parlé de Confalonieri avec ce sentiment
» d'exaltation qui avait déjà excité mon admira-
» tion alors que mon frère, en m'entretenant de
» lui, cherchait à me faire partager tout ce qu'il
» éprouvait. Mme Frecavalli avait des expressions si
» pleines de chaleur et d'énergie que chacune
» d'elles peignait le dévouement le plus absolu.....
» Donner sa vie pour Teresa et son malheureux
» époux eût été trop de bonheur!

» — Il y a longtemps que j'ai compris, lui dis-je,
» que Confalonieri, inspirant à ses amis ce fanati-
» que enthousiasme qui mène à tous les sacrifices,
» ne pouvait être qu'un être privilégié dont tout
» une nation doit se glorifier. J'ai su pendant mon
» premier séjour à Milan tout ce que vous avez
» souffert pour sa cause et pour lui; j'ai su que, re-
» tenue captive chez vous pendant trois mois par
» ordre de la commission, on vous fit souffrir
» mille tourmens dans l'espoir de vous arracher

» quelque aveu dont on avait besoin pour sévir
» contre vos malheureux amis.....

» — Ah! ce n'est pas vous qui me louerez de
» cela, répondit-elle; je n'ai rempli qu'un simple
» devoir. Heureuse, cent fois heureuse si j'avais
» pu donner ma vie pour les sauver ou si je pou-
» vais l'exposer aujourd'hui en les arrachant aux
» horreurs du Spielberg.

» Nous avons longtemps parlé des admirables
» vertus de Teresa, des douleurs sans terme qui
» doivent dévorer sa vie si elle ne parvient pas à
» sauver son mari..... La comtesse Frecavalli compte
» si peu sur la clémence impériale qu'elle a porté
» le découragement dans mon cœur!..... mon âme
» est triste jusqu'à la mort!

» Après m'avoir promis de revenir dans huit
» jours au même lieu, la comtesse m'a dit avec un
» accent qui venait du cœur:

» — Oui, je vous reverrai, je vous parlerai de
» Mathilde.....

» Je l'ai quittée avec la persuasion que son dé-
» vouement, son amour passionné pour son pays,
» surpassent tout ce que j'avais pu m'imaginer jus-
» qu'ici et peuvent la rendre capable des plus
» grandes résolutions.

» *Mercredi* 8 *juin*. — J'ai reçu de Paris les nou-
» velles les plus déplorables : mon beau-père est
» fort mal, mon mari désespéré..... Sans le devoir
» sacré qui me retient ici, je serais partie sur-le-
» champ.

» *Dimanche 12 juin.* — L'Empereur étant de re-
» tour depuis hier soir, je suis allée ce matin chez
» notre ambassadeur et chez le prince de Metter-
» nich, qui a été tout bonté, tout grâce, et m'a
» rempli le cœur d'espérance en me disant que
» l'Empereur était mieux disposé que jamais; puis il
» m'a dit encore :

» — Je vais prendre ce soir les ordres de l'Em-
» pereur relativement à vous, et demain soir ou
» après-demain matin je vous promets une ré-
» ponse. Je serai charmé de connaître les détails de
» votre entretien avec sa majesté; venez m'en ren-
» dre compte, je vous en prie.

» M. de Metternich a bien voulu ensuite prendre
» connaissance du placet que je dois présenter à
» l'Empereur et m'a dit tout ce qui pouvait le tou-
» cher ou lui déplaire. Que de bontés!..... Comment
» ne pas reprendre courage et se défendre d'espé-
» rer? Ah! c'est une horrible souffrance que cette
» incertitude. »

IX.

« *Lundi* 13 *juin*. — J'ai longtemps causé aujour-
» d'hui avec le cocher qui a conduit notre pauvre
» Alexandre à Spielberg; cet homme, frère de celui
» qui mène ici ma calèche, était pour moi la per-
» sonne la plus intéressante que je pusse rencon-
» trer. Après l'avoir accablé de questions, j'ai su
» qu'Alexandre et Confalonieri étaient dans la même
» voiture, chargés d'énormes fers aux jambes!.....
» Deux gendarmes restaient constamment assis sur
» le devant, un autre sur le siége à côté du cocher.
» Mon frère parlait à l'un, à l'autre, interrogeait sur
» ce qu'il voyait et se montrait le plus calme de tous
» les prisonniers, tandis que Confalionieri, souf-

» frant, gardait un silence presque continuel. Ils » prenaient leurs repas tous réunis et couchaient » dans la même prison. Dans la campagne on s'em» pressait autour des voitures pour leur offrir des » fruits ; au passage des villes les stores étaient » baissés afin de dérober les infortunés aux regards » des curieux..... Et comment en effet ne pas sous» traire à tous les yeux le spectacle de Confalonieri » tellement malade qu'il restait des heures entières » la tête appuyée sur la poitrine d'Alexandre sans » avoir la force de se soutenir !

» — C'était une chose déchirante, ajouta le cocher, » que de voir le désespoir de ce pauvre jeune hom» me un jour où le comte resta dans ses bras pen» dant quatre heures sans connaissance, sans don» ner le moindre signe de vie !... Il fallut bien alors » le laisser en route..... Ah ! ce fut une séparation » qui fit couler des larmes de tous les yeux ! Votre » frère ne pouvait s'arracher des bras de son ami, et » cette journée fut affreuse pour lui ; mais il reprit » toute sa fermeté le lendemain, et vers le milieu » du vingt-cinquième jour de notre route on lui » montra de loin la forteresse du Spielberg..... Alors » il ne prononça pas un mot, mais il devint d'une » pâleur effrayante.

» — Pauvre frère ! m'écriai-je, même en présence » du cocher..... pauvre frère ! il pensait sans doute » que c'était là où devaient s'écouler les plus belles » années de sa jeunesse, peut-être même sa vie tout » entière, loin de sa patrie et de toutes ses affec-

« tions..... Mais achevez, je vous en prie, ce récit
» intéressant.

» — Eh bien! madame, lorsque nous eûmes monté
» jusqu'à l'entrée de Spielberg et que les quatre
» voitures furent entrées dans l'intérieur de la for-
» teresse, le directeur de la police vint recevoir les
» prisonniers. Alors le bon Français me fit de la
» main et de yeux un adieu si triste que pendant
» longtemps j'en pleurai d'aussi bon cœur que je
» le fais encore en vous le racontant.

» *Mardi* 14 *juin*. — L'Empereur donne demain
» audience, et sans doute ce sera aussi le jour de
» ma réception. Je suis tellement agitée par cette
» pensée que je suis moins empressée au rendez-
» vous promis pour ce soir à Mme Frecavalli; je
» tremble que son incrédulité ne vienne de nouveau
» glacer toutes mes espérances..... Mais l'excellente
» femme a compris qu'il fallait les respecter et n'a
» pas prononcé un seul mot qui pût les détruire.

» — Je n'ai point oublié, lui dis-je, que vous
» m'avez fait une promesse qui m'a été au cœur....
» celle de me parler de cette Mathilde que vous
» pleurez si amèrement.....

» — Oui, je vous dirai quelle irréparable perte
» notre infortunée Teresa et moi nous avons à dé-
» plorer, et vous comprendrez si je puis verser as-
» sez de larmes sur cette femme qui fut le modèle
» des mères, comme elle fut aussi l'amie la plus
» accomplie! Elle est morte à trente-cinq ans,
» morte dans mes bras, alors que, belle encore, tout

» devait la conserver à deux fils qu'elle idolâtrait...
» Mais elle aimait aussi la gloire de son pays et les
» hommes qui pouvaient l'illustrer, et souffrit trop
» longtemps de notre asservissement et de la perte
» de ses amis pour que le principe de son existence
» n'en fût pas ébranlé, car l'énergie de son âme la
» dévorait en ne trouvant plus d'aliment.... Cepen-
» dant, que de bonté, d'angélique douceur dans ce
» cœur si noble! Que de soins prodigués à ses en-
» fans, à son mari, qu'elle suivit dans toutes les
» campagnes qu'il fit en Espagne et en Italie! Et
» lorsque arrêtée à Milan en décembre 1822, la nuit,
» au milieu de la rue, au moment où elle rentrait
» chez elle, on osa l'y retenir prisonnière en éta-
» blissant un gendarme à l'entrée de sa chambre à
» coucher, un sentiment d'indignation générale fit
» justice des juges et de l'accusée.

» Traduite le lendemain devant la commission
» inquisitoriale, elle dut y subir un interrogatoire
» de dix heures. C'est alors que Salvotti, voulant
» insulter à la dignité de ses réponses, lui demanda
» ironiquement si elle se croyait encore au milieu
» des carbonari qu'elle présidait.

» — Non, répondit-elle, mais au milieu de l'in-
» quisition de Venise.

» Puis, en protestant contre la violence qu'on fai-
» sait à la faiblesse d'une femme, elle déclara qu'elle
» ne répondrait plus à aucune interrogation, et ce
» fut avec rage que Salvotti se vit obligé de la rendre
liberté. En butte aux vexations continuelles

» de la police, son dévouement à nos malheureux » proscrits et aux condamnés du Spielberg ne se dé» mentit jamais : elle ne cessa pas un moment d'ê» tre la même et fut à juste titre surnommée la » *Niobé* de ses amis.

» En rendant grâce à Mme Frecavalli de m'avoir » appris à connaître et à regretter une femme aussi » admirable, je ne pus retenir mes larmes à la pen» sée que cette amie si dévouée aurait pu devenir » l'ange sauveur de nos infortunés captifs... Quelle » perte pour Teresa! que je la plains!

» *Mercredi* 15 *juin*. — J'ai vainement attendu » ma lettre d'audience, rien n'est arrivé. Mon in» quiétude et mon impatience étaient extrêmes » lorsque j'ai reçu à six heures une lettre de notre » ambassadeur :

« Le prince de Metternich, m'écrit-il, me » charge de faire savoir à Mme Andryane que l'Em» pereur la recevra en audience tout à fait parti» culière et qu'elle sera prévenue d'avance du jour » et de l'heure. Cette preuve de la bienveillance de » sa majesté me paraît être du plus favorable au» gure; je suis heureux de l'apprendre à Mme An» dryane. »

» Cette lettre m'a remplie d'espoir et de joie!... » Une audience donnée dans un jour qui n'y » est pas consacré est, me dit-on, une faveur si » grande que je ne sais plus mettre de bornes à mes » espérances.

» *Dimanche* 19 *juin*. — J'attends toujours : rien

» de nouveau encore. Mes espérances semblent
» prendre de nouvelles forces à mesure que l'ins-
» tant décisif approche. L'ambassadeur de Prusse a
» dit ce matin en grand secret au prince de B.....,
» qui me l'a répété, que l'Empereur devait accor-
» der beaucoup de faveurs au moment de son dé-
» part et qu'il était décidé qu'on ferait en même
» temps grâce entière à plusieurs condamnés. Notre
» consul est venu me dire que M. de Caraman lui
» avait confié qu'il serait certainément fait quelque
» chose pour Alexandre..... Comment me refuse-
» rais-je de croire à la réalité d'une si chère espé-
» rance?

» *Lundi* 20 *juin.* — L'Empereur quitte Milan
» jeudi pour n'y plus revenir, et chacun me répète
» si bien que je n'aurai pas mon audience que,
» toute remplie de crainte, j'ai écrit ce matin à
» M. le prince de Metternich. Il m'a fait répondre
» que je devais être parfaitement tranquille, et je le
» suis, quoi qu'on puisse faire pour m'ôter ma sé-
» curité; je me persuade même que l'Empereur veut
» me recevoir au dernier moment, afin de pouvoir
» m'annoncer quelque chose de consolant...... Je
» n'oserais pourtant me livrer à de si grandes espé-
» rances si je ne comptais sur la bonté de Dieu, qui
» me soutiendra s'il faut y renoncer!

» *Mercredi* 22 *juin.* — J'ai reçu ce matin une
» lettre du prince de Metternich m'annonçant que
» l'Empereur me recevra demain une heure avant
» son départ. Dans une aussi grande attente, je ne

» sais comment je serais arrivée au terme de cette
» journée si je n'avais éprouvé ce matin la joie la
» plus vive et la plus inattendue... J'ai vu monsei-
» gneur l'archevêque de Paris. . . . . .

» Sortie à neuf heures pour aller dire à M. de
» Camman que mon audience était pour demain,
» je suis allée ensuite voir M. le comte Pactha, cau-
» ser un peu avec lui, parce qu'il me semblait que le
» temps s'écoulerait plus vite, et je voulais tant être
» à demain!..... Je l'entretenais donc de cette
» grande attente lorsqu'un secrétaire est venu lui
» parler en allemand. M. Pactha me dit en se tour-
» nant vers moi et en souriant :

» — Vous êtes loin de penser que l'on m'apprend
» à l'instant que celui que vous vénérez à juste titre
» comme un père, monseigneur l'archevêque de
» Paris, vient d'arriver à Milan, se rendant à Rome.

» — Ah! c'est Dieu qui me l'envoie! m'écriai-je
» avec un sentiment de joie indéfinissable..... Et
» sans prendre congé de M. Pactha, qui était tout
» heureux de mon bonheur, je courus de toute la
» vitesse de mes chevaux à *la Croce di Malta*, où l'on
» m'avait dit que monseigneur était descendu. Parti
» déjà depuis longtemps pour aller chez le prince
» de Metternich, il avait laissé ignorer à quelle
» heure il rentrerait; après avoir déposé une lettre
» à sa porte, je suis revenue chez moi, où j'ai trouvé
» ma fille et Joséphine transportées de joie..... Elles
» avaient reçu monseigneur, il avait passé avec elles
» une demi-heure à m'attendre en promettant de

» revenir sans pouvoir fixer le moment, et le digne » homme avait été si bon, si gai avec ma Louise, » qu'elle en était encore toute rouge de plaisir !.....

» La journée m'a semblé d'une longueur inter» minable dans l'attente de cette chère visite!..... » Enfin monseigneur est arrivé à la fin du jour, et » quoique bien heureuse en le retrouvant pour moi » ce qu'il y a de meilleur au monde, je suis restée » frappée au cœur en le voyant malade, profondé» ment triste, persuadé de sa fin prochaine et » m'exhortant à la résignation, parce qu'il ne croit » pas que je puisse rien obtenir!... Hélas ! il sortait » de chez l'Empereur, il avait causé avec le prince » de Metternich, et certainement il sait quelque » chose des dispositions impériales... Tout ce qu'il » m'a dit m'a ravi mes illusions... je suis anéantie!...

» Après nous avoir adressé ses adieux, après nous » avoir bénies, il m'a dit du ton le plus touchant:

» — Peut-être ne sommes-nous plus destinés à » nous revoir sur cette terre.

» Hélas! je n'ai pu lui répondre que par mes lar» mes! Cette journée m'a brisée! j'ai éprouvé dans » ce court espace trop de joie et trop de douleur » pour qu'elles ne surpassent pas mes forces! En » apprenant ce matin l'arrivée de celui auquel » je dois tant, il me semblait que Dieu me l'en» voyait pour qu'il fût l'instrument de sa divine mi» séricorde et l'auteur de tout notre bonheur!..... » Peu d'heures après, mes espérances se sont dé» truites et j ai vu souffrir ce père si dévoué !... Ah!

» c'est trop, mon Dieu, si votre bonté ne vient à » mon aide !

» *Jeudi* 23 *juin*. — Je rends grâce à cette Pro» vidence, soutien des malheureux, qui m'a dès hier » préparée à la déception la plus cruelle !..... Tout » est détruit, et six semaines d'attente et d'espoir » n'ont amené qu'une nullité absolue. Tout le com» mencement de cette journée a été cruel par la » pensée du grand événement qu'elle devait ame» ner; toute la fin en est plus douloureuse qu'il » n'est possible de l'exprimer !...

» J'étais prête à l'heure fixée. En mettant cette » robe noire pour la première fois, mon cœur s'est » serré avec une telle angoisse que j'ai compris déjà » que le deuil devait être notre partage ! Je suis en» trée dans des salons déserts; l'Empereur était si » près du moment de son départ qu'une foule im» mense remplissait la place, les cours et le porti» que. J'ai trouvé le chambellan de service dans le » salon qui précède le cabinet de l'Empereur : c'est » là qu'Appiani a peint si admirablement l'apo» théose de Napoléon, que je fixai longtemps afin » d'essayer d'y arrêter mes pensées pour modérer » mon agitation... Les battemens de mon cœur m'é» touffaient... Ce n'étaient pas des pensées de la terre » qui pouvaient me calmer... Mais Dieu entendit ma » prière intérieure, car toute émotion avait disparu » au moment où le chambellan ouvrit la porte du » cabinet en me disant que je pouvais entrer.

» Après avoir fait à la porte les trois saluts de ri-

» gueur, je me suis avancée en me tenant respectueu-
» sement inclinée et j'ai dit sans aucun embarras :
» — En obtenant le bonheur de voir votre ma-
» jesté, le premier besoin de mon cœur est une ac-
» tion de grâces au nom d'une famille reconnais-
» sante qui lui doit tout! Sans votre clémence in-
» finie, sire, mon frère aurait cessé d'exister et nous
» serions à jamais malheureux...
» J'ai entendu alors une voix faible qui me ré-
» pondait : « Je suis charmé, je suis charmé..... »
» Et levant les yeux, j'ai vu devant moi un petit
» vieillard de ma taille, sans aucune dignité, sans
» aucune apparence de bonne grâce, et une figure
» si longue, si longue!..... Il était en costume de
» voyage et sans décorations. Je lui parlai aussitôt
» avec feu de la santé déplorable de mon beau-
» père mourant, qui m'envoyait près de lui; et
» me laissant aller à l'émotion que me causait la
» pensée du malheur de mon frère s'il ne voyait
» plus son père, je tombai à genoux sans qu'il m'en
» coûtât le moindre effort.
» L'Empereur se recula, parut effrayé et me ré-
» pondit brusquement en élevant la voix : « Levez-
» vous, debout..... debout! Si j'avais su que vous
» veniez pour me demander sa grâce, je ne vous
» aurais pas reçue..... Je ne puis vous l'accorder,
» cette grâce, mon devoir s'y oppose; si je faisais
» des exemples aussi courts, il me viendrait bientôt
» d'autres coquins qui mettraient le trouble chez
» moi, et certainement si cela arrive à d'autres

» Français, ils seront pendus..... Votre frère devait
» être pendu !..... »

» Je fus si atterrée, si surprise d'un tel langage
» que je pleurais avec force tout en demandant
» pardon, car il ne fallait pas abandonner la sou-
» mission, qui était si nécessaire! Je dis inutilement
» à l'Empereur tout ce que mon esprit et mon cœur
» purent m'inspirer, sans parvenir à le trouver ac-
» cessible d'aucun côté. Son unique réponse était
» toujours : « Soyez tranquille, je fais soigner
» son âme..... » Ou bien : « Mon devoir s'oppose à ce
» que je fasse grâce, il faut attendre que les coquins
» qui ont envoyé votre frère en Lombardie aient
» cessé d'exister... » Et comme j'allais me récrier sur
» une semblable attente, il ajouta : « Ce sont des
« vieillards. »

» — Sire, je vous en conjure, accordez-nous la
» permission de lui écrire quelquefois.

» — Ça je ne peux pas faire..... c'est contraire aux
» règlemens.

» — Mais nos lettres ne seront pas remises entre
» ses mains; votre majesté daignera donner l'ordre
» qu'on lui en fasse la lecture.

» — Ça je ne peux pas vous faire.

» — Sire, au nom d'un père mourant, au nom
» de la miséricorde divine, ne refusez pas à une
» famille au désespoir l'unique consolation de voir
» une seule fois par an la signature de mon mal-
» heureux frère..... Seulement sa signature, sire,
» pour nous prouver son existence !....,

» — Ça je ne peux pas vous faire.

» Les sanglots, que je ne pouvais étouffer, arrêtè-
» rent ma voix pendant quelques instans; enfin je
» parvins à dire :

» — Si du moins il pouvait subir sa captivité en
» France! il lui serait permis de nous voir quelque-
» fois...

» — Ça je ne me fie pas assez à la France pour
» vous l'accorder, me dit l'Empereur en souriant et
» me frappant sur l'épaule; non, je ne me fie pas
» assez à la France, vous y êtes encore trop malades.

» — Ainsi donc, nulle consolation que je puisse
» rapporter à un père que la douleur conduit au
» tombeau?

» — Dites-lui que son fils sera un très-honnête
» homme quand il pourra être rendu à la société;
» dites-lui qu'on soigne son âme aussi bien que
» son corps et qu'il est bien de toute façon; c'est un
» très-bon garçon, je dois même dire qu'il est le
» meilleur de tous, et c'est parce que je le savais
» que je l'ai donné pour compagnon à Confalonieri,
» qui est malade et qui demande beaucoup de soins;
» ils s'aiment et sont toujours ensemble, excepté
» quand ils ont mérité qu'on les punisse : alors on
» les sépare pour trois semaines ou un mois. Je
» viens de recevoir une lettre du prêtre que j'en-
» voie à Spielberg quatre fois par an : il m'écrit que
» je ne dois rien faire encore pour aucun d'eux,
» parce qu'ils ne sont pas assez corrigés.

» Mes larmes redoublèrent alors et je m'écriai

» avec l'accent du désespoir : « Hélas! nous ne le » reverrons donc jamais! »

» — Si, si, vous le reverrez, c'est à *vous que je » le promets, je vous en donne ma parole*. Je penserai » à mon retour à Vienne à ce que je pourrai faire » pour adoucir leur sort : s'ils sont bons, je le serai » aussi, car, voyez-vous, c'est ainsi qu'on les prend.

» Mon audience avait duré quarante minutes sans » aucun résultat, et l'Empereur ne me congédiait pas :

» — Je vais recevoir après vous, me dit-il, » le gouverneur de la Lombardie, Strassoldo, et je » vais lui donner l'ordre de vous transmettre tous » les six mois un bulletin de la santé de votre » frère.

» Je pris enfin congé de l'Empereur et je traversai » les salons sans rien voir de ce qui s'y passait, tant » les larmes obscurcissaient ma vue..... Tous les » équipages de départ étaient attelés, une foule » immense obstruait le passage; je me hâtai de » baisser les stores de ma voiture afin de pouvoir » au moins pleurer en liberté!..... Ma fille et José- » phine m'attendaient sur mon escalier..... elles » ont lu notre arrêt dans mes traits bouleversés, et » toutes trois nous avons pu donner un libre cours » à tant de larmes refoulées depuis hier..... De- » main la résignation viendra sans doute, Dieu » nous l'accordera!..... Mais aujourd'hui comment » se refuser le triste soulagement de se plaindre et » de mêler nos pleurs!.....

» *Vendredi* 24 *juin*. — Cette journée m'a vue

» plus calme, plus résignée que je ne l'étais hier;
» elle a apporté avec elle des consolations réelles,
» et me voilà capable de raisonner. Décidée à quit-
» ter demain cette ville où j'ai tant souffert, je suis
» allée faire mes adieux à M. Pacthia, sans craindre
» de laisser échapper devant lui quelques-uns des
» sentimens qui oppressent mon cœur. Sa bonté
» m'était trop connue pour ne pas être assurée qu'il
» me le pardonnerait, et je lui ai fait mes adieux
» avec cette consolante confiance qui a toujours
» présidé à nos entretiens.

» Je me suis présentée ensuite à M. le prince de
» Metternich, auquel j'ai laissé voir toute ma dou-
» leur, mais sans aucun mélange de mécontente-
» ment..... Hélas! il faut pourtant apprendre à dis-
» simuler!

» — Je vous avais prévenue, madame, me dit le
» prince, que peut-être vous ne seriez pas conso-
» lée en voyant sa majesté, parce qu'elle ne pouvait
» *par position* vous rien dire de plus. Je vous con-
» jure donc d'oublier entièrement tout ce qui est
» sorti de la bouche de l'Empereur; de le regarder
» comme non avenu, et de ne conserver souvenir
» que de la parole qu'il vous a donnée de vous
» rendre un jour votre frère, et de ce que je vous af-
» firme ici: d'abord, que toutes les promesses que je
» vous ferai seront remplies: ainsi, je ne vous dirai
» pas que M. votre frère sortira dans quelques se-
» maines, dans quelques mois ou quelques an-
» nées; parce que je n'en sais rien du tout; mais

» ce que je puis vous assurer, c'est qu'il sortira un
» des premiers du Spielberg.

» Je dis au prince que l'Empereur m'avait refusé
» la permission d'écrire à mon frère, et il reprit
» très-vivement :

» — Eh bien ! envoyez-moi quelques lignes tous
» les trois mois, j'en fais mon affaire, et je vous pro-
» mets qu'elles lui parviendront ; donnez-moi en
» même temps de vos nouvelles, car je serai tou-
» jours charmé d'en avoir, et remettez vos lettres à
» l'ambassade de Paris, où je donnerai des ordres
» pour qu'elles me soient envoyées de suite.

» — Hélas ! monseigneur, comment puis-je espérer
» que vous vous souviendrez de moi ! Tant de pensées
» vastes et importantes absorbent votre esprit !.....

» — Le malheur, madame, a des droits sacrés qui
» passent avant tout et je vous promets de ne jamais
» les oublier pour vous... Croyez en ma promesse,
» ajouta-t-il avec bonté.....

» Puis il y joignit des témoignages d'estime
» qui, je l'avoue, m'allèrent au cœur !..... Hélas !
» pourquoi les grands politiques ne seraient-ils pas
» vrais et sensibles quelquefois ! Quel mérite aurait
» un prince de Metternich en trompant une pauvre
» créature comme moi, qui ne suis qu'un point
» dans l'immensité !

» Je transmis au prince ce que m'avait dit l'Em-
» pereur du prêtre qui lui écrit de ne rien faire
» pour les prisonniers, et il me répondit avec une
« vivacité qui sembla lui échapper :

» — J'ai vu la lettre adressée à sa majesté elle-
» même. Le prêtre se loue pourtant de tous les pri-
» sonniers, mais très-particulièrement de M. votre
» frère, dont il fait un grand éloge.....

» Je venais d'apprendre à cacher ma pensée, je ne
» relevai pas ces paroles; mais combien j'étais vraie
» en exprimant ma profonde reconnaissance à M. de
» Metternich au moment de prendre congé de lui!...
» que mes larmes étaient bien celles d'un cœur pro-
» fondément touché de sa bonté! Le prince parais-
» sait fort ému, et me prenant la main avec affec-
» tion, il me répondit qu'il lui était doux de croire à
» la vérité de mes paroles, en ajoutant mille choses
» touchantes qui ont encore augmenté, s'il est possi-
» ble, la confiance absolue qu'il m'inspire!..... Que
» Dieu lui rende le bien qu'il m'a fait! Je suis allée
» à six heures dire un dernier adieu à ma chère
» Teresa, qui était prévenue. Mes larmes ont recom-
» mencé en la voyant..... Hélas! une fois encore
» notre sort était le même, puisque l'Empereur
» avait été inexorable pour elle comme pour moi!....
» Nous avons passé ensemble quatre heures qui
» m'ont paru des heures de bonheur, malgré la
» douleur qui remplit nos cœurs!..... C'est un ange
» de vertu, de bonté: en même temps qu'elle vous
» touche profondément par son admirable sensibi-
» lité, elle vous subjugue, vous étonne par l'éner-
» gie de son âme, l'élévation de ses sentimens!.....
» Elle m'a promis une chaîne de ses beaux cheveux,
» tressée de ses mains exprès pour moi, et me l'a

» dit avec cette grâce qui vient du cœur et que lui
» seul peut inspirer.

» Teresa m'a répété cent et cent fois toutes les
» promesses déjà faites de ne jamais séparer le sort
» des deux captifs. En écoutant avec un silence re-
» ligieux tout ce que son dévouement lui inspire, il
» me semble impossible que tous les obstacles ne
» soient pas vaincus par la force de sa volonté, de
» sa persévérance! J'ose espérer alors, et je les vois
» délivrés par elle!...

» — Dans mes rêves de bonheur, me dit-elle, car
» j'en fais encore quelquefois, je me transporte
» en France dans un petit coin de terre avec mon
» Frédéric; je me réunis à vous, mon amie si chère,
» à cet Alexandre que j'aime et que j'ai tant de rai-
» son d'aimer sans le connaître!

» Jusque-là, soyons unies par l'indissoluble
» lien de la même affection et du même dévoue-
» ment! soyons unies par la prière, car là encore
» je ne séparerai pas ceux que je confonds dans le
» bien que je voudrais leur faire!

» En quittant Teresa, j'ai senti que je n'avais pas
» encore épuisé toute la tristesse qui peut pénétrer
» une pauvre âme..... La reverrai-je, mon Dieu!...
» Hélas! il ne me sera jamais donné de lui prouver
» ma reconnaissance et l'excès de mon affection...
» Je ne puis rien pour son malheureux Frédéric, et
» elle peut devenir l'ange sauveur de mon frère!...
» A elle donc la plus belle part, la plus douce ré-
» compense qui puisse être accordée sur cette terre!»

X.

Pendant que nos malheureuses familles, après avoir ouvert un instant leur cœur à l'espérance, retombaient ainsi dans la tristesse et le découragement, pendant que ma sœur, si dévouée, n'emportait avec elle, pour prix de tant de fatigues et d'anxiétés, que la douloureuse conviction du caractère inexorable de celui dont dépendait uniquement le sort de son frère infortuné, que faisions-nous pour adoucir les rigueurs d'une captivité qui menaçait d'être si longue? Quel était notre recours, notre soutien durant ces jours d'affliction et de deuil?.....

Dieu d'abord, dont nous pratiquions les saintes lois et que nous invoquions de toute notre âme, puis la

lecture, l'étude, auxquelles nous nous étions donnés avec plus d'ardeur que jamais après le départ de don Stephano.

C'était plaisir et consolation de voir combien les facultés intellectuelles de ces pauvres reclus se développaient sous la double influence de l'infortune et de la méditation..... Que d'heureuses dispositions, ignorées ou perdues jusqu'alors dans les plaisirs et les dissipations du monde, s'étaient tout à coup révélées à ceux-là mêmes qui les possédaient inaperçues, par quelques-unes de ces hautes pensées que le malheur inspire et que la réflexion fortifie!.... Que de germes de talens se montraient alors dans plusieurs de ces captifs que l'on aurait pu croire destinés, sans la catastrophe qui les avait frappés, à végéter toute leur vie dans l'ignorance et la légèreté!.....

C'est qu'il existe des adversités qui, loin d'abattre ou de flétrir l'homme, le régénèrent et l'élèvent, et que parmi ces adversités, la captivité, quand la cause en est noble, est sans doute celle qui pendant quelque temps au moins agit le plus efficacement sur le cœur et sur l'intelligence de ceux destinés à la supporter; c'est que le prisonnier, à l'abri, par son isolement, des agitations, des épreuves et des chutes qui, dans le monde, accompagnent et suivent presque toujours les grandes infortunes, se replie mieux sur lui-même, juge plus sévèrement son passé, se repent plus profondément de ses erreurs, et n'ayant rien qui le détourne des fécondes idées

de Dieu, d'âme immortelle, de vie future que la solitude lui suggère, est plus disposé que tout autre aux circoncisions du cœur et aux développemens de la pensée : qu'on donne à ce déshérité des jouissances de la vie quelques livres pour alimenter et varier les sujets de ses méditations, qu'on lui laisse les moyens de les écrire et de les communiquer à d'autres malheureux qui, comme lui, gémissent dans les fers, et l'on verra sortir de son esprit et jaillir de son âme des pensées, des inspirations marquées du sceau d'une haute intelligence et quelquefois même du génie : « Dieu et le cachot *fececerunt me*, » disait Boëce.

Ah! de quel prix n'aurais-je pas payé le bonheur de pouvoir conserver et faire connaître un jour au monde les lettres de plus en plus touchantes, de plus en plus évangéliques de notre bien-aimé Pellico! Quels regrets n'éprouvais-je pas chaque fois qu'il me fallait détruire de si précieux témoignages de sagesse, de sensibilité et d'amour!... Que les expressions en étaient douces et pénétrantes, et qu'elles portaient bien le cachet d'un cœur auquel Dieu s'est révélé!.....

Pauvre Silvio!..... il souffrait ; sa vie semblait s'éteindre, et pourtant sa voix s'élevait vers le Seigneur pour le bénir, pour lui adresser des hymnes pleines d'émotion et de pieuse poésie!..... et pourtant il savait répandre le baume sur les blessures de ses compagnons d'infortune en leur enseignant la résignation par son exemple, en les encourageant dans

leurs études, dans leurs compositions littéraires, car tous travaillaient, et si tous ne se laissaient pas entraîner par le besoin d'écrire, inhérent à l'existence de prison, ils s'intéressaient au moins aux ouvrages que quelques-uns d'entre nous avaient projetés ou entrepris : tantôt c'étaient quelques pièces de vers, quelques tragédies de Pellico, de Maroncelli et Borsieri, tantôt encore quelques chapitres d'un traité sur l'idéologie de Monari, qui faisaient le sujet des observations, des réflexions et des commentaires de toute la colonie prisonnière..... Quelquefois une lettre profonde de Confalonieri sur une question importante de morale ou de philosophie mettait en jeu nos facultés pensantes, ou bien j'écrivais en français quelque nouvelle anecdotique, quelques aperçus sur un roman de mœurs dont la lecture ranimait la verve de nos amis et leur inspirait à l'envi des dissertations et des observations pleines de sens et d'imagination.

Ah! que de pures jouissances découlaient de cet échange de pensées et de fraternels sentimens qui chaque jour nous devenaient plus nécessaires, plus profitables!..... Comme nous redoublions d'efforts et d'industrie pour vaincre les difficultés dont nous étions entourés et pour nous créer des ressources qui pussent remédier à la pénurie de notre matériel épistolaire! Comme nous stimulions le zèle ingénieux et l'audace de l'intrépide galérien Caliban, qui recourait aux inventions les plus subtiles pour nous donner ce qui nous était plus précieux que la

nourriture même, des plumes et du papier!... Mais quels que fussent son dévouement et son habileté, ce qu'il nous apportait était loin de suffire à ce besoin d'écrire qui croissait avec l'abondance même des mutuelles idées et le bonheur toujours plus vif de nous les communiquer.....

Que faire, qu'imaginer pour obvier à ce dénûment qui nous devenait de plus en plus pénible? Tous les moyens avaient été successivement épuisés; il ne restait plus rien des feuillets blancs, des marges et même des couvertures de la plupart de nos livres : tout y avait passé..... les chiffons de papier que Caliban dérobait et qu'il nous apportait en triomphe n'offraient qu'une bien faible ressource.

Des journées entières se passaient donc sans que nous pussions tracer une ligne; bientôt même notre misère devint si grande que nous fûmes menacés de renoncer aux bienfaits de notre correspondance et de toute écriture. C'était, hélas! pour nous une perte douloureuse, irréparable, une perte dont j'essaierais en vain d'exprimer aujourd'hui les tristes et poignans regrets!

Ne pouvant nous résigner à une privation si cruelle, nous cherchions, nous mettions chaque jour, chaque nuit notre esprit à la torture, mais nulle idée, nul expédient ne se présentait à nous. Déjà nous nous disions que le mal était sans remède, qu'il fallait nous résigner, lorsque l'un de nous, c'était Maroncelli, je crois, fut favorisé de

l'inappréciable inspiration de tout tenter pour rendre propres à nos lettres et à nos écrits certains papiers dont la concession était une anomalie avec le régime de misères et de privations de tous genres auquel nous étions soumis.

Vainement avions-nous essayé jusqu'alors d'écrire sur ce grossier papier gris sur lequel la plume ne pouvait glisser, où l'encre s'imbibait comme dans une éponge, et où chaque mot que nous tracions ne formait à l'instant qu'une tache illisible : vingt fois nous avions recommencé l'épreuve et vingt fois nous l'avions abandonnée.

Maroncelli, plus tenace ou plus inventif, fut enfin plus heureux que nous, et rien n'égale la joie avec laquelle il nous écrivait sur l'un des carrés de ce papier :

« Voyez, voyez, amis, la difficulté est vaincue,
» la victoire est à nous..... La plume coule, les caractères restent marqués, et je puis vous écrire
» que je vous aime sur ce papyrus dont le nouvel et
» précieux usage fera disparaître à nos yeux la trivialité de sa destination première.

» Je l'avais d'abord lissé, lissé à m'en rompre les
» bras, espérant le rendre plus compact par la
» pression et le frottement, mais il n'en buvait pas
» moins, malgré tous mes soins à n'écrire que légèrement ; alors j'ai compris que c'était la colle qui
» manquait, et pour y remédier j'ai fait dissoudre
» toute la mie de notre pain dans notre cruche
» d'eau, où j'ai laissé tremper pendant une partie

» de la nuit quelques-uns des meilleurs feuillets. Ce » matin je les ai fait sécher, puis je les ai frottés » avec le dos de ma cuillère de bois jusqu'à ce que » la superficie fût parfaitement lisse et coulante..... » Alors j'ai pris la plume et j'ai tracé distinctement » ces premiers mots : « Louons le Seigneur notre » Dieu, parce qu'il est bon et qu'il a eu pitié de « nous!..... »

» De nouveaux essais me donnèrent des résultats » plus satisfaisans encore; jugez-en, mes amis, ju» ges-en, mon cher Alexandre, en m'écrivant bien » vite sur les quelques feuilles que je t'envoie une » de ces lettres dont la tendresse et la douce gaîté » touchent et raniment si bien nos cœurs et nos » imaginations.

» Présumant que cette nouvelle source de riches» ses en multipliant nos moyens augmenterait » aussi nos besoins, j'ai pensé qu'il fallait, par suite » de la longueur de l'opération du lissage, appli» quer la division du travail à notre fabrication de » papier, et j'ai prié notre bon et pieux don Marco, » qui n'écrit jamais, et dont les bras sont robustes » encore, de se charger de frotter les feuillets que » je mettrai à la colle.

« Je le ferai avec joie, m'a répondu sur-le-champ » l'excellent homme, et je bénirai Dieu de m'ac» corder ainsi la grâce d'être utile à mes compa» gnons d'infortune. »

» Tu vois, cher ami, que tout est combiné pour » le mieux : chaque dimanche en allant à la messe, je

» remettrai à don Marco les feuilles non lissées en » échange de celles qu'il aura préparées dans la se» maine; de votre côté, vous me ferez passer par » Caliban tout le papier dont vous pourrez dispo» ser. Le vieux Schiller criera, se plaindra peut» être d'un surcroît extraordinaire de consomma» tion, mais avant qu'il en ait compris la cause, il se » passera des jours; et la comprendrait-il, que, sans » doute par bonté, il feindrait de ne pas s'aperce» voir d'une invention dont le principal mérite » doit être à nos yeux de nous délivrer de la crainte » de compromettre qui que ce soit, dans le cas où » quelques-uns de nos écrits viendraient à être dé» couverts : réjouissons-nous donc et reprenons » courage.»

Ce fut une grande joie parmi les captifs que cette inappréciable découverte : chacun applaudit, remercia son ingénieux auteur, et moi surtout, qui résolus dès ce moment de donner suite au projet d'un ouvrage que je méditais depuis longtemps et qui devait réaliser enfin cette espérance bien présomptueuse sans doute, mais bien naturelle et bien excusable dans un jeune prisonnier, de tirer son nom de l'oubli par une œuvre que les hommes proclameraient digne et utile... Mon esprit ne fut plus occupé désormais que de cette haute et noble tâche ; j'y concentrai toutes mes pensées, toutes mes forces intellectuelles; mon imagination en devint plus féconde, mon cœur s'en retrempa plus encore... N'avais-je pas pour de longs jours une

création, un enfant de mon âme, comme dit Byron, qui devait me faire oublier la captivité? Quant aux moyens de sauver cette œuvre de conscience que j'allais entreprendre avec tant d'ardeur et de persévérance, je m'en remettais à la Providence, dont j'avais déjà reçu tant de grâces au milieu même de mes adversités.

Je n'étais pas le seul a éprouver les effets bienfaisans de l'amour de l'étude et de l'espoir d'en conserver les fructueux résultats. La plupart des prisonniers, ranimés de cœur et d'esprit, mirent à profit les longues journées d'été pour écrire sur le papier nouveau les remarques, les citations, les jugemens que leur inspiraient leurs lectures; quelques-uns traduisirent quelques fragmens de bons ouvrages anglais ou allemands; tous enfin avaient repris une vigueur nouvelle, et si les portes du Spielberg se fussent ouvertes à cette époque, on eût pu dire avec certitude que le malheur, en marquant de son noble sceau les victimes de la cause italienne, les avait lancés pour toujours dans une carrière de loyauté, de grandeur d'âme et d'intellectuels progrès.

Aussi don Stephano Paolowitz les trouva-t-il préparés à entendre avec fermeté la triste nouvelle que l'Empereur, bien loin d'avoir accordé des grâces à l'occasion de son voyage en Italie, en était revenu plus mécontent, plus courroucé que jamais contre les prisonniers du Spielberg :

« Oui, nous répétait-il, sa majesté sacrée m'a

dit que je m'étais trompé sur votre compte, et je commence à m'apercevoir à votre maintien que la captivité, au lieu de vous amener au regret de vos fautes, ne vous a rendus au contraire que plus obstinés et plus superbes... Mais cela doit changer, et l'on saura, n'en doutez pas, découvrir les causes et trouver les moyens d'abattre cet orgueil d'esprit qui semble avoir pris racine parmi vous... Ce sera pour votre bien, car il n'est désormais aucune voie de salut pour vos âmes que dans l'humilité et le renoncement absolu aux aberrations de la pensée.....

» Croyez-vous, me dit un jour don Stephano, qu'il n'a pas été douloureux pour moi de m'entendre reprocher dernièrement à Vienne que je m'étais abusé sur vos sentimens et votre conduite? « A-t-il fait des aveux? me demandait-on. A-t-il fait preuve de repentir en révélant spontanément ce qu'il a vu, ce qu'il a fait et ce qu'il sait sur toutes les sociétés secrètes? — Non... — Eh bien! qu'importe le reste? il n'est pas corrigé..... »

Je voulus faire quelques observations à don Stephano, mais il reprit avec aigreur :

— Si vous aviez été plus sage, si vous aviez enfin abandonné cet absurde système de silence et de dénégation, sa majesté (elle me l'a dit), sa majesté, touchée des bons rapports que je lui avais faits, vous aurait rendu aux prières et aux larmes de votre pieuse sœur, qui est venue se jeter à ses genoux à Milan.

— Ah! pauvre sœur! pauvre sœur!..... m'écriai-je, combien elle a dû souffrir!

— *Ia, ia, figliuol mio*, et elle souffrira bien davantage si vous persistez à vous taire..... sans parler de votre père, qui est si vieux, si faible...

— Par pitié, monsieur l'abbé, ne revenons plus sur le passé; ma destinée n'est-elle pas assez cruelle sans l'aggraver encore par de continuels combats et par de déchirans regrets? Pour la centième fois je proteste que je n'ai rien fait en Lombardie contre le gouvernement de l'Empereur, que je n'y ai pas conspiré, que l'intention même avait été abandonnée.

— Ah! *sua maestà lo sa, sua maestà lo sa* (sa majesté le sait), se hâta de dire don Stephano; mais c'est ce que vous avez fait ailleurs qu'elle voudrait connaître.

— Toutes les explications que je pourrais donner sur ce point à l'Empereur seraient de si peu d'importance et répondraient si mal à son attente qu'il vaut mieux, monsieur l'abbé, que je m'abstienne de parler sur des choses déjà si loin de mon souvenir.

— Comme vous voudrez, comme vous voudrez; ce que je vous dis est pour votre bien, et, je vous le répète, ce n'est pas en tenant ainsi la tête levée que vous et les autres parviendrez à faire ouvrir les portes de votre prison.

Mieux instruit désormais des intentions de l'Em-

pereur à l'égard des prisonniers du Spielberg et du véritable but de sa mission, don Stephano Paolowitz se décida sans scrupule, pour plaire à son souverain et pour mériter ses faveurs, à jouer près de nous le rôle odieux dont nous commencions, grâce à son peu de réserve, à entrevoir toutes les déplorables conséquences; quelque persuadé qu'il fût d'ailleurs de son esprit et de sa perspicacité, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne parviendrait jamais à pénétrer les secrets de la prison et à connaître personnellement chacun des captifs sans un auxiliaire, sans un révélateur pris dans le sein même de ceux auxquels il devait enseigner les vérités de l'Évangile : il le chercha..... Et malheureusement nous dûmes soupçonner, à quelques mots échappés de sa bouche, qu'il y en avait un parmi nous qui trahissait ses frères d'infortune..... Quel était-il?..... Nous l'ignorions encore, mais nous ne pouvions douter que don Stephano, qui n'avait point su jusque-là combien nous possédions de livres et de quelle immense ressource ils étaient pour nous, ne connût désormais et le soulagement que nous causaient nos lectures et les consolations que nous donnait notre correspondance. L'alarme se mit à alors parmi nous, et nous nous dîmes avec douleur que nous n'avions rien de favorable à attendre de celui qui nous répétait sans cesse : « Mieux vaut pour le prisonnier l'humilité, le repentir et la prière qu'un vain savoir qui engendre l'orgueil et l'impénitence. »

Paolowitz partit en nous laissant au cœur l'affreux soupçon d'avoir été trahis par un des nôtres et la crainte de nous voir bientôt privés de livres. Dès ce moment, la tranquillité dont nous avions joui jusqu'alors fit place au doute, à l'inquiétude, et ce ne fut qu'en tremblant que nous continuâmes à nous écrire. C'était pitié de voir avec quels regrets, quelle amertume nous nous livrions maintenant à des lectures qui, peu de jours auparavant encore, nous tenaient lieu de tout dans la vie... Ces livres sur lesquels nous avions basé toute notre existence intellectuelle, toute notre ressource pour résister à l'oisiveté dévorante de la captivité, ces livres n'étaient plus pour nous qu'un bien incertain dont la jouissance perdait tous ses charmes. Et qu'il était triste, mon Dieu! cet empressement que chacun apportait à parcourir, depuis l'aube du jour jusqu'aux dernières lueurs du crépuscule, ces auteurs, ces poëtes dont nous nous étions ménagé la lecture pour ne pas épuiser trop vite nos richesses littéraires.

Comme ils me devinrent chers ces précieux amis! que de fois mes yeux se mouillèrent de larmes en songeant qu'il faudrait m'en séparer! Et pourtant, en voyant les jours suivre les jours sans que nos craintes se réalisassent, l'espérance rentrait en mon âme. « Qui sait?..... peut-être nous sommes-nous exagéré les dangers, disais-je à Confalonieri..... attendons! » Une visite que le comte Mitroski, gouverneur de la Moravie, vint nous faire sur ces en-

trefaites, n'ayant été suivie d'aucun résultat fâcheux, ne servit qu'à me confirmer dans mes illusions.

Déjà le doute avait disparu..... j'étais rassuré, joyeux, plein d'avenir..... Je l'écrivais à Maroncelli, qui partageait ma confiance; je le disais à tous, et tous pensaient comme moi, excepté Moretti, qui retrouvait toute la lucidité de ses idées quand il s'agissait d'apprécier le régime autrichien, qu'il avait appris à connaître dans toutes ses nuances pendant sa première captivité.

— Désabuse-toi, me répétait-il chaque jour dans notre conversation murale; en Autriche on va lentement, mais tout arrive : lorsqu'une mesure est d'accord avec l'esprit du souverain ou du système politique de son gouvernement; lorsqu'elle est jugée utile et nécessaire, on peut être sûr qu'elle aura lieu, quelque retard qu'on semble apporter d'abord à son exécution; et n'est-ce pas ici qu'on peut en faire l'application? Crois-tu donc que l'Empereur, qui veut réprimer dans tout son empire et chez tous ses sujets indistinctement l'essor de la pensée et le progrès des lumières, souffrira que ses prisonniers d'état conservent les moyens d'entretenir par leurs lectures le feu sacré de leur imagination et de leurs idées?..... Penses-tu qu'en apprenant qu'on étudie, qu'on s'instruit au Spielberg au lieu d'y languir et d'y pleurer, il n'ordonnera pas d'enlever à ces esprits récalcitrans leur unique ressource, pour arriver enfin à les dompter et à les ramener dans la bonne voie? Et sais-tu

quelle est cette bonne voie aux yeux de l'Empereur? C'est la prostration des facultés intellectuelles, c'est l'accablement, la nullité, l'avilissement de l'esprit et du cœur, c'est l'imbécillité ou le déshonneur..... Tant qu'il pourra croire qu'un prisonnier conserve de l'énergie et de la loyauté dans le caractère, tant qu'il pourra craindre que son intelligence se maintienne et survive aux tourmens de la prison, il le torturera, il fermera sur lui et pour toujours les portes de son cachot. Ne nous le dissimulons donc pas, nous ne sommes qu'à l'aurore d'une persécution dont l'enlèvement de nos livres n'est que le premier degré et dont la mort seule sera la fin pour la plupart d'entre nous. Le misérable agent que l'empereur François a choisi pour exécuter ses immuables volontés n'est, hélas! que trop digne de le servir..... Attendons et préparons-nous, car le temps des nouvelles souffrances va commencer.

Quoique cette prophétie du pauvre Moretti me parût intempestive et exagérée, ce fut en vain que je m'efforçai, pendant plusieurs jours, de combattre la triste et profonde impression qu'elle avait faite sur mon esprit. J'étais frappé au cœur de cet avenir de désœuvrement absolu, de cette extinction lente et sûre du flambeau de mon intelligence; je tremblais, je versais des larmes à la funeste idée qu'il fallait renoncer à l'espoir de sortir grand par le savoir et par la pensée de cette tombe où j'a-

vais été enseveli si jeune!..... Et dans mon inquiétude je m'informais auprès des gardes, je cherchais à deviner dans les paroles du commandant si le malheur que nous redoutions, si la perte de nos livres se réaliserait, et tous me disaient ne rien savoir, ne rien connaître.

Cependant un jour où je lisais avec une attention profonde, j'entendis tout à coup dans le corridor un bruit de voix qui arrêta les battemens de mon cœur. A peine avais-je eu le temps de me rapprocher du guichet pour écouter que les gardiens ouvrirent la porte et que le directeur entra suivi du grand Schiller portant une chaise.

— Vous allez recevoir, nous dit-il, la visite de son excellence.

Et il nous quitta sans plus d'explications.

Que nous voulait le gouverneur? que signifiait cette chaise indiquant une longue séance? Nous nous le demandions encore quand nous vîmes entrer M. le comte de Mitrosky, s'appuyant d'une main sur sa canne et de l'autre sur le commandant. Il nous salua poliment, gagna lentement et avec peine la chaise que l'on avait placée dans le fond de la prison, s'y posa et fit signe de la tête au directeur de s'éloigner, dans le même temps qu'il nous indiquait de la main de nous asseoir sur le bord de nos lits de camp.

— C'est toute une affaire, messieurs, nous dit-il en français, que d'arriver jusqu'à vous quand on a la goutte et qu'on manque de respiration : Spiel-

berg est un peu haut et l'air y est un peu vif, trop vif peut-être pour vos santés. Mais c'est là, reprit-il avec quelque embarras, un des moindres inconvéniens de votre triste position, dont je comprends toutes les rigueurs et que j'aurais voulu adoucir si j'en avais eu le pouvoir..... Malheureusement je ne puis rien pour vous, absolument rien, messieurs..... Si donc je viens vous donner aujourd'hui une nouvelle qui doit vous être pénible, croyez bien que j'y suis forcé par des instructions supérieures.

Ici le gouverneur fit une pause, nous regarda, et, voyant l'inquiétude peinte sur nos visages, il ajouta :

— Il m'en coûte de vous annoncer que j'ai reçu de Vienne, de sa majesté même, l'ordre de vous retirer vos livres.....

A ces mots, je me cachai la figure dans les mains en m'écriant avec désespoir :

— Ah! monsieur!..... c'est une seconde sentence de mort!

— Je conçois toute votre douleur, reprit alors le comte Mitrosky, je la prévoyais, et ce n'est qu'après avoir tout tenté près de l'Empereur pour détourner de vous ce dernier malheur que j'ai dû céder à la nécessité..... Mais que pouvais-je faire contre les instances et les rapports de M. Paolowitz, votre confesseur?... Chef suprême de la censure dans la province de Moravie, j'avais proposé à sa majesté, dans votre intérêt, de vous choisir moi-même

les livres dans ma bibliothèque et de les parapher de ma main ; on m'a répondu qu'on ne vous en accorderait aucun, parce que vous n'étiez ni assez dociles ni assez corrigés. J'ai prié qu'on vous permît au moins d'avoir la jouissance de ceux que vous aviez apportés de Milan, à condition qu'il n'y en aurait qu'un à la fois dans chaque prison..... Mais sa majesté m'a fait entendre qu'elle se chargeait seule de vous et qu'elle avait sur ce point des renseignemens qui ne lui permettraient pas de faire à l'avenir aucune concession.

—Quoi! lui dis-je, on ne nous laissera pas même nos livres de religion? pas un seul?.....

Le gouverneur répéta avec compassion, mais avec assurance :

— Pas un seul!

— Était-ce là, m'écriai-je, ce que nous devions attendre de celui qui, par son ministère même, est appelé à secourir, à consoler les malheureux!.....

Le gouverneur garda le silence, puis il nous dit bientôt après:

— J'aurais voulu, messieurs, que tout autre que moi fût chargé de vous prévenir de cette mesure, mais notre premier devoir est d'obéir! Puissiez-vous ne pas vous laisser trop abattre par une disgrâce qu'il n'a pas dépendu de moi de vous épargner!

Nous le remerciâmes de sa bienveillante politesse ainsi que de ses bonnes intentions, et il nous quitta en nous protestant de nouveau qu'il nous plaignait

désormais et qu'il regrettait vivement de ne pouvoir plus nous être utile : « Car vous dépendez, ajouta-t-il, de sa majesté et de don Paolowitz. »

— Le voilà donc connu, réalisé, ce malheur, le plus grand, le plus irréparable de tous ceux qui pouvaient nous frapper! dis-je à Confalonieri..... Qu'allons-nous devenir maintenant? comment remplir des journées déjà si longues, si accablantes? comment réagir contre l'ennui qui va nous dévorer? Nous ne connaissions pas encore la captivité, mais, grâce à don Stephano, nous allons en supporter enfin toutes les horreurs!... Et pendant combien d'années?..... le ciel le sait!.... Ah! mes livres, mes chers livres!..... vous mes soutiens, vous mon espoir, il faut donc nous séparer avant même de vous avoir tous lus et relus, de vous avoir analysés, d'avoir enrichi mon esprit de tout ce que vous renfermez de grand et de sublime! Que de choses ne me restait-il pas à apprendre, que de mines à exploiter!

La désolation que j'éprouvai dans les premiers instans qui suivirent cette fatale nouvelle devint générale parmi nos compagnons dès que nous leur eûmes fait connaître le motif de la visite du gouverneur de la Moravie; il n'y eut qu'un cri sur l'auteur de cette irréparable perte, un cri de désespoir et de détresse si déchirant, si profond qu'il appelait la justice de Dieu sur celui qui, sans pitié pour les souffrances, le dénûment absolu des infortunés captifs, venait encore leur arracher leur unique

moyen de ne pas succomber à leurs maux!.....

— Qu'avions-nous donc fait au ciel, répétaient à l'envi les prisonniers de Venise, pour qu'il nous envoyât un prêtre du caractère de don Paolowitz! Avant sa venue, nous avions le bonheur de voir, d'entendre un homme de Dieu qui nous parlait à l'âme et nous consolait; nous étions calmes et tranquilles malgré nos misères, nous jouissions sans crainte de nos livres; le gouverneur général, les chefs du Spielberg et jusqu'aux moindres agens nous traitaient avec indulgence, avec bonté même, et c'est après des années de prison qu'un ministre de l'Évangile, au lieu de nous secourir, aggrave notre sort!... Que nous est-il donc réservé dans l'avenir?

Moretti répondait à ces tristes présages en nous disant :

— Attendez, et bientôt l'Empereur deviendra notre seul geôlier.....

Un jour, deux jours s'étant écoulés sans que l'enlèvement de nos livres eût lieu encore, j'en profitai pour prier Krall de me les apporter les uns après les autres et de nous en laisser plusieurs à la fois. Il y consentit, le brave jeune, homme ainsi que le vieux Schiller, que notre malheur affligeait :

— Lisez, lisez, nous disait-il, l'ordre n'est pas venu.....

Je lisais, mais sans suite, mais avec l'amertume au cœur! Je parcourais des volumes que j'avais lus dix fois, et à chaque page, à chaque ligne, il me

semblait que je découvrais des beautés nouvelles... Alors je me sentais saisi d'un tel regret que je leur faisais mes adieux comme à des amis qui m'étaient enlevés pour toujours.

Mettant à profit le dernier répit qui nous était accordé par la compassion de nos gardiens, je ne me promenais plus et prenais à peine le temps de toucher à notre triste dîner pour gagner quelques minutes et prolonger mes lectures; tous faisaient comme moi, tous s'empressaient de puiser aux sources fécondes de tant de sublimes pensées afin de lutter au moins par les souvenirs contre l'oisiveté du cachot. Et lorsque, ne pouvant supporter l'idée accablante d'une privation absolue de toute ressource intellectuelle, l'un de nous proposa de sauver, coûte qui coûte, quelques volumes du naufrage universel, il n'y eut qu'un sentiment, qu'une volonté, qu'une espérance.

Mais comment y parvenir et quels devaient être les ouvrages priviligiés? C'est là où l'industrie de chacun fut invoquée, fut mise en jeu, où l'indécision, les douloureuses consultations commencèrent dans chaque prison... Ah! qu'ils étaient pénibles et touchans à la fois les généreux efforts de ces hommes déjà si faibles de santé, si brisés de cœur, pour soustraire au dépérissement et à la mort la plus noble partie de leur être... la pensée!... ce bien suprême, ce céleste attribut qu'on voulait éteindre en eux!... Et qui n'aurait versé des larmes d'attendrissement et d'indignation en voyant

à quels expédiens ils étaient réduits pour conserver près d'eux des livres tels que l'Évangile, Massillon, Pascal, Milton et quelques autres œuvres pieuses, œuvres divines, sur lesquelles ils comptaient pour nourrir leur esprit et sanctifier leur âme!

Ce choix d'élite, mais si restreint, auquel j'avais ajouté deux petits dictionnaires, l'un anglais, l'autre allemand, était à peine arrêté que le directeur nous prévint qu'il avait reçu l'ordre de faire emballer nos livres et de les expédier sur-le-champ à Vienne. Ils nous furent en effet tous repris le lendemain, à l'exception du petit nombre de ceux que nous avions soustraits et cachés soigneusement, dans la crainte de quelque visite corporelle. Peu d'heures après nous entendîmes, non loin de notre prison, de bruyans coups de marteau...

— Ce sont les caisses que l'on ferme, dis-je avec désespoir à Confalonieri...

Et chaque coup qu'on frappait retentissait dans mon âme comme si l'on eût cloué sous mes yeux le cercueil d'un ami chéri!... La tête appuyée dans mes mains, les yeux fermés, j'écoutais avec un serrement de cœur inexprimable cette retentissante exécution de l'arrêt le plus cruel, le plus fatal de tous ceux qui pouvaient nous atteindre après la perte de notre liberté. Pas un mot ne sortit de notre bouche pendant qu'on travaillait à l'ensevelissement de toutes nos consolations, pas un geste ne trahit la peine que nous en éprouvions... Seule-

ment, lorsque le marteau eut cessé de se faire entendre, que les lourdes caisses roulèrent pesamment dans le corridor et devant notre guichet, nous nous levâmes spontanément et nous précipitant dans les bras l'un de l'autre, nous sentîmes qu'aucun malheur n'était irréparable tant que nous serions réunis.

XII.

Deux jours après la perte de nos livres j'écrivais à Pellico :

« Le dernier coup qu'on vient de nous porter » influera irremédiablement peut-être sur nos fa» cultés intellectuelles, sur toute notre vie; mais il » ne sera pas dit que nous succomberons sans avoir » tout tenté pour éloigner de nous le funeste sort » qui nous menace : c'est à notre cœur, c'est à Dieu » surtout qu'il faut en appeler de la persécution des » hommes... Tant que nous nous aimerons, tant » que nous pourrons nous donner des preuves de » notre fraternelle affection, tant que nous offri» rons nos souffrances en holocauste au Tout-Puis-

» sant, nous serons forts, bien forts contre des tour-
» mens qui semblent, hélas! commencer à peine!
» Lorsque je me sens prêt à me plaindre de ma fa-
» tale destinée, à me laisser abattre par elle, je re-
» garde notre bien-aimé Frédéric, je serre sa main
» dans la mienne et je me dis : « Que serait-ce donc,
» mon Dieu, si je le perdais!... » C'est que, grâce à
» ses intéressans discours, mes journées ne sau-
» raient être ni monotones ni stériles; c'est qu'il
» peut me tenir lieu des plus intéressantes lectures,
» et qu'en l'interrogeant, en l'écoutant, je suis tou-
» jours sûr de recueillir quelque haute pensée, quel-
» que profonde et sage maxime; c'est qu'en lui ren-
» dant les soins que sa santé exige, j'éprouve un at-
» tendrissement, une consolation qui raniment mon
» âme et deviennent pour elle une source d'actions
» de grâces à Dieu et de vertueuses inspirations.

» Je t'ai déjà bien souvent écrit, mon Silvio,
» combien il était bon, combien je lui devais, mais
» chaque jour amène avec lui la conviction que je
» ne t'en ai point encore dit assez : le cœur de Con-
» falonieri est semblable, pour moi, à celui d'une
» mère qui jusqu'à sa dernière heure sait trouver
» pour son fils, dans les trésors inépuisables de sa
» tendresse, des preuves nouvelles de dévouement
» et d'amour... Ce qu'il a, ce qu'il sait, il me
» le donne, il me l'apprend avec une touchante mo-
» destie; et quand il me voit triste, découragé, il
» sort de sa mélancolie pour me dire de ces mots
» que nul ne sent mieux que lui et qui ramènent au

» cœur l'espoir et la résolution... J'ai gagné, beau-
» coup gagné depuis que j'ai le bonheur d'être son
» compagnon, et la reconnaissance que j'en éprouve
» est si douce, si bienfaisante que, sans crainte de
» paraître vain à tes yeux, je répète avec joie : « Oui,
» j'ai gagné, beaucoup gagné en apprenant de lui
» qu'il vaut mieux être que paraître... en prenant,
» à son exemple, pour guide de mes paroles et de
» mes actions la conscience et la vérité; je veux —
» c'est là mon ambition — je veux qu'on dise un
» jour, si jamais la Providence avait pitié de moi et
» me rendait à ma famille : « Ce qu'il est, ce qu'il
» vaut, c'est à Confalonieri qu'il le doit! »

» Il souffre autant et plus que moi peut-être de
» la privation de nos lectures; eh bien! c'est lui qui
» m'encourage, c'est lui qui me disait encore au-
» jourd'hui avec ce sourire de bonté que tu lui con-
» nais : « Plût à Dieu que j'eusse comme toi le cou-
» rage d'occuper, de remplir les tristes heures de
» mes longues journées! Ton ouvrage, dont le com-
» mencement offre déjà tant d'intérêt, n'est-il pas
» fait pour combler le vide que te cause la perte
» de nos livres?... Continue-le, mon Alexandre,
» avec persévérance, avec conviction, car ce que
» tu écris peut devenir un sujet d'utiles distractions
» pour tes compagnons d'infortune et une bonne
» œuvre pour la société. »

» Rendu par ces bienveillantes exhortations à
» toute ma résolution de sauver mon esprit de l'a-
» battement, j'ai repris la plume et je me suis pro-

» mis de ne la quitter qu'alors que j'aurais achevé
» les dernières pages d'un livre qui m'a déjà valu
» vos encouragemens... Je n'ignore pas que la pos-
» sibilité d'écrire est bien précaire et qu'une vi-
» site inattendue et rigoureuse peut faire justice
» de cette unique ressource et de nos dernières
» illusions! Mais puisqu'on nous l'a épargnée jus-
» qu'ici, je me dis : « Allons, allons toujours!... ne
» voyons que l'heure présente, et pour le lende-
» main remettons-nous à Dieu, qui saura s'il le veut
» nous tirer d'une prison si cruelle, comme il tira le
» prophète Daniel de la fosse aux lions. »

» En attendant le jour de sa miséricorde, cher-
» chons de plus en plus dans notre correspondance
» un adoucissement à tant de misères!... Travaillons
» tous, et que la communication réciproque des
» moindres résultats de nos tristes mais laborieuses
» journées serve à chacun de nous de salutaire
» émulation. Prends donc ta plume, Silvio *mio*,
» et fais-nous lire quelques-unes de tes pieuses et
» poétiques invocations qui nous inspirent si bien
» le pardon des injures et la confiance dans celui qui
» a dit : « Heureux ceux qui dans les afflictions s'en-
» veloppent du manteau de la patience et de la
» mansuétude!... »

Cet appel que je faisais au cœur et à l'esprit de nos plus chers amis, pour raffermir notre mutuelle résolution de ne pas courber la tête sous ce nouvel orage, fut accueilli et compris par eux comme il devait l'être : les liens de notre tendre amitié s'en

resserrèrent, et il s'établit entre nous et plusieurs autres captifs, tels que Borsieri, Foresti, Monari, une étroite et touchante alliance d'affections et de pensées pour soutenir notre courage et sortir vainqueurs de la guerre déclarée d'une manière si fatale à notre intelligence.

Bientôt même la ligue devint générale et chacun voulut, autant qu'il était en lui, contribuer au salut commun : d'éloquentes et belles pages, des vers harmonieux pleins de verve et de vigueur, des questions de science et de morale traitées avec énergie et profondeur venaient chaque jour nous attester que les infortunés martyrs des libertés italiennes, loin de faiblir sous la persécution ; avaient presque tous au contraire retrempé leur caractère et leur esprit au creuset du malheur.

Que de fois, en lisant les remarquables fragmens de haute poésie que la prison et l'amour de sa patrie inspiraient à Borsieri, n'ai-je pas regretté qu'un si beau talent fût condamné à s'éteindre, à mourir peut-être sans avoir fait connaître au monde ses œuvres si remarquables! Combien aussi n'éprouvais-je pas de douleur en songeant que Foresti, dont la tête était si bien organisée pour la jurisprudence et pour l'économie politique, ne pourrait jamais développer ses fécondes et profondes idées faute de matériaux et du libre exercice de sa pensée! Hélas! aujourd'hui même, en me rappelant encore, après tant d'années de souffrances, ce redoublement de travail et d'efforts d'intelligence de tous ces pau-

vres captifs pour échapper à la mort spirituelle, je me sens une telle pitié, une telle admiration qu'un long soupir s'échappe de mon cœur, que mes yeux, comme alors, se mouillent de larmes et que je m'écrie avec le prophète : « Malheur à ceux qui veulent avilir ou détruire le plus bel ouvrage de Dieu... l'homme spirituel! »

Parmi toutes les propositions, toutes les idées que nous nous soumettions tour à tour comme thème de nos écrits ou sujets de nos réflexions, il en fut un qui sut exciter à un tel degré notre intérêt et notre sympathie que le touchant souvenir m'en est pour toujours resté au cœur... Cette idée, que tous saisirent avec empressement, c'était une épitaphe en l'honneur du pauvre Oroboni. Je ne sais plus à cette heure lequel de nous eut le premier cette pieuse pensée, mais elle fut adoptée avec tant d'accord et de spontanéité qu'il semblait qu'elle fût venue à tous en même temps. Chacun voulut tracer quelques mots pour rendre hommage à la mémoire de cet homme si jeune et si bon, dont la mort avait été si sainte!... chacun fut inspiré, et jamais, je crois, il n'y eut rien de plus profondément senti et de mieux exprimé que ce tribut unanime de regrets payé par de malheureux prisonniers aux vertus et aux infortunes d'un frère bien-aimé qui les avait précédés dans la tombe.

Don Marco, quoiqu'il n'eût jamais rien écrit jusque-là, ne fut pas des derniers à se servir de

la parole de Dieu pour consacrer la fin édifiante de son angélique ami. Villa même, dont les forces déclinaient chaque jour, trouva dans sa tendresse pour Oroboni des expressions d'autant plus touchantes qu'elles semblaient un dernier adieu à la vie... Hélas! qui d'entre nous n'envisageait pas sa propre destinée dans celle de ce fils chéri; qu'un père octogénaire, une mère inconsolable, n'avaient pu serrer dans leurs bras à ses derniers momens!... Qui ne se disait, en parlant de leurs douleurs, de leurs larmes amères sur cet enfant mort de misère et de faim, sur cet enfant privé de la sépulture de ses pères! « C'est ainsi que ceux qui m'ont donné le jour pleureront sur moi!... »

Comment alors nos inspirations n'auraient-elles pas été des cris du cœur! et dois-je craindre de n'être pas compris quand je dirai qu'un de mes plus profonds regrets est de ne pouvoir honorer mes pages par la citation de quelques-unes de ces épitaphes qui peignaient si bien les sentimens de piété et les divines espérances de ceux qu'on accusait d'irréligion et qu'on voulait réduire à l'imbécillité pour leur apprendre à adorer Dieu!... Mais nous étions condamnés à déplorer la perte de ces irrécusables témoignages et de tant d'autres précieux écrits où brillaient d'un si pur éclat la foi et les vertus chrétiennes.

Docile aux conseils de mes indulgens amis, je ne pensais plus qu'à mener à bien mon œuvre de prédilection, à laquelle j'ajoutais chaque jour quel-

ques pages : c'était là que tendaient toutes mes pensées, c'était pour arriver à ce but que je bravais l'insoutenable position d'écrire des heures entières courbé sur ma paillasse, la tête sur le papier, pour ne pas être surpris par les sentinelles, qui avaient l'ordre de nous surveiller par les judas pratiqués à chaque porte de nos prisons; mais qu'était la fatigue quand à la fin de la journée j'espérais avoir tracé quelques lignes qui pussent mériter l'approbation de Confalonieri... Alors je prenais foi en moi-même pour continuer le lendemain, avec une ardeur nouvelle, une tâche que je croyais bénie de Dieu!... Et plein de cette idée, les mots coulaient de source, abondaient sous ma plume, et les feuillets se remplissaient avec une telle rapidité que j'aurais souvent manqué de papier, malgré l'amicale obligeance de tous mes compagnons, si le vieux Schiller, qui s'était enfin aperçu de ce nouveau surcroît de consommation, n'y eût pourvu par bonté d'âme et pour réparer sans doute autant qu'il était en lui le mal que nous avait causé la perte de nos livres.

Le papier ne me manquait donc pas, grâce à la commisération de Schiller et au zèle infatigable de don Marco pour le lisser, mais il n'en était pas ainsi de l'encre, dont nous étions menacés d'être privés, malgré toutes les ressources de notre industrie. Vainement mettions-nous à contribution l'esprit inventif de notre pourvoyeur Caliban : soit qu'il fût surveillé de plus près, soit qu'il eût trop

bien nettoyé les poêles à force de les gratter, il ne nous apportait plus de suie. D'un autre côté, les petits morceaux de brique devenaient rares et durs, et nous avions beau les écraser et les réduire en poudre, nous ne pouvions en retirer, en les faisant dissoudre dans l'eau, qu'une teinture épaisse qui marquait à peine sur notre mauvais papier et qui se collait à nos plumes, plus mauvaises encore. Chaque jour notre pénurie augmentait, et j'arrivai bientôt au point de ne plus pouvoir tracer un mot sans me reprendre à deux ou trois reprises; souvent même, au moment où je me sentais le plus entraîné par mon sujet, j'étais obligé de suspendre, d'abandonner mon travail pour la journée entière... Alors une sombre mélancolie s'emparait de mon âme et je disais en soupirant à Confalonieri, qui s'efforçait en vain de remédier à notre dénûment : « Je ne l'achèverai pas! »

C'est aussi ce que j'annonçais par quelques mots à peine lisibles à Pellico et à Maroncelli, en leur envoyant par le fidèle Caliban la première partie de l'ouvrage :

« Lisez, leur disais-je, et plaignez-moi de ne pouvoir achever ce qui me donnait tant de courage et de consolations!... »

Quelle ne fut pas ma surprise, mon attendrissement lorsque je reçus deux jours après de mes amis un paquet que les poches du galérien contenaient à peine, et qu'en l'ouvrant je trouvai, entourés par les feuilles de mon manuscrit et par une

quantité d'autres feuillets blancs, une petite fiole contenant une liqueur rouge avec laquelle Pellico avait tracé ces touchantes paroles :

« La lecture de tes intéressantes pages, mon » Alexandre, nous a causé des émotions si pro» fondes et nous a fait verser de si douces larmes » que nous te bénissons de nous les avoir envoyées...

» Que ne nous est-il donné de te serrer dans nos bras » pour mieux t'exprimer notre reconnaissance!...

» Ah! que la bonté de Dieu est grande de nous » avoir fait ainsi trouver dans notre sainte et inal» térable amitié une source constante de vivifian» tes consolations!... Et combien je lui ai rendu » grâce à ce Dieu, dont la miséricorde adoucit tou» jours les maux qu'il nous envoie, d'avoir per» mis que je fisse cesser tes regrets et les nôtres » en te donnant les moyens de continuer, de finir » un ouvrage qui plaide si bien la cause de la mo» rale et de la religion.

» C'est avec mon sang que je t'écris, que je te » dis : « Ton œuvre est une œuvre inspirée de la » Providence... C'est avec mon sang que je te sup» plie de l'achever... Tant qu'il en restera dans » mes veines je te le donnerai, ô bon jeune » homme, pour que tu puisses élever à la gloire » de Dieu un de ces longs et solennels cantiques » qui enseignent si profondément aux hommes à » chercher uniquement leur bonheur dans la pra» tique de la vertu et dans l'adoration du Seigneur!...

» Pourquoi faut-il que je ne puisse avec ce sang ali-

» menter une lampe pour prolonger tes journées » et nous faire jouir plus tôt des dernières parties » d'une composition dont le commencement vient » d'exciter dans notre cœur un si puissant inté- » rêt!... Adieu, reprends ta plume, remplis tes con- » sciencieuses pages et pense qu'en refusant ma fra- » ternelle offrande, tu commettrais une ingratitude » envers ton pauvre Silvio et, ce qui serait pire en- » core, envers celui d'où viennent les grandes » pensées, celui qui ne veut pas qu'on néglige les » dons divins qu'il nous accorde en mettant sous » le boisseau la lumière de notre esprit. »

— Tiens, dis-je à Confalonieri en lui remettant le billet de Pellico, en lui montrant la précieuse fiole, lis et dis-moi s'il existe sous le ciel un être plus évangéliquement bon que notre Silvio!

Il prit la lettre, la lut des yeux d'abord, puis à haute voix; et moi, de plus en plus ému, de plus en plus pénétré de reconnaissance, je m'écriai : « Malheur à moi si je ne voyais pas la main d'un Dieu clément et miséricordieux dans les incomparables amis qu'il m'a donnés dans mon infortune!... Malheur à moi si je ne consacrais pas désormais toutes les forces de mon intelligence et tous les sentiments de mon cœur à prouver que j'étais digne de partager la captivité d'un Confalonieri et d'écrire avec le sang d'un Silvio Pellico! »

XIII.

Jamais dans aucun instant de ma vie je n'avais mieux compris ce que les poëtes appellent le souffle inspirateur qui fait de l'âme humaine un instrument mélodieux; jamais je n'avais mieux senti la force créatrice, la puissance de l'imagination qu'après avoir reçu l'inappréciable don de mon Silvio. J'écrivais de conviction, d'enthousiasme, et cet enthousiasme pieux, loin de s'affaiblir, croissait encore chaque fois que je tirais de mon sein — où je la tenais cachée pour que le sang ne pût se coaguler — cette fiole dont la vue seule suffisait pour attendrir mon cœur et faire couler mes larmes!

« Il semble, disais-je à Pellico après l'avoir re-
» mercié avec transport de son inestimable envoi,
» il semble que mes pensées sont devenues plus
» pures et plus chrétiennes depuis que je les écris
» avec le sang qui coule dans tes veines. Je me suis
» animé d'un désir plus ferme encore de ne rien
» composer qui ne soit inspiré par une morale
» chaste et sévère, et je suis plus pénétré que ja-
» mais de cette vérité sainte : Que le premier de-
» voir d'un écrivain est de préférer dans ses ou-
» vrages l'utilité avec un peu de gloire à beaucoup
» de gloire sans utilité.

» Tu vois donc, mon Silvio, combien je te suis
» redevable et quel bien tu as fait à ton jeune
» ami! Mais ne serais-je pas coupable d'égoïsme si
» j'acceptais à l'avenir ce que tu m'as donné, ce
» que tu m'offres encore avec une incomparable
» générosité!... Non, je ne puis t'exposer à affaiblir
» plus encore ton pauvre corps, déjà si faible, par
» ces touchantes et sublimes saignées qui me rap-
» pellent si bien celles de cette tendre mère pour
» prolonger, dans un temps de famine, les jours de
» son enfant... Non, mon ami, non!... l'idée seule
» que ta santé pourrait en souffrir suffirait pour
» réprimer en moi tout essor de la pensée. Con-
» serve-le donc, mon Silvio, conserve-le précieu-
» sement ce sang dont je ne voudrais pas désor-
» mais te coûter une goutte, dussé-je en m'en
» servant tracer des lignes aussi dignes de l'im-
» mortalité que celles d'un Tasse ou d'un Schiller...

» Quant à celui que tu m'as donné, je l'emploierai,
» n'en doute pas, jusqu'à la dernière parcelle; et si
» Dieu, dans sa bonté, permet qu'en sortant un
» jour de Spielberg je sauve les pages que, grâce à
» toi, je puis écrire encore, je les montrerai à tous
» comme le plus touchant souvenir, comme la plus
» admirable preuve de dévouement et de charité
» qu'un captif ait jamais reçue d'un frère d'in-
» fortune pour adoucir les maux de la prison...
» Ah! Silvio, que n'es-tu près de nous pour rece-
» voir nos bénédictions, et pourquoi faut-il que
» la grille de notre tribune t'empêche de lire di-
» manche prochain sur mes traits, dans mes yeux
» toute la reconnaissance, toute la tendresse que
» je t'ai vouées! »

Pour répondre aux amicales objections de notre Pellico, je voulus suivre son exemple et me procurer comme lui une encre dont nulle rigueur, nulle perquisition ne pussent tarir la source; mais j'avais trop présumé de ma constance ou de mon habileté, car ce fut en vain qu'armé d'une épingle et d'un fil que je devais à la munificence de Calibán, je me serrai le doigt jusqu'à fendre la peau; ce fut en vain que je piquai et repiquai avec force et résolution ce pauvre doigt tout gonflé, tout douloureux: le sang ne sortait pas, ou si quelques gouttes s'en échappaient, elles suffisaient à peine pour écrire pendant un quart d'heure.

Pellico le devina, et force me fut de recevoir une seconde fiole, que cet homme, aussi sensible, aussi

rempli d'abnégation que la meilleure des femmes, m'envoya en me protestant que ce serait la dernière.

Le pauvre qui partage tout ce qu'il possède avec un plus pauvre que lui en fait-il plus devant Dieu pour soulager le malheureux dont il voudrait sauver la vie que ne faisait pour moi notre angélique Pellico, tout souffrant, tout affaibli qu'il était?

De jour en jour plus occupé de mon travail, j'oubliais les alarmes passées, je jouissais en paix, avec sécurité même de cette tranquillité qui, je l'espérais, ne devait plus être troublée désormais. On est, hélas! si facilement porté à se faire illusion, et surtout en prison, que je repoussais les appréhensions de Moretti comme exagérées et chimériques:

— Attendez, attendez, se contentait-il de répondre, et plût à Dieu que mes tristes prédictions vous donnent un jour le droit de me traiter de faux prophète!

Ma crédule confiance en l'avenir, que les paroles de Moretti ne pouvaient ébranler, tant mon âme était envahie par le besoin d'écrire, ne tarda pas à recevoir un échec funeste par la visite d'un personnage important qui vint dans nos prisons, accompagné du gouverneur comte Mitrosky, vers la fin de 1825. Ce nouveau visiteur, décoré de plusieurs ordres et dont nous apprîmes ensuite le nom par don Stephano, n'était rien moins que le baron Munch Von Belling Haussen, conseiller intime et

l'un des rapporteurs du cabinet particulier de l'empereur François.

Que venait-il faire à Spielberg? Était-ce pour écouter les réclamations des infortunés captifs? Quelques-uns s'en étaient flattés d'abord; mais en voyant que le gouverneur, en lui montrant notre misérable mobilier, faisait devant lui soulever les couvertures et remuer les paillasses des prisonniers, ils se convainquirent que la visite de l'envoyé impérial n'était destinée qu'à bien rassurer son maître sur l'enlèvement de toute espèce de livres et sur la rigoureuse exécution du traitement qu'il nous imposait; il est vrai, et je me hâte de le dire, que M. le baron Von Belling Haussen sut adoucir ce qu'une pareille mission avait de pénible par les manières les plus polies; il parut écouter avec bienveillance les demandes de plusieurs d'entre nous et leur promit même d'obtenir de sa majesté qu'on nous accordât le soir quelques heures de lumière; mais toujours est-il que nous ne pûmes voir dans cette visite extraordinaire d'un homme si haut placé qu'une inspection de police tendant à satisfaire la rigoureuse animosité du souverain contre nos chétives personnes.

Nos doutes, s'il nous en était encore resté, auraient été d'ailleurs entièrement dissipés par les naïvetés de don Stephano Paolowitz, qui nous arriva de Vienne peu de temps après l'apparition du conseiller intime.

— Eh bien! *caro signor Francese*, me dit-il en se

redressant sur sa chaise, vous avez été honoré d'une visite importante pendant mon absence : c'est un grand seigneur, un homme puissant, qui est devenu mon protecteur et je puis même dire le meilleur des pères; ce n'est qu'avec lui et avec moi que sa majesté s'entretient de vos seigneuries, et si le baron Munch Von Belling Haussen le voulait bien, il vous aurait bientôt fait mettre en liberté.....

— En vérité?... mais il est donc exclusivement chargé de nous?... il a donc tout pouvoir?... Ah! si je l'avais su, comme je l'aurais supplié de nous rendre nos livres!

— Et vous auriez mal fait, *figliuol mio*, très-mal fait, car vous n'auriez rien obtenu et vous auriez irrité sa majesté, à laquelle le baron n'aurait pas manqué de faire son rapport. Tout vient de l'Empereur, entendez-vous, et si je vous ai dit que son excellence pouvait beaucoup pour votre délivrance, c'est indirectement et par voies détournées.

— A qui donc faut-il que nous nous adressions pour obtenir la restitution de nos livres? Est-ce à vous, monsieur l'abbé?

— A moi!... répondit don Stephano en rougissant, à moi!... Que le ciel me préserve d'un semblable message!

— Mais que pourrait-il y avoir là d'effrayant pour vous? ne jouissions-nous pas tranquillement depuis bien des mois de ces livres?...

— Et voilà justement le mal, jeune homme, car c'était à l'insu de l'Empereur, dont le méconte-

ment fut extrême en apprenant une telle infraction au régime pénitentiaire de ses prisonniers d'état.

— Comment l'a-t-il appris, demandai-je alors assez imprudemment à don Stephano, si, comme vous me l'assurez, monsieur l'abbé, l'ordre de nous ôter notre seule ressource contre les maux de la prison est venu directement de lui?

— Faut-il vous répéter cent fois, s'écria Paolowitz du ton de la colère, que vous dépendez uniquement de notre auguste souverain, que la moindre mesure qui vous concerne provient de sa volonté, et qu'en cette circonstance, nul autre que lui n'a ordonné qu'on vous enlevât vos livres, de même que c'est par son ordre que son excellence le baron Munch Von Belling Haussen est venue s'assurer que tout était en règle ici... Ah! il faudra bien que le gouverneur Mitrosky marche droit s'il veut éviter une disgrâce. Vous l'avez vu souvent au Spielberg depuis quelque temps, n'est-ce pas?

— Deux ou trois fois, répondis-je.

— A l'avenir ses visites seront plus fréquentes encore.

— Son âge et son rang sembleraient devoir l'en dispenser.

— Il n'y a, jeune homme, ni rang ni âge qui tienne quand il s'agit d'obéir à l'Empereur. Dans la monarchie autrichienne, le premier, le seul devoir pour le plus petit comme pour le plus élevé est, grâce à Dieu, de n'avoir d'autre volonté que les désirs de son souverain : ainsi, tout vieux et tout

goutteux que soit le comte Mitrosky, vous le verrez s'il le faut visiter chaque semaine vos prisons, où il se passe des abus!...

Je frémis en entendant ces derniers mots, et je me hâtai de répondre :

— Des abus!... Hélas! monsieur l'abbé, que ne venez-vous passer un jour dans nos cachots! à la vue de tant de misère, vous vous demanderiez, j'en suis certain, comment il serait possible d'empirer notre sort!...

— Votre sort? c'est vous qui l'avez fait ce qu'il est, et ce sera vous qui l'aggraverez encore.

— Je ne me suis pas plaint auprès de vous, monsieur l'abbé, tant qu'on nous a conservé nos livres; je ne vous ai jamais montré pièce par pièce des vêtemens qui servent à peine à nous couvrir et qui nous laissent plus de la moitié de l'année exposés sans défense au froid mortel de ce climat; je ne vous ait pas fait peser mes chaînes, dont les anneaux nous meurtrissent les jambes; je ne vous ai pas mis sous les yeux notre grossière chaussure et nos bas de laine plus grossiers encore, dont nous ne recevons que deux paires par an et qui sont à la longue tellement rapiécetés et rechargés de morceaux d'une toile épaisse et dure que nous sommes souvent réduits à ne pouvoir plus marcher sans risquer de nous écorcher les pieds; je ne vous ai pas dit que nous manquions de mouchoirs et que c'était un tourment de tous les instans; je ne vous ai point parlé des souffrances causées par notre peu de nour-

riture ni des peines et des ennuis d'une prison obscure et mystérieuse où tout est dénûment et privation et dont rien ne peut égaler la tristesse et la monotonie si ce n'est le silence du tombeau..... Non, monsieur l'abbé, je ne vous ai jamais parlé de toutes ces misères tant que nous avions la consolation de nos livres, tant que nous pouvions oublier par de bonnes et attachantes lectures tout ce que notre position a d'horrible et d'accablant! Aujourd'hui même encore j'aurais continué à me taire si vos paroles, monsieur l'abbé, ne m'eussent fait appréhender quelque nouveau malheur..... Peut-être l'Empereur ignorait-il aussi que nous nous promenons une demi-heure sur la plate-forme?

— Il ne l'ignore pas, dit enfin don Stephano, qui semblait s'être fait violence pour m'écouter, dans l'espoir sans doute que quelques mots imprudens s'échapperaient de ma bouche : ce n'est pas le corps que sa majesté veut punir, c'est l'esprit. Dieu, vous le savez, a condamné aux ténèbres éternelles les anges orgueilleux qui dans leurs pensées sacriléges osèrent douter de sa puissance et levèrent des yeux impies sur la splendeur de son trône..... Rien de plus juste donc que les souverains légitimes, images de Dieu sur la terre, prononcent les châtimens les plus terribles contre les insensés qui se sont rendus coupables du crime de lèse-majesté, car ce crime est le plus odieux, le plus impardonnable de tous, et comme il ne se commet que dans le délire de la pensée, c'est par là qu'il faut atta-

quer le mal, soit en faisant exécuter les criminels d'état, ce qui arrive chaque jour dans les pays dont les augustes monarques sont moins miséricordieux que notre souverain, soit en renfermant pour longtemps et souvent pour toujours dans de sûres prisons ces mortels ennemis de la religion, du trône et de la société, afin de préserver le reste du troupeau du dangereux contact de ces brebis empestées. Cette dernière punition est déjà par elle-même un grand acte de clémence; mais sa majesté va plus loin encore: ne se limitant pas à réprimer le mal, elle veut sauver les pécheurs de leur propre aveuglement en portant dans leur cœur la conviction et le repentir; et pour cela, dans sa bonté infinie, elle leur envoie un homme de Dieu, afin de les instruire dans leur religion, de leur prêcher la résignation, de leur parler d'avenir meilleur..... Et voyant que la parole de ce prêtre, loin de fructifier, tombe sur la roche stérile comme la semence dont parle l'Évangile, elle a résolu, dans son ardente charité, d'éloigner d'eux la cause de leur endurcissement, de les garantir de ces livres dangereux qui les empêchent de tourner vers Dieu seul leurs pensées et leurs espérances. Voilà, *figliuol mio*, ce que ce clément Empereur a fait et veut faire pour les prisonniers de Spielberg, parce qu'il dit avec notre Sauveur: « Que leur servirait-il de connaître et d'analyser comme le roi Salomon tout ce qu'il y a sur la terre, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope, depuis le mouvement des astres jusqu'à la divi-

sion des heures, si leurs âmes étaient perdues ? »

Satisfait d'avoir appuyé son étrange discours d'une si haute citation, don Stephano, me regardant d'un air de triomphe, semblait me dire : Trouvez-vous une réponse à de tels argumens ?...... Je n'y répondis pas de suite en effet, dans la crainte de ne pas être assez maître de mon premier mouvement, mais je me remis bientôt et je lui dis avec calme :

— Jamais je n'avais pu croire entièrement jusqu'à cette heure, monsieur l'abbé, que nous étions ainsi directement l'objet des soins de sa majesté impériale, mais il ne saurait, d'après vos paroles, me rester désormais le moindre doute : les intentions de l'Empereur en nous réduisant, dans une captivité déjà si cruelle, à la plus complète inaction, peuvent être charitables, paternelles même, je veux le croire... seulement je crains qu'il ne se trompe sur les moyens et qu'en voulant faire notre salut il ne nous expose plutôt à notre perdition.....

— Que voulez-vous dire? s'écria don Paolowitz.

— Que l'oisiveté, dans toutes les situations de la vie, est la mère de tous les vices, de tous les excès, et qu'en prison plus qu'ailleurs elle ne peut conduire l'homme qu'au désespoir ou à la démence...

— Et la prière, *figliuol mio ?*

— La prière, monsieur l'abbé, ne saurait suffire tout le jour et pendant des années à l'esprit et au cœur du captif,....

— Il le faudra bien pourtant.

— Mais les moines des ordres les plus sévères, mais les anachorètes, monsieur l'abbé, entremêlaient leurs oraisons de quelques travaux, de quelques lectures.....

— C'étaient des hommes de Dieu et non de grands coupables.

— Et faut-il, quand bien même nous serions de grands coupables, faut-il nous exposer, par une semblable absence de toute occupation, à tomber dans de sombres abattemens, dans des aliénations mentales qui peut-être, hélas! nous conduiront à tout renier, tout, jusqu'à la miséricorde divine!..... Ces livres qu'on nous a enlevés, dites-vous, par l'ordre spécial de l'Empereur, étaient d'excellens ouvrages où nous puisions des idées de morale et de justice, où nous nous convainquions que la source de toute pensée, de toute intelligence vient de Dieu et que c'est vers lui seul que doivent tendre en dernière analyse nos réflexions et nos études; en lisant et relisant les grands écrivains, les grands poëtes que nous possédions il y a quelques semaines encore, nous apprenions en les méditant à coordonner nos idées, à rectifier des opinions trop exaltées ou trop excentriques, à voir enfin que la vérité est une et que cette vérité n'existe et ne peut exister que dans la révélation. C'est là, monsieur l'abbé, le fruit que nous retirions de nos lectures, et si je suis revenu moi-même aux sentimens religieux de mon en-

fance, je le dois en grande partie aux réflexions que m'ont inspirées les sublimes ouvrages dont nous déplorons la perte.

— Ce n'est pas l'opinion de sa majesté ni la mienne, jeune homme : ce n'est point par le savoir que les cœurs se convertissent, mais par l'obéissance et l'humilité. Le genre humain n'a-t-il pas péri parce que notre mère Ève a mangé du fruit de l'arbre de la science?..... Vous n'aurez plus de semblables livres, telle est la volonté de l'Empereur. Dans quelque temps peut-être on verra, si vous en êtes dignes, à vous donner quelques manuels de prières, quelques catéchismes. Allez maintenant et reposez-vous sur la clémence de notre si religieux souverain, qui, m'ayant consulté sur votre demande, veut bien vous accorder la grâce d'avoir de la lumière le soir dans votre prison pendant deux ou trois heures.

Je voulais répondre à don Stephano que cette grâce était semblable à celle qu'on accorderait à un malheureux mourant de faim en lui mettant sous les yeux une table chargée de plats vides; mais je fus retenu par la crainte de priver mes compagnons de ce que l'on pouvait, à tout prendre, regarder comme une ressource, quoique cette lumière ne fût produite que par la réverbération d'une lampe placée dans le corridor et ne nous éclairât que par une lucarne d'un demi-pied carré pratiquée dans la porte et fermée par un carreau. Les discours et les manières de don Stephano

devenaient tellement clairs et significatifs qu'il était désormais impossible de prendre le change sur le rôle qu'il jouait auprès de nous, rôle que les plus modérés qualifiaient d'excès de zèle, mais que Moretti, qui le premier avait sonné l'alarme, stigmatisait du titre infâme d'*espion*.....

— Un prêtre, lui disais-je, un prêtre, se faire espion! se faire le persécuteur de malheureux prisonniers..... ah! je ne puis le croire, quelque anti-évangélique que soit sa conduite..... Descendre à un tel degré de bassesse est si odieux pour un ecclésiastique!

—En Autriche, me répondait Moretti, l'espionnage n'avilit pas, c'est une chose reçue, passée dans les mœurs et dans les habitudes, surtout depuis le règne de l'empereur actuel. Toutes les classes de la société sont atteintes de cette lèpre honteuse qui détruit toute confiance et tout abandon dans le sein des familles et que nul n'oserait repousser avec indignation, tellement on est persuadé qu'on se perdrait à jamais auprès du pouvoir en traitant mal un des *suggériteurs* de la police privée. Cela est au point que, lors de ma première captivité, j'ai entendu un prêtre autrichien qui m'aimait me dire avec bonhomie, en me parlant de son frère, ecclésiastique comme lui : « Je ne me fierais pas à sa discrétion, car *il rapporte;* du reste, c'est un bien brave garçon..... » Don Paolowitz, en cumulant les fonctions de confesseur et d'agent de police, n'a donc fait que se conformer aux désirs et au système du

souverain, dont la volonté suprême honore et sanctifie tout aux yeux de ses sujets.

Quelque défavorables que pussent être les apparences contre don Stephano, nous hésitâmes longtemps encore avant d'adopter dans toute son étendue la fatale opinion que le colonel avait sur son compte; mais ses tristes menées nous forcèrent enfin à ne plus voir en lui qu'un dangereux instrument de la volonté souveraine.

Paolowitz, s'informant, se mêlant de tout à Spielberg et dans la ville même de Brünn, trahit bientôt sa véritable mission et se rendit odieux et redoutable, non-seulement aux prisonniers d'état, mais à tous les employés, depuis le gouverneur jusqu'au dernier gardien.....

— *Dieser pfaffe..... dieser pfaffe.....* (ce prêtre), s'écriait un jour le vieux Schiller..... déshonore l'habit qu'il porte! Croiriez-vous qu'il m'a dit que je ne remplissais pas bien mon devoir de geôlier et qu'il m'en arriverait malheur?..... Qu'il dise la messe et qu'il laisse son prochain en paix!

— Que vous a-t-il donc fait? demandai-je à Schiller.

— Ce qu'il m'a fait! il nous espionne, il rôde chaque soir autour de Spielberg, et encore hier je l'ai surpris derrière le bastion, tendant l'oreille pendant des heures entières pour entendre si vous vous parliez d'une lucarne à l'autre..... et puis il s'informe à droite, à gauche, auprès des galériens

et des gardes pour faire des rapports contre nous.....

— Dites plutôt contre nous autres, pauvres captifs, mon brave Schiller..... nous qui ne devons qu'à lui de n'avoir plus de livres!..... nous qui étions si tranquilles dans notre malheur avant son arrivée!

— C'est vrai, c'est vrai, répondit le digne homme; vous étiez déjà assez à plaindre sans que cet envoyé de Satan vînt encore vous tourmenter.

Voyant que l'occasion était favorable pour gagner de plus en plus la confiance du vieux soldat, je mis en œuvre tout ce que j'avais appris d'allemand pour continuer la conversation :

— Et Dieu sait, repris-je, où cela s'arrêtera, car ses intentions nous paraissent plus hostiles que jamais..... C'est une fatale destinée que la nôtre, mon pauvre Schiller! qu'il est cruel de se voir ainsi lentement périr de corps et d'esprit!.....

— Oui, oui, cela est bien triste! (*Ia, ia, das ist sehr traurig!*)

— Si triste, continuai-je, que je regrette maintenant qu'on ne m'ait pas exécuté.....

A ces mots, Schiller me regarda avec compassion et dit :

— Pauvre jeune homme!

— Et que deviendrions-nous si vous nous étiez enlevé par suite des rapports de Paolowitz?

— Lui, répliqua le geôlier en faisant battre ses clés l'une contre l'autre, je m'en moque comme de ça! Son excellence le gouverneur me connaît.....

D'ailleurs s'il n'a ni religion ni conscience, j'en ai, moi, et je ne puis voir torturer ainsi des prisonniers comme vous sans que le cœur me saigne!

— Vous me l'avez prouvé plus d'une fois, mon bon Schiller, en soulageant ma faim.....

— Je vous le prouverai mieux encore et sur l'heure.

En disant cela il gagna la porte en deux enjambées, la referma avec fracas pour la rouvrir deux minutes après plus bruyamment encore.

— Tenez, tenez, me cria-t-il, voilà un livre, un joli livre allemand.....

Je le pris, et, serrant affectueusement la main qui me le présentait, je m'écriai avec l'accent de la reconnaissance.

—*Dank, dank, mein lieber!* (merci, merci, mon cher!)

Schiller enfla ses joues et se prit à rire en disant.

— Maudit homme noir, va!..... nous verrons qui l'emportera de nous deux..... — Quand vous aurez lu celui-là, je vous en donnerai un autre, et encore, et toujours, tant que je pourrai m'en procurer. Vous êtes bien plus maltraités que les galériens; ils sortent, prennent l'air tout le jour, tandis que vous êtes là renfermés du matin au soir..... Ce n'est pas juste..... surtout maintenant que vous n'avez plus de quoi vous occuper.

— Dieu vous récompensera de ce que vous faites pour nous, Schiller, et si jamais nous pouvions vous donner des preuves de notre reconnaissance,

soyez bien certain que nous en serions heureux.

— La récompense est là, répondit-il en mettant énergiquement la main sur son cœur. C'est mon devoir de chrétien d'empêcher qu'un prêtre de Jésus-Christ n'aggrave le malheur des captifs qui sont confiés à ma garde.

Dès ce moment nous fîmes chaque jour de nouveaux progrès dans la confiance et les bonnes grâces de Schiller; bientôt même il se forma entre nous une sorte d'alliance offensive et défensive contre les desseins de don Stephano, dont nous connaissions ainsi presque toutes les démarches. N'ayant plus alors aucun motif de faire mystère à notre brave geôlier des livres que nous avions sauvés du naufrage, je les lui montrai, ainsi que les feuillets écrits de mon manuscrit.....

— Je m'en étais douté, répondit-il en riant, je le savais même; mais cependant je dois dire que je suis resté longtemps avant de pouvoir m'expliquer une aussi grande consommation de papier..... *Das ist sehr, schon*.....(cela est joli, très-joli)..... Un Allemand vivrait cent ans avant d'avoir une pareille invention..... Maintenant vous pouvez écrire, et si vous voulez me confier ce que vous avez déjà fait, je vous le garderai soigneusement.

Ce fut un belle journée pour moi que celle où j'eus la certitude de ne plus manquer de matériaux pour terminer mon ouvrage et où je pus me flatter sans trop d'illusions que je parviendrais, non-seulement à le soustraire aux perquisitions qui nous

menaçaient, mais peut-être même à le faire passer en France. Je repris donc, avec plus d'élan que jamais, mon consolant travail, que la présence de don Stephano à Spielberg avait un instant interrompu, et j'éprouvai une indéfinissable consolation à me dire que je le mènerais à bien, que je le sauverais, puisque la Providence semblait veiller à sa conservation.

XIV.

La sécurité, grâce à notre bon et fidèle allié Schiller, était rentrée dans nos cœurs; nous avions repris, même avant le départ de don Stephano, notre chère correspondance, qui nous devenait plus précieuse et plus nécessaire à mesure que l'horizon de notre avenir se rembrunissait Nous ne nous dissimulions pas qu'il y avait quelque danger, mais nous étions certains, en dernière analyse, que les dangers ne retomberaient que sur nous, et forts de cette pensée, nous laissions dire le pauvre Moretti, à qui Pablowitz avait donné pour compagnon le juge S.....

—*Timeo Danaos et dona ferentes* [1], m'avait dit dès

[1] Je crains les Grecs et les dons qu'ils apportent.

le premier jour le défiant colonel : cet homme a une physionomie qui ne saurait me donner confiance..... ses continuelles oraisons ne me rassurent pas..... J'attendrai cependant avant de me prononcer, mais je crains bien que les premiers doutes que plusieurs d'entre nous ont déjà manifestés contre lui ne se vérifient. En attendant je le surveillerai, et nulle de ses actions ou de ses paroles ne passera inaperçue.

— La prudence ne voudrait-elle pas, demandai-je à Moretti, que nous nous abstinssions de parler ainsi de lui dans notre langue murale, dont il a la clé?

— Il n'y a nul inconvénient, me répondit le colonel, car il n'en a pas l'habitude et nous allons trop vite pour qu'il puisse nous comprendre. D'ailleurs nous entremêlerons nos discours, et je te certifie qu'il n'en saisira pas une phrase.

— Je le veux bien, ajoutai-je; toutefois il serait plus prudent, je pense, de ne plus nous y exposer si jamais tes prévisions venaient à se réaliser.

Moretti convint que je pouvais avoir raison, mais ses soupçons et son antipathie contre son compagnon augmentèrent bientôt à un tel point que la prudence fut mise de côté et qu'il venait chaque jour au mur déplorer auprès de nous le malheur d'être obligé de passer sa vie avec un homme dont on ne pouvait attendre, disait-il, que perfidie et trahison!.....

Quelque disposés que nous fussions à regarder ces

préventions comme exagérées, nous ne pouvions que plaindre le triste sort du pauvre colonel, dont la tête, sensiblement calmée depuis quelque temps, s'exalta plus que jamais par suite des inquiétudes toujours croissantes que lui inspiraient la figure et les manières du juge S.....

— C'est un Judas, répétait-il en terminant chacune de ses conversations, un Judas qui nous vendra tous, tu le verras, si tu ne prends tes précautions en conséquence.

Dissuader Moretti était chose impossible; je lui promettais donc, seulement pour le tranquilliser, de profiter de ses avis, en laissant au temps le soin de nous éclairer sur le caractère et la conduite d'un compagnon de misère dont il nous était si pénible et si difficile de soupçonner la loyauté.

Tout absorbé dans ma composition, j'éprouvais une telle satisfaction que ni les craintes de Moretti ni les tristesses de l'hiver ne purent obscurcir les rayons d'espérance qui portaient la joie dans mon cœur. Que m'importait à moi que le temps fût sombre et glacial, la journée courte, la prison ténébreuse?..... N'avais-je pas pour m'échauffer, pour me soutenir le feu sacré de l'inspiration?.... et ne sentais-je pas à chaque page que les idées, loin de se tarir, s'épanouissaient dans ma tête comme les fleurs sous un soleil de printemps? Aussi frais d'imagination, mais plus fort de pensées qu'aux jours si beaux de la liberté, j'étais dans une de ces dispositions heureuses où l'âme ne conçoit et n'ac-

cueille, même sous les voûtes d'une prison, que des pressentimens de bonheur, lorsqu'en rentrant un matin de la promenade, Confalonieri, le sourire sur les lèvres et la joie dans les yeux, la première, hélas! que j'y eusse vu briller..... me dit à demi-voix :

— Ce que je n'avais osé espérer jusqu'aujourd'hui, le but de mes constantes pensées, je viens de l'obtenir..... Schiller, notre vieux Schiller consent à me donner les moyens d'écrire une lettre à une amie de ma Thérèse, il s'engage à la faire parvenir par un moyen sûr.

— Est-il possible, est-il possible, mon Dieu!..... m'écriai-je avec transport. Ne t'abuses-tu pas?

— La chose est ainsi, répliqua Frédéric..... Aujourd'hui même, ou demain au plus tard, il nous apportera encre et papier.

— Ah! mon bon Schiller, mon vieux soldat!.....

Et je serrais mon ami dans mes bras et je prononçais, comme en délire, des mots sans suite..... Mon Dieu!..... ma sœur!..... Thérèse!..... quelle consolation, quelle grâce de la Providence!..... Après deux ans de silence, quelle joie éprouvera ton angélique femme!..... Ah! qu'il me tarde de voir Schiller, de l'embrasser, de lui dire et redire : Merci, merci, mon vieux Schiller, le ciel vous récompensera..... merci, Schiller!..... Déjouer ainsi la surveillance de don Stephano, rompre le secret dont l'Empereur nous entoure, cela fait du bien à penser, cela ranime; et j'en sauterais d'aise si ces maudites chaî-

nes ne m'empêchaient de donner l'essor à mon contentement.....

— Mais es-tu bien sûr que Schiller t'ait compris?..... demandai-je de nouveau à Confalonieri. Tu sais si peu d'allemand.

— J'en suis certain, me répondit-il.

— Maintenant, mon Frédéric, il me tarde de te voir à l'ouvrage.

— Nous y travaillerons tous deux, me dit-il; j'ai compté sur toi pour donner à la lettre que nous confierons à Schiller une tournure mercantile; tu l'écriras en français, et nous la mettrons sous le couvert du négociant *N.* à Trieste : il est donc important que l'adresse ait bien l'aspect d'une lettre de commerce.

— D'accord, m'écriai-je; j'y mettrai toute mon application, tout mon savoir calligraphique, qui est peu de chose, il est vrai, mais que je trouverai désormais du premier ordre si je parviens à imiter passablement l'écriture en usage chez les banquiers.

Longtemps nous nous parlâmes de cet espoir qui nous permettait enfin de donner signe de vie du fond de notre tombeau à nos familles désolées : car, toujours bon, toujours pensant à son ami, Confalonieri me disait :

— Quelle consolation serait la mienne si cette voie de correspondance que la Providence vient de nous ouvrir pouvait me donner les moyens de soulager ceux qui souffrent ici près de nous! Comme je serais heureux d'adoucir un peu leur misère et

de verser quelque baume sur les blessures de leurs infortunés parens!..... Hélas! c'est la seule jouissance de cœur, la seule compensation que je puisse espérer désormais ici-bas!

— Tu en auras d'autres encore, mon Frédéric; je me tromperais fort si ce premier pas du brave Schiller n'était bientôt suivi d'un autre plus significatif encore..... Peut-être le digne homme est-il destiné à devenir l'instrument de *ta délivrance*....

— Dis de *notre délivrance*, reprit mon ami. Je ne veux pas abandonner mon âme à de telles espérances; mais si jamais ces rêves venaient à se réaliser, souviens-toi que jamais je ne consentirais à une fuite qu'autant que tu pourrais la partager avec moi.

—Nous traiterons cet important sujet quand le moment sera venu, mon cher Frédéric; occupons-nous maintenant à bien combiner tout ce qu'il faut pour que j'écrive commodément: d'abord tu te tiendras debout devant la porte, pour que les sentinelles et autres gardiens ne puissent me voir par l'ouverture; puis voyons comment je pourrai parvenir à écrire à main posée sur mon lit de camp..... Ah! si nous avions une table.....

Je n'avais point achevé ces mots que le guichet s'ouvrit et nous vîmes paraître Schiller, qui tira de dessous sa capote une belle feuille de papier, une belle plume, puis une petite bouteille d'encre, et tout cela d'un air aussi tranquille, aussi posé que s'il nous eût donné le pain du jour. Je voulus le re-

mercier, lui exprimer toute ma joie, mais il s'éloigna brusquement en répétant :

— C'est bon ! c'est bon !.....

— Oh ! que ce papier est beau ! m'écriai-je en regardant avec des yeux d'envie la feuille que Schiller nous avait laissée.... Quel délice si j'en avais de semblable pour écrire mon œuvre chérie !..... Et cette plume, et cette encre..... les mots et les pensées doivent en découler comme l'onde pure d'une source..... Mais laissons là les regrets et les désirs, et venons à notre chère lettre. Dans quels termes la rédigerons-nous ?

— En style commercial.

— C'est à merveille ; maintenant, voyons, essayons.....

Je griffonnai quelques lignes sur notre papier.

— Cela peut-il aller ainsi ? demandai-je à Confalonieri.

— Certainement.

— Eh bien donc, à l'ouvrage ! veille à la porte tandis que je vais disposer mon établissement..... Ce ne sera pas chose facile.... M'y voilà cependant.

Mais au moment de tracer les premiers mots, il me prit un tel tremblement que je fus forcé de suspendre pendant quelques minutes. Mon agitation s'étant un peu calmée, je commençai enfin, avec un violent battement de cœur, cette lettre sur laquelle nous fondions tant d'espérances.

Craignant de me tromper à chaque mot, à chaque phrase, m'arrêtant au moindre bruit qui

se faisait entendre dans le corridor, j'écrivais..... mais jamais supplique, jamais demande en grâce ne fut écrite aussi lentement et avec autant d'attention et de perplexité.

Lorsque ma tâche fut enfin accomplie, lorsque je vis que rien n'avait été oublié, que les lignes étaient droites, que les caractères étaient bien formés et que l'ensemble avait ce je ne sais quoi de technique qui dénote le négociant, je fis un cri de joie, et, tout fier de mon succès, je dis à Confalonieri :

— Tiens, regarde, est-ce bien?

— Très-bien, à merveille, un commis de Rotschild ne ferait pas mieux; il ne reste plus que l'adresse, et c'est là qu'il faut déployer tout ton talent.

La lettre fut pliée, mais quand il fallut tracer en caractère anglais *A Monsieur*..... le cœur me manqua tout à coup.

Après quelques essais je repris ma résolution et j'écrivis d'une main ferme et presque élégante l'adresse du négociant : « C'est fini et bien fini! m'écriai-je en battant des mains: que le ciel soit loué!.... Vit-on jamais lettre de commande mieux conditionnée que celle-là? Maintenant, ami, c'est à toi de couronner l'œuvre; prends ma place, je vais me mettre en sentinelle. » Confalonieri regarda l'adresse, s'en montra satisfait, et son approbation me paya de toutes mes anxiétés.

Quelques momens après il tira d'une cachette habilement ménagée dans le plancher de la prison un paquet de poudre blanche, en fit délayer une pincée dans une petite fiole fournie par Schiller et se mit à écrire avec cette encre sympathique, qui ne laissait pas de traces visibles, à la meilleure amie de sa Thérèse.

Lorsque la lettre fut ainsi terminée, nous la remîmes au vieux Schiller, qui nous promit de la faire mettre à la poste dans une autre ville que Brünn. Nous priâmes Dieu avec ferveur de veiller sur ce dangereux message, d'où dépendrait peut-être tout notre avenir et qui fut pendant plusieurs jours encore l'unique sujet de nos conjectures et de nos alarmes : un bruit insolite dans le corridor, une parole du directeur de Spielberg, suffisaient pour donner matière à de graves inquiétudes...... « Peut-être la lettre a-t-elle été découverte à la poste, nous disions-nous aussitôt; peut-être même celui que Schiller en avait chargé l'a-t-il portée à la police... » Et vingt autres appréhensions du même genre que le raisonnement écartait bientôt, mais qui revenaient sans cesse dans les momens qui suivirent notre téméraire tentative... Enfin l'agitation se calma, les doutes disparurent, et il ne nous resta plus que l'animation et les espérances sans bornes que causent, en prison surtout, les premiers pas d'une hasardeuse entreprise.

« Ranimons-nous..... pour qu'un jour nous puissions sortir de ce séjour de douleur et revoir nos

familles chéries et le berceau de notre enfance; ranimons-nous, pour qu'en arrivant dans notre belle patrie on ne dise pas : « Voyez ce que sont devenus les défenseurs de l'indépendance italienne..... Voyez-les plus faibles encore d'esprit qu'ils ne sont faibles de corps! » Car le vulgaire ne juge que les apparences, et si nous sommes abattus, languissans, morts à la vie intellectuelle, indifférens aux intérêts de notre cause, il se demandera, oubliant notre long et cruel martyre, si ce sont bien là ces hommes qu'on avait peints si forts de pensées et de résolutions..... Oui, ranimons-nous!... » — Tel fut le cri unanime qui partit de tous les cœurs aux derniers jours de 1825, alors que nous nous écrivions en nous envoyant l'un à l'autre les vœux les plus ardens pour un meilleur avenir..... Hélas! qu'il était triste et touchant ce mot dans lequel se résumaient tous les souhaits mutuels des pauvres prisonniers..... la *liberté!*..... Avec quelle conviction chacun de nous ne se disait-il pas que cette liberté ne serait belle, ne serait entière qu'autant que nous trouverions à notre retour à la vie ceux qui pour nous formaient le monde et le bonheur!

« Prions pour eux, prions pour nos vieux pères, » m'avait dit Castillia en nous rendant à la messe le premier jour de l'année 1826, et tout ému de ce pieux et filial souvenir, qui redoubla l'attendrissement que j'avais éprouvé en serrant dans mes bras mes compagnons d'infortune, j'arrivai à l'é-

glise, et là je suppliai Dieu de toutes les forces de mon âme de nous accorder à tous le bonheur d'embrasser une fois encore les auteurs de nos jours..... Au recueillement, à la tristesse qui se lisaient sur la figure de Pellico et des autres captifs il était facile de juger qu'ils pensaient comme nous à leurs familles bien-aimées et qu'ils adressaient de ferventes prières au grand consolateur des affligés pour qu'il mît fin à leurs souffrances en les réunissant à elles.

Mais combien en était-il parmi eux de destinés à voir ce jour heureux, ce jour acheté par tant de regrets et de larmes?..... C'est ce que je me demandais en contemplant leurs pâles et mélancoliques figures, dont l'une surtout, celle de Villa, portait un tel cachet d'épuisement qu'elle ne justifiait que trop les craintes de cet infortuné sur sa prochaine fin.

— Si la grâce que vous me promettez, avait-il dit à don Stephano, n'arrive pas bientôt, j'aurai succombé..... car les forces me manquent ainsi que la résignation..... dans quelques mois il ne sera plus temps..... Ma mère est vieille, elle n'a que moi! Rappelez-le à l'Empereur, qui m'avait permis d'espérer, au moment de nos sentences, que je ne resterais en prison que deux ou trois ans.

Paolowitz cherchait à le soutenir, l'encourageait, lui parlait de sa prochaine libération; mais déjà la vie était attaquée jusque dans son principe, et elle le fut bien plus encore lorsque le pauvre Villa eut

appris que sa mère, venue à Vienne pour implorer sa grâce, n'avait même pu obtenir qu'on transportât son fils mourant dans une maison de détention moins dure que Spielberg.

—C'en est fait, s'était écrié l'infortuné en apprenant cette fatale nouvelle, je ne reverrai plus ma mère !..... Je ne dois plus songer qu'à prier Dieu, à lui recommander mon âme !..... Avant que l'année soit révolue, j'aurai été rejoindre mon bien-aimé Oroboni !

Vainement don Marco voulait-il relever son courage, Villa répétait sans cesse :

— Avant un an je ne serai plus.....

Et son visage défait, ses yeux ternes et enfoncés, sa maigreur excessive, en confirmant cette funèbre prophétie, me firent verser des larmes sur le sort de cet homme, naguère si robuste, que le *carcere duro* avait réduit en quelques années à n'être plus qu'un squelette !.....

— Voilà, disais-je, le triste fruit des inquiétudes, des tourmens et de la faim..... Voilà où j'arriverai, quelles que soient encore ma jeunesse et ma force... Trois ou quatre années de cachot suffiront pour cela! Déplorable avenir, pensées funestes, qui m'auraient accablé pendant de longues heures peut-être si je n'eusse rappelé toute ma résolution en me répétant à moi-même ce cri du cœur : « Ranimons-nous !..... » que nous venions de prendre pour devise dans nos fraternels encouragemens.

Mon travail fut repris avec espoir, avec amour ;

chaque jour je m'identifiais davantage à ma création, et quand je me disais que cette œuvre de la captivité pouvait dans la suite des ans faire connaître et bénir mon nom parmi les hommes, en leur inspirant le sentiment de leurs devoirs moraux et religieux, je sentais qu'un tel succès ne serait pas trop acheté au prix même de longues années de chaînes et de misère !

« Encore trois semaines au plus, écrivais-je à la fin de janvier 1826 à Pellico et à Maroncelli, et j'aurai terminé l'ouvrage auquel vous prenez un si touchant intérêt et dont vous me demandez la fin avec tant d'empressement; vous lirez ces pages écrites avec le sang de notre Silvio..... Puissiez-vous les trouver dignes de votre approbation, et puissiez-vous surtout me confirmer dans ma plus douce espérance, celle d'avoir fait un livre utile à mes semblables! »

Quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis que j'avais envoyé ces lignes à nos amis, et quelques pages seulement me restaient à écrire pour mettre la dernière main à mon travail chéri.

— Je ne demande plus que quelques heures, dis-je un matin plein de joie à Confalonieri, et tout sera terminé, et je pourrai te lire la conclusion d'une œuvre qui n'est que le fruit de mes longues études et que le consciencieux témoignage rendu par une âme régénérée aux vérités éternelles que Dieu a gravées dans le cœur de l'homme et dans les livres saints. Tu verras en m'écoutant, mon cher Frédéric,

combien j'ai su profiter de tes éloquens discours, combien je me suis approprié tes mots heureux, tes pensées profondes, tes sages opinions, et tu me pardonneras de m'être ainsi servi de ton expérience et de tes inspirations en remarquant quel relief elles donnent à l'ouvrage..... Mais..... si mon oreille ne me trompe pas..... il me semble que les prisonniers qui étaient à la promenade ont été reconduits dans leurs cachots ?..... Serait-ce le gouverneur ?..... Entends-tu le vieux Schiller qui fait retentir le corridor de ses pas précipités ?... le guichet principal s'ouvre, plusieurs voix..... plusieurs pas..... chut ! Ils passent devant notre porte..... Je vais au plus vite mettre en ordre mon manuscrit, ma plume, mes feuillets.... C'est fini, et bien à temps, car les voilà.

Au lieu du gouverneur, c'était le directeur de la police de la Moravie qui parut à la porte :

— Me reconnaissez-vous? nous dit-il en touchant légèrement son chapeau.

Nous nous inclinâmes et je répondis :

— Oui, monsieur.

— C'est bien, reprit-il.

Puis il s'avança pour laisser entrer le commandant de Spielberg et Schiller.

— Les visites journalières se font-elles régulièrement dans chaque prison ? leur demanda-t-il en allemand, croyant sans doute que nous ne comprenions pas cette langue.

— Très-régulièrement, répondit le directeur Schmerschek.

— Et vous n'avez jamais rien trouvé qui ne fût en ordre ?

— Jamais : j'assiste moi-même à l'inspection des fers, et pour le reste il règne la surveillance la plus active.

— C'est bon, répliqua le directeur de la police, qui fit signe à Schiller de s'avancer vers mon lit.

L'idée qu'on allait visiter minutieusement la paille et chaque planche de ma triste couche me causa un tel effroi pour mon manuscrit que j'eus besoin de toute ma présence d'esprit pour ne pas me trahir.

La couverture fut tirée, la paillasse secouée, et Schiller dans son zèle allait la jeter par terre lorsque le directeur de la police lui dit : « *Das ist gut so* (c'est assez comme cela), » paroles de salut qui firent de nouveau circuler dans mes veines tout mon sang, qui avait reflué vers le cœur, car l'attente avait été cruelle, et la crainte de perdre dans un instant le fruit de tant de journées de travail fut si poignante que je ne pus articuler un mot tant que les visiteurs restèrent dans notre prison.

— A quel péril n'avons-nous pas échappé, grand Dieu ! dis-je à Confalonieri dès que le directeur de la police eut pris congé de nous..... Quelles actions de grâces nous devons rendre à la Providence !..... Tiens, vois un peu à quoi cela a tenu..... Si l'on eût enlevé tout à fait ma paillasse, si seule-

ment on l'eût tirée de quelques pouces, on découvrait le premier paquet de mon manuscrit, attaché par un fil à l'un des pieds de mon lit, et alors..... que d'enquêtes, que de rapports envoyés à l'Empereur!..... que de réprimandes aux employés de Spielberg..... que dis-je des réprimandes! des punitions, le commandant compromis, Schiller renvoyé, Schiller, notre seul espoir désormais!..... sans parler de l'éloignement des autres gardiens et de cent autres rigueurs, dont la plus cruelle eût été notre séparation..... Tel est, hélas! le sort qui nous attendait dans le cas où mes chers feuillets auraient été découverts!

Pendant ce temps le directeur de la police continua sa visite dans les autres prisons, visite très-superficielle, il est vrai, mais qui eut néanmoins pour résultat la découverte de deux ou trois livres laissés par mégarde sous quelque couverture. L'alarme dès lors fut grande parmi nous, et le pauvre Schiller reçut une réprimande si sévère qu'il nous fit ses adieux le jour même comme s'il devait nous quitter immédiatement. Ses craintes, que nous partagions, nous tinrent le reste du jour dans une perplexité qui se changea en certitude lorsque nous le vîmes entrer le lendemain avec un air grave et mystérieux.

— Eh bien, mon vieux camarade, lui dis-je avec tristesse, il faut donc nous quitter? Vous avez reçu l'ordre de votre changement?

— *Nein, nein* (non non).....

— Mais d'où vient donc alors votre mine soucieuse?

— *Der Kaiser ist krank..... sehr krank* (l'Empereur est malade, très malade).

— Que dites-vous, Schiller? l'Empereur malade?.....

— *Ia, ia.*

— Très-malade?

— *Ia, ia.*

— Sa vie est en danger?

— On le dit.

Que Dieu me pardonne au jour de son jugement le mouvement de joie qui s'empara de mon âme! mais il fut si subit, si involontaire que toute tristesse disparut..... que la liberté, ses jouissances et ses bonheurs se présentèrent seuls à ma pensée. L'Empereur dangereusement malade, l'Empereur mourant, l'Empereur mort....., et après lui l'amnistie du nouveau souverain, et le retour dans la patrie et les tendres embrassemens de ma chère famille...... Et Lucy, ma belle Lucy, que je reverrais, que je retrouverais plus séduisante que jamais..... Telles furent les pensées qui s'offrirent en même temps à mon esprit.

— Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous nous annoncez là? demandai-je à plusieurs reprises à Schiller. Ne vous a-t-on pas trompé?

— Mon Dieu, toute la ville le sait et chacun s'attend à la mort de l'Empereur; notre sergent major, qui sait tout, vient de me l'assurer.

— Dit-on quelle est la maladie de l'Empereur?

— Je n'en ai encore rien appris, mais je vais aller m'en informer auprès du sergent.

— Allez, Schiller, allez, mon brave, et revenez vite nous donner des nouvelles positives.

A peine fut-il sorti que je donnai un libre cours à ma joie.

— Avant six mois nous serons libres, mon Frédéric, avant six mois tu reverras ta Thérèse!..... Quand on laisse dire en Autriche que le souverain est dangereusement malade, c'est qu'il est sans ressource..... Dieu veuille lui donner une place dans son paradis, je le souhaite de toute mon âme. Il faut maintenant que tous nos compagnons partagent nos espérances : je vais appeler Moretti au mur, tu en feras autant de l'autre côté pour Borsieri, et ce soir ou demain nous écrirons deux lignes à Pellico.

Que d'existences, Dieu de bonté, pouvaient encore redevenir belles et heureuses par le trépas d'un seul!... Quelques heures après, la plus grande partie de nos prisonniers était informée de l'important événement, tous étaient dans l'attente : Moretti nous appelait à chaque instant à la muraille pour nous demander si nous savions quelque chose de nouveau.

Qui pourrait dire tout ce qui se passait dans le cœur de ces pauvres captifs lorsqu'une lueur d'espoir vint pour la première fois après tant d'années éclairer leur cachot? Qui peindra leur impatience,

leurs inquiétudes, leurs tourmens de ne pouvoir, à chaque minute du jour, apaiser ce besoin irrésistible de s'informer, de mieux connaître l'état et les progrès d'une maladie d'où tout leur avenir dépendait? Qui racontera les sentimens divers dont leurs âmes étaient agitées?... leurs âmes, hélas! où depuis si longtemps toute source de joie semblait à jamais tarie!... Oui, qui révèlera les attendrissans souvenirs, les douces et ranimantes images d'un prompt retour dans la patrie, dans la famille?... et les sages projets, les combinaisons d'une active existence que l'attente d'une imminente liberté avait soudain fait naître dans la pensée de ces infortunés que le malheur n'avait pas encore tellement brisés qu'ils ne pussent se rattacher avec force, avec bonheur à tous les intérêts à toutes les illusions d'une nouvelle vie?.....

Ce ne sera pas moi, mon Dieu!... moi, qui ne peux même, au moment où j'écris, me rappeler sans une douleur amère les adversités sans nombre que nous aurions évitées si la Providence avait permis que l'heure de notre délivrance eût sonné dans ce moment propice!... Ce que je puis dire, pour ce qui m'est personnel, c'est que la seule pensée de cette liberté soudaine, inespérée remplissait mes journées et troublait mon sommeil!... car j'étais jeune encore de désirs et de volonté... car je n'avais alors ni assez souffert ni assez pensé pour voir tomber mes chaînes et regarder les choses de ce monde avec indifférence!... Oh! Dieu

puissant ! qu'il eût été beau le jour où je serais arrivé au milieu des miens, où je leur aurais dit : « Voyez, mon corps est faible sans doute, mais mon esprit est éclairé, mais mon cœur est plein d'énergie, d'espérance et de foi dans l'avenir, et la vie s'ouvre pour moi plus belle et plus sûre qu'à l'âge de vingt ans, parce que j'y prendrai pour guides la sagesse et les préceptes de notre sainte religion. »

Telles étaient, après trois années de captivité, les dispositions de mon âme, et c'est ainsi que, préparé à rendre témoignage par ma conduite et par mes écrits à la miséricorde de Dieu, j'attendais l'instant où ces trois mots : « *l'Empereur n'est plus* » devaient ouvrir les portes de mon cachot et me rendre à ceux qui pleuraient ma perte, comme ces divines paroles de Jésus-Christ : « *Lazare, levez-vous...* » tirèrent le frère de Marthe et de Marie de son tombeau et le rendirent à celles auxquelles il avait coûté tant de larmes.

—Schiller, Schiller, *was gibts neues*? (qui a-t-il de nouveau? demandais-je au brave homme chaque fois qu'il entrait dans notre prison. Avez-vous été lire le *Beobachter* (*l'Observateur*), comme vous me l'aviez promis? avez-vous parlé en ville avec quelque personne bien instruite? savez-vous quelque chose enfin?

— Je ne sais rien de plus, me répondait-il avec un flegme qui me mettait hors de moi dans un pareil moment : j'ai lu la gazette, il n'y a rien. Quant à m'informer auprès de quelqu'un de la maladie

de l'Empereur, je ne suis pas si sot de me compromettre ainsi.

— Comment, vous compromettre! mais qui pourrait le savoir?

— Il y a des espions partout : à Brünn, on en compte par milliers, je suis au fait de cela, moi... Aussi ne verriez-vous pas deux personnes s'accoster pour se demander des nouvelles de l'Empereur; c'est tout au plus si l'on ose en parler en famille.

— Peut-être, lui dis-je, la chose n'est-elle pas aussi grave qu'on l'avait cru d'abord?

— Au contraire, moins on en parle et plus c' sérieux. Je dois du reste voir ce soir un de mes a ciens camarades qui est sergent dans les gardes police, et j'apprendrai peut-être quelque chose lui.

— Allez, allez, mon vieux grenadier, revenez s'il est possible et si la tête est libre; revenez aujourd'hui même nous communiquer tout ce que vous aurez appris.

Il revint en effet quelques minutes avant la dernière visite du soir. Sa figure était radieuse de jo et de vin, sa langue épaisse, ses jambes raides et son corps droit comme s'il eût craint à chaque pas perdre son centre de gravité.

— Eh bien! lui dis-je quand il se fut planté devant moi, qui a-t-il? avez-vous vu le sergent?

— *Ia*.

— Vous a-t-il parlé?

— *Ia*.

— Et que vous a-t-il conté ?

— Ah ! c'est un malin qui en sait long... Quand nous étions ensemble au régiment, un jour que nous nous trouvions à Lintz... ah !... ah !... ah !... pauvre petite recrue, comme elle était drôle...

— Mais Schiller, le sergent ?

— Le sergent, lui, s'en vient comme cela vers la recrue et lui dit : « Tu es un bel homme... » Ah !... ah !... ah !... Sac à mensonge ! il n'avait pas cinq pieds.

— Mais Schiller, que vous a dit le sergent de l'Empereur ?

—L'Empereur..... Justement... le sergent disait que son serviceétait bon, qu'on y mangeait, qu'on y buvait, et la recrue.....

— Au diable votre recrue ! vous me conterez cela un autre jour ; ce que je vous demande, c'est ce que vous avez pu savoir de votre ancien camarade sur la maladie de l'Empereur.

— *Ia, ia*, sa majesté est malade et demain nous en saurons davantage.

— Et pourquoi demain ?

— Parce que le sergent.....

— Maudit sergent ! pensai-je, il n'en sortira pas !... Eh bien ! repris-je.

— Parce que M. le directeur de la police doit peut-être venir encore à Spielberg avec son excellence le gouverneur, un de ces jours... demain... que sais-je, moi, on ne dit pas au juste. *Gute nacht !*

(bonsoir), demain nous verrons bien... Et il partit, nous laissant dans le doute et l'indécision.

Que signifiait cette nouvelle dont Schiller venait de nous parler si vaguement? C'est là ce qu'il était important d'éclaircir; mais le jour tirait à sa fin, la dernière ronde allait se faire : il fallut donc jusqu'au lendemain essayer de modérer notre curiosité. Quand le chapitre des probabilités et des conjectures fut épuisé, quand je fus las de me heurter dans l'obscurité contre les murs de ma prison, je me jetai sur mon lit, où des rêves de France et de liberté vinrent embellir ma nuit.

Réveillé dès avant la première lueur du jour, je me mis à penser à la joie de mon père, à celle de ma sœur, de mon frère quand ils me reverraient!... Puis l'image de Lucy dans toute sa beauté vint flotter devant mes yeux... Lucy! dont le souvenir vivait dans mon âme comme celui de l'ange dans le cœur de Tobie!... Puis, toujours plus séduit par l'espoir d'être bientôt libre, j'arrangeais ma vie et me disais : «Que d'études, que de travaux je pourrai entreprendre!... que d'ouvrages nouveaux à parcourir!... comme je rechercherai les hommes de mérite et que je serai fier de pouvoir leur montrer les fruits de ma captivité... mon livre (il n'y manquait plus que quelques pages)... mais pour pouvoir le montrer ce livre, il faudrait avant tout le sauver... Et qui me dit qu'on me le laissera emporter, même en nous accordant la liberté?...» Alors la crainte s'empara de nouveau de moi, et l'idée me

vint de remettre le manuscrit entre les mains de Schiller.

C'était un parti sage dont j'avais reconnu la nécessité depuis la visite du directeur de police; mais que j'avais ajourné jusqu'au moment où l'ouvrage serait achevé. Ce jour-là, je n'hésitai plus... et lorsqu'à l'aube du jour le vieux Schiller vint, suivant sa coutume, nous apporter le pain de la journée, et qu'il m'eût répété plus clairement que la veille ce que son ami le sergent lui avait dit en secret sur la venue probable des autorités; je lui dis : « Revenez dans une heure, j'ai là quelque chose que je désire vous confier... Le voulez-vous, Schiller?

— Certainement.

— Eh bien donc, dans une heure.

A peine fut-il sorti que je me hâtai de mettre en ordre et d'empaqueter les feuillets de mon manuscrit, non sans m'arrêter souvent pour en lire des fragmens et des chapitres entiers.

Schiller fut exact.

— Me voilà, me dit-il.....

Je pris alors quatre paquets que j'avais préparés et cachés sous ma couverture.

— Tenez, Schiller, gardez-moi ces feuilles écrites: c'est le dépôt le plus précieux que je puisse confier à votre loyauté.

— Quoi! tout cela est écrit?.... Jour du Seigneur! voyez un peu combien il a consommé de papier....

— Me promettez-vous de ne pas perdre ce que je vous remets aujourd'hui ?

— *Ia, ia.*

— De le conserver près de vous jusqu'à ce que je le fasse prendre?

— *Ia, ia.*

— Alors, faites-en un seul paquet et cachez-le soigneusement.

— Soigneusement.... oui, car cette visite du directeur de la police me donne de l'inquiétude, et pour plus de sûreté je vais reprendre également les livres que vous avez gardés lorsqu'on envoya tous les autres à Vienne.

— D'accord, mon bon Schiller; quoique cela me paraisse un surcroît de précaution, les voilà. Que dit-on de l'état de santé de l'Empereur ?

— Qu'il est bien mal et que sa fluxion de poitrine.....

— C'est, dites-vous, une fluxion de poitrine?

— Oui.

— Alors (*mein lieber*), mon cher petit Schiller, vous pouvez être en paix : la visite du directeur n'a rien de bien effrayant.

— Je ne dis pas, répondit-il en mettant sous sa capote les livres et le manuscrit, mais le directeur est un vieux renard et mieux vaut avec lui avoir plus d'un trou à son terrier.

Il était huit heures lorsque Schiller m'adressait ces paroles : à neuf nous l'entendîmes appeler, puis au bout de cinq minutes il repassa devant

notre porte à pas précipités; quelques secondes après nous distinguâmes la voix du directeur de la police, qui nous semblait suivi de plusieurs personnes : tous deux au guichet, nous attendions dans la plus grande anxiété le résultat de cette visite. Est-ce pour nous annoncer quelques grâces? Vont-ils commencer par nous? Mais non, ils semblent se diriger du côté de la plate-forme, vers la prison de Pellico... Une porte s'ouvre... écoutons... On n'entend plus dans le corridor que les pas de la sentinelle... Que peuvent-ils faire si longtemps? Schiller aurait-il raison? Rien n'arrive jusqu'à nous et pourtant on dirait qu'on traîne quelque chose dans le corridor... il y a déjà plus d'une demi-heure qu'ils sont là.....

— Décidément c'est une visite domiciliaire, dit Confalonieri.

— Quelle idée! répondis-je.....

— N'entends-tu pas Moretti qui nous appelle?

— Oui, mais ce n'est pas le moment de parler avec lui.

Enfin des pas se firent entendre de nouveau, une autre porte s'ouvrit..... et tout rentra dans le silence.

C'est ainsi que nous passâmes des heures entières, épiant jusqu'au moindre bruit et nous persuadant de plus en plus que nous allions être exposés à une rigoureuse perquisition..... Alors la crainte s'empara de nos esprits et nous nous mîmes à l'ouvrage pour cacher ou détruire certains petits objets

que nous portions toujours sur nous, tels que plumes, petites fioles contenant ce que nous appelions de l'encre, et des écrits, des notes que nous conservions précieusement et qu'il nous fallut, à notre amer regret, réduire ou avaler, pour qu'il n'en restât pas vestiges.

Quelles précautions et quelles alarmes à l'idée seule qu'on pouvait découvrir un petit bout de crayon que je voulais sauver à tout prix..... Combien de fois je le changeai de place jusqu'au moment où je le vis disparaître dans une fente pratiquée à grand'peine dans le plancher de la prison! et que de soins pour effacer les traces de cette trop sûre cachette, sur laquelle je fixais sans cesse les yeux, pour me convaincre qu'on ne pouvait l'appercevoir! Que dire aussi de nos efforts pour mettre en sûreté les poudres qui pouvaient servir encore notre secrète correspondance!

Jamais hommes ne travaillèrent avec plus d deur et d'anxiété à sauver du naufrage les déb de leur fortune ou leur dernier souffle de vie q nous ne le fîmes pour soustraire aux yeux des perquisiteurs cet unique moyen de donner encore, du fond de notre tombe, quelques preuves d'existence à nos familles désolées!

Car nos espérances d'une prompte délivrance venaient de s'ébranler à l'idée d'une telle rigueur, et nous nous disions que si l'Empereur était mal, si sa mort était prochaine, on ne nous tourmenterait pas ainsi..... premiers doutes qui s'augmentè-

rent encore lorsque Schiller, quittant un instant le directeur de la police pour venir ouvrir nos portes et porter les gamelles de notre dîner, me fit signe qu'on visitait partout et même sur les personnes.

— La perquisition est donc bien sévère? lui demandai-je à voix basse.

— Oui.

— Ont-ils trouvé quelque chose?

— Presque rien.

— Et mes papiers, Schiller?

— J'y ai pensé.

Je voulais continuer, mais il referma le guichet, et je l'entendis marcher du côté de sa chambre, qui se trouvait à quelques toises seulement de notre prison. Cinq minutes après il repassait à pas comptés dans la galerie : « Non, non, m'écriai-je, cette maudite visite n'indique rien de bon.... l'Empereur est mieux, l'on exécute strictement des ordres de Vienne qui auraient dû l'être il y a quelques jours et dont le gouverneur avait adouci l'exécution lors de la première inspection du directeur de la police.»

— Les voilà, ils s'approchent, dis-je à mon ami en mettant de nouveau mon oreille au guet.... Cette fois, je ne me trompe pas, la porte s'est ouverte, dans deux secondes ils sont ici.....

J'avais à peine eu le temps de m'asseoir sur le bord de mon lit que le guichet tourna bruyamment sur ses gonds et donna passage au directeur de police, au surintendant du Spielberg et à six autres in-

dividus, qui pouvaient à peine tenir dans notre étroite prison.

— C'est encore moi, messieurs, nous dit en français le directeur d'un air assez embarrassé; mais, voyez-vous.... je dois.... sa majesté veut.... cela est pénible.... je dois vous faire visiter.

— Nous sommes à vos ordres.

Alors s'avança près de moi un monsieur fort bien vêtu qui fouilla dans mes poches, tâta les doublures, palpa toutes les parties de mon corps, tandis que plusieurs gardiens enlevaient ma paillasse et démontaient les planches de mon lit, qu'ils apportaient une à une au directeur de la police; celui-ci, après les avoir soigneusement examinées, s'approcha des traverses et des pieds qui les supportaient, les regarda de près, les toucha de ses mains, ne laissant aucune fente, aucune inégalité, aucun rebord sans les avoir soumis à la plus scrupuleuse recherche. Cela fait, il se fit apporter ma grossière couverture, qu'il mania lui-même dans tous les sens, par tous les bouts, comme s'il eût dû y trouver quelque imperceptible papier; puis vint le tour de la paillasse, dans laquelle il fourra ses blanches mains, aidé du monsieur, dont la tournure n'était guère en harmonie avec un semblable métier.

Quand ils eurent achevé cette *sbirienne* opération, que je leur regardais faire avec un sentiment de surprise, de dégoût et de pitié, le directeur se tourna vers moi et me dit :

— Maintenant il faut vous déshabiller.

— Me déshabiller, monsieur! mais il fait froid...

— C'est l'ordre, me répondit-il sèchement.

— Je m'y soumets, monsieur.

Je me dépouillai donc de mes habits de galérien, que l'on étiquetait à mesure.

— Et les souliers, demandai-je, faut-il aussi les ôter?

— Sans doute, ainsi que les bas.

— Et la chemise?

— La chemise également.

Je rougis et, sentant la patience près de m'échapper, je demandai au directeur s'il ne pouvait m'éviter le désagrément de rester ainsi nu aux yeux de tous.

— C'est l'ordre.

— Mais il me semble, repris-je avec douceur, qu'on pourrait nous laisser ce dernier et indispensable vêtement sans manquer en rien aux instructions reçues? Regardez, monsieur, examinez..... voyez mes mains, mes pieds meurtris par les fers : puis-je dans cet état soustraire quelque chose à votre perquisition?

Le directeur ne répondit que par un de ces mouvemens d'épaules et un de ces rehaussemens de sourcils qui voulaient dire : « Que voulez-vous! je n'y suis pour rien. »

— Puisqu'il faut, repris-je avec douleur, boire jusqu'à la dernière goutte de ce calice d'humilia-

tion, je le ferai..... Mais j'avoue, monsieur, que j'étais loin de m'attendre à de semblables rigueurs après trois années de captivité.

Je remis alors ma dernière dépouille à l'acolyte du directeur, et je restai là les yeux baissés, l'indignation au cœur, pendant qu'on passait en revue et toute ma personne et la rude chemise qu'un mendiant n'aurait pas voulu porter.

— Est-ce fini, monsieur, demandai-je au chef de la police en voyant qu'on ne m'inspectait plus, et puis-je maintenant reprendre mes habits?

— Pas encore, pas encore..... dans quelque temps. Reprenez seulement votre chemise.

— Comment! il me faudra demeurer longtemps dans cet état de nudité?

— C'est l'ordre, je n'y puis rien.

Et cela disant, il fit un geste pour qu'on transportât dehors paillasse, couverture et vêtemens..... me laissant ainsi exposé sans pitié aux regards de tous et à l'air humide et froid du cachot.

Cette noble expédition terminée, le directeur général me fit un léger salut et se tourna vers Confalonieri, qui fut soumis aux mêmes avanies que moi: lui aussi, quoique souffrant, dût quitter sa misérable couche, où ses douleurs rhumatismales le retenaient, pour livrer aux recherches des perquisitions son lit, ses habits de galérien et jusqu'à son faible corps!

[illegible] fallait pour mon cœur un affligeant spectacle de voir l'homme que je chérissais, que je révérais le plus au monde traité par des suppôts de police comme le dernier des forçats, de se [illegible], pieds nus et dépouillé de tout vêtement, obligé de se tenir debout devant les instrumens du pouvoir, qui ne respectaient ni ses cheveux blanchis par le malheur, ni les infirmités gagnées dans la prison, ni le caractère de celui qu'ils abreuvaient ainsi de dégoût!..... Et pourtant cet illustre infortuné, sur lequel ils osaient porter leurs mains impures, supportait avec une angélique patience ces indignes traitemens..... Aucune parole de mécontentement ne sortit de sa bouche, aucun signe de mépris ou d'indignation ne se peignit sur ses traits..... Il souffrait! mais son âme était trop grande pour ne pas protester contre de telles infamies par la dignité seule de la résignation.

Laissé ainsi que moi sur une poignée de paille pour reposer son corps, que rien ne garantissait du contact de l'air, il dut, malgré sa faiblesse et ses douleurs, rester debout pendant que les gens de police continuaient leur visite dans tous les coins, depuis le moindre trou du plancher et de la muraille jusqu'aux toiles d'araignée dont étaient tapissées la voûte et la lucarne du cachot. Souvent ils s'approchaient de notre cachette..... Alors les battemens de mon cœur redoublaient, ma respiration s'arrêtait, et

je ne reprenais haleine qu'en les voyant s'éloigner de notre précieux trésor.

La perquisition semblait terminée et déjà plusieurs des gardiens avaient évacué la prison lorsque le strict directeur de police se fit apporter pour les visiter, non-seulement la cruche d'eau et le baquet où nous faisions nos ablutions, mais encore l'infect et mal couvert récipient d'où s'échappaient des miasmes d'autant plus fétides qu'on ne le vidait qu'une fois toutes les vingt-quatre heures ; ne s'en rapportant qu'à lui de ce dégoûtant examen, ce haut fonctionnaire baissa la tête, contempla, fit agiter ce qu'un garde-chiourme n'aurait pas eu le courage d'inspecter dans la crainte de passer aux yeux de ses compagnons pour le dernier des hommes.

Je fus tellement frappé d'étonnement en voyant jusqu'à quel degré d'avilissement la volonté d'un souverain pouvait faire descendre les plus haut placés, dans une monarchie absolue, que j'oubliai le misérable état de nudité auquel j'étais réduit pour dire au directeur général de la police, au moment même où il prenait congé de nous en répétant : « Je regrette de vous avoir incommodés, mais c'est l'ordre, cela ne vient pas de moi : — Hélas ! monsieur, vous êtes plus à plaindre que nous !..... » Paroles de pitié qui couvrirent d'une vive rougeur le visage de celui dont nous étions destinés à subir si longtemps la rigoureuse surveillance.

— Dieu sait, dis-je à mon pauvre Confalonieri lorsque nous fûmes seuls, combien de temps ils vont nous laisser dans ce costume de saint Jean-Baptiste..... Vit-on jamais semblable abus de la force, et le cœur ne se soulève-t-il pas à la vue de pareilles indignités! Quel triste avenir cela nous promet!..... et quel sort nous est réservé désormais si nous ne devons ce traitement ignoble qu'aux ordres émanés de Vienne et par conséquent de l'Empereur!..... Mais tu as bien froid, repris-je en voyant Confalonieri pâlir de plus en plus... C'est de la cruauté que de nous forcer à rester ainsi dépouillés pendant si longtemps! N'ont-ils pas assez touché, retouché sous nos yeux les guenilles qui nous couvrent à peine!... Ah! c'est intolérable!...

— Ne nous plaignons pas trop, me répondit mon ami : qu'aurait-ce été si l'on eût découvert notre précieuse poudre et si l'on eût saisi ton cher manuscrit?

Ces derniers mots allèrent droit à mon cœur et y retentirent comme le son d'une cloche funèbre!...

— S'ils allaient aussi visiter la chambre des gardiens! m'écriai-je... si le pauvre vieux Schiller!... Ah! cette idée est affreuse et c'est la première fois qu'elle se présente à mon esprit!..... Mon Dieu, prends pitié de nous!

Je me précipitai alors vers la porte, et j'y restai, malgré l'air qui pénétrait et glaçait mon corps nu et déjà froid, j'y restai longtemps pour écouter et

saisir au passage le moindre bruit du corridor. « Ils sortent enfin de la prison de Moretti, dis-je à Confalonieri, c'est la dernière... la chambre de Schiller n'en est qu'à quelques pas... les voilà qui reviennent de notre côté... Ah! je respire!... Mais non, ce n'était qu'un seul homme; les autres s'en vont à droite..... Dieu! mon Dieu! fais que je ne me trompe pas! Hélas! ils s'arrêtent, et la porte qui vient de s'ouvrir et de crier, c'est celle de Schiller... L'infortuné! il est perdu! Ah! quel supplice d'attendre ainsi sans pouvoir rien tenter pour détourner son malheur! »

C'est en vain que Frédéric cherchait à me calmer; mes craintes étaient si vives, mon imagination tellement frappée qu'ayant entendu les pas de quelques soldats dans le corridor, je m'écriai : « Voilà qu'on l'emmène, je reconnais sa marche!... Pauvre Schiller! pauvre Schiller!... à son âge! la prison, les coups de canne!... Combien je me reproche de l'avoir exposé à un semblable malheur!..... »

Et j'écoutais toujours.....

Ils continuent à visiter sa chambre, que le ciel nous soit en aide!... Tout est décidé maintenant, je les entends sortir; ils s'avancent vers nous, sans doute ils vont entrer.

Jamais cœur brisé par l'infortune ne sentit de plus amers regrets que ceux que j'éprouvais à l'idée des calamités qui allaient fondre à cause de moi sur un pauvre vieillard qui la veille encore était si tranquille et si heureux! J'en étais tellement

pénétré, tellement anéanti que je cessai un moment; quoique appuyé sur la porte, de suivre les mouvemens de l'escouade des perquisiteurs. « Faut-il donc, ô mon Dieu! répétai-je à voix basse, que je sois condamné; après avoir tout sacrifié pour ne compromettre personne, à pleurer toute ma vie la perte d'un homme dont je n'ai reçu que des bienfaits! »

J'étais depuis longtemps perdu, abîmé dans cet accès de repentir, lorsqu'il me sembla entendre dans le corridor les pas lourds et saccadés de mon pauvre Schiller... Avec quelle attention je l'écoutais venir; et quelle agitation n'éprouvai-je pas lorsque je fus bien sûr que c'était lui; mon bon vieux soldat, dont j'aurais entre mille distingué la martiale allure! Il venait... mais qu'il allait lentement pour mon impatience!.....

— C'est Schiller! m'écriai-je en frappant doucement au guichet au moment même où il se trouvait en face.

Il s'arrêta, ouvrit la plaque de tôle qui servait de fermoir au *vas ist das* de la porte et me dit :

— *Alle ist in ordnung, die verfluchte papiers sind verbrannt* (tout est en ordre, les maudits papiers sont brûlés).

Puis il referma tranquillement l'ouverture et s'en fut du côté de sa chambre.

« Sauvé! il est sauvé!.. » fut mon premier cri; ma première parole, et ma joie fut si grande dans ce premier moment qu'oubliant l'absence complète

de vêtemens ; j'aurais gambadé dans toute la prison si mes fers en se heurtant ne m'eussent soudain rappelé que ces élans de mon ancienne gaîté se trouvaient incompatibles avec la funeste livrée du prisonnier d'état !..... Mais l'âme se trouvait trop heureuse pour ne pas s'épancher, et ce fut en embrassant mon bien-aimé Frédéric, en rendant grâce à la bonté divine que je goûtai dans toute sa plénitude le bonheur de n'avoir pas à répondre devant Dieu et devant les hommes de la liberté et peut-être de la vie d'un bon vieillard que la prison et les mauvais traitemens auraient bientôt conduit au tombeau.

Ce ne fut qu'après avoir joui quelque temps sans réserve du salut inespéré de notre bienfaisant geôlier qu'il me fut possible de penser à quel prix ce salut avait été acheté, prix bien cher, hélas !... et dont la grandeur parut telle à mes yeux que je passai bientôt de la plus grande joie à la plus profonde tristesse, à la plus accablante désolation. Oui, j'étais triste, désespéré comme une pauvre mère qui, ne vivant que pour l'unique enfant qu'elle a conçu dans la douleur, qu'elle n'a élevé qu'à force de soins et de veilles, se le voit enlever par une mort cruelle au moment même où, plein de force et de beauté, il faisait l'espoir et le bonheur de toute sa vie..... Les larmes de cette mère infortunée sur son enfant adoré, je les répandais sur mon œuvre de prédilection, fruit de tant de fatigues et d'inquiétudes ; mon œuvre, qui jamais ne m'a-

vait parue plus digne de regrets qu'à cette heure où le feu en avait à jamais détruit jusqu'au moindre vestige.

J'ai dans ma vie supporté bien des épreuves, mais aucun malheur, aucun désastre, hormis les déceptions du cœur, ne m'ont frappé avec autant de force et ne m'ont laissé plus longtemps en proie à la tristesse et à l'abattement que la perte de cet ouvrage sur lequel j'avais fondé tant d'espérances et dont chaque page avait été pour moi une source de consolations et d'ineffables jouissances.

Privé désormais de cette occupation chérie, de cette lumière intellectuelle qui jetait sur mon présent comme sur mon avenir les plus douces clartés, je me sentais désarmé contre la souffrance, et il me fallut une résignation plus qu'humaine pour répondre avec calme au pauvre Schiller : «Vous avez bien fait..... c'est très-heureux..... » quand il vint en triomphe me conter quelques heures après, en nous rapportant nos vêtemens, comment il s'était douté des intentions du directeur de police et comment, à l'heure de notre dîner, il était entré cinq minutes dans sa chambre pour mettre dans son poêle *tous ces maudits papiers (die verflüchte papiers)*.

Cette journée, ainsi que la nuit suivante, fut agitée et sans sommeil, comme l'avaient été les précédentes : alors ce n'étaient plus les rêves de bonheur et les scènes séduisantes d'une prochaine liberté qui me tenaient délicieusement éveillé, mais des regrets, mais des pensées de deuil dont mon

âme cherchait inutilement à vaincre la douloureuse influence. Mon livre, que je pleurais en silence, mon livre, si fatalement anéanti avant même que les dernières feuilles en fussent terminées, me semblait l'emblème de mon existence, dont les fils seraient tranchés avant le temps..... et si je pensais à la maladie de l'Empereur, c'était pour me dire qu'il resterait assis sur son trône de longues années encore après que j'aurais servi de pâture aux vers du sépulcre!.....

Le lendemain, à l'heure de midi, en arrivant sur la plate-forme, j'entendis successivement les nombreuses cloches de la ville tinter d'abord et puis sonner ensemble à toute volée.

— Quelle est la fête qu'on célèbre? demandai-je à Krall.

—*Signor mio*, me répondit-il, c'est un *Te Deum* pour rendre grâce à Dieu de la guérison de l'Empereur; toutes les autorités, toutes les troupes y assistent; entendez-vous les fanfares militaires? comme c'est beau!

Sans rien répondre, j'allai m'appuyer sur le parapet tout près de la prison de Pellico, et pendant qu'on célébrait avec tant d'éclat et de pompe le retour à la vie d'un faible vieillard, je pensais, en offrant à Dieu mes douleurs, à la funeste destinée de tant de jeunes prisonniers que cette guérison condamnait sans doute à occuper un jour une place dans le cimetière, dont les funèbres et malheureuses croix rappelaient à mon âme affligée que la mort frappe

indistinctement les jeunes et les vieux, les pauvres et les riches, et que le signe de la rédemption n'est un signe de grâce et d'éternelle félicité que pour ceux qui ont été pieux, soumis, reconnaissans envers notre père céleste, bons, indulgens et charitables envers leurs frères en Jésus-Christ.

XV.

Si la seconde perquisition du directeur de la police avait jeté l'alarme dans tous les cœurs, la nouvelle du rétablissement de l'Empereur acheva d'y porter la tristesse et le découragement. Ce qui avait été saisi dans cette visite était peu de chose, il est vrai : quelques carrés de papier écrit, quelques mauvaises plumes et deux ou trois petits livres, voilà tout; mais nous étions à Spielberg, et ces misérables trouvailles, qui partout ailleurs n'auraient pas donné lieu à la moindre information, étaient suffisantes aux yeux du souverain pour établir une enquête et même un procès suivi de châtimens sévères.

Voilà ce que nous avions à craindre pour ceux à qui l'on avait arraché leur dernière ressource contre l'oisiveté, tandis que nous redoutions personnellement de voir le pauvre Schiller victime de ces légères infractions, dont on ne manquerait pas de le rendre responsable..... Et que devenait, si nous le perdions, cette réponse que nous attendions désormais avec tant d'impatience? Qui nous assurait qu'elle ne tomberait pas dans des mains infidèles, qu'elle ne serait pas interceptée?..... Alors combien de nouvelles calamités pouvaient fondre sur des personnes dévouées, sur Schiller et sur nous-mêmes!..... Ce triste et fécond sujet d'anxiétés redoublait encore en moi le mortel chagrin que me faisait éprouver l'anéantissement de mon manuscrit et de tout espoir d'une liberté prochaine.

Que les heures ainsi passées dans une dévorante inquiétude et dans une complète inaction étaient longues et pénibles!..... et que nous comprenions bien, malgré nos mutuels encouragemens, la funeste influence exercée sur l'esprit et sur le cœur du prisonnier par cette oisiveté de cachot que la pensée, faute d'alimens, ne peut longtemps combattre sans que la source de l'intelligence elle-même n'en soit enfin ou troublée ou tarie!

« C'est là précisément ce que veut l'Empereur, me répétait Moretti : éteindre en nous jusqu'à la dernière étincelle d'imagination et de saine raison, telle est sa volonté, tel est son but, et son plan est

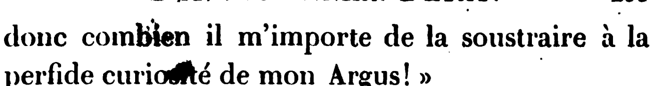
malheureusement trop bien combiné, trop bien suivi pour qu'il n'y parvienne pas un jour. Tant qu'il pourra croire qu'il nous reste la moindre énergie dans l'esprit, comme la moindre indépendance dans le caractère, tu le verras étendre de plus en plus son système de répression et de vexations intérieures, qui ne se termineront, je te le dis encore, que par l'*imbécillitation*, l'avilissement ou la mort.

» Cette torturante oisiveté et ces tribulations toujours croissantes auxquelles l'Empereur nous condamne, ajoutait Moretti, sont difficiles à supporter alors même qu'on est deux, qu'on s'entend et qu'on s'aime; mais comment y résister, mon Dieu, lorsqu'on est, comme je le suis, forcé de passer cette misérable vie avec un être qu'on méprise..... avec un compagnon dont la fausse piété sert de manteau à la perfidie et à la trahison!..... car, plus je l'observe et plus j'ai lieu de craindre que ce ne soit lui qui ait révélé à don Stephano tout ce qui se passait entre nous.

» Oh! qu'il me faut de prudence pour ne pas me laisser aller à l'indignation qui s'empare de moi quand je le vois agenouillé pendant des heures entières ou que je l'entends prononcer d'une voix humble quelque sage précepte de l'Évangile..... Ma pauvre tête s'égare alors, mon cœur se soulève et je serre les dents pour ne pas lui crier : « Malheureux, tu blasphèmes!.... » Si je reste avec cet homme d'astuce et d'hypocrisie, je me porterai, je n'en sau-

rais douter, à quelque excès, que je déplorerai, pour être délivré de ce supplice de Mézence, de cette union forcée, monstrueuse, de la franchise avec la fourberie, de l'honneur avec la bassesse..... Plains-moi sans essayer de me désabuser sur le compte de ce misérable! N'ai-je pas acquis dans ma longue carrière militaire une profonde expérience des hommes? Eh bien! crois-moi donc quand je t'affirme que nous avons été et que nous serons vendus par lui..... Penses-tu que ce soit fortuitement et sans dessein qu'on l'a mis avec moi, qui proteste de mon innocence, et près de vous, qui n'avez fait aucun aveu?..... Assurément non; cette transgression des intentions formelles de l'Empereur de *ne pas réunir les condamnés de Venise avec ceux de Milan* a une cause..... et cette cause n'est autre que de faire épier chacune de nos paroles, chacune de nos actions pour découvrir nos secrets, nous surveiller et connaître à fond nos caractères.

» C'est d'après cette conviction que je suis constamment sur mes gardes et que je me couperais la langue plutôt que de laisser échapper un mot sur la révision de mon procès, que je sollicite par le moyen du gouverneur, ainsi que sur la découverte de la direction des aérostats, dont je t'ai souvent parlé et qui prend chaque jour plus de consistance dans mon esprit. Cette admirable découverte, à laquelle je travaille sans relâche, fait ma consolation et mon espoir..... j'en ferai, s'il plaît à Dieu, le prix ou l'instrument de ma liberté. Juge



donc combien il m'importe de la soustraire à la perfide curiosité de mon Argus! »

C'est ainsi que l'infortuné colonel, dans un langage dont l'exaltation et la singularité, loin d'attirer le sourire sur mes lèvres, faisaient naître en mon âme la plus douloureuse compassion, épanchait chaque jour les soupçons que lui inspiraient la présence de son compagnon et les espérances chimériques qu'il fondait sur sa prétendue découverte; espérances que nous nous serions fait un scrupule de détruire et que nous entretenions même en nous prêtant à ses longues dissertations sur la construction et la direction des ballons. Trop heureux si cette idée fixe eût pu le soutenir et le sauver de la mort qui l'attendait sous les sombres voûtes du Spielberg!

Toute correspondance ayant été suspendue entre nous depuis la visite du directeur de la police, ce ne fut que plusieurs jours après ce funeste incident que je me hasardai, le cœur encore saignant d'une si profonde blessure, d'écrire à mes amis Pellico et Maroncelli pour leur annoncer la triste fin de mon manuscrit :

« Je ne m'en consolerai jamais, leur disais-je, et je regretterai jusqu'à mon dernier jour ces pages écrites avec le sang de notre Silvio!..... elles auraient, je le sens, porté la conviction dans bien des âmes, inspiré l'amour de Dieu, de la vertu longtemps encore après que celui qui les a tracées aurait cessé de vivre!..... C'est ce renoncement

à l'espoir d'être utile qui me rend surtout sensible à cette perte, que je ne saurai plus réparer. Je rends grâce à la Providence de vous avoir épargné cette douleur en vous inspirant de graver dans votre mémoire les intéressans poëmes que vous avez composés au Spielberg.

» — Oui, c'est une perte irréparable, me répondirent-ils avec un touchant empressement, et tes amis la déplorent; mais celui qui nous tient compte de nos intentions comme de nos bonnes œuvres te permettra un jour de reprendre cet important travail et de consacrer ta plume à la défense de la morale et de la religion. Ne te décourage donc pas, tu es jeune encore!.....»

Ces touchantes expressions versèrent un baume sur ma tristesse, mais ne purent, hélas! être suivies, comme par le passé, d'une nouvelle lettre plus tendre encore que la première : les moyens de correspondre nous manquaient autant que la confiance, et l'arrivée de don Stephano Paolowitz, quand bien même l'irrésistible besoin d'échanger nos pensées l'eût emporté sur la prudence, aurait alors suffi pour nous forcer à nous en abstenir entièrement.

L'homme de Dieu, si tristement métamorphosé, comme le disait Moretti, en homme de police, ne nous prouvait que trop par sa conduite que le salut de nos âmes était la moindre de ses pensées : ses longues conférences avec le compagnon du pauvre colonel, ses continuelles informations

auprès des gardiens, son espionnage, ses paroles, ses menaces contre les autorités étaient peu faites, il faut le dire, pour nous rassurer sur le résultat de son nouveau séjour à Spielberg.

— Les choses marcheront encore autrement, et il faudra bien que sa majesté soit obéie.....

Telles furent ses premières paroles alors que je lui racontai les indignes traitemens que nous avions dû supporter pendant la visite du directeur général de la police.

— Ces messieurs ont cru, ajouta-t-il, qu'on pouvait impunément éluder les ordres du souverain... mais je leur ai prouvé que la soumission à ces ordres suprêmes s'étend à tous..... Croiriez-vous qu'ils m'ont dénoncé et que j'ai dû, *moi*, don Stephano Paolowitz, soutenir une enquête! Grâce à Dieu et à mon protecteur, son excellence le baron Munch Von Belling Haussen, la honte et le blâme sont retombés sur les calomniateurs, et sa majesté, pour me donner un témoignage de son impériale satisfaction, m'a nommé chapelain de la cour; ces glands d'or à grosses torsades que vous voyez à mon chapeau et à ma ceinture sont les insignes de cette nouvelle dignité, dont vous devez vous réjouir avec moi comme d'une preuve de l'importance que l'Empereur attache à tout ce qui concerne vos seigneuries.....

— Et des loyaux services que vous lui avez rendus? dis-je en m'efforçant de réprimer le sourire de pitié que tant de bassesse et de vanité, joint



tes à tant de sottises, attirait sur mes lèvres.....

— Certainement, reprit don Stephano en levant les yeux au ciel, car je le sers, ce grand Empereur, comme je servirais mon père, comme je sers Dieu, de cœur et d'âme..... et c'est bien le moins que je puisse faire pour justifier la confiance dont il daigne m'honorer. Si vous l'entendiez quand il cause avec moi des prisonniers du Spielberg, comme avec son égal, et cela pendant des heures entières!....

— Nous sommes si peu de chose, répliquai-je d'un air de doute, que je m'étonne qu'un si grand monarque puisse s'occuper de nous dix minutes seulement.

— Si peu de chose! *figliuol mio*, détrompez-vous..... détrompez-vous..... il est peu d'affaires, je dirais même qu'il n'en est aucune qui préoccupe l'esprit de sa majesté autant et plus que ses prisonniers de Spielberg: rien ne se fait dans l'intérieur de votre prison qu'elle n'en soit informée, aucun changement n'a lieu qu'elle ne l'ait ordonné. L'Empereur a le plan de cette forteresse et sait exactement comment sont situés vos cachots et jusqu'aux numéros qu'ils portent; il sait aussi, n'en doutez pas, comment vous êtes accouplés, et nul changement, nulle réunion nouvelle n'a lieu sans un ordre exprès de sa main... Vous pouvez donc juger de l'importance attachée à vos personnes par l'intérêt que sa majesté prend à vous, intérêt vraiment paternel et dont elle a donné d'irré-



cusables preuves au moment même de la maladie grave qui vient de la mettre aux portes du tombeau. Vous aurez su sans doute, ajouta don Stephano en jetant sur moi un regard scrutateur, que sa majesté a été malade?

— Qui nous en aurait parlé? repris-je sans hésiter..... les murs ne disent rien!

— Non, mais les hommes parlent..... et nous savons... il suffit... le temps viendra où l'on récompensera chacun selon ses œuvres et selon ses désirs..... Vous êtes bien heureux, du reste, que le directeur de la police n'ait rien saisi dans votre prison, car c'est la chose la plus grave aux yeux de l'Empereur : plusieurs de vos compagnons sauront bientôt ce qu'il en coûte pour une telle contravention.....

— Quoi? lui dis-je avec surprise, qu'a-t-on trouvé?

— Les plumes et les feuillets écrits découverts près d'eux pourront leur attirer de sévères punitions.

— Mais quel mal ont-ils donc fait? demandai-je à don Stephano.

— Quel mal! répéta-t-il avec indignation..... et ne vous ai-je pas dit à satiété que sa majesté voulait guérir vos âmes et que cette cure ne saurait avoir lieu tant que les prisonniers auraient d'autres pensées que celles inspirées par le repentir et la religion?... La volonté de l'Empereur m'est bien

connue ; elle est formelle sur ce point, entendez-vous, et vous devriez lui en rendre de continuelles actions de grâces, puisque le point auquel notre clément souverain attache tant d'importance est votre salut éternel.

Qu'aurais-je pu répondre à de semblables paroles?..... Je me tus, et jetant un dernier regard sur les glands d'or du nouveau chapelain de la cour, je frémis pour nous, pauvres captifs, en songeant à quel prix une telle faveur avait été achetée par celui qui devant Dieu devait être notre père spirituel.

XVI.

Privé de toute occupation, ne voyant plus devant moi qu'une captivité d'autant plus prolongée que je l'avais rêvée plus prochaine, je tombai dans une mélancolie si profonde, dans un abandon si complet d'espérances et de résolutions que j'aurais indubitablement succombé sous une telle prostration si je m'étais alors trouvé seul, livré à mes sombres pensées et à mon découragement; mais j'avais près de moi l'ami donné par la Providence, l'ami qui oubliait ses propres peines pour verser l'huile sur mes blessures, l'ami qui savait d'un mot ranimer mon courage, électriser mes esprits!.....

— Repose-toi sur moi, me disait-il, du soin d'a-

méliorer notre position et d'alimenter le feu sacré de ton intelligence. Laisse partir don Paolowitz, et j'obtiendrai, sois-en certain, du vieux Schiller qu'il te donne encore quelques livres et quelques feuilles de papier pour y déposer les idées qui te reviendront en foule après ces premiers momens d'abattement et d'irrésolution.

Je l'écoutais et j'espérais, en me disant que rien n'était impossible à celui dont la persuasive parole savait si bien gagner les cœurs.

Le zèle inquisitorial de don Stephano se montrait chaque jour plus hostile; son langage avec tous devenait plus dur et plus tranché, souvent même il dégénérait en insolence; mais on savait qu'il était soutenu par le chef suprême, et chacun tremblait, chacun se taisait pour ne pas s'exposer à quelques dénonciations. Schiller seul, indigné de la conduite de ce prêtre juif, comme il l'appelait énergiquement, ne lui montrait ni déférence ni servilité.

— Qu'il fasse tout ce qu'il voudra, me disait-il en murmurant, qu'il me dénonce à l'Empereur, je ne crains rien..... j'en ai vu d'autres plus malins que lui..... Le vieux Schiller n'est pas fait d'hier.

Le flegme et l'assurance de l'ancien soldat furent pourtant mis un jour à une si rude épreuve qu'il s'en vint près de moi pour exhaler sa colère et calmer les inquiétudes qui commençaient à le gagner.

— Ce prêtre!..... ce prêtre!..... croiriez vous qu'il a dit devant plusieurs personnes que j'étais un négligent, un mauvais serviteur de l'Empereur!...

moi qui ai versé mon sang pour lui sur dix champs de bataille!..... Pourriez-vous croire qu'il a dit encore : « J'espère qu'on punira bientôt ce vieil ivrogne, qui ne voit rien de ce qui se passe sous ses yeux : le directeur de la police va faire le procès sur ce qu'on a saisi dans la prison des Italiens, et c'est le vieux Schiller qui en répondra? » Comme si c'était un si grand crime que de laisser quelques mauvais morceaux de papier et quelques vieilles plumes à des malheureux qui ne sortent jamais de leurs cachots, qui n'ont aucune distraction et qui sont cent fois pis que les autres galériens..... Non, par mon vieux sabre, ce ne sont pas là les intentions de l'Empereur! Ce prêtre le trompe, et s'il m'était accordé de paraître devant son auguste personne, je lui dénoncerais cet homme, qui a si cruellement empiré votre sort depuis qu'il a paru pour la première fois à Spielberg. *Unser Kaiser*, (notre Empereur) n'est pas méchant... Je le connais, moi : il est bon, il vous plaindrait s'il savait ce que vous souffrez! Mais il ne le saura jamais, et vous serez toujours plus tourmentés, et le pauvre vieux Schiller, malgré ses quarante ans de bons services, sera renvoyé de son poste de confiance parce qu'il n'aura pas torturé nuit et jour ses prisonniers!..... Dieu est là pour nous juger tous!

Telles étaient les alarmes que don Paolowitz avait fait naître dans nos cœurs pour la conservation de notre compatissant geôlier, et c'est dans cette triste attente que nous vivions depuis quelques semai-

nes lorsque la réponse à la lettre expédiée à Trieste nous arriva par un exprès.

Je n'essaierai pas de peindre l'émotion et la douloureuse joie qui vinrent assaillir le cœur de l'infortuné Frédéric à la lecture de cette mystérieuse dépêche où, pour la première fois après plus de deux ans de silence, il apprenait enfin tout ce qui concernait sa malheureuse femme et ses amis!..... Je ne tenterai pas non plus d'exprimer ce mélange indicible de consolations et de regrets dans lequel flottaient nos cœurs si émus, ni de retracer ici les épanchemens de sa belle âme!..... non, car il est des sentimens si intimes et si sacrés que nulle plume, pas même celle d'un frère d'infortune, ne saurait les mettre au jour sans risquer d'en affaiblir ou d'en profaner la sainteté!

Mais je dirai, parce que la reconnaissance m'en fait un devoir aussi doux que sacré, je dirai que la première pensée de Confalonieri, après avoir lu et relu ces précieuses pages, fut le bien qui pouvait en résulter pour ses compagnons de captivité.

— Fasse le ciel que je puisse réussir dans mon projet, me dit-il, ce sera le plus beau jour de ma vie!

Ce projet était de décider Schiller à favoriser une évasion. Ce qu'il dit, ce qu'il fit pour y parvenir, Dieu sans doute le lui inspira, car à mon retour de la promenade, où il m'avait laissé conduire seul pour mieux s'entretenir avec notre vieux geôlier, il s'écria :

— J'ai réussi..... il y consent; mais il est une chose sur laquelle nous ne pouvons nous entendre, c'est le nombre de ceux qui m'accompagneront...

— Comment! m'écriai-je, tu veux donc que d'autres aussi.....

— Pour moi seul, je ne le tenterais pas, reprit-il; j'espère encore que les condamnés aux plus longues peines partageront mon sort.

Mais ce généreux espoir ne se réalisa pas; malgré tous ses efforts, Schiller se refusa constamment à ses désirs, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'il obtint de ne pas nous séparer. Il fallut donc lui céder, au vif regret de mon ami, auquel nul sacrifice n'eût coûté pour sauver ceux qui gémissaient près de lui dans les fers.

Le plan de l'évasion avait été tracé; tout y était prévu, combiné avec une telle prudence et une telle sagacité que je ne pus m'empêcher d'ouvrir mon cœur aux plus riantes espérances. Schiller lui-même en était si surpris, si persuadé qu'il ne doutait pas un instant du succès.

— Ce maudit homme noir, nous disait-il en nous apportant ce qu'il fallait pour écrire, comme il sera attrapé quand il apprendra que les deux plus gros oiseaux sont envolés..... Ah! quelle figure il fera!...... ah!..... ah!..... ah!.....

— D'autant plus, reprenais-je, qu'une fois dehors, nous condamnés à perpétuité, il y a toute probabilité que les autres ne resteront pas longtemps: l'Empereur leur fera grâce bien plus facilement.

— C'est vrai, c'est vrai..... Notre Empereur lui-même en sera content, et don Stephano n'aura plus de grades à gagner.

—Et c'est à vous, Schiller, continuai-je, à vous seul que nous devrons une liberté dont il nous faudrait désespérer à jamais sans votre secours..... Aussi comment nous acquitter envers vous d'un semblable service?

—Ne parlons pas de cela: je suis vieux, je ne dois rien à personne, et les quelques florins que j'ai devant moi suffisent et au delà pour le peu d'années qui me restent à vivre. Une seule chose m'eût tenté si j'eusse été plus jeune et plus ingambe, c'eût été de voir du pays, et la France surtout, en vous accompagnant dans votre fuite; mais il n'y faut pas songer..... le vieux cheval meurt où il est attaché.

— Comment! vous nous laisseriez partir seuls?

— Non pas, non pas: un autre que moi vous servira de guide, un brave jeune homme dont je suis sûr et auquel pourtant je ne dirai rien qu'au moment de l'exécution.

— C'est très-bien, mon bon Schiller; mais s'il vous manquait à l'instant même?..... Vous comprenez.....

— Eh bien! ne serais-je pas là? Le vieux Schiller ne vous laissera pas dans l'embarras, soyez-en certains.

— Alors nous pouvons donc écrire qu'on agisse et qu'on envoie jusqu'ici un homme sûr pour nous aider dans notre fuite?

— Sans doute : j'ai donné ma parole, je ne la retire pas.

Restés seuls, nous préparâmes l'importante lettre qui devait contenir les plus exactes et les plus minutieuses instructions; l'époque de l'évasion fut fixée, les moyens d'exécution combinés de manière à donner toute chance de réussite à l'aventureuse entreprise. Jamais plan de campagne ne fut calculé avec plus de scrupule et de talent que ces préparatifs de fuite dont nous attendions des résultats si prompts et si heureux.

« Dans trois semaines, répétai-je à chaque instant, est-il bien possible? dans trois semaines nous pourrons être en France!... Plus de mélancolie, plus d'abattement!...» J'étais fou d'espérance et de joie. —Ah! mon Frédéric, c'est à ta Thérèse que j'ai dû la vie, c'est à elle encore que je devrai ma liberté... car, je n'en doute pas, elle veille sur nous, ta toute dévouée, et nul autre qu'elle ne peut être la cause de ta délivrance... c'est un droit, un bonheur qui lui appartient!

— Mon cœur aurait pourtant été soulagé d'un grand poids, me répondait Frédéric, si j'avais pu lui éviter les angoisses d'une telle atteinte! Mais Dieu, j'ose l'espérer, la récompensera bientôt de tant de souffrances. Maintenant que tout est disposé pour écrire, mets-toi, je t'en supplie, tout près de la porte, afin que rien ne vienne me troubler dans cette opération si difficile, où la moindre erreur

— Ce sera donc par cette route que nous passerons, les passeports bien en règle, de bons chevaux, une carte bien exacte...... et par-dessus tout, Dieu, qui nous protégera!.....

— Silence, au nom du ciel! s'écria Confalonieri, on pourrait t'entendre du lieu où tu es.

— Tu as d'autant plus raison que le compagnon de Moretti a l'oreille fine..... Je ne dis plus un mot, mais je veux repaître mes yeux de la vue de ces montagnes, de ces bois, en pensant aux bien-aimés de mon cœur..... en me disant que dans un mois peut-être.... Ah! j'en perdrai la raison à force de bonheur!

Quelques minutes après j'étais descendu pour parler à voix basse et palpitante des jouissances qui nous attendaient, du désappointement du directeur de la police, du mécontentement de l'Empereur, de l'étonnement de nos compagnons.

— Pourquoi faut-il, me dit Frédéric, que je ne puisse les emmener avec moi!... Pourquoi faut-il renoncer à une aussi grande consolation!

Ces paroles, prononcées avec l'accent d'une profonde tristesse, auraient seules suffi pour me révéler toute la générosité de sa belle âme, qui jamais, en aucune circonstance, ne sembla connaître le mot *moi!*

—Console-toi, lui dis-je avec conviction; le sort des autres prisonniers ne pourra que s'améliorer par le fait même de notre évasion : l'Empereur les élargira bien plus facilement quand tu ne seras plus

en son pouvoir..... Mais laisse-moi maintenant te parler de ta Thérèse, dont le nom désormais peut être prononcé sous cette voûte sans être pour ton pauvre cœur un sujet toujours nouveau de douleur et de larmes ! Tu sais, Frédéric, combien j'ai scrupuleusement observé la prudente convention d'éviter autant qu'il était en moi de nous entretenir des êtres tant aimés dont le constant souvenir vit dans nos âmes comme la lampe sacrée dans un sanctuaire de deuil; mais aujourd'hui leurs noms chéris peuvent revenir sur nos lèvres sans qu'un amer regret suive l'attendrissement et la douceur que nous éprouvons à les prononcer..... Thérèse ! Thérèse ! c'est notre sainte patronne, dont les prières, dont l'assistance nous délivreront !..... Ah ! quelle vie de joies et de béatitudes sera la sienne ! elle qui deux fois aura sauvé son époux !

—Je t'en supplie, *Alessandro mio*, ne nous abandonnons pas aux séduisantes pensées d'un avenir trop incertain : notre tentative peut réussir; mais si elle manquait, que nous resterait-il pour nous défendre des funestes effets d'une si cruelle déception ?..... rien que des larmes !..... Attendons, espérons même, en nous rappelant, hélas ! que le moindre accident peut renverser le plan le mieux combiné, et que le sort nous fut jusqu'ici trop contraire pour ne pas nous défier de sa fatale influence... Ma pauvre Thérèse a tant souffert depuis notre départ de Milan, ajouta-t-il en me montrant la dépêche, qu'il n'avait encore lue qu'une fois, que mon

— Ce sera donc par cette route que nous passerons, les passeports bien en règle, de bons chevaux, une carte bien exacte..... et par-dessus tout, Dieu, qui nous protégera!.....

— Silence, au nom du ciel! s'écria Confalonieri, on pourrait t'entendre du lieu où tu es.

— Tu as d'autant plus raison que le compagnon de Moretti a l'oreille fine..... Je ne dis plus un mot, mais je veux repaître mes yeux de la vue de ces montagnes, de ces bois, en pensant aux bien-aimés de mon cœur..... en me disant que dans un mois peut-être.... Ah! j'en perdrai la raison à force de bonheur!

Quelques minutes après j'étais descendu pour parler à voix basse et palpitante des jouissances qui nous attendaient, du désappointement du directeur de la police, du mécontentement de l'Empereur, de l'étonnement de nos compagnons.

— Pourquoi faut-il, me dit Frédéric, que je ne puisse les emmener avec moi!... Pourquoi faut-il renoncer à une aussi grande consolation!

Ces paroles, prononcées avec l'accent d'une profonde tristesse, auraient seules suffi pour me révéler toute la générosité de sa belle âme, qui jamais, en aucune circonstance, ne sembla connaître le mot *moi!*

— Console-toi, lui dis-je avec conviction; le sort des autres prisonniers ne pourra que s'améliorer par le fait même de notre évasion : l'Empereur les élargira bien plus facilement quand tu ne seras plus

en son pouvoir..... Mais laisse-moi maintenant te parler de ta Thérèse, dont le nom désormais peut être prononcé sous cette voûte sans être pour ton pauvre cœur un sujet toujours nouveau de douleur et de larmes! Tu sais, Frédéric, combien j'ai scrupuleusement observé la prudente convention d'éviter autant qu'il était en moi de nous entretenir des êtres tant aimés dont le constant souvenir vit dans nos âmes comme la lampe sacrée dans un sanctuaire de deuil; mais aujourd'hui leurs noms chéris peuvent revenir sur nos lèvres sans qu'un amer regret suive l'attendrissement et la douceur que nous éprouvons à les prononcer..... Thérèse! Thérèse! c'est notre sainte patronne, dont les prières, dont l'assistance nous délivreront!..... Ah! quelle vie de joies et de béatitudes sera la sienne! elle qui deux fois aura sauvé son époux!

— Je t'en supplie, *Alessandro mio*, ne nous abandonnons pas aux séduisantes pensées d'un avenir trop incertain : notre tentative peut réussir; mais si elle manquait, que nous resterait-il pour nous défendre des funestes effets d'une si cruelle déception?..... rien que des larmes!..... Attendons, espérons même, en nous rappelant, hélas! que le moindre accident peut renverser le plan le mieux combiné, et que le sort nous fut jusqu'ici trop contraire pour ne pas nous défier de sa fatale influence... Ma pauvre Thérèse a tant souffert depuis notre départ de Milan, ajouta-t-il en me montrant la dépêche, qu'il n'avait encore lue qu'une fois, que mon

cœur ne saurait s'ouvrir à la joie..... Ses inquiétudes sur ma vie, ses efforts infructueux pour me faire parvenir de ses nouvelles, ses regrets, ses anxiétés, sans parler des persécutions continuelles que lui fait éprouver une police tracassière, tout enfin a dû altérer plus encore une santé déjà si chancelante !.... Et puis la perte de sa meilleure amie, la baronne Dembosky, lui a porté un coup dont elle cherche en vain à dissimuler la profondeur.

— Quoi ! m'écriai-je, elle est morte !... cette Mathilde dont tu m'as vanté tant de fois les admirables qualités !... cette mère qui resta veuve si jeune encore et se dévoua entièrement à l'éducation et au bonheur de ses deux fils ! Ah ! Dieu bon ! tu m'avais si bien appris à la connaître que je l'aimais et la regrette comme une amie.

— Oui, elle est morte, reprit Confalonieri, et mon infortunée Thérèse perd en elle plus qu'une sœur, car Mathilde Dembosky avait un cœur qui savait l'aimer et la comprendre, un cœur qui n'aurait reculé devant aucun danger, devant aucun sacrifice, quand il s'agissait de servir la cause de son pays et de se dévouer pour ses amis. Douée d'une sensibilité profonde et expansive, d'un esprit élevé, d'un caractère plein d'énergie, d'une prudence peu commune, cette femme, l'honneur de son sexe, était celle sur laquelle je comptais, ainsi que sur la comtesse Frecavalli, pour adoucir les chagrins de ma Thérèse, pour la soutenir et l'aider dans toutes ses épreuves, dans tous ses projets!

Hélas ! Mathilde n'est plus aujourd'hui, et sa perte est irréparable pour ma femme et pour moi, qui ne me consolerai jamais de n'avoir pu lui exprimer la reconnaissance et l'admiration que sa générosité, la grandeur de son âme, m'avaient inspirées ! Tu vois donc bien, mon Alexandre, que les espérances d'une fuite douteuse ne peuvent faire taire les regrets et dissiper la tristesse dont je me sens pénétré en apprenant un semblable malheur.

A ces mots il reprit sa chère et douloureuse lecture, et les pleurs qui mouillaient mes paupières lui prouvèrent que ses afflictions avaient amorti dans mon cœur les élans de ma joie.

— Tes parens, ta sœur, se portent bien, me dit Confalonieri avec empressement; ils auront de tes nouvelles, je viens d'en lire l'assurance dans un paragraphe de cette lettre dont plusieurs lignes étaient restées d'abord illisibles.

— Que ta Thérèse soit bénie ! lui répondis-je, que Dieu lui rende bientôt en toi et par toi tout le bien qu'elle m'a fait !

L'unique sujet de nos pensées, de nos continuelles conversations ne pouvait être désormais que le projet de fuite, dont le succès ou la non réussite allaient à jamais décider de notre sort : c'était pour nous et surtout pour mon malheureux ami une question capitale qui devait avoir pour résultat immédiat ou toute une vie de compensations et de bonheur ou toute une existence de misères et de désolations !

Voilà l'alternative où nous étions placés, voilà ce qui rendait si importans tous les apprêts, tous les détails de cette entreprise hasardeuse qui nous tenait dans cette agitation fébrile, dans cette attente passionnée où toutes les facultés de l'esprit, les affections et les espérances du cœur se concentrent sur un seul but — l'évasion — comme sur un phare de salut.

Je ne m'étendrai pas sur les obstacles que nous avions à surmonter ni sur les dangers qui nous attendaient pour franchir toutes les enceintes de Spielberg après être sortis de notre cachot; je ne parlerai pas non plus, dans la crainte de nuire à ceux que le système autrichien destine dans l'avenir au même sort que nous, des moyens inventés ni des résolutions prises pour arriver à vaincre des difficultés qui tiennent et tiendront longtemps encore aux localités et au régime de cette prison d'état: je dirai seulement que la surveillance exercée sur nous était telle que notre fuite ne pouvait rester cachée *plus d'une heure* aux autorités supérieures.

Ce temps était bien court, et c'est pour cela que nous avions dû recourir à l'assistance du dehors pour faciliter notre évasion. Je m'abstiendrai également de rendre compte des ingénieuses inventions de Schiller pour assurer le succès de nos plans en se mettant lui-même à l'abri de tout soupçon de complicité, mais je puis dire pourtant qu'il fit preuve en cette périlleuse entreprise d'une fermeté inébranlable, d'une fidélité scrupuleuse et

d'une sûreté de jugement dont nous eûmes ensuite l'occasion de nous convaincre par la conduite que tint à notre égard le jeune gardien qu'il avait choisi pour accompagner notre fuite.

Toutes ces mesures, toutes ces dispositions une fois bien arrêtées, tant pour la coopération du dehors que pour les manœuvres du dedans, il ne nous restait plus pour que tout fût parfaitement en règle qu'à trouver les moyens de nous délivrer de nos fers sans que cette délicate opération pût compromettre Schiller ou nous forcer, pour ne pas être découverts au moment des quotidiennes visites, à exécuter notre fuite à heure et jour fixes.

Ce n'était donc qu'à la dernière extrémité que nous pouvions employer la lime pour enlever nos chaînes; jusque-là il fallait chercher quelque expédient plus sûr et plus prudent pour rester maîtres d'attendre et choisir le moment de l'exécution.

Confalonieri, qui depuis quelque temps ne portait plus les fers qu'à une seule jambe, grâce à la faiblesse de l'autre et à l'ordonnance du médecin, parvint enfin, après de nombreux essais, à les poser de façon et à les attacher si fortement qu'il pouvait les cacher sous de larges pantalons et marcher sans que le moindre bruit vînt en révéler l'existence : c'était un grand point... le plus important à mes yeux, puisqu'alors rien ne s'opposait plus à la fuite de mon ami. Mais lui, toujours généreux, ne voyait pas la chose ainsi et persistait à renoncer à tout projet plutôt que de me laisser seul en prison.

Que faire, qu'imaginer pour débarrasser au moins l'un de mes pieds des lourds anneaux qui les tenaient attachés l'un à l'autre?... C'était là le continuel sujet de nos recherches, la cause de toutes nos inquiétudes, car les jours s'écoulaient et le temps approchait où nous pouvions d'un instant à l'autre recevoir la nouvelle de l'arrivée de notre émissaire à Brünn.

J'avais plusieurs fois tenté de me blesser à la jambe et de m'écorcher à l'endroit même où battait la chaîne, mais le médecin faisait la sourde oreille et m'ordonnait pour tout remède de me tenir en repos sur ma paillasse; souvent aussi je m'efforçais de faire sortir mes pieds par les larges bracelets que l'on avait rivés au-dessus de la cheville, ne retirant de mes longs et impuissans efforts que des douleurs et des meurtrissures.

Fatigué de tant d'inutiles tentatives et perdant tout espoir de me désenchaîner par quelque adroit moyen, je renonçais déjà, pour ne pas nuire à Confalonieri, à la pensée de l'accompagner dans sa fuite, quand un accident heureux vint trancher le nœud gordien que ma subtilité n'avait pu dénouer.

Rentrant un jour de la promenade, je fis un faux pas sur la première marche du petit escalier qui conduisait de la plate-forme dans le corridor, et ce faux pas fut la cause d'une chute si violente que l'on fut obligé de me rapporter jusqu'à notre prison; le médecin, appelé sur-le-champ, jugea au gonflement

de ma jambe droite que j'avais une entorse et ordonna sans hésiter que l'on m'ôtât les fers jusqu'à parfaite guérison. Dans ma joie, j'aurais crié merci, mais je me contins pour adresser dans le secret de mon cœur d'aussi ferventes actions de grâces à Dieu et au docteur que si j'eusse retrouvé la liberté.

—Nous y sommes enfin parvenus, dis-je à Confalonieri dès que le médecin nous eut laissés; maintenant je suis prêt.

—Comment, prêt! répondit mon ami avec étonnement; mais je me désolais au contraire.....

— Crois-tu donc, repris-je, qu'en pareille occurrence on ne fait pas des miracles? Si je ne puis aller sur deux jambes, je me traînerai sur une seule; d'ailleurs cette entorse n'a rien de grave, et quelques jours suffiront, j'espère, pour me permettre de m'appuyer sur mon pied: cet augure est trop favorable pour que je puisse douter un instant du succès de notre entreprise..... Sois tranquille..... qu'on m'ôte seulement ces maudites chaînes et tu verras au moment décisif si je reste en arrière.

Notre entretien, que l'espérance rendait aussi intéressant qu'animé, durait à peine depuis cinq minutes que Schiller revint accompagné de son ami le serrurier:

— Le docteur a ordonné qu'on lui ôtât les fers, lui dit-il en me montrant, mais l'opération est difficile; prends donc garde de ne pas le blesser.

Alors il prit doucement entre ses larges mains

mon pied malade, le soutint au-dessus de l'enclume portative du forgeron et veilla comme une mère à ce que les coups de marteau me fissent le moins de douleur possible.

Grâce à ses soins, le déferrement eut lieu sans de trop vives souffrances... Pouvais-je d'ailleurs assez payer le bonheur d'être libre d'une jambe dans un semblable moment!..... Mais ce bonheur fut centuplé quand j'entendis mon vieux Schiller commander au serrurier de m'ôter entièrement la chaîne.

— C'est l'ordonnance du médecin, répéta-t-il plusieurs fois en souriant d'un air malin.

— Bien, c'est bien, répondit le forgeron. Et la seconde jambe fut déchaînée comme la première.

L'opération finie, le serrurier me quitta en me souhaitant bonne santé, et Schiller, déjà charmé de m'avoir fait déferrer des deux pieds, le fut bien plus encore lorsque je lui eus dit que cette entorse, loin de mettre obstacle à ma fuite, venait au contraire juste à point pour nous tirer d'embarras.

— Est-ce bien vrai? me demanda-t-il.

— Sans aucun doute.

—Diables de Français! s'écria-t-il en branlant la tête, on avait bien raison de les appeler *messieurs* « *Tout se peut quand on le veut.* »

Après huit jours, qui me parurent d'une longueur mortelle; quelque enchanteurs que fussent les rêves de mon imagination à l'idée d'une liberté prochaine, je quittai mon lit et j'acquis la certitude

qu'à force de volonté je pourrais courir les chances de la fuite alors même que nous l'eussions tentée dès le lendemain.

Confalonieri s'en rejouissait en me disant :

— Je ne forme pas d'autres vœux maintenant que de voir arriver celui qui doit assurer notre délivrance..... Dans une semaine nous serons parvenus à l'époque fatale!

Cette semaine se passa, et notre attente fut au comble!... «Ce sera pour demain,» nous disions-nous chaque soir après avoir vainement espéré tout le jour... Hélas! demain venait et ne faisait qu'irriter notre impatience! Que de fois le cœur nous battit en entendant le vieux Schiller ouvrir notre porte à des heures inaccoutumées! Comme nous l'interrogions des yeux et de la voix..... et quel cruel désappointement lorsqu'il nous répondait :

— Il n'y a rien de nouveau.

Je commençais à marcher passablement, mais la satisfaction que j'aurais pu en éprouver était plus qu'effacée par la crainte de reprendre mes fers et par le retard de notre émissaire..... retard funeste, que nous parvînmes bien pendant quelque temps à nous expliquer à force de conjectures et de calculs, sans réussir néanmoins à chasser de notre âme le doute et le découragement qui commençaient à y régner. «Que peut-il être arrivé?» nous demandions-nous sans cesse. Et nous nous répondions tour à tour après des discours sans fin : « Hélas! l'esprit s'y perd et le cœur s'en abat. »

Un jour où nous avions épuisé comme à l'ordinaire le chapitre peu concluant des probabilités, nous entendîmes marcher avec précipitation..... les verrous crient, le guichet s'ouvre..... C'était Schiller, dont les traits animés et la démarche prompte nous firent espérer un instant que notre attente allait cesser, que le moment était enfin venu.....

— Eh bien! Schiller, m'écriai-je : il est ici?

— Hein? qui donc? reprit-il en murmurant.

— Mais, notre homme.

— Il est bien question de l'homme, ma foi! Je viens seulement vous dire que le directeur de la police est à Spielberg et qu'il m'a interrogé pendant plus de quatre heures... *Verfluchter pfaffe!* (prêtre maudit!) va!... il n'en aura pas le démenti! Dans quelques jours, demain peut-être, ajouta-t-il tristement, Schiller ne sera plus près de vous.

— Que dites-vous, mon bon Schiller? c'est une erreur.....

— Du diable! je m'y connais!... Lorsque je vous répétais que le procès aurait lieu, vous ne m'avez pas cru; eh bien, j'avais raison, comme je l'aurai encore cette fois.

— Sur quoi vous a interrogé le directeur de la police? demandai-je avec anxiété.....

— Je n'ai pas le temps de m'arrêter davantage; le directeur doit venir dans un instant pour examiner les prisonniers..... adieu.

Et il s'éloigna brusquement, nous laissant au

cœur une de ces douleurs qui ne sauraient s'exhaler par de longs discours et qui se résumaient pour nous dans ces deux mots : « Pauvre Thérèse !.... pauvre Thérèse !.... » que nous prononcions par intervalles en nous serrant tristement la main.

Les interrogatoires que le directeur de la police fit subir à quelques-uns de nos compagnons sur les insignifians objets saisis sur eux lors de sa visite durèrent plusieurs jours et donnèrent lieu à un volumineux procès-verbal qui fut adressé directement à l'Empereur.

Cependant Schiller nous restait encore et l'espérance commençait à renaître dans mon âme..... Je me disais chaque soir en allant chercher le sommeil : « Qui sait si la journée de demain ne sera pas celle de notre évasion..... » Et malgré nos justes alarmes, nous nous flattions parfois encore que notre vieux et loyal soldat demeurerait assez longtemps à son poste pour laisser arriver celui que nous attendions comme l'ange de la délivrance... Ces dernières illusions devaient bientôt s'évanouir.

Notre Schiller nous dit un matin en nous apportant notre pain :

— Un autre que moi vous le distribuera demain.....

Et des larmes coulèrent de ses yeux.

Frappé au cœur, comme si cette triste nouvelle eût été pour nous un événement inattendu, je lui demandai si c'était bien certain.

— L'ordre m'en a été signifié à l'heure du rapport avec de sévères réprimandes venant de Vienne, de l'Empereur même, dit-on..... C'est bien dur à mon âge et quand on a servi fidèlement son souverain pendant tant d'années!... Ah! quel mal ce prêtre n'a-t-il pas fait à Spielberg!

— Mon pauvre Schiller, nul ne le sait mieux que nous, qui perdons tout espoir par votre éloignement! Que ne nous est-il donné de vous récompenser de tout le bien que vous nous avez fait et de l'éminent service que vous aviez résolu de nous rendre! Dieu nous accordera peut-être cette joie dans l'avenir.....

Le vieillard, dont je serrai la main en prononçant ces mots, fixa sur moi un regard profondément triste et me dit en remuant doucement la tête:

— Merci, merci..... bientôt le vieux Schiller n'aura plus besoin de rien en ce monde... le coup a porté là.....

Et il montrait son cœur.

— Dieu ne me punira pas, lui, d'avoir eu pitié de mes pauvres prisonniers; il sait bien que si je voulais vous sauver, ce n'était pas par intérêt, mais parce que le cœur me saignait de voir de si braves gens que vous condamnés à périr lentement dans un cachot par suite des rapports d'un mauvais prêtre..... Non, non, Dieu seul est juste, Dieu seul est bon..... Je ne vous abandonnerai pas, reprit-il avec résolution, vous pouvez en être sûrs:

si l'homme vient et qu'il soit porteur de quelque lettre, de quelque petit paquet, je m'arrangerai pour que le gardien Fritz vous les fasse passer par les trous du *was ist das*, quand il sera de garde dans votre corridor. Comptez sur lui comme sur moi. Les récompenses que vous lui accorderez seront bien placées, car sa famille est nombreuse. Adieu, messieurs; pensez quelquefois au vieux Schiller.

— Adieu, adieu ! répétai-je en me jetant dans les bras du bon vieillard au moment où il nous tendait cordialement la main..... adieu..... Vous avez été pour nous compatissant et charitable, vous nous avez secourus lorsque nous avions faim : que Dieu vous en récompense, Schiller.

— *Ia*, *ia*, reprit-il d'une voix tremblante, et s'il écoute les prières d'un pauvre soldat comme moi, il touchera pour vous le cœur de notre Empereur.

A ces mots il s'arracha brusquement de nos bras, et ses dernières paroles furent :

— Adieu, *meine sohne* (adieu, mes enfans).

Trop tristes, trop émus dans le premier moment pour nous communiquer ce qui se passait dans nos âmes, nous gémissions en silence sur la perte irréparable que nous venions de faire, lorsque nous vîmes rentrer Schiller quelques minutes après :

— Tenez, nous dit-il, voilà les livres que vous

m'aviez confiés, choisissez..... ou plutôt gardez-les tous.

— Mais, Schiller, vous n'avez pas réfléchi à ce qui pourrait arriver si l'on venait à les découvrir, et pouvons-nous vous exposer.....

— Moi! reprit notre digne vieillard avec la plus touchante assurance, ne sais-je pas que je n'ai rien à craindre avec vous, et que vous savez périr s'il le faut plutôt que de compromettre ceux qui se fient à votre parole!

Jamais témoignage d'estime, de quelque bouche qu'il pût sortir, ne m'alla plus au cœur, ne me fit éprouver une plus consolante satisfaction de moi-même que la preuve de confiance de cet homme simple et droit qui pour nous procurer quelques soulagemens exposait ainsi sans hésiter le bonheur et la tranquillité de sa vie entière. Après lui avoir exprimé notre reconnaissance par ces mots que le malheur seul sait inspirer, après nous être longtemps débattus avec lui pour ne rien accepter, nous consentîmes enfin, pour ne pas affliger notre généreux Schiller, à garder un crayon, une ou deux feuilles de papier, ainsi qu'un petit dictionnaire allemand non relié, en le priant de conserver près de lui les autres livres ou de les remettre quand il le jugerait convenable à son camarade Fritz. Cela convenu, nous nous embrassâmes en pleurant et pour la dernière fois.

XVII.

L'homme poursuivi par le malheur et qui voit successivement, malgré tous ses efforts, ses projets anéantis, ses espérances déçues, succombe parfois, quelles que soient ses forces et sa résignation, sous les coups redoublés de sa destinée! Las d'avoir tout tenté pour résister à son funeste sort, il s'arrête épuisé..... regarde autour de lui, et n'apercevant dans l'avenir aucune lueur, aucune chance de salut, il s'abandonne à sa douleur et s'écrie avec Job: « *Seigneur, Seigneur, la vie de l'homme sur la terre n'est qu'une guerre continuelle, qu'une épreuve sans fin, je le sais, mais ne me donnerez-vous pas quelque relâche afin que je puisse un peu respirer?.....* »

Nous nous trouvions, hélas! dans un de ces accès de prostration morale où l'âme éprouve un tel détachement de la vie ; un tel besoin de se soustraire à des tribulations nouvelles, qu'il semble que la tombe seule puisse être son refuge. Mais Dieu, qui nous créa pour la souffrance, a mis dans notre cœur pour supporter les adversités que sa main nous envoie une puissance de réaction et des ressources dont lui seul connaît l'étendue et le terme. Que de fois n'a-t-il pas suffi d'un simple mot, d'un rayon de soleil ou du moindre incident pour que l'infortuné qui s'était dit au soir : « Mes forces sont épuisées, je n'irai pas plus loin..... » se relève au matin avec une résolution nouvelle en s'écriant : « Marchons, marchons encore dans cette vallée de misères et de larmes..... peut-être le bonheur se montrera-t-il enfin à mes yeux ! »

C'est ainsi que le voile funèbre qui couvrait nos pensées après la perte de Schiller fut un peu soulevé par la certitude qu'il serait remplacé par le bon Krall ; non que nous pussions espérer de renouer avec lui nos projets de fuite, mais il s'était toujours montré doux et compatissant, et nous avions la certitude qu'il continuerait à adoucir notre sort autant que son devoir le permettrait. Cette certitude, dans une position où l'hostile rigueur d'un agent subalterne dans l'exécution de ses ordres pouvait nous réduire au désespoir, était pour nous une consolation et un bienfait.

— C'est donc vous, mon bon Krall, lui dis-je

en le voyant entrer à l'heure où Schiller seul pénétrait dans notre cachot, qui remplacerez notre vieux gardien ?

— Hélas! oui, *caro signor*, et c'est bien malgré moi..... Pauvre Schiller! il en mourra!..... Mais il faut obéir, voyez-vous, alors même qu'on a dans le cœur quelque chose qui vous dit que tout ce qu'on fait là est injuste..... Ces clés qu'on m'a confiées, j'ai dû les prendre, et pourtant le ciel m'est témoin qu'elles ne me sembleront légères que le jour où je serai assez heureux pour vous ouvrir à tous les portes de la prison..... Pour le voir ce grand jour de votre délivrance, je resterais, oui, je resterais un an de plus à Spielberg, loin de ma mère et de ma fiancée.

Ces paroles simples et vraies, ce vœu touchant, descendirent en mon cœur comme une bienfaisante rosée..... La compassion est fille du ciel, et c'est par elle que Dieu nous rappelle à la vie quand notre fardeau est trop lourd et que la volonté succombe..... Mon courage se ranima, je sortis de l'anéantissement où m'avait plongé la déception de nos espérances. Je cherchai une occupation, un soulagement aux tristesses de mon âme, et je rendis grâce à la Providence de m'avoir inspiré l'idée d'écrire avec un clou sur les murs de notre prison tous les mots du petit dictionnaire allemand que Schiller m'avait laissé.

« J'éviterai ainsi, me disais-je, le [illegible]ril de c[illegible]-ver mon livre en déchirant chaque

que j'aurai transcrits sur la muraille; je passerai utilement mon temps et j'apprendrai plus à fond encore cette langue allemande si belle et si riche... A l'œuvre donc! »

J'entrepris en effet aussitôt ce pénible travail, et après avoir aiguisé le clou que j'étais parvenu à arracher du talon de mes souliers ferrés, je tirai des lignes sur les murs aux endroits les moins sombres et je commençai à graver les premières paroles de l'interminable vocabulaire.

— J'en ai pour de longues journées, disais-je souvent à Confalonieri en interrompant ma fatigante ciselure; mes doigts en sont brisés; mes yeux, déjà faibles, en souffriront plus encore, mais les heures s'écoulent, et l'ennui, le consumant ennui est vaincu. Pourquoi faut-il que tes souffrances rhumatismales te privent d'une pareille distraction! c'est la vie sauve quand on a comme nous dans le cœur des regrets cuisans et tout un avenir de douleurs! »

Confalonieri souriait tristement en me disant :

— Des distractions!..... il n'en est plus pour moi, ami; mais j'éprouverai toujours une vive satisfaction chaque fois que tu parviendras à te créer une ressource contre la torturante oisiveté.

Pendant que je travaillais ainsi avec ardeur à transcrire page par page mon précieux dictionnaire et à me mettre dans la mémoire l'innombrable armée des substantifs, verbes, adjectifs d'un idiome dont j'admirais de plus en plus la prodigieuse richesse, Frédéric, que l'espoir d'être utile à

ses compagnons d'infortune pouvait seul arracher à ses tristes pensées, cherchait à calmer l'exaspération toujours croissante du pauvre Moretti contre celui qu'on n'avait mis avec lui, répétait-il avec amertume, que pour le faire mourir de rage et de désespoir.

« Cet homme est sans cesse à me surveiller comme le serpent fascinateur guettant sa proie, nous disait-il quand la patience était prête à lui échapper. En le voyant là, toujours là, les yeux fixés sur moi, ma tête s'égare et je suis saisi parfois de l'irrésistible besoin de l'écraser comme un reptile. Suis-je donc destiné, Dieu puissant, à être toujours trahi..... Ah! cette odieuse union est un enfer ! »

Nous écoutions le pauvre Moretti, nous le plaignions en nous efforçant de faire diversion à ses sombres pensées, en le remettant sur ses campagnes, sur l'aérostat et les questions stratégiques; mais rien ne pouvait le détourner de son idée fixe, de sa désolante conviction : « C'est fait de moi si je demeure avec ce traître. »

—Son excellence vous demande dans la chancellerie, vint un jour m'annoncer au plus vite le commandant du Spielberg; dépêchez-vous.

—Je le veux bien, répondis-je; mais je marche encore difficilement, et ce n'est que fort lentement que je pourrai me rendre auprès de M. le gouverneur.

— Eh bien ! je vais en informer son excellence, et je ne doute pas qu'elle ne vienne elle-même dans votre prison.

Une chaise fut apportée. Cinq minutes après, le gouverneur était installé près de mon lit de camp. Il s'informa d'abord de mon entorse, puis il me dit :

— Je suis chargé de la part de son altesse le prince de Metternich de vous donner des nouvelles de votre famille et de vous lire la lettre que voici, ajouta-t-il en tirant de sa poche une volumineuse dépêche.....

Mon cœur battit plus vite à ces paroles, et la pensée que j'allais enfin, pour la première fois, recueillir de longs et intéressans détails sur mon vieux père et sur le sort de tous les miens, me fit éprouver un tel saisissement de joie que je ne pus répondre au gouverneur que par une inclination et un merci à peine prononcé.

— La lettre est en allemand, me dit-il, mais je vais vous la traduire en français. Son altesse me charge d'abord de me rendre moi-même auprès du prisonnier Alexandre Andryane et de lui donner connaissance de l'extrait suivant d'une lettre de Mme sa sœur : « Son père et toute sa famille sont en bonne santé. »

Mes yeux fixés sur le lecteur lui disaient mieux que toutes les paroles : « Est-ce là tout, mon Dieu!... » Et son excellence, qui comprenait sans doute tout ce que signifiait ce regard interrogateur et plein d'anxiétés, plia gravement pour toute réponse cette longue dépêche, d'où j'attendais tant de consolations, et la remit dans sa poche :

— C'est une faveur spéciale que vous devez à son

altesse, ajouta le comte Mitrosky en voyant que je gardais le silence.....

— Et dont je suis profondément reconnaissant, m'empressai-je de répondre : la certitude que tous mes parens existent est un point de tranquillité qui m'aidera à supporter la misérable vie à laquelle nous sommes désormais condamnés.

— Il n'a pas dépendu de moi, messieurs, que vous ne fussiez mieux, mais j'ai les mains liées.....

— Nous ne l'ignorons pas, monsieur le comte, et nous conserverons une gratitude éternelle de vos bonnes intentions. Notre condition, vous le voyez, est plus dure que celle des galériens ordinaires : ils sortent, ils prennent l'air, tandis que nous restons tout le jour dans nos cachots. Ne pourrions-nous obtenir du moins qu'on nous permît de travailler comme eux en plein air ou dans des ateliers? Nos santés, déjà fort détruites, y gagneraient, et nous pourrions, en nous livrant ainsi à une occupation nouvelle, échapper au supplice d'une perpétuelle inaction : c'est une grâce que nous sollicitons de votre excellence.

— Je reconnais la justice de votre réclamation et je la regarde même comme indispensable pour sauver plusieurs d'entre vous de la perte totale de la santé; mais, je vous le répète, je ne puis rien prendre sur moi quand il s'agit de vous tous : sa majesté seule s'est réservé le droit d'en disposer et d'en ordonner selon son bon plaisir. Je lui ferai, si vous le désirez, un rapport à ce sujet, et je l'ap-

puierai des considérations les plus faites pour parvenir au but de votre demande.

Nous remerciâmes le gouverneur, qui fit venir le sourire sur nos lèvres en nous assurant de nouveau, au moment de nous quitter, que, malgré son impuissance, nous lui donnions pourtant beaucoup plus de tracas que toute sa province de Moravie.

Cette visite du comte Mitrosky, dont l'unique mais important résultat avait été de me tranquilliser sur l'existence de mes chers parens, servait depuis plusieurs jours d'aliment à nos conversations lorsqu'une nouvelle alarme vint nous frapper au moment même où, grâce à l'intrépidité de Caliban le galérien, nous avions enfin repris notre correspondance avec Pellico et Maroncelli.

J'étais, il m'en souvient, à la lucarne pour jouir un matin de l'air doux et balsamique d'une belle journée du mois de juin et pour reposer mes yeux fatigués d'avoir fixé pendant des heures entières les mots légèrement écrits sur les murs blancs de la prison; je m'abandonnais à ces souvenirs de patrie, de jeunesse, de bonheur qui reviennent sans cesse dans le cœur du prisonnier quand le soleil brille et que la nature a revêtu sa riche robe de fleurs et de fertilité :

— N'as-tu pas entendu quelque chose d'extraordinaire dans le corridor? me demanda tout à coup Confalonieri.

— Non, lui répondis-je encore tout préoccupé de mes douces rêveries.

— C'est peut-être, reprit-il, le directeur de la police.....

A ce nom, toutes mes douces souvenances disparurent; je descendis, j'écoutai..... et mon sang se glaça à l'idée que le dictionnaire, dont je n'avais encore détruit que le quart des feuilles, allait être saisi par les perquisiteurs.

Faire disparaître le corps du délit était chose impossible, le soustraire aux yeux des agens de police ne présentait aucune probabilité, et pourtant il le fallait si je ne voulais échapper au malheur d'être séparé de mon ami... Mais où trouver un lieu sûr dans notre étroite demeure pour cacher ce reste de livre dont je maudissais l'existence, m'accusant alors d'imprudence, de témérité, de folie... N'avait-on pas d'ailleurs visité tout minutieusement la dernière fois la paille, les planches, le baquet et jusqu'à nos personnes?... Aucun moyen de salut ne se présentait donc à moi, je le voyais, et après avoir inutilement tenté de sortir de ce cruel embarras, j'attendis dans une anxiété toujours croissante la venue des visiteurs, qui du moins ne mettraient probablement pas la main sur le crayon et autres petits objets soigneusement cachés par mon ami.

— Les voilà, dis-je à Confalonieri en mettant dans mon sein le malencontreux dictionnaire... Puisse mon bon ange m'être en aide!

La première personne qui parut au guichet fut, comme de coutume, le directeur général de la po-

lice, qui s'arrêta un instant sur le seuil de la porte, son chapeau à la main, pour faire les honneurs de notre prison à un personnage dont il nous fut facile de juger l'importance aux marques de respect de tous ceux qui l'entouraient. C'était un homme d'une belle stature, portant la tête haute, mais dont la démarche seule aurait suffi pour nous faire reconnaître que son éducation et ses manières n'étaient pas à la hauteur du rang élevé qu'il paraissait occuper.

S'avançant de notre côté sans nous saluer, il jeta d'abord les yeux autour de notre cachot, puis il les reporta sur nous en disant en allemand au directeur de la police :

—Celui-ci est Confalonieri, n'est-ce pas? et l'autre est le Français? Pourquoi ce dernier ne porte-t-il pas de chaînes?

—C'est par ordonnance du médecin, répondit le directeur, et pour une entorse qu'il s'est donnée.

—C'est bien, mais il ne faut pas que cela se prolonge trop longtemps.

Tout en parlant ainsi, le personnage continuait à examiner scrupuleusement les pièces de notre triste mobilier.....

« Encore quelques instans, me disais-je, et l'on va me faire quitter mes vêtemens. »

— *Was est das für eins polster?* (qu'est-ce que c'est que ce coussin?), demanda de nouveau l'inconnu d'un air sévère au commandant du Spielberg en montrant un oreiller de cuir que l'on avait res-

pecté jusque-là et laissé à mon pauvre Frédéric.

—Excellence, c'est un coussin que l'on a cru devoir laisser au comte à son arrivée ici à cause de sa maladie..... Et depuis lors.....

—C'est une infraction au régime, répliqua sèchement le personnage, auquel le directeur général de la police adressa à voix basse quelques mots que je ne compris pas tout à fait, mais qui paraissaient se rapporter à la perquisition générale qui avait eu lieu quelque temps auparavant.

En voyant qu'on ne procédait pas à la visite corporelle, je repris mon sang-froid, et m'adressant à l'inconnu, pour détourner l'attention de ce que je redoutais, je lui dis :

—Me serait-il permis, monsieur, de vous présenter une requête?

—Il inclina la tête en signe d'adhésion.

—Ce serait, repris-je, de nous faire obtenir la grâce de nous occuper journellement à quelque travail salutaire à notre santé: l'oisiveté complète dans laquelle nous croupissons depuis que l'on nous a privés de nos livres rend notre existence de plus en plus pénible. Notre demande, accueillie déjà par le comte Mitrosky, aurait sans doute plus de chance de succès si vous vouliez bien l'appuyer.

—J'en ferai mon rapport à sa majesté..... fut toute la réponse que je pus obtenir, mais cette réponse fut suivie, à ma grande joie, d'un semblant de salut et du départ de l'excellence, qui s'en alla continuer son inspection de prison en prison.

— Gloire à Dieu! m'écriai-je..... une fois encore nous voila échappés au danger.

— C'est une victoire qui me coûtera cher, reprit Confalonieri, car chacune de ces victoires est une défaite.

Je réprimai ma joie en voyant sa tristesse, et bientôt l'enlèvement du coussin, dernier souvenir de l'infortunée Thérèse, nous prouva que Frédéric n'avait que trop raison.

Cette perte nouvelle, d'autant plus douloureuse qu'on ne devait plus s'y attendre, ne mettait-elle pas en effet hors de doute que les rigueurs de notre dure captivité n'iraient qu'en s'augmentant? et n'était-il pas évident que l'Empereur, toujours inquiet sur l'exécution de ses ordres, nous réduirait enfin aux dernières extrémités? Ce personnage, dont nous connûmes ensuite le nom et l'emploi par don Stephano, ce Vogel, un des quatre conseillers auliques du département de la police générale de l'empire, ne s'était-il pas conduit de manière à justifier toutes nos alarmes? Et quand nous sûmes, le lendemain, qu'il avait adressé des reproches aux employés de Spielberg en voyant les deux ou trois pauvres rosiers de notre plate-forme, ne dûmes-nous pas en conclure que nous étions condamnés à supporter sans espoir de relâche les incessantes et inexplicables persécutions du chef d'un immense empire, d'un puissant monarque, qui semblait prendre à tâche d'aggraver chaque jour le sort déjà si funeste de quelques malheureux prisonniers d'état?

Oui, c'était là l'accablante conviction qui s'emparait de plus en plus de notre âme et nous faisait successivement abandonner tout espoir de soulagement et d'amélioration dans notre affreuse destinée; aussi nous fallait-il des efforts d'esprit et de volonté toujours plus longs et plus pénibles avant de nous remettre du profond découragement que nous faisaient éprouver chaque perquisition, chaque perte nouvelle.

« A quoi servira, nous disions-nous alors, de nous torturer le corps et l'âme pour sauver les derniers débris de nos existences intellectuelles? Ne serons-nous pas obligés, un peu plus tôt, un peu plus tard, de céder, de courber la tête sous la main de fer qui nous opprime? Mieux vaut donc abandonner dès à présent toute idée de réagir contre une inexorable et systématique répression que de vivre dans de continuelles alarmes : résignons-nous et, comme les agonisans luttant contre la mort, attendons le moment de la dissolution et de l'anéantissement.

Mais le sentiment de la conservation de notre moi intellectuel, plus enraciné, plus fort en nous que celui de la vie, nous ramenait à des résolutions plus dignes de notre caractère et plus capables de nous soustraire aux maux toujours croissans qui nous accablaient.

Le dictionnaire, quelque temps suspendu, fut repris avec une nouvelle ardeur; les colonnes de mots s'allongeaient sur les murs, et bientôt même,

grâce à la durée des jours et à ma ténacité, je parvins aux dernières lignes, que j'écrivis avec un indicible plaisir.

— Ma tâche est remplie, m'écriai-je enfin en traçant les deux derniers mots de l'inépuisable vocabulaire : *zwitzern* et *zwolf*..... Le directeur de la police peut venir faire sa perquisition, je ne le crains plus.

Puis, frappé tout à coup de la signification du mot *zwitzern* (briller) et du nom de nombre *zwolf* (douze), je les accueillis comme un avertissement du ciel, que j'interprétai ainsi : « *Dans douze ans le bonheur brillera pour moi!...* » Douze ans!... Une si longue attente eût été mon arrêt de mort quand j'étais jeune encore dans la vie de prison ; mais je commençais à vieillir dans la douleur, et les illusions s'étant détruites, je n'avais plus devant moi qu'une éternelle captivité : cette croyance de voir un terme à tant de maux, tout imaginaire qu'elle pût être, devenait un gain immense, une grâce de Dieu. Je caressai donc ce lointain présage, et je m'armai plus que jamais de patience et de résolution pour arriver au fortuné moment de la délivrance et des compensations.

Pour abréger les interminables heures des plus longs jours de l'année et pour se soustraire à la sombre influence de l'intérieur du cachot, la plupart d'entre nous se tenaient presque constamment à la lucarne, jouissant de la douce lumière et de la vue ravissante qui s'étendait sous nos yeux :

là nous échangions entre nous, malgré les *still!* (silence!) des sentinelles, quelques-unes de ces paroles mélancoliques et tendres qui adoucissent et soulagent de mutuelles douleurs ; mais avec quelles précautions ne faisions-nous pas l'essai du plus ou moins de rigueur des soldats dans l'observation de la consigne!..... Comme notre voix, aux premiers mots, était discrète et voilée!..... et quelle satisfaction lorsque le bonheur voulait que nous fussions surveillés par un de ces vieux grenadiers qui faisaient la sourde oreille et ne croyaient pas manquer à son service en laissant causer bien bas ces pauvres prisonniers qui n'avaient pour toute ressource contre l'ennui qui les dévorait que l'aspect des campagnes et leurs mystérieuses causeries!

La saison d'ailleurs était si admirablement belle, l'air si chaud et si pur que la simple vue d'une nature riche et variée était pour nous une jouissance toujours neuve et toujours ranimante. Aussi l'aurore paraissait-elle à peine que nous venions respirer les brises matinales, et les étoiles brillaient depuis longtemps que nous étions encore à repaître nos yeux du spectacle sublime d'une nuit d'été, d'une nuit transparente du nord, où le jour qui finit semble toucher au jour qui va naître.

Quelquefois même, perdus dans la contemplation des admirables œuvres du Créateur, le cœur rempli d'une pieuse extase et les regards tournés vers l'orient, nous attendions le lever du soleil ; radieuse apparition d'autant plus belle et plus cé-

leste à nos yeux que la position *nord* de nos prisons ne nous permettait d'en jouir que pendant trois semaines, au moment du solstice de juin. Deux ou trois fois, dans les étés précédens, j'avais assisté à cette magnifique scène, mais cette année, où tout nous manquait à la fois, où tout semblait conspirer à resserrer nos fers, à compléter notre infortune, je sentais un tel besoin de ces émotions qui ranimaient mon existence qu'aucune aube ne vint blanchir l'horizon sans que je ne fusse là, suivant en silence les gradations de la lumière, jusqu'à l'instant où l'astre radieux, paraissant tout à coup au sommet des montagnes, inondait la terre de ses clartés et faisait jaillir de mon âme des pensées de reconnaissance et de vive adoration.

Voir, contempler, revoir encore les beautés de la terre et les splendeurs du ciel par l'étroite ouverture d'où nous venait le jour, telle était désormais notre seule étude, notre unique et salutaire récréation. Grâce à cet immense tableau, que nous analysions dans tous ses détails, grâce aussi à des mouvemens de troupes qui avaient lieu sur la place d'armes et attiraient notre attention, nous nous traînions sans trop de langueur jusqu'à la fin du jour, répétant chaque soir, comme Napoléon à Sainte-Hélène : « Encore une conquête sur le temps ! »

Les entretiens d'une fenêtre à l'autre nous étaient aussi d'une grande consolation ; mais la surveillance, tant soit peu relâchée de ce côté, fut tout à

coup reprise avec plus de sévérité que jamais; au dedans comme au dehors, les sentinelles nous imposaient silence dès que nos voix se faisaient entendre, et cette ressource ne tarda pas à nous être enlevée tout à fait; nous nous aperçûmes même, sans nous en expliquer d'abord le motif, d'un redoublement de rigueurs : les fers me furent remis, ainsi qu'à plusieurs autres prisonniers que leur faible santé semblait mettre à l'abri d'un tel surcroît de souffrances; les inspections journalières furent faites avec plus d'exactitude, tout annonçait enfin que de nouvelles instructions étaient venues de Vienne et qu'elles tendaient, comme toujours, à empirer notre sort.

— Que faites-vous donc? demandai-je un matin à l'un des gardiens occupé à déraciner les rosiers de notre plate-forme; pourquoi nous enlevez-vous ces pauvres fleurs? avez-vous l'ordre de le faire?

— Non, non, monsieur; mais le prêtre est arrivé, et s'il les voyait, après ce qu'a dit l'autre seigneur...

— Ah! don Stephano est ici, repris-je en me rendant compte sur-le-champ du redoublement de sévérité auquel nous étions soumis. C'est donc par précaution que vous voulez arracher ces rosiers?

— Sans doute.

— Eh bien, je vous conseille fort de ne pas le faire sans en prévenir le commandant : peut-être vous exposeriez-vous à être réprimandé.

Le gardien m'écouta, suspendit son travail, et les arbustes chéris furent sauvés, grâce à l'humanité

du commandant de Spielberg, qui, disait-il, attendrait des ordres avant de nous priver de ces fleurs auxquelles nous paraissions attacher tant de prix.

Deux ou trois jours après, don Stephano me fit appeler :

— Voyez, me dit-il en me montrant deux petits volumes, je ne vous ai pas trompé, sa majesté vous accorde des livres, et de bons, allez! l'un est un recueil d'oraisons, et l'autre un paroissien où vous pourrez chaque jour apprendre une prière. Votre pied, à ce que je vois, est tout à fait remis? L'Empereur s'en réjouira comme il s'était affligé de votre chute, car il s'informe de vous, *figliuol mio*, jusque dans les moindres détails. « Soignez leurs âmes, me disait encore il y a peu de jours notre gracieux souverain, et je me charge du corps. »

— Le travail que vous avez fait demander par le gouverneur et par le conseiller aulique Vogel, sa majesté y pense, n'en doutez pas; cependant vous auriez mieux fait de vous adresser à moi pour l'obtenir, moi qui suis comblé chaque jour de ses nouvelles bontés!..... Aussi faut-il voir comme je suis accueilli partout à Brünn! chez le gouverneur, chez monseigneur l'évêque, toutes les portes me sont ouvertes; et au couvent des Augustins, donc!..... c'est à qui me donnera des marques d'attention et de respect, sans parler des dîners où l'on ne compte pas les plats, tant ils sont nombreux, et tout cela pour me rendre hommage; quant aux vins, ils sont exquis.....

souvenirs qu'il faut à peine effleurer dans la crainte de se laisser entraîner, même après tant d'années, à tous les ressentimens d'une juste indignation. Mais je puis assurer que de tous les maux éprouvés à Spielberg, celui-là sans doute fut le plus grand pour moi, d'être contraint à entendre la parole de Dieu par une bouche aussi impure et de voir profaner ainsi le plus sacré de tous les ministères.

XVIII.

La présence de don Stephano Paolowitz, toujours précédée ou suivie de quelque vexation nouvelle, nous était devenue odieuse, on le croira sans peine, et pourtant ce n'était rien en comparaison du supplice qu'en éprouvait l'infortuné Moretti, qui, se croyant alors plus que jamais entouré d'embûches et d'espionnage, me disait au mur :

— Le prêtre persiste à me voir, il insiste..... il me tourmente..... Il viendra, m'a-t-il fait annoncer par le commandant, il viendra s'il le faut dans ma prison. J'ai refusé, car c'est une machination, un complot..... Non, je ne le verrai pas.

Le lendemain cependant Moretti, cherchant à

vaincre sa répugnance dans la crainte qu'on ne vînt le relancer dans son cachot, se rendit aux instances du chapelain; mais cette entrevue ne fut pas plus heureuse que les premières, et le pauvre colonel, irrité des intolérances et des étranges propositions de celui qu'il appelait *l'homme noir*, s'emporta, perdit la tête et rentra dans sa prison en proie au plus violent accès de désespoir qu'il eût encore éprouvé jusque-là; désespoir que la présence de son compagnon ne faisait qu'exaspérer et qui l'aurait conduit à quelque catastrophe si on ne l'eût enfin séparé de celui dont la vue empoisonnait, répétait-il, chaque minute de son existence;

— *Io son liberato* (je suis délivré), je suis délivré! s'empressa-t-il de battre au mur au même instant où le juge S*** franchissait le seuil du guichet..... Il est parti, parti pour toujours!.... Je n'aurai plus là constamment devant moi cette figure hypocrite, je ne serai plus observé par ces yeux qui voulaient lire jusque dans les derniers replis de mon cœur... je pourrai, sans crainte de m'attirer un reproche, marcher, m'agiter, dormir ou me reposer..... je pourrai t'appeler au mur, y rester des heures entières sans être obligé d'avoir recours à des périphrases, à des mots de convention pour exprimer ma pensée..... Ah! je respire! je suis maître de mon cachot, de mon temps, des mes idées..... car je ne les avais plus, ou plutôt je n'en avais qu'une seule qui absorbait toutes les autres..... Mon Dieu! quel bonheur est le mien; je suis libre! et pour célébrer

ma délivrance, je vais malgré ma faiblesse me hisser jusqu'à la lucarne, où je n'ai jamais osé venir chercher un soulagement à mes peines en causant avec vous; mais désormais j'ai trop besoin d'entendre une voix amie pour ne pas braver quelquefois la consigne des sentinelles du bastion.

Chaque jour en effet le brave colonel, qui se sentait renaître, passait une partie de la journée aux barreaux de son étroite fenêtre, les yeux fixés sur la route d'Austerlitz..... Alors il m'appelait, et revenant sur cette grande victoire, il me disait parfois :

— Il y a vingt-deux ans que je suis passé sur ce chemin, que j'ai bivouaqué dans ces plaines où le grand homme nous a passés en revue, où nous avons écrasé les Autrichiens..... Qui m'aurait dit alors que le maître du monde serait un jour captif, et que si jeune et si plein d'espérances, moi capitaine de sa garde, je gémirais chargé de chaînes dans ces mêmes lieux où tout tremblait devant nous!..... Ah! quel contraste! Et cependant quelque amers que puissent être de tels souvenirs, j'éprouve un inexprimable bonheur à contempler le théâtre de notre ancienne gloire et à revivre dans ces temps qui furent les plus beaux de ma vie!..... C'est ici, c'est à cette lucarne, d'où l'œil embrasse un si vaste horizon, que je veux respirer, que je veux vivre tant que mes jambes affaiblies pourront m'y soutenir..... La pensée et le regard n'y sont point enchaînés et le cœur peut s'y épancher.

Jouissant ainsi du bonheur d'être seul et du

charme d'une ravissante vue, Moretti, presque toujours à son poste, observait tout et me donnait le signal dès qu'il découvrait quelque chose de nouveau. Je l'entendis un jour frapper vivement au mur et me dire :

—Je viens d'apercevoir le commandant de Spielberg et quelques autres employés qui prennent des mesures à la hauteur du parapet; je crains qu'il ne se trame quelque chose contre nous..... Mets-toi à la lucarne et regarde.

Je vis en effet plusieurs personnes occupées à examiner le mur d'appui du bastion, et je frémis comme Moretti à la pensée que nous allions probablement être les victimes de quelque précaution nouvelle... « Peut-être, nous disions-nous, va-t-on augmenter le nombre des guérites et des sentinelles ou bien réparer les murailles. »

L'arrivée de plusieurs maçons nous confirma dans cette dernière supposition. Mais quelles furent notre surprise et notre anxiété lorsque nous vîmes successivement apporter des briques, du sable et des échafaudages en telle quantité que force nous fut d'en conjecturer qu'il ne s'agissait pas de réparations, mais bien d'un véritable exhaussement!

La journée entière se passa cependant sans que nous pussions nous persuader encore de toute l'étendue du mal, et ce fut le lendemain seulement que nous nous rendîmes à l'évidence en voyant les ouvriers monter d'un pied, puis de deux, puis de

trois et toujours plus, le mur du parapet auparavant si peu élevé.

Chacun de nous, la tristesse au cœur, contemplait les progrès de cette fatale muraille dont chaque brique cachait à nos regards désolés quelque partie de notre beau paysage..... « Encore cinq ou six jours, nous disions-nous avec douleur, et nous n'apercevrons plus que le bleu firmament et nous serons privés de la consolation attachée à la contemplation des beautés d'une riche campagne, comme nous avons été arrachés à nos familles, à nos amis, à notre patrie!..... »

Ce rideau de pierre, qu'un mauvais génie semblait avoir élevé entre nous et cette belle nature comme un funeste avertissement de renoncer à jamais à toutes les joies de ce monde, augmenta le deuil de nos âmes.... l'abattement s'en accrut encore, et la santé de plusieurs des prisonniers en reçut un échec irréparable. Et comment en aurait-il été autrement?..... Ne perdions-nous pas notre dernière consolation dans la vue si variée qu'on venait de nous ravir et pouvions-nous encore venir respirer l'air à nos étroites fenêtres sans que nos cœurs, déjà si brisés par la souffrance, ne ressentissent une amertume mortelle à l'aspect de cette haute et triste muraille qui nous rappelait sans cesse que l'horizon de notre vie, que tout notre univers se limitait désormais aux voûtes de notre cachot!..... Nous nous abstenions donc de grimper jusqu'à l'embrasure plutôt que de nous exposer à cette sensation cruelle.

Confalonieri en souffrit plus que tout autre; quant à moi, je m'efforçai de trouver une diversion dans l'étude des paroles allemandes que j'avais écrites sur les murs; mes journées entières étaient consacrées à me les inculquer dans la mémoire. Mes yeux en souffraient, il est vrai, mais entre deux maux il faut choisir le plus supportable, et je préférais encore fatiguer jusqu'à la douleur ce précieux organe plutôt que de me laisser aller au découragement et de languir dans l'ennui.

L'exhaussement du mur était à peine terminé que le commandant de Spielberg vint nous annoncer, dans une de ses quotidiennes visites, que l'Empereur avait répondu à son excellence le gouverneur au sujet du travail et que notre demande était accordée.

— Que Dieu en soit loué! m'écriai-je, nous allons donc faire usage de nos bras, remuer nos jambes et regagner de la santé..... Ah! c'est la vie que le gouverneur nous fait reconquérir! Mais quelle est l'occupation qu'on nous accorde? est-ce de manier la pelle ou la pioche, de casser des pierres ou de faire le jardinier?..... ou bien chacun de nous aura-t-il la permission d'apprendre un métier?..... Parlez, parlez, de grâce!

Le commandant, surpris, embarrassé même, hésitait à s'expliquer; enfin il s'y décida, et nous apprîmes que le travail octroyé comme une faveur était...... je dus l'entendre répéter dix fois pour y croire..... était de faire de la *charpie!*.....

— De la charpie!..... Et quel avantage, mon Dieu, veut-on que nous retirions d'une semblable occupation, qui nous forcera de rester assis, tandis que c'est de l'exercice et de l'air que nous avions imploré de l'humanité de l'Empereur? C'est un malentendu sans doute, contre lequel le gouverneur lui-même aura réclamé.....

— Je l'ignore, me répondit le commandant, mais vous pourrez le savoir incessamment, car son excellence compte venir à Spielberg dans peu de jours; je ne puis en attendant que faire exécuter les ordres que j'ai reçus, et demain vous recevrez votre tâche.

Moretti, que le commandant avait instruit comme nous du résultat de notre demande, m'appela au mur et me dit :

— N'est-ce pas toujours là le même système?

Le lendemain, le pauvre Krall, tout confus de l'ordre qu'il avait à remplir, entra dans notre prison portant d'une main une balance et de l'autre un paquet de vieux linge.

— *Signori*, nous dit-il en rougissant, je vous apporte votre travail..... M. le commandant vous a prévenus sans doute que vous aurez une certaine quantité de charpie à faire par jour, et je viens vous peser à chacun votre part.

— Mais à ce compte, m'écriai-je, la faveur qu'on prétend nous accorder n'est tout simplement qu'une peine de plus qu'on nous impose!

— Hélas! mes chers messieurs, ce n'est pas moi

que cela regarde, me répondit avec bonté l'excellent homme, et j'aurais bien voulu qu'on vous donnât une autre occupation. Patience cependant, cela n'est peut-être que momentané.

— Si du moins, repris-je, ce linge était propre; mais tous les morceaux en sont dégoûtans : voyez plutôt, Krall.....

Et je lui faisais voir la malpropreté des mauvais chiffons qu'il avait apportés.

— Il est impossible de s'astreindre à toucher de semblables choses..... Mais où donc a-t-on pu les recueillir?

— Au grand hôpital, *signor*.

A ces paroles, mon cœur se souleva...

— Je ne ferai pas de charpie, Krall, vous pouvez l'annoncer au commandant; puisque c'est une faveur que le souverain nous accorde, j'ai le droit de la refuser.

— *Caro signor*, cela vous fera tort : il vaut mieux faire preuve de bonne volonté et réclamer ensuite auprès de son excellence le gouverneur.

— Ce parti est en effet plus sage, mon bon Krall, et je le suivrai pour l'amour de vous. Je veux cependant m'enquérir avant tout auprès du commandant si ce travail est obligatoire.

— Je le crois, me dit Krall en nous quittant.

Le soir même j'appris qu'il avait dit vrai et que cette grâce, si bénignement accordée, s'était ainsi convertie en véritable *pensum*, ou mieux encore en véritable tourment, car nous ne tardâmes pas,

sans parler du profond dégoût que nous faisaient éprouver l'origine et la malpropreté des chiffons à éfiler, nous ne tardâmes pas, dis-je, à nous apercevoir qu'il y avait des ordres précis de nous contraindre à faire de force ce travail, qui semblait ne nous avoir été concédé que par une amère dérision !

Le gouverneur, que j'attendais avec une vive impatience, ayant retardé sa visite, plusieurs semaines s'écoulèrent avant que je pusse avoir l'occasion de m'entretenir avec lui.

— Priez son excellence, dis-je au commandant, qui venait nous annoncer que le comte Mitrosky arrivait enfin à Spielberg, mais qu'il ne visiterait pas nos prisons, de vouloir bien m'accorder quelques minutes d'audience : j'ai une demande particulière à lui faire.

Le commandant vint me chercher bientôt après pour me conduire dans la chancellerie, où se trouvait le gouverneur, qui me reçut très-poliment et me fit asseoir en face de lui à une large table dont il occupait le milieu.

— Vous avez quelque chose à me demander, monsieur? Parlez : je suis prêt à vous entendre.

— La chose dont je vais avoir l'honneur d'entretenir votre excellence est fort importante pour moi sans doute, mais je la supplierai avant tout de me permettre de lui adresser quelques mots sur le travail que l'on vient de nous imposer. Ce n'était pas là, il s'en faut bien, le résul-

tat que nous attendions de la pétition présentée à sa majesté pour en obtenir une occupation salutaire, dont pussent profiter nos corps, qui s'affaiblissent chaque jour sous un régime aussi sévère, et notre esprit, qui se consume sous l'influence d'une captivité si inexorable; nous désirions donc, pour sauver notre vie, un travail soit en plein air, soit dans quelques vastes ateliers où nous pourrions apprendre un métier. Mais au lieu de ce soulagement, que nous a-t-on octroyé?... un travail qui n'en est pas un, une occupation de vieille femme ou de vieillards infirmes... occupation malsaine qui nous force à rester immobiles, à respirer les miasmes et le duvet de linges fétides sans que cela puisse nous arracher à nos tristes pensées !..... Je me suis soumis, monsieur le comte, à cette nouvelle souffrance, j'ai fait exactement chaque jour la quantité de charpie devenue désormais pour nous obligatoire, me réservant de m'informer auprès de votre excellence si nous étions réellement destinés à voir ce que nous avions recherché comme une amélioration à notre sort devenir pour nous un continuel sujet de déplaisir et de dégoût. Le décret de l'Empereur est-il irrévocable sur ce point?

Le gouverneur, qui m'avait écouté avec indulgence, me fit un signe de tête et répondit:

— Vous avez bien fait de vous soumettre à la tâche que l'on vous a prescrite : sa majesté vous tiendra compte de cette docilité et vous accordera,

je l'espère, une occupation plus analogue à vos goûts. J'avais présenté votre requête aussi favorablement que possible, mais mr Paolowitz s'est mêlé de tout cela, et son avis l'aura probablement emporté. Du reste, je ferai de nouvelles observations qui pourront éclairer l'Empereur et le porter à vous donner encore une preuve de sa clémence. Vous aviez, disiez-vous, une autre demande à me faire?

— Cette demande, monsieur le comte, ne peut se faire en deux mots, et j'aurais besoin de votre indulgence.....

— Je vous écoute, monsieur.

— Votre excellence sait sans doute qu'après être restés des mois entiers sans aucun livre, nous avons reçu dernièrement du chapelain de sa majesté deux petits volumes de prières?

Le gouverneur me fit un signe affirmatif.

— Ces prières, écrites en italien, ne sauraient offrir une lecture de longue durée ni bien variée, et vous savez, monsieur le comte, qu'on ne peut bien prier que dans sa langue maternelle. Aurais-je donc trop présumé de la bonté de votre excellence en lui demandant de supplier l'Empereur, en mon nom, de m'accorder quelques bons livres de religion écrits en français, tels que la *Bible*, l'*Histoire des Variations*, par Bossuet, les *OEuvres de Bourdaloue* ou bien encore celles de *Fénélon*? Ce serait pour moi un inappréciable bienfait dont je vous aurais une éternelle gratitude. Chacun de

ces ouvrages, mais Bossuet surtout, en occupant mon esprit, parlerait à mon cœur et m'apprendrait plus encore à rapporter à Dieu les épreuves présentes et celles de l'avenir. C'est une faveur, la première et la seule que je sollicite, monsieur le comte, une faveur grande et précieuse, car la paix de ma conscience y est intéressée.....

— Je ferai ce que vous désirez, me répondit le gouverneur, et je le ferai moi-même, car je pars pour Vienne dans quelques jours : c'est à sa majesté en personne que je soumettrai votre requête, qui me paraît de nature à ne pas être prise en mauvaise part. Puissé-je seulement être plus heureux que par le passé!

— Quel que soit le résultat de la démarche que votre excellence veut bien faire pour moi, je ne lui en vouerai pas moins la plus profonde reconnaissance.

Le gouverneur prit alors en note les ouvrages que je lui avais mentionnés, et m'ayant congédié de la main, je retournai près de mon cher Frédéric.

Je fis des vœux bien ardens pour que ma supplique fût admise, parce que j'avais pour désirer ces livres un intérêt plus puissant encore que le besoin, bien impérieux sans doute, de remplir mes longues heures par quelque lecture dont une page, une seule pensée pût donner lieu à des journées de méditation : cet intérêt, dont la gravité crois-

sait chaque jour à mes yeux, était de dissiper les doutes qui commençaient à prendre racine dans mon esprit sur la vérité de quelques dogmes de l'Église catholique et de combattre le penchant toujours plus prononcé en moi de me ranger sous la bannière du protestantisme.

De plus en plus scandalisé des abus et des licences intolérables que don Stephano se permettait dans l'exercice de ses fonctions et notamment dans le sacrement de la pénitence, révolté de son insensibilité ainsi que de son intolérance, j'étais arrivé malgré moi à comparer la bassesse et la fausseté de ce prêtre catholique, son ignorance et sa vanité avec la modeste franchise, la profonde science et la charité des pasteurs protestans que j'avais connus et fréquentés à Genève. Généralisant bientôt cette différence, je fus naturellement amené à en rechercher les causes, et je crus les trouver non dans le caractère même ou dans la position diverse des individus, mais bien dans les principes et dans les institutions des religions dont ils étaient les ministres.



Le catholicisme, en refusant la liberté d'examen, en exigeant des fidèles une soumission entière aux prescriptions d'une autorité dont l'origine me semblait trop humaine pour y reconnaître désormais l'infaillibilité, me paraissait avec toutes ses minutieuses pratiques aussi contraire à la véritable piété que tendant à inculquer dans les âmes l'hypocrisie, la petitesse et la servilité; tandis que le protestan-

tisme, en s'adressant à la raison et n'attendant que d'elle l'interprétation des livres saints et la soumission aux préceptes qu'ils enseignent, me semblait mieux comprendre la nature de l'homme ainsi que ses rapports et ses devoirs envers son Dieu, et mieux comprendre aussi que la foi, pour être efficace et inébranlable, doit s'appuyer sur la franchise , l'indépendance et le libre exercice de la pensée. Mais cette opinion n'était basée que sur des souvenirs, des doutes et des hypothèses, et c'est là surtout ce qui me faisait désirer de toucher au moment où je pourrais puiser la lumière et la vérité aux sources mêmes de la révélation et m'éclairer au flambeau de quelque grand interprétateur, tel que Bossuet ou Fénélon.

Ce moment je le crus arrivé lorsqu'un jour le commandant de Spielberg vint me prendre pour me conduire dans cette même chancellerie où j'avais parlé au gouverneur trois semaines auparavant :

— Son excellence est là qui vous attend, me dit-il; il faut qu'elle s'intéresse vivement à vous pour être venue jusqu'ici immédiatement après son retour de Vienne: je vous en félicite, c'est bon signe.

Je pensais comme le commandant, et j'entrai dans la chancellerie, persuadé que le comte Mitrosky allait m'annoncer l'heureux succès de sa bienveillante démarche.

— J'ai vu sa majesté, s'empressa-t-il de me dire, et je lui ai présenté votre requête dans les termes

les plus propres à la faire accueillir : j'ai fait valoir tous les motifs qui pouvaient militer en faveur d'une telle demande, j'ai répété tout ce que vous m'aviez dit vous-même pour obtenir des livres de religion écrits dans votre propre langue. Sa majesté m'a écouté avec la plus grande bonté et m'a répondu avec la plus gracieuse bénignité que la supplique lui paraissait juste, mais que c'était une chose qui méritait examen et réflexion ; puis elle ajouta qu'elle me ferait connaître sa décision avant mon retour dans mon gouvernement.

Quelques jours après, l'Empereur fut le premier à me dire dans une nouvelle audience.

« J'ai pensé à la demande du prisonnier Andryane et aux ouvrages qu'il m'a fait demander : c'est fort délicat..... Bossuet et Fénélon surtout sont presque interdits dans mes états, et quant à la Bible, c'est une lecture dangereuse où les têtes exaltées ne cherchent que des matières de controverse et d'hérésie..... J'ai consulté là-dessus le curé de la cour, et je l'ai chargé de choisir pour le Français un bon livre qu'il vous remettra et que vous porterez de ma part au prisonnier Andryane. » J'ai remercié sa majesté et je me suis rendu auprès du curé, qui m'a donné pour vous trois petits livres, que voici : ce sont des prières quotidiennes pour tous les jours de l'année, par le père Chapuis, de la compagnie de Jésus.

En prononçant ces mots, le gouverneur me présenta gravement l'ouvrage dont je venais d'en-

tendre le titre pour la première fois. J'ouvris un volume, et voyant qu'il ne renfermait que de courtes méditations et de simples oraisons, je le déposai aussitôt sur la table en disant au gouverneur :

— Je rends grâce à votre excellence de tout l'intérêt qu'elle a bien voulu me montrer en cette circonstance, mais je me serais bien gardé de lui causer autant de peine si j'avais pu penser que des auteurs religieux tels que Fénélon et Bossuet étaient à l'index en Autriche et pouvaient faire ombrage à sa majesté.

— J'aurais voulu mieux réussir, reprit le gouverneur ; j'y ai employé, je vous l'assure, tous mes soins ; mais les intentions de l'Empereur sont toujours paternelles, et il faut croire qu'il aura jugé dans sa sagesse que le père Chapuis convenait mieux aux besoins de votre âme.

Un léger salut de tête du comte Mitrosky m'ayant indiqué que je devais me retirer, je lui exprimai de nouveau ma sincère gratitude et je sortis sans songer à prendre ces volumes, fruits d'une si haute négociation.....

— Vous oubliez vos livres, me dit en souriant le gouverneur.

Puis appelant le commandant de Spielberg, resté respectueusement à la porte de la chancellerie, il ajouta :

— On ne donnera qu'un volume à la fois au prisonnier Andryane, c'est l'ordre de sa majesté.

J'emportai donc le tome premier des méditations

du père Chapuis et je dis à Confalonieri en lui présentant le livre :

—Voici la nourriture spirituelle que l'Empereur m'envoie pour remplacer les ouvrages d'élite que je l'avais supplié de m'accorder et que j'avais, hélas! malgré tant de déceptions, espérés, attendus même comme une étoile de salut dont on ne pouvait me refuser la douce et salutaire lumière.

XIX.

L'étude purement machinale des paroles allemandes écrites sur le mur ne suffisant plus à occuper exclusivement ma pensée et à combler le vide de mes heures, je résolus, pour ne pas succomber aux doutes religieux et aux tristesses qui assiégeaient mon âme, de me créer quelque occupation nouvelle où mon imagination, toujours en travail, toujours exaltée, me ferait triompher des langueurs du cœur et des poignantes incertitudes de l'esprit par le goût que je prendrais à mon œuvre et par l'espoir que cette œuvre, composée de mémoire et beaucoup moins volumineuse que celle dont je pleurais chaque jour la perte, pourrait être sauvée en écri-

vant très-fin et la faisant passer d'époque en époque à notre vieux Schiller par les mains du gardien aux soins duquel il nous avait recommandés.

Cette voie de salut était, il est vrai, soumise à bien des chances, à bien des éventualités; mais il suffisait qu'elle me fût ouverte pour que je la saisisse avec empressement et que j'y fondasse des espérances de conservation et de publicité futures, sans lesquelles il serait impossible, même au plus grand génie, de retremper son âme dans une position si funeste et d'y réveiller la moindre étincelle d'inspiration : Tasse lui-même n'aurait pas achevé sa *Jérusalem* dans les horreurs du cachot s'il avait eu la certitude que ses immortels vers seraient morts avec lui.

Le choix d'un sujet m'occupa longtemps et plus encore le genre d'ouvrage auquel je voulais me consacrer. Le drame historique, que j'aurais préféré à tout autre par suite de quelques premiers essais, me semblait exiger trop de variété dans le plan et trop de spontanéité dans l'exécution pour qu'il fût possible de le composer et de le retenir en même temps par la simple mémoire. Des poésies fugitives étaient plus faciles et plus adaptées sans doute à la situation, mais chacune d'elles n'eût demandé peut-être qu'un travail de quelques jours, tandis que j'avais besoin, pour user de toutes les forces de mon intelligence et surtout de ma volonté, d'un argument qui pût pendant de smois me rendre maître de l'ennui, et peupler ma soli-

tude de personnages dont l'existence imaginaire y jetterait, en les créant, du charme et de la vie.

Ce ne fut pas une tâche facile que celle de trouver dans l'histoire moderne un sujet poétique que je pusse traiter avec connaissance de cause et sans crainte d'être arrêté dès le principe par le manque de données exactes sur l'époque même que j'aurais voulu peindre. La difficulté était grande et j'allais peut-être renoncer à mon projet lorsque le souvenir du beau tableau d'Horace Vernet, *le Massacre des mamelucks*, vint mettre un terme à mes incertitudes et fixer mes idées sur ce sanglant épisode du règne de Mehemed Ali.

L'événement en lui-même ne semblait pas d'abord, il est vrai, donner lieu à de longs développemens, mais il parlait fortement à l'esprit, et ces souvenirs de l'ancienne Égypte, ce ciel d'Orient, Bonaparte et sa brillante expédition étaient là pour entourer d'une auréole de profondes et lumineuses pensées le groupe de personnages autour desquels et par lesquels se développerait l'action et se déciderait la catastrophe de cet horrible drame.

L'imagination pouvait d'ailleurs, sans crainte de blesser les vérités historiques, s'abandonner à son inspiration et s'ouvrir une vaste et profonde carrière où viendraient se mouvoir, à côté des farouches figures de Mehemed et des indomptables chefs des mamelucks, de fraîches et jeunes créations, qui devaient jeter sur ce sombre tableau les

doux et tendres reflets de leurs amours et de leurs malheurs.

J'avais trop présens à la mémoire les plus importans et les plus récens voyages faits en Égypte, en Arabie et en Syrie, ainsi que tout ce que l'on avait écrit sur la campagne de Bonaparte, pour que les teintes locales pussent être un obstacle. Rien ne pouvait donc retarder la mise en œuvre de mon poëme, et c'est avec une ardeur dont je ne me croyais plus susceptible que je me mis à idéaliser, combiner les parties et l'ensemble, et à composer les premières strophes d'un ouvrage qui m'occupa bientôt si exclusivement que les jours me paraissaient trop courts, et que ni le bruit des verrous et des chaînes, ni le travail de la charpie ne pouvaient en détourner un instant ma pensée.

Chaque soir je récitais à Confalonieri le travail de la journée, et mon cœur, que les doutes religieux ne tourmentaient plus, mon cœur, qui n'éprouvait qu'un sentiment, celui de la reconnaissance envers Dieu, exultait de consolation et d'espérances, quand mon ami, après m'avoir attentivement écouté, me disait avec cette indulgence que sa bonté pour moi rendait inépuisable : « C'est bien..... c'est inspiré..... » Alors mes yeux se remplissaient de larmes, mon âme s'exaltait, et j'avais peine à attendre au lendemain pour donner forme et vie aux idées, aux images, aux scènes fortes et passionnées qui jaillissaient de ma pensée !..... Trop courts momens, hélas ! de répit et de soulagement que je

ne puis rappeler ici sans bénir celui qui, respectant les illusions de son jeune compagnon d'infortune, fécondait par ses sages observations et ses conseils judicieux, les germes souvent imparfaits de sa bouillante imagination.

Ayant cessé d'entendre parler depuis deux ou trois mois de don Stephano et du directeur de la police, nous retrouvâmes un peu de confiance et de tranquillité. Peut-être, nous disions-nous, cette première perquisition sera-t-elle la seule? Reprenons donc notre chère correspondance, et, comme par le passé, efforçons-nous de rafraîchir notre esprit et de ranimer notre âme par la communication de nos mutuelles pensées..... Calliban est toujours prêt, il est fidèle...... profitons de son dévouement.

Quelques billets, quelques lettres comme Pellico savait en écrire, nous parvinrent encore en effet et firent une douce diversion aux inquiétudes et aux chagrins que causait à Frédéric l'inexplicable privation de toute nouvelle d'Italie, que notre vieux Schiller n'aurait pas manqué de nous faire parvenir si elles lui étaient arrivées; car il nous avait tenu parole, le digne homme, et nous faisait donner par son camarade des preuves qu'il était resté dévoué à notre malheur; mais sa santé s'affaiblissant, il était facile de voir au traînement de ses pieds, à sa maigreur vraiment effrayante, à sa longue taille qui se courbait, que l'affront qu'il avait reçu achevait d'user ses dernières forces vitales. Sa tenue était

toujours militairement exemplaire, mais il n'avait plus cet air martial et dégagé que les années n'avaient pu lui faire perdre. Je fus surtout frappé de l'altération de ses traits un jour où, me promenant sur la plate-forme, je l'aperçus se chauffant aux rayons du soleil dans l'angle du bastion inférieur, et je pensai avec douleur que la mort nous enlèverait bientôt ce bienfaiteur que la Providence nous avait envoyé dans notre détresse !.... celui qui tant de fois m'avait nourri de son pain !..... Hélas! peu de jours après il n'était plus!.....

Ne croyant pas cependant sa fin aussi prochaine, je voulus copier les strophes déjà faites du poëme des *Mamelucks*, que j'espérais lui faire remettre incessamment, autant pour soulager ma mémoire que pour donner à notre vieil ami une preuve de confiance qui devait lui être chère, en me réservant de lui faire connaître l'ultérieure destination du dépôt que je remettais entre ses fidèles mains. J'attendais donc impatiemment le jour de garde de Fritz; mais il était dit qu'aucun projet ne devait réussir, qu'aucune consolation autres que celles qu'ils trouvaient dans leur mutuelle affection ne devait être accordée aux prisonniers du Spielberg!....

Huit jours ne s'étaient pas écoulés, que je fus obligé d'anéantir moi-même mon manuscrit pour le soustraire à la perquisition du directeur de police, qui, pour la seconde fois, vint nous soumettre à tous les ennuis, à toutes les vexations

d'une visite domiciliaire aussi rigoureuse que la première.

Quelque longue que puisse être la carrière que Dieu me destine encore sur cette terre, je n'oublierai jamais l'impression douloureuse qui me navrait le cœur en détruisant sous mes dents ces dernières feuilles dont je lançais un à un par la lucarne les imperceptibles débris..... Ce sont là, qu'on le croie bien, des épreuves dont un prisonnier seul peut sonder toute l'étendue! des épreuves qui brisent les plus fiers courages, les caractères les plus inébranlables, et forcent le malheureux frappé par elles à s'écrier dans l'abattement de son âme : « A quoi sert de lutter, ô mon Dieu! contre ta main qui nous opprime! A quoi sert de vouloir sauver, de vouloir nourrir cette étincelle d'intelligence émanant de ta divine essence?..... Non, tout effort est inutile..... Il faut qu'elle périsse, mon Dieu! car ta miséricorde s'est retirée de nous. »

Mon découragement parvenu à son comble résistait même à tous les efforts de Confalonieri. C'est en vain que son ingénieuse tendresse cherchait tous les argumens imaginables pour me faire reprendre cet ouvrage qui la veille encore me faisait oublier que j'étais captif..... Hélas! la verve était éteinte, la volonté paralysée, et j'aurais cru dans ce moment fermer les yeux aux avertissemens de la Providence si j'avais persisté à défendre cette pensée qu'elle semblait condamner elle-même à l'inaction et au néant..... Morne et la mort au cœur,

je m'écriais en effilant avec dépit et souvent avec rage ces morceaux de linge amoncelés : « Faisons de la charpie, faisons-en tout le jour, jusqu'au moment où je serai réduit à cet état d'idiotisme qui est le seul, je le vois, qu'il faut souhaiter désormais pour échapper aux tortures morales, aux agonies de l'esprit et du cœur qu'on nous prépare dans cet enfer anticipé! »

Que j'étais loin, dans ces cruels momens, de la résignation de notre Pellico et de Castillia, qui me disaient dans l'angélique abnégation de leur âme :

— Cette charpie qu'on nous condamne à faire doit servir à de malheureux blessés, à des malades : que cette pensée nous engage donc à y donner tous nos soins, afin de mériter que cette peine nouvelle devienne aux yeux de Dieu une œuvre d'amour et de charité.

Ce touchant et persuasif langage adoucissait souvent le fiel de mon cœur et me faisait désirer d'imiter la pieuse soumission, la douce et inaltérable patience de ces fidèles serviteurs de Jésus-Christ, qui tous deux auraient pu s'appliquer la parole du grand apôtre : « *C'est pourquoi nous ne perdons pas courage au milieu des afflictions, et bien que l'homme extérieur se détruise en nous, néanmoins l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour, parce que toute notre ambition est de souffrir pour Dieu et de lui être agréables.* » Ah! qu'elle est belle, qu'elle est divine cette religion qui fait naître l'espérance et la joie au milieu des plus grandes douleurs,

tandis que la philosophie la plus stoïque ne saurait y trouver qu'une stérile satisfaction d'amour-propre qui non-seulement ne paie pas les sacrifices, mais ne renouvelle même pas les forces pour en supporter de nouveaux.

L'arrivée de don Stephano me tira de la torpeur intellectuelle où je languissais. N'ayant plus aucune perte à craindre, aucune lecture, aucun travail à interrompre, j'accueillis l'annonce de sa venue avec une sorte de plaisir et j'attendis avec impatience le moment où je serais appelé près de lui : « Je pourrai du moins, disais-je à mon ami, m'expliquer franchement et soulager mon cœur sans craindre de compromettre la moindre de nos ressources, car nous sommes arrivés à ce degré de malheur où nous ne pouvons plus rien redouter désormais. »

Bien déterminé à faire entendre à don Paolowitz le langage énergique du malheur et de la vérité, j'arrivai dans la chancellerie, où il était parvenu à se faire introduire au grand déplaisir des autorités de Spielberg, qui ne voyaient dans cette admission dans l'intérieur de nos prisons, qu'une facilité de plus pour le chapelain impérial de grossir ses rapports de tout ce qu'il aurait espionné. Le gouverneur lui-même s'était longtemps opposé à cette innovation ; mais il fallut céder..... Don Stephano n'avait-il pas tout pouvoir près du souverain ?

— Bravo ! me cria-t-il avant que les gardiens

eussent fermé la porte, vous vous adressez au gouverneur pour avoir des livres de religion!..... C'est comme si un militaire sollicitait d'un évêque des ouvrages de son métier..... Ah! ah! et vous avez cru que sa majesté se laisserait prendre à cette ruse? A merveille, *signor Francese*..... vous vous êtes fait une bonne note auprès d'elle!

— Mais quel mal ai-je donc fait en demandant des ouvrages pieux qui fussent écrits dans ma langue?

— Quel mal!..... quel mal, reprit aigrement don Stephano, et comptez-vous pour rien d'avoir été choisir Fénélon et la Bible!..... Fénélon, cet esprit indépendant, presque schismatique, dont les ouvrages sont dangereux, comme l'a fort bien dit le curé aulique et sa majesté elle-même.

— Mais Bossuet, mais Bourdaloue? répondis-je...

— Ils ne pourraient vous être utiles à rien dans votre position; d'ailleurs c'est moi que vous auriez dû consulter, c'est moi que vous deviez charger de votre requête: peut-être alors aurait-elle été agréée. Quoi qu'il en soit, l'Empereur, dont la clémence est inépuisable, vous a fait remettre par le comte Mitrosky un livre de prières qu'on dit être un chef-d'œuvre et que je regrette de ne pouvoir lire dans l'original. Vous aurez, j'espère, été touché jusqu'à l'âme d'une semblable faveur? Sa majesté vous veut du bien, jeune homme!.....

Je regardais don Stephano en répétant avec l'accent de la surprise et de l'incrédulité:

— Du bien!..... mais notre condition devient chaque jour plus misérable! mais il n'est pas d'heure où je ne regrette que l'Empereur m'ait fait grâce!.... Nous avions une ressource, une seule, contre les mortels ennuis du cachot..... celle de pouvoir jeter les yeux sur le bel horizon qui nous entoure. Eh! qu'est-il arrivé pendant votre absence? Un mur s'élève..... un mur qui nous ravit cette vue admirable, cet unique bien-être dont nous jouissions comme le vieillard faible et mourant jouit des doux rayons du soleil qui le réchauffent et le raniment..... Qu'avions-nous fait cependant pour qu'on nous condamnât à une telle sépulture?

— Sa majesté n'a d'autre désir que celui de votre salut; elle veut que vous ne voyiez que le ciel, que vous ne pensiez qu'au ciel.

J'étais prêt à demander à don Stephano s'il parlait sérieusement; mais son visage exprimait une telle assurance et une si grande componction en prononçant ces paroles, que je restai convaincu qu'il disait la vérité.

— Ne vous semble-t-il pas, répondis-je, que la douceur et la charité doivent plus facilement aller au cœur de ceux qui souffrent et ramener plus sûrement leurs pensées vers le ciel que cette rigueur absolue? Et ne risque-t-on pas de les aigrir au point de les faire douter parfois de la Providence en les soumettant à de continuelles épreuves qui changent en absinthe le peu de miel qu'ils implorent pour adoucir leur misère? Cette occupation

que nous avions sollicité comme un soulagement, n'est-elle pas devenue pour nous une peine nouvelle? Nous espérions qu'on nous permettrait de travailler en plein air, et nous aurions été reconnaissans d'être assimilés sur ce point aux autres galériens : comment a-t-on répondu à notre demande? en nous imposant l'obligation de faire de la charpie, en nous forçant à rester assis pendant de longues heures pour tirer fil à fil des morceaux de linge dont la vûe seule soulève le cœur. Est-ce là cette bonté que nous attendions du souverain?

— *Figliuol mio*, dit alors don Stephano qui semblait avoir fait de grands efforts pour ne pas m'interrompre, prenez garde de vous laisser aller à d'injurieux ressentimens! En vous accordant ce travail, sa majesté croyait vous traiter selon vos goûts, car elle a dit en apprenant que vous n'étiez pas satisfaits de la faveur accordée : « De quoi se plaignent-ils, ne *sont-ils pas philantropes?* »

Le sourire ironique du chapelain me prouva qu'il comprenait toute la portée de ces tristes paroles.....

— D'ailleurs, s'empressa-t-il d'ajouter, ceux qui seront fatigués de travailler pour l'humanité auront bientôt une autre occupation : on les fera tricoter.

— Je dois vous déclarer ici, repris-je, que la faiblesse de mes yeux m'empêchera de faire de la charpie et même de tricoter.

— Faites attention, faites attention, *figliuol mio!*...

Sa majesté pourrait s'offenser d'une telle détermination, à moins que le médecin n'affirme.....

— Si je pouvais, continuai-je, adresser ma réclamation à l'Empereur lui-même?

— Vous en avez le moyen, *caro figlio*: j'ai toute la confiance de sa majesté, je suis autorisé par elle à recevoir vos suppliques, vos réclamations et à les déposer à ses pieds; chargez-moi donc sans crainte de vos humbles représentations, qui ne seront connues que de notre auguste Empereur et de moi.

— Il arrive souvent, répondis-je après avoir réfléchi quelques instans, que nos paroles ne sont pas exactement rapportées même par les personnes qui ont envers nous les meilleures intentions; un mot, une phrase mal interprétée suffit parfois pour dénaturer tout un discours, tout une série d'observations..... Je n'oserais donc de vive voix.....

— Qu'à cela ne tienne, reprit don Stephano: il entre aussi dans mes attributions d'écrire sous la dictée les secrets qu'on me confie et de les mettre sous les yeux de l'Empereur.

L'empressement du chapelain et son air de curiosité m'ayant révélé qu'il espérait quelque confidence importante, je fus un moment sur le point de renoncer à faire parvenir ma réclamation jusqu'au pied du trône; mais j'avais trop à cœur de dissiper les doutes qui pouvaient encore me rester sur la participation directe du souverain aux tour-

mens, aux vexations, que nous éprouvions pour ne pas saisir l'occasion de chercher à améliorer notre sort en éclairant sa conscience.

Je dictai donc à don Stephano quelques lignes qui peignaient à l'Empereur les misères et les intolérables tortures de notre captivité, dont il ignorait sans doute l'existence.

— Je n'écrirai pas ces paroles, s'écria le chapelain en posant son crayon..... tortures..... ce n'est pas ça..... Rien ne se fait sans l'ordre précis de sa majesté, qui s'occupe de vous comme un véritable père de famille.

— Alors l'Empereur justifie le proverbe « Qui aime bien, châtie bien..... »

— Et s'il vous eût laissé pendre?..... Il en avait le droit pourtant, car vous étiez condamné par les tribunaux, et le sénat demandait votre exécution?

—La raison d'état, répondis-je, peut expliquer et justifier en quelque sorte aux yeux d'un souverain l'exécution d'un arrêt aussi cruel, aussi arbitraire que l'était celui qui pesait sur ma tête, je suis prêt à le reconnaître; mais jamais je ne pourrai admettre qu'un puissant monarque torture inutilement et fasse mourir lentement un pauvre étranger dont tout le crime se réduit devant la loi.....

— Vous êtes coupable ou du moins vous avez voulu l'être, reprit don Stephano avec colère, et c'est la même chose pour sa majesté.

— Oui, je conçois qu'un roi, un gouvernement,

se laissent aller à des mesures de rigueur et de cruauté même dans des momens d'agitation : cela doit servir d'exemple et de retenue; mais de quel avantage peuvent être pour la sûreté de l'état, les souffrances et les traitemens affreux infligés après les événemens dans le mystère du cachot? Je n'aurais pas murmuré contre l'Empereur s'il m'eût laissé exécuter, parce qu'il pouvait être trompé par l'inquisiteur; mais aujourd'hui, qu'il connaît à fond tout mon procès, il me serait bien difficile de ne pas l'accuser d'un excès de rigueur s'il est vrai que tout ce que l'on nous fait éprouver émane de lui. Je demande donc à lui protester que cette captivité de Spielberg est mille fois plus cruelle que la mort et que la commutation d'une semblable prison en peine capitale serait désormais une faveur pour moi.

Don Stephano, après s'être longtemps débattu sur ce qu'il appelait des plaintes exagérées et après avoir écarté tout ce qui avait trait à l'Empereur lui-même, finit cependant par écrire ce qu'il m'importait surtout de représenter en m'assurant que sa majesté en prendrait connaissance et me ferait certainement connaître sa réponse.

— Fasse le ciel, lui dis-je, qu'elle soit favorable et que ces respectueuses remontrances inspirent au souverain la charitable pensée de changer en simple détention la plus rigoureuse des captivités !

Cette réponse, dont j'étais loin d'attendre un résultat favorable, me fut effectivement appor-

J'avais assez bien appris à faire la maille et j'allais passablement jusqu'au talon; mais arrivé là, je m'embrouillais, je restais court sans qu'il me fût jamais possible, malgré ma ténacité, de pouvoir arriver à faire la chaussette tout entière. De là, des vexations sans nombre et des rapports à Vienne qui taxaient mon inaptitude d'obstination et de mauvais vouloir.

Prises isolément, ces vexations eussent été bien peu de chose sans doute; mais nous commencions, après tant de maux et d'épreuves, à manquer de patience, et ces coups d'épingle journaliers nous lassaient, nous exaspéraient souvent davantage que ne l'avaient fait d'abord les mesures les plus cruelles.

N'osant plus nous entretenir aux lucarnes dans la crainte d'être envoyés dans les casemates, nous cherchions à consoler le pauvre Moretti de cette privation en revenant au langage mural : là, toujours prêts à lui répondre, nous nous succédions pour le laisser parler longuement sur tout ce qui pouvait soutenir son moral en tenant éveillé le glorieux souvenir de son passé et quelques espérances pour l'avenir..... Le soulagement qui en résultait pour notre cher colonel était inappréciable sans doute, mais il existait aussi pour nous, et lorsqu'à la fin de nos fatigantes conversations, il me répétait : « Merci du bien que tu m'as fait!!!... » j'allais dormir avec quelque consolation dans l'âme, en pensant que j'avais pu alléger un peu les

souffrances d'un pauvre être plus à plaindre et plus délaissé que moi!

« A demain la suite de mes observations, » m'avait-il dit un jour où nous avions prolongé très avant dans la nuit un entretien sur l'importance des différentes armes de cavalerie, et dès les premières lueurs du jour, Moretti m'appelait déjà au mur avec l'empressement et l'autorité d'un homme sûr de son fait. A peine m'avait-il développé quelques-uns de ses victorieux argumens qu'il s'arrêta tout à coup, et moi, persuadé que les gardiens qui venaient d'entrer dans la prison sortiraient immédiatement, je restai contre la muraille tout prêt à écouter la suite du discours..... Mais j'attendis en vain : cette suite, hélas! ne devait plus venir!... Moretti fut transporté loin de nous dans un autre cachot, et jamais depuis lors je n'entendis ces battemens secs et précis qui révélaient, même à travers le mur, l'habitude du commandement et de la ponctualité. Son éloignement fut pour nous une perte sensible et pour lui un dernier coup du sort, dont il ne se releva jamais.

Les semaines suivirent les semaines sans que rien vînt troubler la monotonie de notre existence, si ce n'est les fréquentes perquisitions du directeur général de la police, qui venait au moins une fois par mois, à des jours et à des heures différens, visiter notre paille et nous dépouiller de nos habits. L'office était ignoble pour un fonctionnaire de

son rang, et il s'en acquittait parfois avec tant de zèle qu'il me fut impossible pendant plusieurs années de parvenir à supporter avec indifférence ces intolérables humiliations.

Comment en effet s'habituer, dans l'état de misère où nous gémissions, à se voir le constant objet d'une surveillance jalouse dont l'ordre et la persistance partaient du chef de l'empire et dont le but était d'empêcher d'infortunés prisonniers d'obtenir de la charité de leurs gardiens quelques livres ou quelques secours? Comment se dire avec sang-froid : « Ce clou aiguisé, cette aiguille dont j'ai cassé la pointe, et qui me servent à écrire sur le mur, s'ils viennent à être saisis par le directeur de la police, seront l'objet d'un rapport spécial à l'Empereur ; les employés de Spielberg seront réprimandés et punis d'avoir laissé par négligence *une telle ressource* à un industrieux captif..... Non, ma résignation n'allait pas jusque-là, et je croyais donner une grande preuve de patience en m'abstenant à chacune de ces visites de prononcer la moindre parole ou de laisser échapper le plus léger signe qui pussent trahir le dégoût que j'en éprouvais.

Fatigué de l'inaction où je languissais depuis longtemps et désireux de substituer une sorte d'activité aux accablantes rêveries dans lesquelles je retombais sans cesse, je rassemblai dans ma mémoire des mots anglais et je les transcrivis par ordre alphabétique sur les murs de ma prison ;

comme j'avais fait déjà pour mon dictionnaire allemand : c'était un moyen de ne pas oublier entièrement une langue que j'affectionnais particulièrement et sur laquelle j'avais fait de sérieuses études. Les commencemens furent difficiles, les mots arrivaient lentement, mais je persistais, et la tension d'esprit dans laquelle cette recherche me tenait une grande partie du jour me payait et au delà de l'aridité d'un semblable travail ; des mots je passai au texte des auteurs favoris qui me les suggéraient, puis par la liaison des idées aux passages, qui en rappelaient successivement d'autres à mon souvenir ; tellement que je parvins ainsi à rétablir des chants entiers de Milton et des poëmes de Byron..... et ces précieuses souvenances, gravées aussitôt sur le mur en caractères soigneusement tracés, allaient enrichir les pans semi-obscurs de ma blanche bibliothèque.

Aux citations anglaises j'en adjoignis des langues latine et italienne et en si grand nombre que je fus réduit, pour économiser la place, à écrire partout avec la tête d'une aiguille, et tellement fin que les lignes étaient à peine visibles. Mes yeux, fatigués, me faisaient chaque jour souffrir davantage, mais je bravais cette douleur et les accidens funestes qui pouvaient en être la suite en voyant mes colonnes de mots s'allonger indéfiniment et mes carrés se remplir de trésors que j'allais puiser dans la féconde mine de mes souvenirs littéraires.

Ces richesses intellectuelles, fruits de mon infatigable patience, j'en jouissais avec consolation, avec orgueil, parce qu'elles m'étaient une preuve que j'avais beaucoup appris et beaucoup retenu, et que j'étais forcé pour les augmenter de revenir sur chaque auteur, de repasser chaque branche de mes études. C'était une trève à mes douleurs, et chaque matin, en passant en revue tout ce que j'avais conquis la veille, je me disais : Ce soir je serai plus riche encore. — Riche! oh! oui, je l'étais, car au moment où il fallut tout à coup quitter notre demeure et passer dans une autre prison, je fus frappé d'une stupeur semblable à celle qu'éprouvent les opulens du monde à l'annonce d'une ruine totale.

Je jetai un long et dernier regard sur cette fenêtre où j'avais tant de fois rafraîchi mon cœur et retrouvé ma confiance en Dieu en contemplant le ciel; sur ces murs tout couverts de mes laborieux travaux; sur ces voûtes, cet étroit espace où nous avions tant souffert et tant espéré... où j'avais reçu de si touchantes preuves de l'incomparable amitié de mon cher Frédéric! Et lorsque avec lenteur j'eus franchi le seuil du guichet, je sentis à la douleur qui m'étreignit au cœur, aux larmes qui s'échappaient de mes yeux, que l'habitude nous fait aimer et regretter les objets et les lieux longtemps témoins de nos souffrances! C'est alors que je compris mieux que jamais combien

était juste cette pensée du prisonnier de Chillon :

> *My very chains and I grew friends*
> *So much a long communion tends*
> *To make us what we are : even I*
> *Regained my freedom with a sigh*[1].

Et pourtant le captif de Byron quittait son obscur et froid donjon pour l'air pur de la montagne, tandis qu'on nous enlevait d'une prison qui nous paraissait un palais, tant celle où l'on nous conduisit était sombre et rétrécie.

— L'Empereur a ordonné ce changement dont vous êtes si profondément affligés, nous avait dit le commandant de Spielberg, et le gouverneur lui-même n'aurait pas le droit de faire déranger l'un de vos lits de sa place...... Il faut donc vous soumettre, car nous n'y pouvons rien.

Nous ne le savions que trop, et c'est précisément parce que nous avions la conviction que rien ne s'exécutait sans la volonté expresse du souverain que nous déplorions encore plus amèrement la perte d'une prison dont on ne nous avait fait sortir qu'afin de nous isoler entièrement de tous nos compagnons et de nous priver de la consolation de parler au mur avec Borsieri et Castillia. Une telle insistance dans la persécution était un avertissement

[1] Ah! comme une longue habitude tend à nous rendre ce que nous sommes! J'étais familiarisé avec mes chaînes, je les aimais, et je reçus ma liberté en soupirant.

fatal pour l'avenir, et lorsque, peu de jours après, le bon Krall nous dit qu'on avait transporté dans notre prison, afin qu'il y fût mieux, le pauvre Villa, de plus en plus malade, nous le remerciâmes d'avoir adouci nos regrets, puisque notre infortuné compagnon pouvait y trouver quelques soulagemens.

Cette espérance ne tarda point, hélas! à s'évanouir!..... Le mal alla croissant, et bientôt les progrès furent tels que les symptômes d'une destruction prochaine se manifestèrent aux yeux même des plus inexperts..... Un rapport fut fait à Vienne pour que l'on permît une consultation, qui eut lieu en effet, mais pour constater qu'il n'y avait plus de ressources et que le malade n'avait plus que peu de jours à vivre. Alors vint un rescrit impérial apportant l'ordre de donner au moribond tout ce qu'il pourrait demander..... faveur tardive dont l'infortuné Villa ne put profiter; car le défaut de nourriture et les maux dea l captivité l'avaient réduit à n'être plus, à l'âge de quarante ans, qu'un vieillard décharné qu'un souffle pouvait renverser...

—Ah! Jésus, mon doux Sauveur, s'écriait le bon et digne don Marco, qu'on lui avait rendu pour compagnon, est-ce donc là cet Antonio que j'ai connu si plein de vie et tellement robuste qu'il faisait envie à tous! Sa jeunesse, sa santé, que sont-elles devenues, mon Dieu, en quelques années de notre dure prison?..... Moi, son ami d'enfance, son frère, je ne l'aurais pas reconnu tant il est vieux

et cassé. Sa malheureuse mère, si on le lui rendait, dirait elle-même : Non, ce n'est pas mon fils !.... *Povero Antonio !... povero Antonio !....*

Et le bon prêtre restait des heures entières à contempler, les larmes aux yeux, les traits livides et décomposés de son cher Villa, pour lequel il adressait au ciel de ferventes prières.

C'était un spectacle digne des anges que ces deux hommes, dont l'un, près de mourir, ne pouvait se pardonner d'avoir causé la ruine du malheureux ami qui l'assistait si charitablement ; tandis que celui-ci, bon comme le pasteur de l'Évangile, répétait avec amour les paroles les plus propres à calmer sa douleur, et l'exhortait à tourner vers Dieu seul ses dernières pensées.

— *Antonio mio*, lui disait-il, d'une voix douce et persuasive, répète avec moi les pieuses oraisons de ta mère.

Et le pauvre mourant levait les yeux au ciel et prononçait des lèvres et du cœur les prières de son enfance. Ou bien, dom Marco lui disait encore :

— *Antonio mio*, tu souffres.... tu as dans le cœur de l'amertume contre ceux qui t'ont privé des bonheurs de ce monde et de la liberté.... Mais Notre-Seigneur, le juste des justes, avait tout souffert des hommes, et leur a pardonné.... Pardonne aussi, mon Antonio, demande avec moi au divin fils de Marie qu'il fasse descendre dans ton cœur le baume de la mansuétude et de la résignation....

A ces pieuses paroles, Villa sentait ses tourmens

s'adoucir, et, se détachant de plus en plus de la vie, bénissait celui qui dans ces momens terribles éloignait de lui les angoisses de l'abandon et du désespoir.

Une consolation était pourtant encore réservée à l'infortuné captif : quatre jours avant sa mort, le directeur général de la police vint près de lui pour le prévenir que sa majesté lui accordait la permission d'écrire à ses parens et de leur exprimer ses derniers désirs, en ajoutant que ce n'était qu'une précaution. Villa ne répondit point d'abord ; puis, recueillant ses idées et ses forces, il dicta une sorte de testament adressé à son père, à sa mère, les suppliant de lui pardonner le chagrin qu'il leur avait causé, recommandant chacun de ses serviteurs et demandant à genoux que ses parens traitassent don Marco comme leur fils dès le moment où il deviendrait libre.

Plus calme, plus résigné après cette touchante réparation, qui semblait avoir soulagé son cœur du poids qui l'oppressait, Villa ne songea plus qu'à se préparer à mourir en bon chrétien, et lorsque don Stephano, accouru de Vienne pour lui administrer les sacremens, lui dit en entrant dans la prison :

— Mon fils, prenez courage, vous allez être transporté dans la ville de Brünn, vous allez rentrer dans le monde...

Il s'écria :

— Ce n'est plus de celui-là qu'il s'agit pour moi ;

Sa malheureuse mère, si on le lui rendait, dirait elle-même : Non, ce n'est pas mon fils ! ... *Povero Antonio* ! ... *povero Antonio !* .....

Et le bon prêtre restait des heures entières à contempler, les larmes aux yeux, les traits livides et décomposés de son cher Villa, pour lequel il adressait au ciel de ferventes prières.

C'était un spectacle digne des anges que ces deux hommes, dont l'un près de mourir, ne pouvait se pardonner d'avoir causé la ruine du malheureux ami qui l'assistait si charitablement ; tandis que celui-ci, bon comme le pasteur de l'Évangile, répétait avec amour les paroles les plus propres à calmer sa douleur, et l'exhortait à tourner vers Dieu seul ses dernières pensées.

— *Antonio mio*, lui disait-il d'une voix douce et persuasive, répète avec moi les pieuses oraisons de ta mère.

Et le pauvre mourant levait les yeux au ciel et prononçait des lèvres et du cœur les prières de son enfance. Ou bien, don Marco lui disait encore :

— *Antonio mio*, tu souffres... tu as dans le cœur de l'amertume contre ceux qui t'ont privé des bonheurs de ce monde et de la liberté. Mais Notre-Seigneur, le juste des justes, avait tout souffert des hommes, et leur a pardonné.... Pardonne aussi, mon Antonio, demande avec moi au divin fils de Marie qu'il fasse descendre dans ton cœur le baume de la mansuétude et de la résignation....

A ces pieuses paroles, Villa sentait ses tourmens

s'adoucir, et, se détachant de plus en plus de la vie, bénissait celui qui dans ces momens terribles éloignait de lui les angoisses de l'abandon et du désespoir.

Une consolation était pourtant encore réservée à l'infortuné captif : quatre jours avant sa mort, le directeur général de la police vint près de lui pour le prévenir que sa majesté lui accordait la permission d'écrire à ses parens, et de leur exprimer ses derniers désirs, en ajoutant que ce n'était qu'une précaution. Villa ne répondit point d'abord; puis, recueillant ses idées et ses forces, il dicta une sorte de testament adressé à son père, à sa mère, les suppliant de lui pardonner le chagrin qu'il leur avait causé, recommandant chacun de ses serviteurs et demandant à genoux que ses parens traitassent don Marco comme leur fils dès le moment où il deviendrait libre.

Plus calme, plus résigné après cette touchante réparation, qui semblait avoir soulagé son cœur du poids qui l'oppressait, Villa ne songea plus qu'à se préparer à mourir en bon chrétien, et lorsque don Stephano, accouru de Vienne pour lui administrer les sacremens, lui dit en entrant dans la prison :

— Mon fils, prenez courage, vous allez être transporté dans la ville de Brünn, vous allez rentrer dans le monde...

Il s'écria :

— Ce n'est plus de celui-là qu'il s'agit pour moi;

Sa malheureuse mère, si elle le lui rendait, dirait elle-même : Non, ce n'est pas mon fils!... *Povero Antonio!... povero Antonio!*.....

Et le bon prêtre restait des heures entières à contempler, des larmes aux yeux, les traits livides et décomposés de son cher Villa, pour lequel il adressait au ciel de ferventes prières.

C'était un spectacle digne des anges que ces deux hommes, dont l'un, près de mourir, ne pouvait se pardonner d'avoir causé la ruine du malheureux ami qui l'assistait si charitablement ; tandis que celui-ci, bon comme le pasteur de l'Évangile, répétait avec amour les paroles les plus propres à calmer sa douleur et l'exhortait à tourner vers Dieu seul ses dernières pensées.

— *Antonio mio*, lui disait-il d'une voix douce et persuasive, répète avec moi les pieuses oraisons de ta mère.....

Et le pauvre mourant levait les yeux au ciel et prononçait des lèvres et du cœur les prières de son enfance. Ou bien, don Marco lui disait encore :

— *Antonio mio*, tu souffres, ... tu as dans le cœur de l'amertume contre ceux qui t'ont privé des bonheurs de ce monde et de la liberté... Mais Notre-Seigneur, le juste des justes, avait tout souffert des hommes et leur a pardonné..... Pardonne aussi, mon Antonio, demande avec moi au divin fils de Marie qu'il fasse descendre dans ton cœur le baume de la mansuétude et de la résignation.....

A ces pieuses paroles, Villa sentait ses tourmens

s'adoucit, et, se détachant de plus en plus de la vie, bénissait celui qui dans ces momens terribles éloignait de lui les angoisses de l'abandon et du désespoir.

Une consolation était pourtant encore réservée à l'infortuné captif : quatre jours avant sa mort, le directeur général de la police vint près de lui pour le prévenir que sa majesté lui accordait la permission d'écrire à ses parens et de leur exprimer ses derniers désirs, en ajoutant que ce n'était qu'une précaution. Villa ne répondit point d'abord ; puis, recueillant ses idées et ses forces, il dicta une sorte de testament adressé à son père, à sa mère, les suppliant de lui pardonner le chagrin qu'il leur avait causé, recommandant chacun de ses serviteurs et demandant à genoux que ses parens traitassent don Marco comme leur fils dès le moment où il deviendrait libre.

Plus calme, plus résigné après cette touchante réparation, qui semblait avoir soulagé son cœur du poids qui l'oppressait, Villa ne songea plus qu'à se préparer à mourir en bon chrétien, et lorsque don Stephano, accouru de Vienne pour lui administrer les sacremens, lui dit en entrant dans la prison :

— Mon fils, prenez courage, vous allez être transporté dans la ville de Brünn, vous allez rentrer dans le monde...

Il s'écria :

— Ce n'est plus de celui-là qu'il s'agit pour moi ;

mais d'un autre monde meilleur où je vais aller...
C'est à ce dernier passage qu'il faut me préparer,
mon père!...

Le chapelain voulut lui donner de l'espoir, mais ce fut en vain : l'agonie commençait, et le pauvre mourant, espérant en Dieu et pardonnant aux hommes, rendit doucement le dernier soupir dans les bras de don Marco, assis depuis deux jours au chevet de son lit, où il n'avait pas cessé de l'encourager et de prier pour lui.

Le lendemain de cette triste mort, à l'heure de la promenade, où Confalonieri, souffrant et profondément affligé, n'avait pas voulu me suivre, je marchais lentement sur notre plate-forme, pensant à la triste destinée de ce pauvre Villa, qui jamais ne put se résigner à son sort, et avait passé les longues années de sa captivité dans une continuelle alternative d'illusions ou d'abattemens, de regrets du monde et de retour à Dieu, lorsqu'un bruit de voiture me tira de ma mélancolique rêverie; je m'avançai rapidement et comme par inspiration vers le parapet et j'aperçus dans la deuxième enceinte des bastions le tombereau des morts suivi et traîné par des galériens dont quelques-uns portaient des pelles et des pioches.

— C'est Villa que l'on traîne au cimetière?... dis-je au gardien qui m'accompagnait...

— Oui, oui, monsieur, c'est lui.

Mon âme alors fut saisie d'une inexprimable tristesse... Mon chapeau, que j'avais ôté pour rendre

un dernier hommage à la dépouille mortelle de notre malheureux compagnon, s'échappa de mes mains, qui se croisèrent involontairement, tandis que mes lèvres murmuraient des paroles pieuses et que des soupirs s'exhalaient de mon sein.

Quelques éclats de rire des forçats et des soldats qui les escortaient me firent frissonner de dégoût et d'horreur; les regards attachés sur la fatale charrette où gisait l'infortuné qui tant de fois avait dit dans l'amertume de ses pressentimens : « C'est par là que je passerai, » je la vis rouler lentement jusqu'à l'angle du bastion, disparaître, puis se montrer un quart d'heure après au pied de la citadelle, dans le chemin qui conduisait au champ du repos.

Le cœur aussi serré, les yeux aussi humides que si j'eusse suivi pas à pas ces funérailles délaissées et bien plus misérables, hélas! que celles du pauvre, je soulevais par la pensée les planches du tombereau pour y découvrir le cadavre de l'infortuné Villa, enveloppé, pour tout linceul, dans ses habits de galérien. Villa, dont la fortune était brillante, le cœur si bon, la vie douce et heureuse! lui qui avait aussi dans sa patrie une place au tombeau de ses pères et qui n'aurait pour sépulture qu'un trou creusé par des bandits, une fosse où on allait le jeter comme un animal immonde, sans qu'on trouvât aucune trace le lendemain!

— Les voilà qui entrent dans le cimetière, me dit avec flegme mon impassible gardien, les voyez-vous encore?

— Non, ma vue est trop faible.

— Ils creusent déjà la fosse, ajouta-t-il, dans cinq minutes ce sera fini; regardez.

Je n'apercevais rien, mais mon imagination était si frappée, que je crus voir, que je crus entendre la première pelletée de terre tomber sur le corps...., et l'impression en fut si douloureuse qu'en me cachant le visage dans mes deux mains, je me pris à pleurer.

— *Bath! Bath!* il ne faut pas s'affliger ainsi, me dit le gardien; c'est où nous allons tous; le *feldzeug meister*, (le lieutenant-général) qu'on a enterré hier y a passé, comme votre compagnon, et ils sont aujourd'hui aussi avancés l'un que l'autre.

— Oui, lui répondis-je, tout est fini pour le général comme pour le prisonnier; mais la mère ou les enfans du premier peuvent aller prier sur sa tombe, tandis que nous....

— C'est vrai, c'est vrai.... me dit vivement le soldat, c'est un grand malheur! et si l'on me disait que je ne serai pas enterré dans le cimetière de mon village, je pleurerais comme vous.

Ce même jour, je fus appelé par don Stephano, que je trouvai fort peiné de la mort de Villa, qu'il protégeait.

— Il allait être mis en liberté, me dit-il, l'ordre avait été donné par sa majesté de le transporter à Brünn, puis ensuite à Vienne. L'Empereur s'en affligera, j'en suis sûr, car il n'avait pas cru que la maladie fût aussi sérieuse; les rapports des mé-

decins n'avaient rien d'alarmant : le pauvre Villa s'est laissé mourir faute de courage.....

— Dites plutôt faute de nourriture et faute d'air... Nous y périrons tous si l'on persiste à nous soumettre à des rigueurs qui vont chaque jour en augmentant... Les forces sont usées, la patience à bout, et il ne nous reste plus qu'à envier le sort de Villa.

— Calmez-vous, calmez-vous, *figliuol mio*.... Qui sait ce qui peut arriver... J'ignore quelles sont les intentions de sa majesté, mais votre conduite peut mériter sa clémence, et puis vous êtes étranger.... Ne désespérez donc pas... Un jour il se pourrait que vous vissiez les portes de votre prison, je ne dis pas s'ouvrir de suite, mais enfin une amélioration, quelque chose.... D'ailleurs cela dépend absolument de ce que vous serez... on verra..... sa majesté pense à vous, prenez bon courage.....

Après avoir continué pendant quelques minutes à me parler ainsi à demi-mot, don Stéphano me dit adieu d'un ton si amical et si différent de ses manières habituelles que je restai longtemps dans une inquiétude vague, tout en cherchant à m'expliquer ce changement soudain.

La tristesse et les regrets dont la perte de Villa nous avait pénétrés, vivaient encore dans notre cœur lorsque nous fûmes appelés à un nouveau chagrin : le bon Krall dut aussi quitter son poste, parce que le directeur de la police avait saisi dans ses perquisitions deux ou trois épingles entre les

mains de quelques-uns d'entre nous. L'Empereur fut informé de cette importante découverte, et le surveillant, qu'on soupçonnait et accusait déjà — bien qu'il remplît scrupuleusement ses devoirs — de ne pas être assez sévère pour nous, fut renvoyé comme coupable de négligence et de laisser-aller.

Le moment où notre bon Krall vint nous annoncer son renvoi et celui où nous l'embrassâmes pour la dernière fois furent pénibles et douloureux : il s'était montré si humain, si compatissant dans l'exercice de ses tristes fonctions, si fort au-dessus de sa position par les sentimens et par l'esprit, que nous avions pour lui une véritable estime et une profonde reconnaissance. Jamais je n'ai connu une âme plus noble, plus belle que celle du pauvre soldat, auquel il n'avait manqué, pour tenir dans le monde une honorable place, que la naissance et l'éducation.

— Adieu, monsieur, me dit-il en fondant en larmes..... Le jour où j'apprendrai votre liberté sera l'un des plus beaux de ma vie..... Puisse Dieu vous l'accorder bientôt!..... N'oubliez pas votre petit chasseur.

— Les infortunés qui ont du cœur et de la religion n'oublient jamais leurs bienfaiteurs, Krall, et vous avez été le nôtre. Pourquoi faut-il que nous ne puissions le reconnaître qu'en faisant des vœux pour vous!...

— Ne parlons pas de cela, monsieur ; tout autre à ma place eût fait comme moi, et j'en suis plus que

payé par votre amitié. Si l'Empereur vous connaissait comme je vous connais!...... mais cela viendra, et alors je suis bien sûr qu'il aura pitié de vous. Quand je serai dans nos montagnes près de ma mère et de mon Hanna, je leur conterai tout ce que vous avez souffert; elles pleureront en priant pour vous.

Il partit en disant ces mots, nous laissant au cœur l'amer regret d'avoir perdu en lui notre dernière consolation.

C'est ainsi que, soumis chaque jour à quelque nouvelle mesure répressive, nous restions de plus en plus désarmés contre de tels assauts. Successivement dépouillés de tout ce qui pouvait alléger nos mortels ennuis, sans aucun espoir que l'Empereur voulût jamais adoucir un régime dont il ordonnait lui-même et surveillait la rigide exécution, nous étions dans la situation de ces malades incurables qui n'ont devant eux qu'un avenir de souffrances toujours plus aiguës, plus intolérables, dont la mort seule peut les délivrer.

Oui, tel était le sort qui nous semblait inévitablement réservé, et cependant le désespoir ne pouvait entièrement s'emparer de nos cœurs, car nous étions deux, car nous nous aimions d'heure en heure davantage, et nous ne formions qu'une âme pour sentir, qu'une volonté pour supporter dignement les maux qui nous accablaient. Comme deux arbres jumeaux croissant sur la montagne entrelacent et confondent plus étroitement leurs racines

et leurs rameaux à chaque nouvel assaut des vents et des orages, de même notre union devenait plus indissoluble chaque fois qu'une nouvelle souffrance nous forçait à tremper nos lèvres dans l'inépuisable coupe des adversités. Loin que tant de tourmens eussent aigri nos caractères, nous étions devenus l'un pour l'autre plus doux, plus indulgens encore! Confalonieri surtout, dont les constantes douleurs n'altéraient jamais la tolérante bonté, Confalonieri s'efforçait de sourire, de s'intéresser à mes récits, à mes discours, quand la tristesse voilait et perçait son âme *usque ad mortem* (jusqu'à la mort).

Me voyait-il prêt à m'abandonner à de sombres pensées et au découragement, il me parlait des beaux jours de ma jeunesse, de la France, dont je toucherais encore le sol, ou bien il amenait la conversation sur quelque trait d'histoire et me disait: « Il faut sur ce sujet m'esquisser tout un drame. » Un autre jour il me priait de lui rendre compte d'un ouvrage anciennement lu, m'obligeant ainsi par des efforts d'esprit à sortir de l'apathie et du marasme moral où je serais tombé sans lui.

—Reprends tes travaux, je t'en conjure, me disait-il souvent, et pour éviter d'en perdre le fruit, ne les confie qu'à ta mémoire. C'est une immense difficulté, je le sais, mais c'est le seul moyen de conserver tes facultés intellectuelles et de nous procurer chaque jour quelque sujet utile et intéressant pour [illegible]er nos conversations pendant nos lon-

Je cédai à ses tendres instances : le poëme des *Mamelucks* fut repris; déjà même j'en avais ébauché quelques strophes, lorsque le malheur le plus cruel, le plus inattendu qui m'eût encore frappé depuis mon entrée à Spielberg, vint me ravir tout ce qui me faisait supporter la vie..... Ce coup affreux, je l'avais cent fois redouté dans les premières années; mais rassuré par le temps qui s'était écoulé, je ne croyais plus qu'il dût m'atteindre désormais..... Et quand le commandant du Spielberg, entrant avec un papier à la main, vint nous dire : « Je regrette, messieurs, de n'avoir jamais que de tristes nouvelles à vous apprendre, mais il faut vous séparer..... » je m'écriai : « C'est une erreur, c'est impossible!.....»

— Voilà l'ordre, ajouta-t-il en me montrant une dépêche scellée du cachet impérial, et dans cet ordre il est dit que le prisonnier Andryane quittera immédiatement son compagnon pour être transporté dans une autre prison.....

— Y serai-je au moins seul? demandai-je vivement.

— Non.

— Et quel est le prisonnier?...

— Vous le saurez bientôt.

— Mais, monsieur le commandant, on ne peut nous forcer à être deux à deux malgré nous; je désire, je veux être seul, et son excellence le gouverneur vous en donnerait l'autorisation, j'en suis

certain, si vous aviez la bonté de la lui demander en mon nom.

— C'est inutile, son excellence n'en aurait pas le pouvoir : l'ordre part directement de sa majesté ; il est conçu dans des termes trop positifs pour que nul puisse s'exposer à en suspendre l'exécution. M. le comte Mitrosky ne pourrait d'ailleurs écouter votre réclamation, car il est appelé à Vienne comme ministre de l'intérieur. Faites donc votre sacrifice et veuillez me suivre sur-le-champ.

A cette fatale injonction, je me précipitai dans les bras de Frédéric, où je demeurai sans prononcer un mot, sans verser une larme...

— Reviens à toi, me dit mon ami en me pressant sur son sein, reviens à toi, au nom du ciel !... Cette séparation cruelle est pour toi d'un augure favorable, elle est une preuve positive que l'Empereur ne nous met pas sur la même ligne et que ton sort ne sera pas aussi funeste que le mien...

—Ah ! Frédéric, Frédéric ! cette consolation, que ta généreuse amitié cherche encore à me donner dans un pareil moment, me fait sentir plus douloureusement encore tout ce que je perds en m'éloignant de toi.....

Puis, voyant que le commandant avait déjà passé le seuil de la porte, j'ajoutai à voix basse :

— Si jamais tu recevais des nouvelles de ta Thérèse, pense à celui qui vous chérit et vous bénira

me remis donc en marche, et quelques secondes après j'entrai, la répugnance et le désespoir au cœur, dans le cachot du juge S***.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

